RECUEIL
DE VOYAGES
AU NORD,

CONTENANT

Divers Memoires très-utiles au COMMERCE & à la NAVIGATION.

TOME V.

TROISIEME EDITION,

augmentée d'une Relation.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FREDERIC BERNARD,
M. DCC. XXXIV.

TABLE
DES
RELATIONS
ET AUTRES PIECES.
contenues dans ce
TOME V.

Relation de la Louïſianne par un Officier de Marine. Pag. 1

Relation de la Louïſianne & du Fleuve Miſſiſſipi. 35

Voyage en un Pays plus grand que l'Europe &c. par le Pere Hennepin. 197

TABLE

Journal d'un Voyage de Laurent Lange à la Chine.

RELA-

RELATION
DE LA
LOUISIANNE
OU
MISSISSIPI.

Ecrite à une Dame, par un Officier de Marine.

J'Obeïs, Madame, à la commiſſion que vous me donnez de vous faire connoître un Païs qui merite toute vôtre curioſité, & qui peut devenir un jour le Perou de la France. Mais en même tems je ſuis trés-faché de ne pouvoir parler de tout comme témoin. J'oſe cependant vous aſſûrer, ſans craindre le démenti, que ſi ma petite Relation n'eſt pas complette, elle ſera du moins fidelle. Pendant près de quatre mois que j'ai été à la Louïſiane, j'ai examiné tout ce que j'ai pû par moi même. Les témoignages des Officiers de la Colonie, & des Voyageurs les plus ſenſez que j'ai conciliez ſont des garants ſûrs du reſte.

Il ſemble que vous me démandiez un Journal exact de ma Campagne. Souvenez vous, s'il vous plaît, Madame, que je vous

ai vû lire le voyage le mieux écrit que nous ayons, & paſſer, en le liſant, le détail de ce qui ſe faiſoit chaque jour, dans le Vaiſſeau où étoit embarqué l'Auteur. Si Mr. l'Abé de Choiſy n'a pû égayer une matiere ſi ſéche, au point de la faire goûter à une femme d'eſprit, que pourriez-vous attendre de moi? & ſi vous m'avez refuſé cent fois le plaiſir de vous entretenir de choſes très-intereſſantes, écouteriez-vous avec patience ce qu'il y a de plus ennuyeux? Sachez-moi donc gré, de vous faire aborder tout d'un coup au Miſſiſſipi, ſans vous expoſer à l'ennûi d'un voyage qui n'eut aucuns évenemens extraordinaires. Nous y moüillâmes, après un de ces coups de vent de Nord furieux qui ſont fort ordinaires à cette côte, dans l'hiver. Voulez-vous, Madame, en voir la deſcription, pour mieux goûter le plaiſir d'être à terre? Si j'employe dans ma Relatiou quelques termes de Géographie; c'eſt que je ſai qu'ils n'ont rien d'obſcur pour vous. Nous étions deux Vaiſſeaux du Roi de compagnie * *le Ludlow & le Paon*, dont Mr. de Lepinai, nommé par le Roi au Gouvernement de la Louïſianne, avoit le commandement, juſqu'à ſon arrivée. Le 7. & le 8. de Mars, nous n'étions qu'à 40. lieües de l'Iſle Daufine. Un vent de Sud aſſez frais, nous faiſoit faire tranquillement nôtre route, lorſqu'à l'aproche de la nuit, il augmenta ſi fort, avec de la pluye & du tonnerre, que nous fûmes contrains de ſerrer toutes nos voiles, crainte qu'il ne nous forçât à terre: Il étoit ſi vio-

* *c'eſt un nom Anglois.*

violent, que nous jugions faire deux lieües par heure, quoi que ſans voiles ; mais ce n'étoit que le préſude de ce qui nous arriva après minuit. Ce vent forcé ſe jetta tout d'un coup avec impetuoſité au Nord : Comme il nous éloignoit de la côte, nous mêmes le côté au vent ſans voiles. Les deux Vaiſſeaux ſe perdent de vûë & ſe ſéparent. Les flots que le vent de Sud avoit agitez, ſe trouvent combattus par un vent oppoſé & furieux, ils ſe groſſiſſent. Une pluye & un tonnerre affreux nous ſurprennent : l'horreur d'une nuit obſcure qui n'étoit illuminée que par les éclairs, la galerie de nôtre Vaiſſeau emportée par un coup de Mer, une Mer profonde & élevée, qui ſe déploye de moment en moment dans le Vaiſſeau ; enfin, une Tempête à peu près pareille à celle que Ceſar eſſuye dans Lucain.

Où les flots coup ſur coup élancez dans les airs
Vont preſque dans la nuë éteindre les éclairs.

Cela ne fut pas ſi loin, Madame. Je vous vois déja révoltée contre l'hyperbole. Tant de fracas jetta bien-tôt l'épouvante dans l'eſprit de ceux qui ne connoiſſoient pas Neptune tout entier ; nos paſſagers ſurtout furent vivement effrayez. Des promeſſes faites au Ciel, la confeſſion, tout fut employé pour l'appaiſer. Une jeune femme de celles qui paſſoient dans nôtre Vaiſſeau, m'avoüa cependant, que la contenance aſſûrée qu'elle remarquoit dans les Officiers, lui donnoit autant d'eſperance que ſes Actes de Contrition. Il eſt vrai qu'ayant tous

vû de plus grands dangers, nous ne parûmes pas fort allarmez.

Tant de vœux n'empêcherent pas la tempête de durer 36. heures; aprés quoi, le vent s'étant appaiſé, nous moüillâmes le neuf de Mars, dans la rade de l'Iſle Daufine. Nous ne pûmes entrer dans le Port, dont la paſſe s'étoit fort comblée & fort retreſſie: La frégate *le Paon* le voulut tenter, & penſa s'y perdre.

Le lendemain, nous mîmes le Gouverneur à terre, au bruit de l'artillerie des Vaiſſeaux & du Fort. Je crois, Madame, devoir vous donner une idée du tems de la découverte, & de l'étenduë des côtes & des terres de la Louïſianne, avant que d'entrer dans aucune deſcription particuliere.

Ces côtes ont été probablement connuës, dès le tems de la découverte de la Floride, par *Soto*, ou de la conquête du Méxique, par *Fernand Cortés*, en 1521. Comme la Louïſianne joint à l'Occident au Méxique, qui eſt au fonds d'un Golphe de 300. lieües de profondeur, & que ſes côtes en font partie, il eſt impoſſible qu'elles n'ayent pas été apperçûës, en allant ou en venant.

On a des Mémoires, que les François en ont pris poſſeſſion dès le tems de *Charles IX.* & qu'ils y établirent un Fort contre les Indiens, au lieu appelé aujourd'hui *Panſa Cola*, & un autre, 45. lieües plus à l'Orient, qu'ils nommerent le Fort de *Charles* ou *Charlefort*. Tout le monde ſait les voyages que firent, ſous les derniers Rois de la race précédente, & ſous *Henry le Grand*, Ribaud, Laudonie-

doniere, Verazan, Jacques Quartier, depuis le Tropique de Cancer, jusqu'à la nouvelle France; & que de l'autre côté de l'Amérique, le Chevalier de *Villegagnon* s'établit l'an 1555. à la côte du Breſil, dans l'endroit où eſt ſituée aujourd'hui la grande Ville de Rio de Janeyro; & que cet établiſſement ne manqua que par la diviſion qui ſe mit parmi ces nouveaux Habitans, au ſujet des opinions de Calvin, qui troubloient alors toute la France.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'avant M. de la Salle, perſonne n'avoit pris poſſeſſion de ce vaſte Païs, qui eſt entre la Floride & le Méxique, à qui ce fameux Voyageur donna le nom de *Louiſianne*, & qu'on appelle encore *Miſſiſipi*, du nom de ce grand fleuve qui l'arroſe. Ce fut en 1682. que cet homme infatigable entreprit de percer par les Terres du Canada à la Mer méridionale; & qu'il découvrit le Miſſiſipi, appellé maintenant fleuve Saint-Louïs, ſur les bords duquel il fit quelques établiſſemens, & dont il ſuivit le cours, juſques dans le Golphe du Méxique où il ſe décharge. Ayant jugé qu'il étoit d'une grande importance de connoître l'embouchure de ce fleuve par Mer, il revint en Canada, d'où il paſſa en France; afin d'obtenir des Vaiſſeaux pour ſa découverte. Il y fut envoyé en 1684, avec deux Vaiſſeaux & deux brigantins chargez de proviſions. Il chercha long tems, mais en vain, l'entrée du Miſſiſipi, trompé par la latitude de la côte, qui va de l'Orient à l'Occident, & par les différentes rivieres ou bayes. Enfin, il ſe rendit à la

baye *Saint-Louïs* ou *Saint-Bernard*, comme les Eſpagnols l'appellent. Là, il fit bâtir un Fort ; mais ayant eû le malheur de perdre un de ſes Vaiſſeaux avec un des brigantins, & l'autre l'ayant abandonné, pour s'en retourner en France, il ſe trouva ſans ſecours avec peu de monde. Loin de perdre courage, il tenta toûjours la découverte de l'entrée du fleuve. Il decouvrit pluſieurs Nation, & fit quelques établiſſemens. Il dontinua ſes travaux juſqu'en 1687. qu'il fut aſſaſſiné par ſes gens mêmes, à qui l'ennui de tant de fatigues, & la fréquentation des Sauvages avoient fait contracter uue férocité & un eſprit d'independance, qui a toûjours fait le charme de la vie errante de nos coureurs de bois.

Ce ne fut qu'en 1698. que M. d'Hiberville Canadien, Capitaine des Vaiſſeaux du Roi, connu par ſes entrepriſes, & les avantagez qu'il a remportez ſur les Anglois, dans la baye d'Hudſon & l'Amérique méridionale, entrepric de découvrir par Mer l'embouchure du Miſſiſſipi. Il en vint à bout ; mais avec beaucoup de peine, trompé par les différentes branches de ce fleuve & les rivieres qui s'y déchargent. L'ayant remonté juſqu'aux *Natches*, Sauvages qui habitent un fort beau Païs à 120. lieües de la Mer, pour connoître par lui-même l'excellence du terrain, il revint en France, & le Roi lui ayant donné le Gouvernement de la Louïſianne, il y fit pluſieurs voyages & différens établiſſemens. Trois mois avant l'arrivée des Vaiſſeaux qui y portérent les premiers habitans, les Eſpagnols s'étoient emparez

emparez de Panſa Cola, Port qui n'eſt qu'à 14. lieües dans l'Eſt de l'Iſle Dauſine, ſur l'avis qu'ils avoient eû, que les François venoient s'établir à cette côte.

Les côtes de la Louïſianne s'étendent plus de 200. lieües de l'Eſt à l'Oüeſt, en ne parlant que de celles qui ſont entre Panſa Cola, & la baye Saint-Bernard incluſivement. Car quoique les Eſpagnols, ayant preſſenti depuis un an les deſſeins de la France ſur ce Païs, ſe ſoient venus établir depuis peu dans cette baye, qui eſt un poſte très-conſidérable, à cauſe de la proximité des Sauvages *Aſſenis*, chez leſquels il y a des mines; quoique le Viceroi du Méxique ait envoyé un Miſſionaire à ces Sauvages, & qu'il projette de faire ouvrir ces mines; il eſt conſtant que M. de la Salle ayant établi tous ces poſtes au nom du Roi, ſi on n'a pas continué de les habiter, il ne s'enſuit pas de là, qu'ils ne nous appartiennent pas. Nous avons dans l'Amérique plus d'une Iſle qu'on n'a pas jugé à propos, pendant pluſieurs années, d'habiter, & dont les autres Etats ne nous ont jamais diſputé la poſſeſſion.

J'entre dans la deſcription générale de la Louïſianne. Que l'étenduë que je lui donne, ne vous épouvante pas, Madame: vous ne verrez rien de plus exact. La Louïſianne eſt bornée à l'Eſt par la Floride & la Caroline, au Nord-eſt par la Virginie & le Canada, qui en eſt éloigné de 900. lieües: Au Nord, les bornes n'en ſont pas connuës. En l'an 1700. M. le Sueur Canadien remonta le fleuve Saint-Louïs juſqu'à 700.

lieües de ſon embouchure. Il eſt connu 100. lieües plus haut. & navigable juſques-là, ſans aucun rapide. On aſſûre qu'il prend ſa ſource dans le Païs de la Nation des *Sioux*, que l'on prétend n'être pas fort éloignez de la baye d'Hudſon, en paſſant par l'Oüeſt du Canada. Quoiqu'il en ſoit, la Louïſianne n'a peut-être point d'autres bornes au Nord que le Pole arctique. Du côté du Nord-oüeſt & de l'Oüeſt étant au Nord du Méxique, les limites n'en ſont pas plus connuës. Le Miſſouri, qui eſt une Riviere qu'on croit encore plus grande que le Miſſiſſipi, & qui donne ſon nom à un Païs vaſte & inconnu qui fait partie de la Louïſianne, vient du Nord-oüeſt, & ſe décharge dans le fleuve du Miſſiſſipi, à 400. lieües de la Mer. On a remonté cette riviere juſqu'à 300. lieües, & les Sauvages dont les bords de cette Riviere ſont fort peuplez, aſſûrent qu'elle prend ſa ſource d'une montagne, de l'autre côté de laquelle un torrent forme une autre grande Riviere, qui a ſon cours à l'Oueſt, & ſe décharge dans un grand lac, qui ne peut-être, en ſuppoſant la vérité de ce rapport, que la Mer du Japon. Les François habituez aux Iſlinois qui commerceut avec les Sauvages du Miſſouri, aſſûrent que ce Païs eſt très-beau & très-fertile, & ils ne doutent point qu'on n'y puiſſe trouver quantité de mines d'or & d'argent; dont les Sauvages ont même fait voir des morceaux. Pour revenir aux limites de la Louïſianne à l'Oüeſt, elle eſt bornée par le vieux & le nouveau Méxique, & au Sud, par la Mer. Voilà, Madame, une étenduë de Terres habitables, dans laquelle l'imagination ſe perd.

Je

Je commencerai la description particuliére du Païs par l'Isle Daufine, & la Riviere de la Mobile, qui sont éloignées de l'embouchure du fleuve Saint-Louis de 70. lieües à l'Est: Ce sont jusqu'à présent les seuls Postes établis le long de la côte: L'Isle Daufine est par 30. degrez de latitude; elle s'appelloit encore, il y a quelques années, l'Isle Massacre, à cause d'un grand nombre d'os d'Hommes qu'on y trouve, vestiges d'une Bataille sanglante qui s'y est donnée entre deux Nations Sauvages. Les deux tiers du terrain de cette Isle ne sont presque qu'un amas de sable mouvant, de même que toutes les autres de cette côte: Elle n'est habitée qu'à cause de son Port, qui jusqu'ici a été l'abord des Vaisseaux de France, & dont l'entrée se ferma les derniers jours d'Avril 1717. par une digue de sable large de 14. toises, & égale en hauteur à l'Isle même: La Fregatte le *Paon* & un Vaisseau Marchand s'y trouverent enfermez; mais comme ils tiroient peu d'eau, & qu'il y en avoit assez pour eux de l'autre côté du Port, il ne leur fut pas difficile d'en sortir. Le long du Port, il y a près de cent Maisons avec un fort qui n'est encore revêtu que de terre: Il y a dans l'Isle une garnison de deux Compagnies de 50. hommes.

A la Terre ferme, à 9. lieües au Nord de cette Isle, au fonds d'une grande Baye, est la Riviere de la Mobile, à l'entrée de laquelle est un autre établissement plus considerable, appellé le Fort-Louïs. C'est la demeure ordinaire du Gouverneur de la Louï-

ſianne, du Commiſſaire Ordonnateur, de tout l'Etat Major, & du Conſeil Superieur. Il y a dans ce Fort, pluſieurs Compagnies d'Infanterie, dont le Gouverneur diſtribuë des détachemens dans les poſtes établis dans les Terres. Là il eſt à portée de recevoir les Calumets (c'eſt-à-dire les Ambaſſades) des Nations Sauvages ſituées ſur cette Riviere, qui eſt une des plus grandes de la Louïſianne. On eſt d'autant plus obligé de ménager les Nations qui habitent le haut de cette Riviere, qu'elles ſont voiſines des Anglois de la Caroline, qui ne négligent rien pour les gagner; l'envie de rendre chacun ſon parti le plus fort regnant toûjours entre eux & noua. Les plus puiſſantes de ces Nations ſont les *Chicachas*, & les *Alibamons*. Malgré les tentatives que les Anglois font par leurs preſens, & le prix modique qu'ils attachent aux marchandiſes qu'ils leur portent, ils ont preſque toûjours été de nos amis. S'ils leur paroiſſent plus riches & plus liberaux, ils ne les trouvent pas d'un commerce ſi doux que les François. Bel exemple, Madame, que nous donnent des Barbares, chez qui les cœurs ne ſe forçent point, & où l'avarice n'étouſe point la ſimpatie.

Le Païs, que la Riviere de la Mobile arroſe, eſt beau, uni, coupé de pluſieurs autres petites Rivieres, & couvert de bois preſque par tout. La terre y produit preſque tous les légumes, & les arbres fruitiers de France; elle n'attend que les ſoins du Laboureur, pour produire tout ce qui peut être néceſſaire à la vie. On y trouve beaucoup

coup d'Animaux, comme des Ours ; des Bœufs ; & des Chevreuils, dont les peaux font un commerce continuel entre les Sauvages & nous. Nos Voyageurs achétent ordinairement une peau de Chevreuil, depuis dix juſqu'à vingt bales de fuſil, ſelon la rareté du plomb dans la Colonie. Ils vendent de plus aux Sauvages de groſſes couvertures de laine, qui ſervent d'habits à pluſieurs, du drap de * Limbourg rouge ou bleu, des habits de ce drap tous faits, de groſſes chemiſes, & des chapeaux dont ils trouvent l'uſage fort commode, des coûteaux, des hâches, des pioches, de petits miroirs, de la raſſade, & du vermillon. La deſcription de l'habillement d'un Sauvage vous expliquera l'emploi qu'ils font de la plupart de ces choſes.

Depuis qu'ils ont commerce avec nous, ils quitent, autant qu'ils peuvent, les peaux de bêtes dont ils ſe couvroient. Les plus riches ; c'eſt-à-dire les plus habiles chaſſeurs, ont des chemiſes qu'ils uſent ordinairement ſur leurs corps, ſans jamais les laver. Les uns portent ſur cette chemiſe une de ces groſſes convertures dont je viens de parler, lorſqu'il fait froid, & vont nuds en chemiſe pendant le chaud. Les autres, comme les Chefs, ont des habits de Limbourg que nous leur donnons tous faits, rouges ou bleus. Les couleurs modeſtes ne ſont pas de leur goût, aucun Sauvage ne porte de culotte généralement dans l'Amérique ; ils ſe contentent d'un braguet, c'eſt un morceau de drap ou de peau, avec lequel ils cachent

* *C'eſt un beau drap d'Allemagne.*

ce que toute la posterité d'Adam regarde comme honteux ; ils se l'atachent à la ceinture par devant & par derriere. Au lieu de bas, ils s'envelopent la jambe d'un autre morceau d'étoffe qu'ils lient sous le genou, & qu'on appelle *mitasses*. Leurs souliers sont un morceau de peau coupée, & cousuë pour la mesure du pied : plusieurs femmes, & sur tout celles des Chefs, ont des chémises & portent toûjours une espece de jupon, qui les couvrent de la ceinture au genou. Les mieux nippées ont des convertures de laine ; les moins riches n'ont ni chemises ni couvertures ; elles vont nuës de la ceinture en haut, à moins que le froid ne les oblige à se couvrir d'une peau ; elles ont toutes la tête découverte, les cheveux noûez sur le haut de la tête, avec quelques lisieres d'étoffe de couleur. Leur plus grande parure consiste dans les colliers de rassade de diverses couleurs, dont elles se chargent le cou & les oreilles, où elles ont des trous, aussi bien que les hommes, à y faire passer un œuf, que la grosseur & le poids de ce qu'ils y mettent dés l'enfance, élargissent beaucoup.

Les hommes & les femmes du Missisipi se peignent le visage ; mais, comme ils ne veulent pas donner l'art pour la nature, ils employent différentes couleurs. Le rouge, le bleu, le noir & le blanc entrent dans la composition de leur teint ; quelquefois c'est une moitié de visage rouge ou blanche. Un autre est marqué de rayes larges comme le pouce, & de couleurs oppofées. Dans une troupe de Sauvages ajustez pour quelque cérémonie, on n'en remarque point qui ne

ne ſoient différemment * Matachez. Le goût d'un chacun s'examine & ſe fait diſtinguer dans la mànière d'appliquer & de placer ces couleurs. Il m'a paru que la plus bizarre étoit chez eux la plus recherchée. Ils ne ſe contentent pas du viſage, ils ſe peignent auſſi une partie de la tête. Ils ont les cheveux noirs, fort gros, longs & en grande quantité, ils les treſſent par derriere, & ils les entrelaçent des plumes les plus variées qu'ils peuvent trouver. Mais comme tout ce qui n'eſt qu'appliqué s'efface, & qu'ils aiment les agrémens qui durent, la plupart ſe font imprimer pluſieurs marques d'imagination ſur le viſage, les bras, les jambes & les cuiſſes; car pour le corps, c'eſt un droit qui n'apartient qu'aux guerriers, & il faut s'être ſignalé par la mort de quelque ennemi, pour le meriter. Au lieu qu'ici nous couronnons nos Héros, là ils leur impriment ſur l'eſtomac une infinité de rayes noires, rouges & bleuës: Ces agrémens ou ces marques d'honneur ne s'impriment pas ſans douleur; on commence par tracer le deſſein ſur la peau; enſuite, avec une éguille ou un petit os bien aiguiſé, on pique juſqu'au ſang, en ſuivant le deſſein; après quoi, on frotte l'endroit piqué d'une poudre de la couleur que demande celui qui ſe fait marquer. Ces couleurs ayant pénetré entre cuir & chair ne s'effacent jamais; l'épreuve en eſt auſſi aiſée à faire ici qu'à l'Amérique. Nos François établis à la Louïſianne, qui font le metier de Voyageurs, contractent aiſément les manieres ſauvages. Ils courent

* *C'eſt le terme qui ſpécifie cette maniere de ſe peindre.*

les Bois en bas & en ſouliers, ſans culotte & avec un ſimple braguet. Ils ſe plaiſent ſurtout à ſe faire piquer, & il y en a beaucoup, qui, au viſage près, le ſont preſque par tout le corps. J'en ai vû pluſieurs, & ſur tout un Officier homme de condition, dont vous pouriez connoître le nom, qui, outre une image de la Vierge avec l'Enfant Jeſus, une grande croix ſur l'eſtomac avec les paroles miraculeuſes qui apparurent à Conſtantin, & uné infinité de piqures dans le goût ſauvage, avoit un Serpent qui lui faiſoit le tour du corps, dont la langue pointuë & prête à ſe darder venoit aboutir ſur une extremité que vous dévinerez ſi vous pouvez.

Les Sauvages du Miſſiſſipi ſont communement grands, aſſez bien faits, d'un air fier, ſur tout les Nations qui habitent les bords du fleuve Saint-Louïs. Ils ont le teint olivatre; les yeux petits, le front plât; la tête en pointe & preſque de la forme d'une mitre. Ne croyez pas qu'ils naiſſent ainſi, c'eſt un agrément qu'on leur donne dans le bas âge. Ce qu'une mere fait ſur la tête de ſon enfant, pour forcer ſes os tendres à recevoir cette figure, fait de la peine à voir & paroit preſque incroyable. Elle couche l'enfant ſur un berceau, qui n'eſt autre choſe qu'un bout de planche, ſur lequel eſt étendu un morceau de peau de bête. L'extrémité de cette planche a un trou où la tête ſe place, & eſt plus bas que le reſte. L'enfant étant couché tout nud, elle lui renverſe la tête dans ce trou, & lui aplique ſur le front & ſous la tête une maſſe de terre graſſe

graſſe, qu'elle lie de toute ſa force entre deux petites planches. L'enfant crie, devient tout noir, & les efforts qu'on lui fait ſouffrir vont ſi loin, qu'on lui voit ſortir du nez & des oreilles une liqueur blanche & gluante, dans le tems que la mere lui péſe ſur le front; c'eſt ainſi qu'il dort toutes les nuits, juſqu'à ce que le crane ait reçû la forme que l'uſage veut qu'il prenne. Quelques Sauvages voiſins de la Mobile, commencent à ſe deſabuſer par nôtre exemple, d'un agrément qui coûte ſi cher; mais cette exception n'eſt rien à l'égard du général. Les femmes de la Louïſianne ſont plus petites que grandes, & généralement laides. Il eſt vrai auſſi que la couleur de leur peau, & la mal-propreté dans laquelle elles vivent, ne préviennent pas pour elles; c'eſt apparemment ce qui m'a empêché de remarquer dans quelques-unes les agrémens que pluſieurs François m'y ont voulu faire admirer. Ils avoient leurs raiſons ſans doute, & les plaintes fréquentes des Miſſionaires, ſur le trop de familiarité des habitans de la Colonie avec les Sauvageſſes, les font aſſez comprendre. Je dirai ici, ſans vouloir me parer d'un air de continence, que j'ai toûjours penſé que la ſeve d'Adam doit être bien forte dans un Européen, qui ne ſauroit réſiſter aux tentations qu'excitent de pareils objets. Si cependant l'univerſalité d'un goût le pouvoit faire excuſer, l'exemple de nos voiſins les Eſpagnols & les Anglois nous aideroit beaucoup. Les Eſpagnols ſur tout ſont incomparablement plus foibles que nous ſur ce chapitre; ce n'eſt

n'eſt pas la honte qui peut les tenir, ils n'en connoiſſent guéres dans des actions naturelles; & à l'égard du remors, pluſieurs ont trouvé le moyen de s'en délivrer, en bâtiſant la Sauvageſſe ſi tôt que l'accord eſt fait. L'ayant ainſi arrachée à l'eſclavage du Démon, le reſte leur paroît une bagatelle; la chaleur du climat excuſe leur incontinence, & leurs Caſuiſtes les raſſûrent. Ne croyez pas, Madame, que j'avance ici rien d'inventé, la plaiſanterie ſeroit un peu trop forte.

Les Sauvageſſes ne ſont pas ordinairement d'un difficile accès pour les François, ſur tout pour les Chefs; c'eſt ainſi que les Sauvages appellent nos Officiers. Celles qui ne ſont point mariées ont une grande liberté dans leurs plaiſirs; perſonne ne les peut géner. Il s'en trouve quelques unes, dont rien ne ſauroit ébranler la chaſteté; il en eſt même qui ne veulent ni d'amans ni de maris: Je n'en ſai aucune raiſon, puiſque la chaſteté chez les Sauvages n'eſt rien moins qu'une vertu; le plus grand nombre tire parti de la liberté que l'uſage leur donne, & d'un avantage qui ceſſe dès qu'elles ſont mariées: Alors, elles ne ſont plus maîtreſſe d'elles mêmes, elles appartiennent ſans réſerve à leurs maris, qui ont droit de punir de mort une infidelité, quoi qu'il leur ſoit permis de la commettre. Des hommes peuvent-ils faire & recevoir de pareilles Loix?

Le mariage chez les Sauvages, n'eſt pas, comme chez nous, l'affaire la plus ſérieuſe de la vie. S'il a quelques loix, elles ſont très-

très accommodantes. Un Sauvage épouſe autant de femmes qu'il veut; il y eſt même, en quelque façon, obligé en certains cas. Si le pere & la mere de ſa femme meurent, & ſi elle a pluſieurs ſœurs, il les épouſe toutes; de ſorte que rien n'eſt plus commun que de voir quatre ou cinq ſœurs, femmes d'un même mari : Celle qui devient mere la premiere a ſes prérogatives, qui conſiſtent à être exemte des travaux pénibles du ménage, comme de piler le * Maïz, dont les Sauvages ſe ſervent au lieu de pain, & qui eſt le ſeul grain qu'ils cultivent.

Un Sauvage s'amuſe peu à ſoupirer, pour obtenir une fille qui lui plaît. En portant quelques preſens chez ſon pere, & en régalant la famille de ſa maîtreſſe, il en eſt quite; elle lui eſt accordée ſur le champ, & il l'emmene dans ſa Cabane. Ce ſont toutes les formalitez, & les conditions qu'exige le mariage. L'argent & les fonds de terre n'y mettent jamais d'obſtacles. A quelques haillons près, quelques coliers de raſſade, & quelques fuſils, les Sauvages ſont tous également riches. La bravoure dans la guerre, la force & l'adreſſe à la chaſſe ſont leur plus grand bien; ils ne ſont puiſſans qu'à proportion de l'eſtime qu'on a pour eux. Ce n'eſt pas le trait de leur conduite qui nous fournit le moins de ſujets de réfléxion. Je reviens au mariage, je ſuis perſuadé qu'il ne vous paroît pas aſſez bien cimenté, pour ne pouvoir pas ſe diſſoudre; il eſt vrai que le mari peut répudier ſa femme, &

* *On l'appelle auſſi Bled de Turquie.*

& la femme quitter ſon mari, ſans en repondre à aucun Tribunal: La femme répudiée, ou qui a pris congé de ſon mari, s'en retourne chez ſes parens qui la donnent à un autre. Les femmes du Miſſiſipi ſont aſſez fécondes, quoique le Païs ne ſoit pas extrémement peuplé de Sauvages. La maniere dure avec laquelle ils élevent les enfans en fait mourir une grande partie; & les maladies, comme la fiévre, & la petite verole, pour leſquelles il ne connoiſſent d'autre remede que de ſe baigner, quelque froid qu'il faſſe, en emportent une très-grande quantité. Les filles, quelques adonnées qu'elles ſoient à leurs plaiſirs, ont des moyens de ſe garantir de la peine de devenir meres, & du déplaiſir de perdre par là leurs charmes.

Rarement les Sauvages ſe marient-ils hors de leurs Nation. Le peu d'union qui eſt entre ces Nations en eſt la cauſe. La haine & la jalouſie y ſont à un point que l'une ne cherche qu'à faire la guerre à l'autre, & que le Gouverneur François a quelquefois beaucoup de peine à les réſoudre à vivre en paix; ce qui fait voir que la difficulté ne ſeroit pas grande à les détruire, & qu'avec du tems & des preſens, on les feroit périr les uns par les autres. C'eſt la poiitique cruelle qu'ont ſuivi les Eſpagnols dans la conquête du Perou, & du Méxique, où ils ont plus détruit d'hommes qu'il n'y en reſte. Leurs rélations même de ce tems là ſont pleines d'exemples de la plus monſtrueuſe cruauté. Si des moyens ſi odieux les ont rendu maîtres de ces deux puiſſans

Empi-

Empires, ils ont produit avec raiſon dans l'ame des Amériquains, chez qui ils n'ont pas pénetré, une horreur, & une exécration pour eux, que le tems ne ſauroit effacer. Les Sauvages de la Louïſianne ſe l'inſpirent les uns aux autres en naiſſant. Ils ne ſauroient voir un Eſpagnol, qu'ils n'ayent envie de le tuer, & les François ont ſouvent ſauvé la vie à pluſieurs. La Garniſon de Panſa Cola eſt quelquefois des mois entiers renfermée dans le Fort, ſans qu'aucun oſe ſortir. Le ſort de pluſieurs Eſpagnols, qui ont été tuez preſque ſous le Canon du Fort, les intimide; les alliances que le Gouverneur de Panſa Cola fait avec les Sauvages ſes voiſins, & les preſens qu'il leur donne, ne les adouciſſent que pour un tems, & il eſt conſtant que ſi le Gouverneur de la Louïſianne ne les retenoit pas, les Eſpagnols ſeroient contraints d'abandonner ce poſte.

Il faut dire ici, à la loüange des Officiers François de la Louïſianne, qu'on ne ſauroit ſe conduire avec plus de prudence, ni acquerir plus d'eſtime & d'autorité qu'ils en ont chez les Sauvages. Le malheur des tems paſſez a été cauſe que cette Colonie a été pluſieurs années de ſuite ſans recevoir aucun ſecours de France. Comment ſe ſoutenir, & ſe concilier une infinité de nations Sauvages, dont l'amitié & la ſoumiſſion ont toûjours nos préſens pour objet, & qui étoient inceſſament ſollicitez par les liberalitez de nos voiſins; reſſorts infaillibles chez tous les hommes? Cependant nos Officiers ont réuſſi par des diſcours mêlez de quelques pro-

promeſſes, & non ſeulement ils les ont conſervé dans nôtre parti, & leur ont fait faire la guerre plus d'une fois; mais ils ont de plus marqué ce tems malheureux par des exemples de ſeverité ſur des Nations entieres. Tel eſt celui de la Nation des Sitimacha, ſituée vers l'embouchure du Miſſiſipi. Il y a environ quinze ans qu'un Jeſuite ayant paſſé chez eux, y fut maſſacré. M. de Bienville frere cadet de M. d'Hiberville qui a le premier établi nos afaires à la Louïſianne, y commandoit alors comme Lieutenant de Roi, en l'abſence de ſon frere qui en étoit Gouverneur. M. de Bienville, dis-je, qui s'eſt acquis une eſtime générale, & un crédit étonnant ſur tous les Sauvages, jugea que l'impunité de ce meurtre feroit d'une dangereuſe conſequence, ſur tout par rapport à la Religion, qu'on ne ſauroit rendre trop reſpectable à des Peuples que l'intérêt de la vérité, & la politique même demandent qu'ils ſoient inſtruits; & qu'une punition ſignalée ſur une Nation entiére étoit néceſſaire pour contenir les Sauvages de tout le Païs. Sur ce principe fondé ſur la connoiſſance parfaite qu'il a du génie des Sauvages, il leur fit faire la guerre par les Nations voiſines, qui les ont preſque détruits, & qui les ont réduits à la néceſſité de ſe refugier ſur les bords de la Mer, dans un endroit marécageux preſque impraticable, où n'ayant aucune terre propre à être cultivée, ils ſont contraints de vivre de crocodiles & de poiſſon. Preſque tous nos eſclaves ſont de cette Nation, & les Sauvages en font encore tous les jours qu'ils nous amenent,

nent, & qu'ils commercent avec nos Voyageurs.

De pluſieurs exemples que je pourois rapporter d'une pareille ſéverité, j'en marquerai encore un plus récent que l'autre. En 1715. le Gouverneur de la Louïſianne allant chez les Iſlinois, & ayant refuſé le Calumet des *Natchés* chez qui il paſſoit, ces Sauvages s'imaginerent que le Chef des François avoit deſſein de les détruire, puiſqu'il avoit refuſé leur alliance, & leurs marques d'amitié. Dans cette idée, ils caſſerent la tête à quatre François, qui, en montant aux Iſlinois, s'étoient arrêtez chez eux dans la bonne foi ordinaire. Lorſqu'on eût appris cette révolte fort préjudiciable au commerce des François qui voyagent aux Iſlinois, parce que le paſſage du Fleuve ſe trouvoit barré, M. de Bienville ſe rendit chez eux en 1716. avec 34. Soldats ſeulement; & quoique ces Sauvages ſoient au nombre de 800. hommes, preſque tous armez de fuſils, il les contraignit par la terreur qu'il leur inſpira, de lui remettre entre les mains les meurtriers de nos François, du nombre deſquels étoit un Chef redouté & reſpecté parmi eux, auſquels il fit caſſer la tête, & il ne leur accorda la paix, qu'à condition d'élever eux-même un Fort près de leur Village, pour y recevoir Garniſon; ce qui fut exécuté.

Je dirai ici, à propos des *Natchés*, qu'ils ſe gouvernent différemment des autres Sauvages. Ce ſont les ſeuls chez qui l'on trouve une parfaite ſoûmiſſion à leurs Chefs, & quelque eſpéce de culte religieux. Les autres

tres Nations ne connoiſſent que des Eſprits, tels que nous concevons les Génies. Chaque Nation s'imagine avoir un Eſprit particulier qui en prend ſoin. Comme ils nous attribuent auſſi un Génie qui nous gouverne, quelques-uns reconnoiſſent que le nôtre eſt plus puiſſant que le leur. Ils ont parmi eux des Médecins, qui, comme les anciens Egyptiens, ne ſéparent point la Médecine de la Magie. On les appelle Jongleurs. Pour parvenir à ces fonctions ſublimes, un Sauvage s'enferme ſeul dans ſa cabane, pendant neuf jours, ſans manger, & avec de l'eau ſeulement. Il eſt deffendu à qui que ce ſoit de le venir troubler. Là, ayant à ſa main un eſpece de gourde remplie de cailloux, dont il fait un bruit continuel, il invoque l'Eſprit, le prie de lui parler. & de le recevoir Médecin & Magicien; & cela, avec des cris, des hurlemens, des contorſions & des ſecouſſes de corps épouventables, juſqu'à ſe mettre hors d'haléne, & écumer d'une maniere affreuſe. Ce manége, qui n'eſt interrompu que par quelques momens de ſommeil auquel il ſuccombe; étant fini au bout de neuf jours, il ſort de ſa cabanne triomphant, & ſe vante d'avoir été en converſation avec l'Eſprit, & d'avoir reçû de lui le don de guérir les maladies, de chaſſer les orages & de changer les tems. Soit qu'il y ait du ſortilége dans leur manœuvre, ſoit, ce qui eſt plus probable, que par l'épuiſement de leur cerveau cauſé par un jeune ſi long, & des ſecouſſes ſi violentes, ils s'imaginent avoir parlé à l'Eſprit, il eſt certain qu'ils le perſuadent aux autres; & que

deſlors ils ſont reconus pour Jongleurs & grands Médecins ; & conſéquemment très-reſpectez. On a recours à eux dans les maladies, & pour obtenir un tems favorable, il faut avoir toûjours les préſens à la main : Il arrive quelquefois, que les ayant reçû, ſi le malade ne guerit point, ou que le tems ne change pas, le Jongleur eſt maſſacré comme un impoſteur ; ce qui fait que les plus habiles d'entreux ne reçoivent des préſens, que lorſqu'ils voyent apparence de guériſon, ou de changement dans le tems. Ils apportent pour raiſon, qu'étant obligez de ſe ſéparer de leurs femmes, & de jeuner pendant trois jours, toutes les fois qu'ils jonglent, ils ne ſont pas en état d'entreprendre une action ſi ſainte. Quelques uns de ces Jongleurs reconnoiſſant la ſupériorité de nôtre eſprit ſur le leur, nous ont demandé de quelle couleur étoit le nôtre, & ont aſſûré qu'ils avoient vû celui de leur Nation, & qu'ils étoit noir.

A l'égard de l'immortalité de l'ame, tous les Sauvages la croient, & ſurtout, la Métempſicoſe. Les uns s'imaginent que leur ame doit paſſer dans le corps de quelque animal. Alors ils en reſpectent l'eſpéce : Les autres, qu'ils vont revivre, s'ils ont été braves & gens de bien, chez une autre Nation heureuſe à qui la chaſſe ne manque jamais : ou chez une malheureuſe, & dans un Païs où l'on ne mange que du Crocodille, s'ils ont mal vécu. A parler franchement, ils ne ſe conduiſent guéres ſuivant ces principes.

Je reviens aux Natchez, qui, outre la croyance

croyance générale de la Métempſicoſe, ont chez eux, de tems immémorial, une eſpéce de Temple, où ils conſervent un feu perpétuel qu'un homme deſtiné à la garde du Temple a ſoin d'entretenir. Ce Temple eſt dédié au Soleil, dont ils prétendent que la famille de leur Chef eſt deſcenduë. Ils y enferment avec grand ſoin, & avec beaucoup de cérémonie, les os de ces Chefs. Lorſqu'ils meurent, ils ſe perſuadent que leurs ames retournent dans le Soleil. Comme ils ſont de ſa famille, on les appelle eux-mêmes d'un nom qui ſignifie *Soleil*. Le Chef de toute la Nation eſt le grand Soleil, & ſes parens, petits Soleils, qui ſont plus ou moins reſpectez, ſelon le dégré de proximité qu'ils ont avec le grand Chef. La vénération que ces Sauvages ont pour leur Chef & pour ſa famille va ſi loin, que dès qu'il parle bien ou mal, on le remercie par des génu-flexions & des reſpects marquez par des hurlemens. Tous ces Soleils ont pluſieurs Sauvages qui ſe ſont donnez à eux. Ils ſe ſont fait leurs eſclaves, ils ne chaſſent & ne travaillent que pour eux. Ils étoient autrefois obligez de ſe tuer, lorsque leurs Maîtres mouroient. Quelques-unes de leurs femmes ſuivoient auſſi cette maxime ; mais les François les ont déſabuſé d'une coûtume ſi barbare. Tous ces parens du Soleil regardent les autres Sauvages comme de la boue, ils les appellent des *puans*.

Les Tenſa, qui étoient autrefois voiſins des Natchez, ſuivoient les mêmes uſages. Ils avoient uue eſpece de Temple & une vénération ſi parfaite pour le feu, que M. d'Hiberville en montant

montant aux Natches, comme je l'ai dit, s'arrêta, chemin faiſant, chez les Tenſa. Il trouva que le tonnere étoit tembé ſur leur Temple, & y avoit mis le feu, & qu'ils y avoient déja jetté trois enfans tous vivans pour l'appaiſer. Ils alloient continuer, lorsqu'ils furent abordez par la troupe Françoiſe, qui leur aida à éteindre l'incendie. Un Jeſuite que ſuivoit les François, eut bien de la peine à leur faire interrompre des ſacrifices ſi cruels.

Le Chriſtianiſme ne fait que commencer à faire quelques progrez chez les Sauvages. Quelle difficulté n'y a-il pas à imſpirer la foi de pluſieurs miſteres impénétrables, & une Morale mortifiante à des gens qui ne ſauroient croire que ce que eſt naturel ſoit un crime. Cependant, vû le peu d'Ouvriers qui ont été employez juſqu'ici à cette abondante moiſſon, on peut dire que Dieu a répandu des bénédictions bien conſolantes ſur l'Ouvrage des Miſſionnaires. Les Iſlinois, les Apalaches, les Châcteaux ont des Chrétiens. Je ne ſaurois m'empêcher de rendre ici la juſtice qui eſt dûë aux Peres Jeſuites, ſur le Chapitre des Miſſions. Rien n'eſt plus édifiant pour la Religion, que leur conduite & le zele infatigable avec lequel ils travaillent à la converſion de ces Nations. Repreſent-vous, Madame, un Jeſuite, comme un Héros de Roman, à quatre-cent lieuës avant dans les Bois, ſans commoditez, ſans proviſions, & n'ayant ſouvent d'autres reſſources, que les liberalitez de ces gens qui ne connoiſſent pas Dieu; obligé de vivre comme eux, de paſſer des années entieres, ſans

recevoir aucunes nouvelles, avec des Barbares qui n'ont de l'homme que la figure; chez qui, loin de trouver ni societé ni secours dans les maladies, ils sont exposez tous les jours à perir & à être massacrez. C'est cependant ce que font tous les jours ces Peres dans la Louïsianne & dans le Canada, où plusieurs ont versé leur sang pour la Réligion. Je ne sai pas si les Jesuites contestent la toute puissance de la Grace; mais ils ont des Sujets chez eux qui en sont de grands exemples. Après cela, peut-il y avoir des gens qui n'attribuent que des vûës humaines à l'ardeur qu'ils font paroître pour des travaux si rebutans? Deux Jesuires, qui sont depuis dix ou douze ans aux Islinois, dnnt l'un est mort depuis deux ans, ont non seulement converti ces Sauvages, dont la plûpart vivent assez Chrétiennement, mais encore ils les ont, en quelque façon, civilisez avec le secours de quelques Voyageurs François, qui sont établis chez ces peuples où nous avons un Fort. Le Sauvage & le François y cultivent la terre, le bled y vient parfaitement, aussi bien que la vigne, & presque tous les fruits de France. On en parle, comme du plus beau Païs du monde, plein de mines de plomb, de cuivre & d'argent, dont on a fait des épreuves. Le climat est très-sain, & ne peut être que fort temperé, étant par les 38. degrez de latitude.

Cet établissement fait la moitié du chemin de la Mobile au Canada. Il est à 50. lieuës sur le fleuve Saint Louïs, & environ à la même distance de Quebec. Quoi que

ce

ce trajet ſoit de 900. lieuës, pluſieurs de nos Voyageurs l'ont fait; & lorſque je ſuis parti de la Louïſianne, trois Officiers de Canada, ſuivis de quelques Soldats, étoient en chemin pour venir ſervir d'une Colonie à l'autre. Vous pouvez croire que ce voyage eſt très-rude & plein de riſques, & qu'il ſeroit même impoſſible à la plûpart des gens qui portent le nom d'Officiers. Repréſentez-vous dix ou douze hommes, qui entreprennent de faire 900. lieuës, dans un canot d'écorce d'arbre, qu'ils ſont obligez de potter ſur leurs épaules au travers des Bois, lorſqu'il faut paſſer d'un lac ou d'une Riviere à une autre; vetus comme des Sauvages, ſans aucunes des commoditez qui ſont devenuës pour nous des beſoins; ſans autres proviſions que de la poudre & des balles; contraints de changer leur maniere de vivre, de ſe paſſer de pain, & reduits en de certains cantons aſſez ſteriles en Bêtes & en Gibier, à la néceſſité de chaſſer tout un jour, avec des peines infinies, & des riſques de ſe perdre dans le Bois ſans aucune reſſource. Figurez-vous l'Officier, comme le Soldat, obligé de porter ſon fardeau, de travailler tous les ſoirs, la hâche à la main, pour ſe faire une cabanne d'écorce ou de branches d'arbres, afin de ſe mettre à l'abri des injures de l'air. Là, il eſt couché ſur quelques branches de ſapin, devoré des * Mouſtiques, dont la grande quantité fait le plus grand ſupplice du voyage. Cependant, ces avanturiers ſont François. Le Chevalier de la Longue-

* Ce qu'on appelle ici couſins.

gueville, qui eſt de nôtre Province, eſt un des Officiers dont j'ai parlé. Pour aller de la Louïſianne dans le Canada, on quitte le Fleuve S. Louïs, près des Iſlinois, pour entrer dans une Riviere appellée *Ovabache*, qui prend ſa ſource près des Lacs qui forment celles du Fleuve S. Laurent. On paſſe par ces Lacs, & de là dans ce Fleuve.

Je reviens au climat de la Louïſianne; on peut juger de ſa beauté & de ſa fertilité, par ſon expoſition qui eſt depuis le 28. degré de latitude juſqu'au 45. Peu de Voyageurs ont penétré plus avant. Il eſt vrai que les approches de la Louïſianne, & ſurtout de l'embouchure du Fleuve S. Louïs ne préviennent pas en ſa faveur. L'aſpect en eſt affreux; l'entrée en eſt défenduë par pluſieurs Iſles, qui paroiſſent former differentes embouchures, & une infinité d'écueils. Le terrain du bord de la Mer eſt entierement noyé & impraticable, & il n'y a perſonne à qui le premier coup d'œil donne envie d'habiter cette terre. Ce Fleuve arroſe cependant un des plus beaux & des plus fertiles Païs du monde, ſi les Habitans avoient l'induſtrie d'en tirer les avantages qu'il peut donner. Plus on s'engage dans les terres, plus elles paroiſſent agréables. C'eſt un Païs uni, couvert de bois, entremêlé de plaines, dont le terrain eſt très fertile. On y trouve en abondance le chêne, le noyer qui eſt different du nôtre, le hêtre, le ciprez, le cédre blanc & rouge, tous bois propres à mettre en œuvre, & à ſervir à la conſtruction des Vaiſſeaux. Je ne parle point d'une infinité d'autres

tres arbres particuliers au Païs, dont je n'ai pas retenu les noms. Lorſqu'on eſt parvenu à 50. lieuës de la Mer, on commence à trouver des Meuriers, dont la quantité augmente ſi fort, à meſure qu'on avance, que dans de certains cantons, les Meuriers ſeuls égalent en nombre tous les autres arbres de differentes eſpéces. J'ai ſû par tous les Voyageurs que j'ai conſulté, qu'on y trouvoit des coques de vers à ſoye qui s'y perpetuoient naturellement. Outre que la choſe d'elle-même eſt très-croyable, c'eſt que l'experience qu'on fit l'année derniere ſur les feuilles de Meurier a parfaitement réuſſi, & qu'on en a envoyé de la ſoye à Paris, qui a dû en faire juger. Tout le monde peut voir les avantages conſidérables que la France retirera un jour du ſeul Commerce de la ſoye qui ſe fera à la Louïſianne. Les Meuriers y ſont en abondance, & ne demandent aucune culture. On a éprouvé que la feuille en eſt excellente pour les vers, & les connoiſſeurs qui ſont dans le Païs, prétendent même qu'ils n'y ſeront point ſujets aux maladies qu'ils eſſuient en Europe. De plus comme la ſoye n'exige aucuns ſoins penibles & fatigants; quelques ennemis du travail que ſoient les Sauvages, je ſuis convaincu qu'il ne ſera pas difficile de les y habituer, ſur tout, lorſqu'ils verront que par ce moyen ils auront tout ce qui peut contenter leurs beſoins & leur curioſité. Alors nous tirerons d'eux pour des bagatelles la plus précieuſe des Marchandiſes de l'Europe. C'eſt un grand avantage pour nous, qui ne connoiſſons d'autre bien

que l'argent, d'avoir commerce avec des gens qui le regardent comme de la terre, & qui ne ſauroient comprendre, que des hommes recherchent avec tant d'ardeur ce qui ne peut être d'uſage pour la vie.

Avant que de quitter la Louïſianne, permettez moi, Madame, de vous faire faire une promenade de cinq ou ſix cent lieuës dans un terrain charmant. Là tantôt dans un bois, où nous marcherons ſur la vigne & l'indigo ſauvage qui ne demandent qu'à être cultivés; tantôt ſur un coteau, ou dans une plaine vaſte & agréable par ſa verdure, & la varieté des Fleurs, ou ſur les bords d'une infinité de petites rivieres, & de ruiſſeaux qui coulent dans le Fleuve, vous verrez que la nature n'a pas répandu ſes tréſors & ſes agrémens ſur nôtre Europe ſeule.

Si vous étes curieuſe des Mines, comme je n'en doute pas; nous pourrons parcourir le Païs des * *Natchitoches*, où nous avons un poſte établi; celui des *Aſſenïs*, les Iſlinois, la Riviere des Acanſas qui ſe décharge dans le Fleuve, un peu au deſſous de celle des Iſlinois. Nous viſiterons les Montagnes ſituées ſur cette Riviere qui vient du nouveau Méxique; nous en tirerons à coup ſûr des morceaux de mines d'argent; puiſque d'autres en ont déja tiré ſans peine, dont les épreuves ont été très-heureuſes: & je vous ferai remarquer, que ces Montagnes étant dans la même chaîne que celles du nouveau Méxique, où les Eſpagnols puiſent des richeſſes immenſes, il eſt impoſſible qu'elles ne ſoient pas auſſi fécondes.

Après

* *Sauvages voiſins de la Baye S. Bernard.*

Après les Mines, nous chercherons des Simples d'une infinité d'eſpéces differentes, qui peuvent enrichir la Botanique. Les Sauvages nous en feront connoître de ſouverains pour les bleſſures, & même d'infaillibles, * à ce qu'on prétend, pour les fruits cuiſans de l'amour. Je me charge de la connoiſſance de ceux-ci, Madame. C'eſt un ſervice que je veux, s'il vous plaît, rendre tout ſeul au public.

Si nous voulons nous arrêter à conſiderer les animaux du Païs, nous trouverons en abondance des bœufs ſauvages, qui ont ſur le cou une boſſe, comme celle d'un chameau, dont le poil eſt fort long, ſemblable à de la laine, excepté qu'il eſt beaucoup plus fin. Nous y verrons une prodigieuſe quantité de chevreuils & d'ours qui ne font aucun mal. Pour gibier, des compagnies de dindons, comme des perroquets, des outardes, des canards, des perdrix differentes des nôtres, & beaucoup d'oiſeaux curieux que je ne connois pas aſſez, pour que je puiſſe vous les dépeindre. J'oubliois de vous parler d'un animal très-ſingulier, de la figure d'un rat, quoique beaucoup plus gros. Il a ſous la gorge un ſac où il met ſes petits lorſqu'il s'enfuit. Il eſt ſi commun, que les Sauvages ont beaucoup de peine dans leurs Villages à preſerver leurs poules de ſes pourſuites.

Nous n'aurons à craindre que quelques Serpens, ſur-tout ceux qui ont des ſonnettes au bout de la queuë. Ce ſont de

* *On n'a pas encore pû les obliger à nous découvrir ce ſecret.*

petites écailles emboitées les unes dans les autres, qui font assez de bruit, lorsque le Serpent se remuë, pour être entendu de 15. ou 20 pas. Sans cet avertissement, ils seroient fort dangereux. On en trouve de plus gros que la jambe, & longs à proportion. On connoît des simples qui guérissent de leur morsure.

Le Crocodile vous paroîtra affreux, mais il est moins à craindre que le Serpent, sur-tout à terre : car, quoique cet animal soit amphibie, l'élement qui lui est le plus propre est l'eau. Il ne court pas vîte, & se tourne difficilement, n'ayant point de vertébres dans le dos. Il est fait comme un lézard, couvert d'écailles, à l'épreuve d'un coup de fusil, si on le prend de la tête à la queuë. On en voit de 20. pieds de long ; il n'a point de venin, mais il dévore un homme & même un bœuf. On en a eu plus d'un exemple dans le Méxique. Les Sauvages en mangent, lorsque la chasse leur manque.

Je crains que ces monstres ne vous effrayent, & que la promenade dans un Païs, qui n'est pas encore trop frayé, ne vous ennuie. Quittons le Fleuve Saint Louïs, après avoir admiré son debordement, qui arrive tous les ans à la fin de Février, ou dans le mois de Mars. Il est si prodigieux, qu'il monte dans le fond des terres quelquefois plus de cent pieds, & que la tête des plus hauts sapins, qui se trouvent sur ses bords, est presque cachée sous l'eau. Comme le terrain s'éleve à proportion qu'il s'éloigne du Fleu-

Fleuve; ce débordement n'inonde pas fort loin.

Permettez-moi, Madame, avant que de nous rembarquer, de vous parler d'un endroit très-commode, pour bâtir une Ville, & y faire un beau port. C'eſt au premier détour du Fleuve, à vingt-cinq lieuës de ſon embouchure. Juſques là il eſt droit & aſſez profond pour un Vaiſſeau de 80. Canons. Il ne s'agit que d'en creuſer l'entrée, ſur laquelle il y a déja 11. ou 12. pieds d'eau, & de l'aſſûrer par des jettées; ce qui ne ſauroit ſe faire ſans une dépenſe conſidérable. Le plus grand inconvenient des côtes de la Louïſianne eſt cauſé par le mouvement des ſables qui chargent ſouvent les entrées des Rivieres & des Ports. On en a vû, comme je l'ai dit, un fâcheux exemple dans celui de l'Iſle Daufine. A ſon défaut on poura établir celui de l'Iſle aux Vaiſſeaux, qui eſt à 17. lieuës, à l'Occident de l'Iſle Daufine. On y mettra les Vaiſſeaux entierement à l'abri des vents du large, qui ſont les plus dangereux; & la grande terre les couvrira & rompra les vagues du côté du Nord. Quelques-uns ont voulu faire croire, qu'il y avoit un Port à l'entrée de la Baye de la Mobile; mais outre que les Courans rendent cette entrée preſque toûjours impraticable, on ne peut y être à couvert de tous les vents qui ſont à craindre. Les Pilotes experimentez dans ce Païs ont plus d'une fois aſſûré, qu'il y avoit moins d'eau dans la Paſſe, qu'on ne le dit; & ils ne font aucun fonds ſur ce prétendu Port.

Enfin me voilà au bout de ma carriere. Je vous avoüerai, Madame, que dans le dépit de ne pouvoir pas la fournir, comme j'aurois voulu, peu s'en eſt falu que je ne l'aye abandonnée. Ainſi tout le mérite que j'eſpere auprès de vous de ma Rélation n'eſt fondé que ſur ma ſoumiſſion, & non pas ſur ſes agrémens. J'ai l'honneur d'être, &c.

RELA-

ANNE.
ma carrie-
e, que dans
urnir, com-
fallu que je
ut le méri-
de ma Réla-
miſſion, &
i l'honneur

RELA-

RELATION

DE LA

LOUISIANNE,

ET DU

MISSISSIPI

PAR

LE CHEVALIER DE TONTI

Gouverneur du Fort Saint Louïs
aux Iſlinois.

RELATION
DE LA
LOUISIANNE
ET DU
MISSISSIPI

LEs Relations ne ſont à eſtimer qu'autant qu'elles ſont fidelles & ſinceres. Celle-ci a l'un & l'autre caractere ; la maniere même dont elle eſt écrite le découvre aiſément. On y voit d'abord le motif qui engagea M. *Cavelier de la Sale*, natif de Roüen, à penetrer dans ces vaſtes Contrées qui reſtoient à découvrir dans l'Amerique Septentrionale. Le Ciel qui l'avoit doüé d'un genie capable de toute ſorte d'entrepriſes, lui ſuggera le deſſein d'aller depuis le Lac appellé *Frontenac*, juſqu'au Golfe de la Mer du Mexique. En effet il ſe réſolut d'entrer dans ces Terres juſques alors inconnuës, pour faire connoître aux Habitans, malgré leur barbarie, la vérité de la Religion Chrétienne, & la puiſſance de nôtre grand Monarque. Plein de cette idée, il vint à la Cour pour la communiquer au Roi. Sa Majeſté ne ſe contenta pas d'approuver ſon deſſein, elle lui fit expedier des ordres, par leſquels elle lui accordoit la permiſſion de l'aller exécuter ; & pour lui

faciliter l'exécution d'un ſi vaſte projet, on lui fournit peu de tems après, les ſecours neceſſaires, avec liberté entiere de diſpoſer de tous les Païs qu'il pourroit découvrir.

En ce tems là, après huit années de ſervice, tant ſur Terre que ſur Mer, ayant eu en Sicile une main emportée d'un éclat de grenade, j'étois à la Cour, à deſſein d'y ſolliciter de l'emploi. M. *de la Sale*, après avoir obtenu de nôtre généreux Prince tout ce qu'il ſouhaitoit, & même plus qu'il n'avoit demandé, ſe diſpoſoit à partir pour l'Amerique. M. le Prince de Conti, qui l'avoit beaucoup appuyé dans ſa demande, & qui m'honoroit de ſa protection, eut la bonté de me propoſer à lui pour l'accompagner dans ſes voiages. Il n'en falut pas davantage pour engager M. de la Sale à me recevoir au nombre de ceux qu'il vouloit emmener avec lui pour ſon expedition. Ce nombre qui pouvoit aller à trente hommes, tant Pilotes que Charpentiers ou autres Artiſans, étant complet, nous partîmes de la Rochelle le 14. Juillet 1678. & nous arrivâmes à *Quebec* le 15. Septembre ſuivant. Nous y ſejournâmes quelques jours, & après avoir pris congé de M. *le Comte de Frontenac*, Gouverneur Général du Païs, nous montâmes le Fleuve S. Laurent juſqu'au Fort de *Frontenac*, & nous prîmes terre au bord du Lac de même nom, à ſix vingt lieuës de Quebec, ſur le 44. degré de latitude.

Ce Lac a trois cent lieuës de tour ou environ & communique avec quatre autres d'une pareille ou plus grande étenduë. Ils

ſont

ſont tous d'une navigation très-commode, & ſont fournis de toutes ſortes de pêche. L'entrée de ce premier Lac eſt défenduë par un Fort ſoutenu de quatre gros baſtions, dans le fonds d'un baſſin, capable de contenir une nombreuſe flotte. Comme c'étoit l'ouvrage de M. de la Sale, le Roi lui en avoit donné la proprieté avec celle de tous les autres Lacs & de leurs dépendances. Les environs en ſont charmans. Ce ne ſont que belles campagnes, que vaſtes prairies, que grands bois de haute fuſtaie, que côteaux garnis de toutes ſortes d'arbres fruitiers. Ce fut-là le terme de nôtre premiere courſe, & d'où nous primes reſolution de pouſſer nos découvertes juſqu'aux dernieres contrées de ce vaſte Continent.

Comme entre tous ceux qui accompagnerent Monſieur de la Sale, nul n'eut plus de part que moi à ſes travaux, ſoit pour m'être toûjours fortement attaché à les ſeconder, ſoit pour m'être vû chargé par ſa mort prématurée, de tout ce qui manquoit à l'accompliſſement de ſon deſſein : je puis me flatter que perſonne ne ſauroit donner plus de lumieres que moi, ſur une ſi glorieuſe & ſi importante entrepriſe. Les Mémoires que j'ai faits par jour, me ſerviront de guide pour en retracer toutes les particularitez ; je repreſenterai naïvement les choſes telles que je les ai vûës ; & ſi la neceſſité de m'éloigner quelquefois d'auprès de lui, m'en a fait manquer quelques-unes, je ne les rapporterai que ſur le témoignage oculaire des perſonnes, de la foi deſquels je ſuis garand comme de la mienne. Qu'on ne s'attende

pas

pas ici à des descriptions pompeuses, dont on a coûtume d'embellir ces sortes d'Ouvrages. On verra regner par tout une grande simplicité jointe à une grande exactitude; mon stile semblera peut-être rude & grossier, & c'est en cela qu'il paroîtra plus conforme au naturel de ces Païs, ou de ces Peuples sauvages.

Cependant à considerer la grandeur de cette entreprise, les perils & les difficultez qu'il a falut surmonter pour la conduire, ou pour la consommer; sans parler même des avantages qu'on peut retirer de la connoissance de ces climats éloignez, on peut dire que cet Ouvrage merite bien la curiosité du Lecteur, puisque c'est une découverte de plus d'environ dix-huit cent lieuës, tant du Nord au Sud, que du Levant au Couchant. En un mot c'est cette grande étenduë de Terre qu'on a nommée la *Louïsianne*, depuis qu'on en a pris possession au nom de Louïs LE GRAND.

Ces terres, toutes incultes qu'elles sont, portent la plûpart des fruits, que l'art & la nature font naître dans les nôtres; les champs y produisent leurs moissons deux fois chaque année sans le secours d'une penible agriculture; la vigne y porte en certaines contrées de gros raisins sans le soin du vigneron. Les arbres fruitiers n'ont besoin ni de la coupe, ni des greffes pour y donner les meilleurs fruits: tout y vient fort naturellement & en abondance; le sol & le climat y est presque par tout doux & temperé; on y voit certaines Regions traversées par une grande quantité de ruisseaux; d'autres arrosées par

de

de très-grands fleuves, d'autres entre-coupées par des valons, par des montagnes, par des bois & par des prairies. Au travers de ces vaſtes forêts errent des animaux de toute eſpéce ; des bœufs, des orignacs, des loups communs, des loups cerviers, des ânes ſauvages, des cerfs, des chevres, des moutons, des renards, des liévres, des caſtors, des loutres, de gros & de petits chiens, avec une abondance infinie de toute ſorte de gibier, & tout cela à la merci de ceux qui ont la force ou l'adreſſe de s'en rendre les maîtres. On y a découvert des mines de fer, d'acier, de plomb. On pourroit bien y en trouver d'or & d'argent, ſi on ſe donnoit la peine d'en chercher ; mais les hommes qui habitent ces Regions ne meſurant le prix des choſes que par rapport aux néceſſitez de la vie, & non par cette valeur imaginaire uniquement fondée ſur l'avarice, ſe ſont peu ſoucié's de ces tréſors, & ne ſe ſont nullement mis en peine de creuſer la terre pour les en tirer.

Ces hommes au reſte n'ont d'ailleurs preſque rien de l'homme que le nom. Les noms mêmes en ſont preſque auſſi barbares que les mœurs. Ils viven ſans loi, ſans art, ſans religion ; ils ne connoiſſent ni ſuperiorité, ni ſubordination ; l'indépendance & la liberté ſont leur ſouverain bien. Leur vie eſt preſque toûjoure errante. Ils n'ont rien de fixe, rien de borné dans leurs poſſeſſions ; ni même dans leurs mariages. Ils prennent une ou pluſieurs femmes, ſelon leur fantaiſie ; ils les gardent ou les quittent quand il leur plait. S'ils ſe dégoutent de quelqu'une, un autre s'en accommode ;

mode ; ils en uſent à peu près de même pour les terres qu'ils cultivent, ou qu'ils habitent. Après les avoir quelque tems travaillées, ils les abandonnent pour aller ailleurs ; alors nn nouveau-venu s'en empare, & laiſſe à quelqu'autre les fonds qu'il vient de cultiver. Ainſi chacun choiſiſſant à ſon gré tantôt une habitation, tantôt une autre, & vivant tous dans une eſpece de communauté de biens, ils ſe croyent tous égaux, & s'imaginent que l'Univers n'eſt fait que pour eux : car chacun d'eux ſe croit le maître de la Terre.

Pour ce qui concerne la Religion, quoi qu'ils ayent quelque ſombre idée d'un Dieu, ils vivent comme s'il n'y en avoit pas ; & quelque puiſſant qu'ils croyent ce Dieu, ils le croyent trop occupé de ſa propre grandeur, pour ſe perſuader qu'il prenne le moindre ſoin de leur conduite. Les uns adorent le Soleil, les autres penſent que tout eſt plein de certains Eſprits, qui préſident à toutes leurs avantures. Ils croyent même que chaque choſe a ſon genie particulier, & qu'elle ne nous eſt profitable ou nuiſible, que ſelon qu'il plaît à ce genie : de-là viennent leurs folles ſuperſtitions pour leurs *Jongleurs* ou pour leurs *Manitous*, qui ſont comme leurs Prêtres, ou plûtôt leurs Sorciers.

A l'égard de leurs ames, la plûpart ſont incapables de porter leurs réflexions juſques-là, ou s'il y en a quelques-uns qui ſemblent perſuadez de l'immortalité, ce n'eſt que ſur les principes de la Metempſycoſe, dont ils ſe forgent mille ſonges creux, & cent ſortes de rêveries impertinentes. Je croi-

croirois me rendre plus ridicule qu'eux, ſi je voulois entrer dans le détail de leurs extravagances ſur ce ſujet. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'ils ſont ſi durs, ſi indociles ſur le chapitre de la Religion ou de la Divinité, qu'ils ne ſont convaincus ni de leur propre croyance, ni de celle des autres; & qu'ils ne prennent que pour chanſons tout ce que les Miſſionnaires tâchent de leur inſpirer là-deſſus.

Cependant au travers de cette humeur brute & barbare, on remarque en eux un certain fonds de bon ſens, qui leur fait très-bien demêler leur propre interêt d'avec celui des autres, qui les rend capables de negociation, de commerce, de conſeil, qui leur fait enfin prévoir les ſuites des grandes entrepriſes, & prendre de juſtes meſures, ou pour en avancer l'heureux ſuccés, ou pour en détourner les dommages. S'ils ont à déliberer ſur quelque importante affaire, ce n'eſt qu'étant tous aſſis dans un lieu ſeparé du bruit, prenant ou fumant du tabac, tout le monde gardant un profond ſilence, tandis qu'un de la compagnie propoſe avec beaucoup de gravité l'état de l'affaire & ſon ſentiment.

Sur quoi il eſt à remarquer que quelque traité, quelque accomodement qu'ils ayent à faire, ils ne font jamais aucune convention, qu'auparavant ils ne ſe ſoient fait des preſens reciproques, & qu'ils ne ſe ſoient regalez. C'eſt pour cela qu'ils ont leur chaudiere de paix, & leur chaudiere de guerre: Ils annoncent la paix avec un bâton ou pieu fiché en terre, qu'ils appellent *Calumet*, ou avec

avec des coliers, qui ſont le ſymbole de l'union : mais pour la Guerre, ils ne la déclarent que par des cris & par des hurlemens horribles.

Ils ſavent non ſeulement ſe camper, mais ſe paliſſader, ſe fortifier, & garder même quelque eſpece d'ordre dans leurs attaques & dans leurs combats.

Quoi que la terre leur donne indifferemment toutes ſortes de grains & de plantes, comme ils en ont obſervé quelques unes plus propres pour la nourriture que les autres, ils prennent plus de ſoin de les ſemer & de les cultiver. De ſorte qu'ils ont leur ſemaille & leur recolte ; comme de leur bled d'Inde, dont ils font une boüillie très-nourriſſante & d'un fort bon goût, de leur *Touquo*, dont ils font leur caſſave, & de certains navets, dont ils font leur *caſſamite*.

Ils tirent de certains arbres des baumes très-excellens, ils ont même une eſpéce d'inſtinct pour connoître les ſimples, tant ceux qui leur ſont ſalutaires, que ceux qui leur ſont nuiſibles, & ſavent fort bien s'en ſervir pour ſe guerir des plaies ou des morſures les plus envenimées.

Ce n'eſt pas tout, ils portent leur connoiſſance juſqu'au Ciel. Ils ſavent quel eſt le cours du Soleil, de la Lune & des autres Etoiles. Par là ils prévoient les changemens des Saiſons, des jours & des vents.

Ils joignent à ces lumieres l'adreſſe de faire des Ouvrages auſſi utiles que merveilleux ; ils travaillent en certains Païs à des nattes d'un tiſſu très-fin, tant pour ſe couvrir eux-mêmes, que pour orner leurs cabannes. En

d'autres

d'autres endroits il y en a qui ſavent apprêter les peaux pour s'en faire des veſtes ou des ſouliers ; mais leur induſtrie excelle ſurtout dans la conſtruction de ces Canots qui n'enfoncent jamais. Ils les fabriquent avec de l'écorce d'orme, de noier ou de ſureau, longs de dix ou douze pieds, larges à proportion, les bords vers le milieu tournez en dedans en forme de gondole, pour les faire aller au lieu de rames ou d'avirons. Ils ſe ſervent de deux battoirs comme des deux mains, avec quoi ils repouſſent l'eau d'un côté & d'autre. Ils appellent cela *nager* ; & comme le Canot ne va qu'à fleur d'eau, à cauſe de ſa legereté naturelle, ils voguent tant en montant qu'en deſcendant avec une viteſſe incroiable ; c'eſt par le moien de ces legers Vaiſſeaux ; qu'ils parcourent ou remontent les fleuves les plus longs, qu'ils franchiſſent les courans les plus rapides, qu'ils affrontent même les mers ſans craindre les écueils ni les orages.

Pour leurs voiages par terre, n'y aiant dans ces immenſes deſerts ni route certaine, ni ſentier fraié, ils ſe conduiſent par quelques marques qu'ils gravent de diſtance en diſtance ſur l'écorce des arbres. C'eſt à la faveur de ces indices, que les femmes mêmes vont quelquefois rejoindre leurs maris à la chaſſe, ou chercher dans le fond des bois le gibier qu'ils y ont laiſſé. Rarement le Sauvage ſe donne-t-il la peine de l'apporter ; il charge ſa femme du ſoin de l'aller chercher, de l'apprêter & de le boucanner.

Je ne ſaurois me diſpenſer ici de faire une legere

legere peinture de leur maniere d'agir, de ſe loger, de ſe couvrir, en un mot de leur ménage.

Pour leur logement, s'lis en ont, car il y en a beaucoup qui errent dans les bois, & qui gîtent à l'avanture: s'ils ont donc un logement, ce ne ſont que des cabannes faites de bouſſillage ou de branches d'arbres fichées en terre, entrelaſſées fort près les unes des autres, réünies par en haut, ou recouvertes de feuilles ou de cannes: le dedans eſt pour l'ordinaire aſſez proprement natté; le plancher eſt, ou le ſol même de la terre, ou une eſpéce de parquetage ſoutenu ſur de gros troncs d'arbres, ou ſur des pieux.

Leurs lits ſont auſſi bâtis de quelques pieces de bois appuyées ſur de groſſes ſouches, & entourez de quelques claies, la plûpart garnis de groſſes peaux fourées de laine, ou remplies de paille. Pour couverture, ils ont des fourrures ou des nattes aſſez bien travaillées.

Ils ſe font auſſi des caves ou des huttes pour y garder leur bois, leur bled d'inde, ou leur proviſion. Toute leur batterie conſiſte en quelque eſpéce de vaiſſelle ou de poterie qu'ils façonnent avec de l'argile, & qu'ils font enſuite recuire avec de la fiente de bœuf. Au defaut de moulins ils broient leurs grains & leurs bleds avec de groſſes pierres raboteuſes, qu'ils tournent à force de bras, l'une ſur l'autre. Certaines pierres trenchantes leur ſervent de coûteaux, à moins qu'ils n'en aient par le commerce des Européans.

Ils ont pour armes l'arc & la fléche; l'extremité

tremité meurtriére du dard eſt garnie, au défaut du fer, ou de quelque pierre, ou de quelque dent, d'une force & d'une dureté à tout fracaſſer. Ils portent de groſſes maſſuës, ou des bâtons pointus au lieu d'épées ou de hallebardes; & ils ſavent ſe cuiraſſer avec des corcelets de bois, ou avec de groſſes peaux miſes les unes ſur les autres, & ſe font des boucliers de même.

A l'égard des vêtemens, la plûpart ne s'en ſervent pas, & vont tous nuds; leurs corps ſont accoûtumez & endurcis à toutes les injures de l'air, & leurs pieds inſenſibles aux épines. Il eſt vrai que les femmes, par un reſte de pudeur naturelle qui paroît au travers de leur brutalité, portent au deſſus des reins une groſſe ceinture d'où tombent deux peaux en forme de banderolle, qui voilent un peu leur nudité.

Au deſſus de Quebec & plus avant vers le Nord, où les froids ſont extrêmement âpres, les Sauvages ſont couverts de peaux d'ours, de cerf ou d'élan, qu'ils couſent enſemble le mieux qu'ils peuvent. Mais dans les climats les plus chauds, comme vers la Mer de Méxique la plûpart ſont vêtus de certaines nattes très-fines & trés-déliées, tiſſuës de leurs propres mains.

Le ſoin du ménage ſe partage entre le mari & la femme: celui-ci ſe donne la peine d'aller chercher la proviſion, & de fournir à l'entretien de ſa famille, ſoit par la chaſſe, ſoit par le trafic. La femme prend le ſoin de cultiver la terre, & de recüeillir ce qu'elle a ſemé. Quelquefois elle va glaner

ner dans les bois, ſoit pour y choiſir quelque herbe potagere ou quelque racine bonne à manger, ſoit pour en rapporter quelques fruits, comme figues, pommes, poires, melons, pêches, raiſins, meures, & autres.

Dès que le Sauvage eſt de retour dans ſa famille, il prend ſa pipe, fume, & tout en fumant declare à demi-mot ce qu'il veut, ce qu'il a fait, ou gagné. S'il a tué quelque bête, il indique legerement l'endroit où il l'a laiſſée; ſa femme comprend d'abord ce qu'il veut dire, s'en va & démêle parfaitement bien les routes qu'il a tenuës.

On remarque dans le Sauvage beaucoup de gravité & d'autorité; dans la femme beaucoup de ſoupleſſe & d'obéiſſance; & comme ils ne ſuivent en tout ce qu'ils font que leur inſtinct & leur ſenſualité; leur maniere eſt toujours ſans fard & affectation. On peut dire que l'union conjugale entr'eux eſt moins l'effet d'une veritable amitié que de cette inclination qui nous eſt commune avec les animaux.

Leur vie étant toujours dans l'action, toujours dans les courſes & dans les fatigues, on remarque que les femmes ſauvages ſont exemtes de ces incommoditez naturelles que les autres femmes ſouffrent. Mais ce qui doit le plus ſurprendre en elles, c'eſt qu'on pretend qu'elles accouchent ſans douleur, du moins c'eſt ſans aucun appareil, ſans autre façon, & chemin faiſant. Tout leur trouſſeau n'eſt que leur propre ceinture, ou quelques peaux qu'elles portent en pareils cas.

La

La maniére dont elles élevent leurs enfans eſt aſſez extraordinaire, ſans linge, ſans langes ; elles ont trouvé le moien de les tenir mollement, & à couvert, bien propres, bien nets, ſans avoir preſque beſoin de les remuer. Toute leur layette conſiſte en une eſpéce de mâne ou de huche pleine de poudre de vermoulu. On ſait qu'il n'eſt point de duvet plus fin ni plus mol que cette poudre : rien n'eſt en même tems plus propre à conſumer les ordures & les humiditez. Elles poſent leur enfant là-deſſus, le couvrent bien proprement avec de bonnes fourures, & le ſanglent avec de fortes courroies pour l'empêcher de tourner ou de tomber. Enſuite pour le changer elles n'ont qu'à remuer cette poudre, & à recoucher l'enfant ; il eſt d'abord à ſec, & auſſi mollement qu'auparavant. Quand cette poudre a ſuffiſamment ſervi, elles la renouvellent & continuënt le même manége juſqu'à tant qu'elles l'aient ſevré.

Elles continuent enſuite de le nourrir avec leur boüillie de bled d'Inde : à peine peut-il ſe ſervir de ſes mains & de ſes pieds, qu'ils lui donnent un petit arc. L'enfant s'accoûtume à tirer, & ſuivant ſon pere & ſa mere dans les bois, il en apprend les routes, & prenant inceſſamment leur même train, il s'abandonne enfin à ce libertinage ſi naturel à tous ces peuples, & ſe fait à cette vie ſauvage, qui leur eſt commune avec les bêtes.

Je ne finirois point ſi je voulois ici expliquer toutes les coûtumes & façons d'agir de ces Sauvages. Ce qui je viens d'en dire ſuffit

pour faire comprendre que leur intelligence eſt bornée aux ſeules neceſſitez de la nature ; qu'ils ſemblent s'être fait une loi de vivre ſans loix. Etant nez dans les bois, leur plus forte paſſion eſt pour la chaſſe & pour les armes ; auſſi ont-ils tous une ferocité naturelle, qui les anime ſans ceſſe les uns contre les autres, & qui les porte à faire la guerre aux animaux, quand ils ne peuvent pas la faire aux hommes.

C'eſt au travers d'un nombre innombrable de ces Nations barbares que *M. de la Sale*, accompagné de trente hommes tout au plus, entreprit de pénétrer dans le milieu de ces ſpatieuſes Provinces, & d'en traverſer toute l'étenduë. Peut-être croira-t-on qu'il ne s'y engagea que très-bien pourvû de tout ce qui pouvoit lui être neceſſaire dans un ſi long voiage. Ses meilleures munitions conſiſtoient en poudre, en plomb & en armes. Il ne fit fonds pour ſa bouche, que ſur ce que le hazard de la chaſſe ou de la pêche lui pourroit fournir, & ſur quelque peu de *Caſſamite* & de lard pour le tems de ſa navigation ; toute ſa voiture ne fut au commencement qu'une barque & quelques canots. La plûpart du tems ſur terre nous n'avions que des traîneaux, avec leſquels nous étions obligez de conduire nôtre équipage. Souvent même n'aiant ni Barque ni Canot nous nous vîmes reduits à paſſer des fleuves ou des rivieres ſur des branches d'arbres entrelaſſées en forme de cayeu. Pour tout guide au milieu de ces vaſtes deſerts & de ces Païs inconnus nous avions ſeulement la bouſſole ou le genie de nôtre conducteur, qui ſelon les diverſes in-

clina-

clinations de l'aiguille aimantée, & par la ſcience qu'il avoit des étoiles & des vents, connoiſſoit à peu près le climat où nous étions, & ſe formoit au plus juſte la route que nous devions tenir.

C'eſt avec ces foibles ſecours que nous parcourûmes ces vaſtes campagnes, tantôt forcez de combattre de petites Armées de Sauvages, qui faiſoient mine de vouloir nous arrêter, ou plûtôt nous devorer; tantôt & preſque toujours en peine de nous défendre de la faim. Après un grand nombre de perils & de traverſes nous eûmes la ſatisfaction de trouver la mer de Méxique comme le terme de nôtre longue & dangereuſe courſe. Nous eûmes même la conſolation, après de très grandes afflictions, de revenir au terme d'où nous étions partis: mais avant que d'entrer dans le détail de toutes nos avantures, il faut dire d'abord que nous fûmes obligez de nous faire paſſage au travers de quatre grands Lacs, qui ſont autant de grands Golfes.

Le premier de ces quatre Lacs eſt ſur le 47. degré de latitude. On l'appelle *Lac Superieur*, autrement *Lac de Frontenac*; ſa traverſée eſt d'environ quatre-vingt lieuës, & il en a bien trois cent de circuit. Il ſe joint avec un autre nommé le *Lac Herié* ou de *Conti* par un Canal de vingt lieuës, dont le courant ſe precipite dans le premier Lac par un ſaut de cent toiſes de hauteur. On appelle ce courant *le Saut Niagara*. Le Lac de *Conti* ſe communique, par un autre détroit très-rapide, à un troiſiéme nommé *des Hurons* ou d'*Orleans*: celui-ci ſe joint du côté du

Sud par un détroit d'environ quinze lieuës, avec un quatriéme qu'on nomme le *Lac des Iſlinois*, autrement *Lac Dauphin*, & du côté du Nord avec le dernier & le plus grand de tous, qu'on appelle *Lac de Condé*. Nous laiſſâmes celui-ci à côté, mais nous paſſâmes les quatre autres.

Ce fut le 18. Novembre de l'année 1678. qu'après un ſejour de quinze jours au Fort de Frontenac, nous nous embarquâmes dans un Vaiſſeau de quarante tonneaux, pour faire le trajet du premier Lac; ce fut la premiere Barque qui ait jamais paru ſur cette petite Mer; nous eûmes toûjours les vents contraires, & après une très-perilleuſe navigation d'un mois, nous nous trouvâmes à la hauteur d'un Village qui a nom *Onnontouan*, où M. de la Sale envoia quelques Canots chercher du bled d'Inde pour nôtre ſubſiſtance: nous continuâmes cependant à faire voile vers *Niagara*; mais le courant étoit trop impetueux, & d'ailleurs les vents trop contraires pour en approcher de plus près que de neuf lieuës, ce qui nous obligea de débarquer à un bord aſſez commode, d'où nous allâmes par terre juſqu'à Niagara; c'eſt un Village ſitué ſur le Lac Conti, auprès du Saut de même nom, dans les Terres des Iroquois.

Cette Nation la plus belliqueuſe & la plus cruelle qui ſoit dans l'Amerique, s'étend depuis Montréal, ou plûtôt depuis le confluent de deux rivieres, qui forment le fleuve St. Laurent, juſqu'à l'extremité du Lac Conti, dans l'eſpace de plus de deux cent lieuës vers le Sud. Ce peuple jaloux de ſa gloire,

gloire, & de l'honneur de commander à tous les autres, dès qu'il sait qu'il y en a quelqu'un qui se rend plus puissant que les autres, ou par le nombre de ses combattans, ou par l'étenduë de ses terres, ne se fait pas une affaire de l'aller chercher jusqu'à deux ou trois cent lieuës pour le dompter, & pour le soumettre. Il est infatigable dans la peine, intrepide dans les dangers, d'une constance à l'épreuve de tous les supplices. Il ne fait ni ne demande jamais quartier; il se nourrit du sang de ses ennemis, & joint à cette extrême cruauté toute la ruse, toute l'adresse, & même toute la prévoiance qu'on peut souhaiter dans les plus grands Guerriers.

Cette Nation, toute intraitable, toute farouche qu'elle est, ne laisla pas de nous recevoir fort humainement. Nous couchâmes une nuit dans leur Village, & le lendemain nous allâmes à trois lieuës plus haut chercher un lieu propre à bâtir un Fort. Après en avoir trouvé un, M. de la Sale en fit le plan & jetta les premiers fondemens. Aussi-tôt on y travailla avec dilligence; mais les Iroquois en aiant conçû de l'ombrage, nous jugeâmes à propos, pour ne pas nous attirer un si puissant ennemi, d'en interrompre la continuation, mais seulement de fortifier par de bonnes palissades ce qu'il y avoit de fait.

M. de la Sale avoit déja donné ses ordres pour la construction d'une Barque; la saison étoit avancée, le froid très-rude, & les rivieres prises par tout: ces vastes étangs n'étoient plus qu'une grande campagne gla-

cée, ſur laquelle on pouvoit aller comme ſur un marbre uni. Content d'avoir connu le terrain, il voulut auſſi reconnoître les Habitans, & s'étant mis en état de les tenir en reſpect par ſon Ouvrage à demi-fait, il voulut, en attendant le Printems, emploier le reſte de l'hyver à ramaſſer des pelleteries, & toutes ſortes de munitions pour fournir aux fraix de ſon voiage. Ces raiſons l'obligerent de s'en retourner à *Frontenac* ſur les glaces. Il commanda auparavant quinze hommes pour aller chercher les Iſlinois, le devancer, & lui preparer les voies: & me laiſſa pour Commandant à Niagara avec trente hommes & un Pere Recollet.

Dès le Printems il y fit tranſporter de Frontenac toutes ſortes de proviſions & de marchandiſes par la Barque qui nous y avoit conduits; mais enfin le malheur voulut qu'après pluſieurs trajets, la Barque périt auprès du rivage, par la faute du Pilote. On en ſauva les meilleurs effets. Cette perte fut reparée par le nouveau Bâtiment qui ſe trouva achevé vers le commencement du Printems.

M. de la Sale, qui avoit l'empreſſement de revoir ſa nouvelle Barque, & de renouveller ſes liaiſons avec les Iroquois, ne tarda pas à nous venir rejoindre. Il entra auſſitôt en commerce avec eux, tâcha par toutes ſortes de voies de leur imprimer de la crainte & du reſpect pour le Roi, s'accommoda de leurs meilleures marchandiſes, en remplit ſon nouveau magazin, & m'ordonna cependant d'aller à ſix-vingt lieuës de là reconnoître les côtes & les terres qui ſont au delà

des

des Lacs vers le Nord-Eſt. Je m'enbarquai dans un Canot avec cinq hommes ; après deux jours de navigation, j'arrivai au détroit du Lac *Herié*. C'eſt un Canal d'environ trente lieuës de long, par où ce Lac ſe joint avec celui des Hurons. J'allai prendre terre à un de ſes bords du côté du Nord : étant là je m'informai auſſi-tôt de nos gens ; l'on m'apprît qu'ils avoient paſſé plus haut. Le deſir de les rencontrer me fit faire une reveuë exacte du Païs ; c'étoit une eſpéce de preſqu'Iſle en forme de cœur compris entre ces trois Lacs. Après avoir aſſez parcouru ces terres, je remontai dans mon Canot, pour aller rendre compte de ma commiſſion à M. de la Sale, qui durant l'eſpace de mon petit voyage, étoit reparti pour Frontenac, où il porta de nouvelles marchandiſes, & d'où quelque tems après il rapporta de nouvelles proviſions & de nouveau monde à Niagara. Il y arriva le 7. Août de l'année 1679. accompagné de trois Peres Recollets. Toutes ces courſes l'occuperent non ſeulement le Printems, mais une bonne partie de l'Eté. En cas de nouveaux établiſſemens ces frequentes revuës ſont d'une neceſſité indiſpenſable. Non ſeulement elles affermiſſent les nouvelles poſſeſſions, mais encore elles fortifient dans un commencement d'habitation.

M. de la Sale étant de retour à Niagara, diſpoſa tout pour la continuation de ſon Ouvrage. Nous montâmes au nombre de quarante perſonnes dans ſa nouvelle Barque vers la mi-Août, & aiant heureuſement traverſé le Lac *Herié*, nous entrâmes dans le

Luc des *Hurons*, beaucoup plus grand que les deux premiers. Nous emploiâmes le reſte du mois à le parcourir à cauſe du mauvais tems, & après y avoir eſſuié la plus affreuſe tempête qu'on puiſſe éprouver dans les Mers les plus orageuſes, nous vînmes ſurgir à une rade de la contrée nommée *Miſſilimachinac*. C'eſt une eſpéce d'Iſthme d'environ vingt lieuës de large & de plus de ſix vingt lieuës de long, ſitué entre le Lac des Iſlinois d'un côté, & les deux Lacs d'Orleans & de Conti de l'autre. Ce Païs eſt auſſi riche par l'abondance de la pêche, que par la bonté de ſon terroir.

M. de la Sale en fit une exacte reveûë, y trafiqua de peaux, jetta les fondemens d'un Fort, laiſſa le ſoin de le conſtruire à quelques-uns de ſa troupe, & m'ordonna de remonter en canot plus haut vers le Nord-eſt, juſqu'à un détroit nommé *le Saut Sainte Marie*, tant pour voir, ſi je ne decouvrirois pas quelques-uns de ſes deſerteurs, que pour lui donner de plus amples lumieres touchant les terres qui ſont au delà de ce Lac.

Ce Saut eſt un double Canal qui ſe forme à la derniere pointe du Lac par deux branches, qui ſe ſeparant l'une de l'autre, laiſſent dans le milieu une Iſle d'un grandeur raiſonnable, & qui venant à ſe réünir, forment un bras de riviere comme un torrent très-rapide, par où le Lac des Hurons ſe joint avec le dernier plus ſpatieux que tous les autres. J'abordai bien-tôt ſur une des côtes du Lac des Hurons près du Canal tourné au Nord. Je découvris de là un très-beau

beau Païs, & ſuivant toûjours la côte, je pouſſai juſqu'à la riviere des *Outa*, qui ſortant de ce Lac, va ſe jetter à plus de cent lieuës de là dans le fleuve Saint Laurent. Le plaiſir de parcourir un ſi beau rivage m'en faiſoit oublier la peine & je vivois pendant ce tems-là de la chaſſe plus que de mes munitions. Après huit jours de courſe le long de ces côtes, je remontai dans mon canot, & aiant regagné la pointe du Lac, j'entrai dans ce bras d'eau qui regarde le Sud, & j'allai prendre terre à un bord qui n'en eſt pas loin. Là je découvris une grande plaine ſituée entre le dernier Lac & celui des Iſlinois. Les Peres Jeſuites y ont une très-belle habitation.

Ce fut là que je joignis la plûpart de nos deſerteurs: je les trouvai tous mal intentionnez, mais j'eus pourtant le bonheur de les ramener à leur devoir, en les obligeant de me ſuivre.

Cependant M. de la Sale s'étant rembarqué, & aiant levé l'ancre à *Miſſilimachinac* vers la fin du mois de Septembre, traverſa le Canal qui va du Lac des Hurons au Lac des Iſlinois, & aiant paſſé ce dernier Lac, il alla aborder à la Baye *des Puans* vers le 8. d'Octobre.

Cette Baye n'eſt qu'un regonflement du Lac des Iſlinois, cauſé par l'embouchure d'une groſſe riviere, nommee *Ouiſconſing*, qui prend ſon origine d'un aſſez grand Lac, à cent lieuës de là. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que de ce Lac ſort, par ſon autre extremité, une autre Riviere qui ſe jette dans le fleuve *Miſſiſſipi*: ainſi il

peut être regardé comme un Lac de communication entre les deux grands Golfes de la Mer du Canada & de la Mer de Méxique, comme il eſt aiſé de le voir en jettant les yeux ſur les Cartes.

M. de la Sale, après avoir débarqué ſur le rivage de cette Baye, prit de nouvelles meſures, & renvova ſa Barque chargée de pelleteries à *Niagara*. Enſuite il s'embarqua avec dix-ſept perſonnes & un Pere Recollet, en divers Canots, & après avoir côtoyé la plus grande partie du Lac des Iſlinois, il vint aborder le 1. de Novembre de l'année 1679. près de l'emboucheure de la petite Riviere des *Miamis*.

Ce Païs ſitué entre le 35. & le 40. degré de latitude, confine d'un côté à celui des Iroquois, & de l'autre à celui des Iſlinois à l'Orient de la Virginie & de la Floride. Il eſt très-abondant en toutes choſes, en poiſſons, en bétail, & en toute ſorte de grains & de fruits. M. de la Sale en viſita les Habitans, ſonda leur eſprit qu'il trouva traitable ; tâcha de les gagner par ſa douceur, & par ſes preſens, les accommoda de ſes marchandiſes, profita des leurs, leur fit concevoir par le moien de ſon negoce, le peu d'aſſurance qu'il y avoit pour eux, tant avec les Iroquois, qu'avec les Anglois, & les ayant aſſuré de la protection puiſſante du Roi, il les porta à une ſoumiſſion volontaire aux loix de nôtre Monarque. Cependant ayant reconnu que ce peuple étoit inconſtant, infidéle, incapable de ſe ſoutenir par lui-même, mais propre à ſe laiſſer toujours entraîner par le plus puiſſant, il crut devoir y bâtir un Fort,

tant

tant pour affermir l'autorité du Roi, que pour s'y faire une habitation ſolide, qui lui tint lieu en même tems d'un petit arſenal & d'un honnête magaſin. Le plan de ce Fort fut bientôt dreſſé, & ſon deſſein executé en très-peu de tems ſur le bord de la petite Riviere des *Miamis*, qui ſe jette dans le Lac des Iſlinois.

Cependant l'impatience que j'avois de rejoindre M. de la Sale avec les quinze hommes, que j'avois retrouvez, me faiſoit pouſſer à toutes voiles vers les mêmes bords où il étoit ; mais le défaut de vivres & les vents contraires s'oppoſant à mes efforts, m'obligerent de relâcher à trente lieuës de là, tant pour tâcher d'y trouver de quoi ſatisfaire à la faim, que pour l'orage. Dès que nous fûmes à terre, le premier ſecours qu'elle nous offrit, fut une très-grande abondance de gland, enſuite quelques cerfs s'étant preſentez on en tua deux, & j'eus la conſolation de voir mes gens ſe rafraîchir. Ils étoient ſi fatiguez, que je ne pûs jamais les reſoudre à ſe rembarquer le même jour. Pour moi je preferai à mon repos le ſoin d'aller au milieu de la tempête chercher nôtre Commandant.

Je quittai mes gens après leur avoir promis de revenir bien-tôt vers eux pour les ramener à M. de la Sale. Je revins donc à la voile, & malgré toute la fureur des vagues, j'eus le bonheur de rejoindre M. de la Sale, après ſix jours de tourmente. Je lui rendis un compte fidele de mon expedition & de mes découvertes ; il me témoigna en être aſſez content, mais il dit qu'il l'auroit été beau-

coup davantage, s'il avoit vû ſes gens avec moi.

Ces dernieres paroles me parurent un commandement. Je pris dès ce moment congé de lui, & après m'être fort legerement rafraîchi, je repaſſai dans mon Canot. A peine fus-je avancé environ quinze lieuës vers ces bords où j'avois laiſſé mon monde, qu'auſſi-tôt, comme ſi le Ciel eût voulu pour jamais me ſeparer d'avec ces perfides, je fus accüeilli de la plus furieuſe tempête qu'on puiſſe eſſuïer ſur les plus grandes Mers. Nôtre Canot balotté par les vents & par les vagues, tantôt élevé dans les airs, tantôt précipité dans les abîmes, ne laiſſoit pas de ſe ſoutenir toûjours ſur ſon fond ſans tourner; mais un coup de vent l'ayant tout d'un coup renverſé, nous ne ſûmes où nous étions. La violence du mal étoit au deſſus de l'art & de nos forces, lors qu'un ſecond coup releva nos eſperances, en redreſſant nôtre petit Vaiſſeau, & nous porta dans un moment ſur la rade où nous nous jettâmes à corps-perdu. Ainſi nous voyant garantis de la tempête par la tempête même, nous continuâmes par terre nôtre voyage, & le Pilote & moi tirant nôtre Canot & nôtre équipage ſur des traîneaux, nous arrivâmes le lendemain à lendroit où nous avions laiſſé nos gens. Nous emploïames le reſte de la journée à les rallier. Le calme étoit revenu ſur les flots, & nôtre petite Mer nous préſentoit une navigation tranquile & commode; nous nous y rengageâmes tous enſemble, & en moins d'une journée nous vînmes moüiller au pied du Fort où M. de la Sale nous attendoit.

C'étoit

C'étoit vers la fin du mois de Novembre de la même année.

M. de la Sale nous reçut avec une entiere satisfaction. Il avoit compté sur cette petite recrûë, comme sur un secours necessaire pour avancer ses afaires, & pour achever sa traitte ; cependant ce furent ces malheureux qui contribuerent le plus à le ruiner & à le perdre. Tel est l'aveuglement des hommes, de fonder le plus souvent leurs esperances sur ce qui dans la suite est l'unique source de leur malheur.

Nôtre conducteur ayant en moins de deux mois très-bien fait ses affaires en ce Païs, mit son nouveau Fort en état de défendre l'entrée du Lac, & de tenir en bride ses voisins ; ayant d'ailleurs rempli son magasin de très-bons effets, & gagné les principaux de la Nation. Pour retenir les autres dans l'obéïssance, il resolut de pousser jusques chez les Islinois à plus de cent lieuës du port où nous étions. Pour penetrer dans le cœur de cette Nation, il faloit gagner à 40. lieues de là le portage de la Riviere des Islinois, qu'on a depuis appellée *Lac de Segnelai*. Elle prend sa source d'une éminence à six lieuës du Lac des Islinois, & va se jetter après deux cent lieuës de cours, dans le fleuve *Missisipi*, qu'on a depuis appellé *Fleuve Colbert*.

Nous partîmes de cette contrée des Miamis au commencement de Decembre, ayant seulement laissé dix hommes dans le Fort pour le garder. Il falut conduire nôtre équipage & nos Canots par des traîneaux. Après quatre journées de traite, nous nous trouvâ-

mes ſur un des bords de cette Riviere très-navigable : nous nous y embarquâmes au nombre de quarante perſonnes ſans compter trois Peres Recollets. Nous la deſcendîmes à petites journées, tant pour nous donner le tems de reconnoître les habitans & les terres, que pour nous fournir de gibier ; il eſt vrai, que tous ſes bords ſont auſſi charmans à la veuë, qu'utiles à la vie. Ce ne ſont que vergers : bois, prairies ; tout y eſt rempli de fruits : en un mot on y voit une agreable confuſion de tout ce que la nature a de plus délicieux pour la ſubſiſtance des hommes & pour la nourriture des animaux.

Cette varieté ſi agréable, qui entretenoit nôtre curioſité, nous faiſoit aller lentement. Enfin après ſix mois de navigation, nous arrivâmes ſur la fin de Decembre à un Village des Iſlinois, nommé *Pontdalamia*, de plus de cinq cent feux ; ce lieu nous ayant paru vuide & abandonné, nous y entrâmes ſans reſiſtance ; toutes les maiſons en étoient ouvertes & à la diſcretion des paſſans. Les bâtimens n'étoient que d'une charpente groſſiere avec de groſſes branches d'arbres, recouvertes de diverſes piéces d'écorce, le dedans aſſez proprement natté, tant par terre que par les côtez. Chaque maiſon contenoit deux appartemens capables de loger diverſes familles ; au deſſous il y avoit des caves, dans leſquelles étoit renfermé leur bled d'Inde ; nous y en trouvâmes quantité, & comme les vivres commençoient à nous manquer, nous en fîmes notre proviſion.

De là ayant pourſuivi nôtre voyage juſqu'à

qu'à trente lieuës plus bas, nous nous vîmes tout d'un coup au milieu d'un étang d'environ ſept lieuës de tour; nous y pêchâmes de trés bon poiſſon, & nous laiſſant inſenſiblement conduire au courant de l'eau, nous retombâmes bien-tôt dans le lit de la Riviere. A peine y fûmes-nous rentrés, que nous nous trouvâmes entre deux camps: tous les Sauvages s'étant partages en deux corps d'armée, campez d'un côté & d'autre du rivage. Dès qu'ils nous eurent apperçus, ils coururent aux armes, & après avoir renvoié leurs femmes dans les bois, ils ſe rangerent en bataille, comme s'ils avoient voulu nous attaquer. De nôtre côté nôtre petite flotte ſe mit en diſpoſition de ſe bien défendre. Les Iſlinois étonnez d'une ſi fiere contenance, & d'ailleurs plus portez à repouſſer la guerre qu'à la commencer, ſe contenterent de nous demander qui nous étions; nous leur fîmes entendre par nos truchemens, que nous étions *François*, que nous n'étions venus-là, que pour leur faire connoitre le vrai Dieu du Ciel & de la Terre, & pour leur offrir la protection *du Roi de France*. Que s'ils vouloient de ſoûmettre à ſon obéiſſance, c'étoit l'unique moien de ſe rendre heureux, & de ſe mettre à couvert des inſultes de leurs ennemis; qu'aiant en abondance tous les biens de la terre, il ne leur manquoit que l'art de s'en ſervir utilement; que nous étions prêts de leur faire part de nôtre induſtrie, pourvû qu'ils vouluſſent entrer dans nôtre commerce & dans nôtre Societé. Ils reçurent nos offres & nos propoſitions, non comme des Sauvages, mais comme

des

des hommes tout à fait civiliſez. Nous aiant donné des marques très-reſpectueuſes de leur veneration pour nôtre auguſte Monarque, ils nous preſenterent le *Calumet*. C'eſt, comme nous avons déja dit, le ſignal de la paix parmi tous ces peuples. Ils ſe ſervent en ces occaſions des termes de *chanter* ou *danſer le Calumet:* on le chante, lors qu'au pied d'un pieu, ou d'un bâton fiché en terre, chacun vient apporter les dépoüilles de ſes ennemis en forme de trophée, & raconter ſes exploits guerriers. On le danſe, lors qu'après toutes ces harangues, on fait des danſes tout au tour.

Pendant qu'ils faiſoient toutes ces ceremonies, nous ne manquâmes pas de répondre de nôtre côté à leur demonſtration de joye par des preſens & par des aſſurances d'une amitié inviolable. Nous leur païames leur blé d'Inde en outils ou en eau de vie. Convaincus par là de nôtre bonne foi, ils voulurent fortifier leur nouvelle union avec nous par de bons feſtins à leur maniere: ils firent revenir leurs femmes & leurs enfans; leurs chaſſeurs revinrent chargez de gibier; on travailla d'abord aux apprêts d'un grand repas: on y étala le bœuf & le cerf boucanné; ce fut un ambigu merveilleux de toutes ſortes de gibier & de fruits; l'eau de vie n'y fut point épargnée de nôtre part; pendant deux ou trois jours ce ne fut que joye & que feſtins, mais au milieu du tous ces divertiſſemens deux ou trois décharges de nôtre artillerie inſinuerent dans leurs eſprits, avec ces commencemens d'amitié, quelque reſpect mêlé de terreur pour nos armes; ils nous

nous careſſoient, mais nous craignoient en même tems; nous faiſions de nôtre part tout ce que nous pouvions pour les affermir dans leurs bons ſentimens; chacun de nous ſe fit parmi eux des Societez agréables: nous nous traitions tous d'amis, de compagnons, de freres, quelques-uns même des nôtres furent adoptez par les principaux d'entre eux: ſi bien qu'au travers de cette inconſtance commune à tous les Peuples Ameriquains, nous reconnûmes en ceux-ci beaucoup d'humanité, & une très-grande diſpoſition au commerce de la Societé civile.

En effet ce ſont des hommes careſſans, flateurs, complaiſans au dernier point, mais auſſi fort ruſez, adroits, vifs, prompts & ſouples à toutes ſortes d'exercices. Ils ſont tous fort bien faits, robuſtes, de belle taille, & d'un teint baſanné. Leur paſſion pour les bois & pour la chaſſe les rend extrémement libertins, & tout à fait indociles. Ils ſont fort ardents pour les femmes, & encore plus pour les garçons, auſſi deviennent ils tous preſque efféminez par leur trop grande molleſſe, & par leur abandonnement au plaiſir, ſoit que ce ſoit le vice du climat, ſoit que ce ſoit un effet de leur imagination pervertie. On remarque parmi eux un grand nombre *d'Hermaphrodites*. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt que malgré ce malheureux penchant qu'ils ont pour ce vice infame, ils ſe ſont fait de très ſeveres loix pour le punir: dès qu'un garçon eſt proſtitué, il eſt dégradé de ſa qualité d'homme, on lui défend d'en porter l'habit & le nom, d'en faire la moindre fonction. La chaſſe même lui eſt dé-

défenduë. On le renferme dans le rang & dans l'occupation des femmes ; & celles-ci le haïſſent autant que les hommes le mépriſent: ſi bien que ces malheureux ſe voient en même tems le rebut & l'opprobre de l'un & de l'autre ſexe. C'eſt ainſi que reconnoiſſant eux-mêmes leur brutalité naturelle, ils y ſavent mettre un frein, & que tout libres & independans qu'ils ſont, ils ſe mettent au deſſus de leur propre ſenſualité par un effort de la raiſon. C'eſt auſſi pour aſſouvir leur fureur qu'ils ſe permettent de prendre pluſieurs femmes ; mais afin d'entretenir la paix dans leurs familles, ils épouſent les ſœurs, ou les parentes, & le mari ſert d'un nouveau nœud entr'elles pour redoubler les liaiſons du ſang. Ils en ſont extrémement jaloux, & s'ils les ſurprennent dans la moindre infidelité, ils les defigurent & les puniſſent très-cruellement. Les femmes & les garçons effeminez y travaillent une très-fine & très-belle natte, dont ils tapiſſent le dedans de leurs cabannes. Pour ce qui eſt des hommes, les uns y vont à la chaſſe, les autres défrichent la terre, la cultivent pour y ſemer du bled d'Inde, & en recüeillent de fort bons fruits. Leur contrée eſt le long de la Riviere qui porte leur nom: ils ſont diſperſez en pluſieurs Villages, ils étoient dans celui-ci environ au nombre de quinze cent, tant de l'un que de l'autre ſexe, tant jeunes que vieux, & on y pouvoit compter cinq cent combattans.

M. de la Sale ayant reconnu l'étenduë & les forces de cette Nation, crut devoir les fixer dans l'obéïſſance & dans la ſoûmiſſion par

par une eſpéce de Fort qu'il fit deſſein de bâtir ſur une hauteur près de la Rivierre. Il fit ſon plan, il donna des ordres, on y travailla auſſi-tôt; & comme les materiaux & les hommes ne lui manquoient pas, le bâtiment fut en peu de tems fort avancé. Cependant n'apprenant aucunes nouvelles de la Barque qu'il avoit renvoyée du Lac des Iſlinois à Niagara, richement chargée, il en étoit beaucoup en peine, & la douleur qu'il en conçut jointe au chagrin que lui cauſoit l'impatience & la malice de ſes gens, le conſumoit à vûë d'œil, mais renfermant ſes chagrins au dedans de lui-même, il ſe contenta de les faire éclater par le nom de *Crevecœur*, qu'il donna à ſon nouveau Fort.

Juſques-là nous ne pouvions nous plaindre du Ciel ni de la fortune; nous avions heureuſement pouſſé nos decouvertes juſqu'à cinq cent lieuës au delà du Lac appellé *Frontenac*, & nous avions ſoutenu par d'aſſez bons Forts les divers établiſſemens que nous avions faits en pluſieurs contrées. La plûpart des Sauvages s'étoient volontairement rangez ſous nos loix, & les moins traitables d'entre eux nous avoient laiſſé tranquillement pouſſer nos progrés; car nous ne trouvâmes point d'autres ennemis que nous-mêmes, & ce fut dans nos diſſentions que nous rencontrâmes la ſource de nos plus grandes diſgraces.

La plûpart de nos gens, fatiguez des longueurs d'un voyage dont ils ne voyoient point la fin, & rebutez de traîner une vie vague au travers des bois & des terres incultes, toûjours parmi les bêtes, ou parmi les Sauvages,

vages, ſans guide, ſans voiture, & la plûpart du tems ſans vivres, ne pouvoient s'empêcher de murmurer contre le Chef, ou l'Auteur d'une ſi fatigante & ſi perilleuſe entrepriſe. M. de la Sale, à la penetration de qui rien ne pouvoit échapper, n'entrevit que trop leurs mécontentemens & leurs mauvaiſes intentions. Il n'oublia rien pour en prévenir les ſuites. Les promeſſes, les bons traittemens, la gloire, la raiſon, l'exemple des établiſſemens faits par les Eſpagnols dans l'Amerique, tout fut mis en uſage pour remettre les eſprits dans une bonne ſituation, & pour les tourner du bon côté, mais tout cela fut inutile: rien ne fut capable de les gagner, les careſſes, les conſeils, les raiſonnemens ne faiſoient que les irriter davantage. Quoi, *ſe diſoient-ils*, ſerons-nous toûjours les eſclaves de ſes caprices, toûjours les duppes de ſes viſions, & de ſes folles eſperances? Faut-il que les peines que nous avons eſſuyées juſqu'ici, nous ſoient un engagement pour en ſouffrir de nouvelles? Que ſous pretexte qu'un barbare nous tient ici tranſplantez dans un nouveau Monde, il nous traîne dans une ſuite perpetuelle de fatigues & de miſeres? Que nous revient-il de toutes nos courſes, qu'une eſpéce d'eſclavage, qu'une malheureuſe indigence, & qu'un épuiſement entier de nos forces? Qu'eſperons-nous gagner quand nous ſerons arrivez aux extremitez de la Terre? Nous y trouverons des mers inacceſſibles, & nous nous verrons enfin forcez de revenir ſur nos pas, auſſi vuides & auſſi miſerables que nous le ſommes à préſent. Prévenons un ſi grand mal-

malheur, & tandis que les forces nous reſtent, ſervons-nous en pour regagner les Païs que nous avons quittez, ſeparons-nous d'un homme qui nous veut perdre en le perdant lui même; abandonnons-le à ſes recherches auſſi penibles qu'inutiles. Mais quel moyen de pouvoir lui échaper? il s'eſt fait de tous côtez des intrigues, des intelligences; il a des forces, & des richeſſes qu'il ne doit qu'à nos peines & à nos travaux. Si nous le quittons, il ſaura bien-tôt nous r'attaper & nous punir enſuite comme deſerteurs. D'ailleurs où aller ſans proviſions, ſans aucuns effets, ſans aucune reſſource? faiſons mieux, coupons l'arbre & la racine, finiſſons nos miſeres par la perte de celui qui les cauſe, & profitons par ſa mort des fruits de nos courſes & de nos peines. Voilà à peu près par quels diſcours ces eſprits mécontens ſe préparoient & s'excitoient eux-mêmes au plus deteſtable complot que la rage puiſſe inventer. Mais ſoit que l'horreur du crime, ſoit que la crainte du ſuplice les arrêtât, ils ne purent d'abord ſe déterminer à un attentat ſi horrible. Ils prirent le parti de porter ce peuple inconſtant à un ſoulevement général contre lui, pour le faire perir par leurs mains, & recueillir par ce moyen le fruit du crime, ſans paroître y avoir aucune part.

Ils crurent donc devoir les ſurprendre par de fauſſes confidences jointes à tous les faux ſemblans de la plus ſincere amitié: ils leur dirent qu'ils étoient trop ſenſibles à leurs bons traitemens, pour n'être pas touchez du péril qui les menaçoit; qu'ils croyoient être obligez par toutes ſortes de devoirs de

les

les avertir que M. de la Sale étoit entré dans de très forts engagemens avec les Iroquois, leurs plus grands ennemis; qu'il ne s'étoit avancé jusques dans leurs terres, que pour reconnoître leurs forces; que s'il avoit bâti ce Fort, ce n'étoit que pour les tenir en bride; que le voiage qu'il meditoit pour Frontenac, n'étoit que pour aller avertir les Iroquois de la disposition où ils étoient, & pour les presser même à venir faire une prompte irruption sur eux, afin qu'unissant leurs forces avec les siennes, ils pussent plus facilement ensemble envahir leurs biens, les reduire à l'esclavage, & partager entre eux leur butin & leurs conquêtes. C'est à vous maintenant, *leurs dirent-ils*, à prendre vos mesures & à profiter des avis que nous vous donnons.

Jugez quelle impression firent de pareils discours tenus par nos gens mêmes, sur des esprits foibles, legers & credules. Aussitôt des murmures ou des bruits sourds se répandirent parmi ce Peuple soupçonneux; nos grandes Societez se rompirent, Les défiances & les refroidissemens succederent aux empressemens de se voir. En un mot les Islinois conçurent une inimitié générale contre nous, mais surtout contre nôtre Chef qu'ils regarderent dès-lors comme leur ennemi capital, & dans la perte duquel ils mirent toute leur esperance.

M. de la Sale ne manqua pas de s'appercevoir d'un si grand changement & de l'extrême danger où il étoit, craint ou plûtôt haï de; siens, & d'ailleurs expolé à la fureur d'un peuple barbare. Mais il ne pouvoit augurer d'où

d'où venoit un ſi grand changement, il tâcha de ſonder les eſprits ; il preſſa, il conjura les uns & les autres, il leur fit entendre qu'il n'étoit ni juſte ni raiſonnable de prendre légérement l'épouvante, & de rompre ſans fondement avec des gens avec qui on étoit entré en de ſi grandes liaiſons.

Les Iſlinois ſe rendant à ſes raiſons, lui declarerent que c'étoit de ſes gens mêmes qu'il venoient d'être informez de ſon intelligence avec les Iroquois, & qu'ils n'avoient pû ſe défendre de tomber en de pareils ſoupçons après de telles ouvertures.

M. de la Sale leur fit d'abord toucher au doigt la malice & la perfidie de ſes gens qui ne cherchant qu'à ſe defaire de lui ſans infamie & ſans danger, tâchoient d'employer des Etrangers pour le perdre. Il leur fit concevoir le peu d'apparence qu'il y avoit, de ſon union avec une Nation auſſi perfide, que celle des Iroquois ; qu'il y alloit non ſeulement de la gloire de ſon Prince, mais de l'interêt même de toute la Nation Françoiſe de faire une telle Societé. Quelle ſureté, quelle gloire pour lui de s'aſſocier avec des ſauvages, avides du ſang humain, ſans foi, ſans loi, ſans humanité, & qui enfin ne ſuivent que leur interêt & leur brutalité ? qu'au ſurplus il avoit declaré fort ſincerement ſes ſentimens à toute la Nation Iſlinoiſe, qu'il n'étoit venu que leur faire connoître le vrai Dieu, & pour leur offrir la protection d'un Roi dont le ſeul nom pourroit les maintenir dans la paiſible poſſeſſion de leurs biens & de leurs terres. L'aſſurance & la ſincerité dont il accompagna ſes diſcours, diſſipa leur défian-

fiance, rassura les esprits, & remit le calme dans toute cette multitude tumultueuse.

Mais à peine ce mouvement fut il appaisé, qu'on en vit aussi-tôt renaitre un autre beaucoup plus dangereux que le premier, par l'arrivée d'un nommé *Mansolea*, secret Emissaire des Iroquois, de la Nation voisine des *Mascontans*, homme fin, éloquent & seditieux Cet homme venant sous le nom d'ami, & comme député de sa Nation, prit à dessein l'entrée de la nuit pour s'introduire plus secretement dans le camp des Islinois, & pour avoir le tems de mieux ménager ses pratiques, ou de mieux conduire sa negociation. D'abord il visita les uns & les autres, & après avoir attiré dans ses interêts ses plus affidez, il convoqua les plus considerables. Ensuite pour autoriser son ambassade, il fit divers presens, & declara à toute l'Assemblée le motif qui l'amenoit vers eux : il leur representa que ce n'étoit pas seulement l'interêt commun de tous les Peuples de l'Amerique, mais celui de toute leur Nation & de la sienne, qui avoit engagé son peuple à l'envoyer vers eux pour deliberer ensemble sur le danger commun qui les menaçoit. Qu'ils étoient très-bien informez que les François n'étoient venus dans leurs Terres, qu'en vûë de subjuguer tous les peuples de l'AmeriqueSeptentrionale jusqu'à la mer de Méxique. Que pour parvenir à leurs fins ils ne prétendoient pas seulement se servir de leurs forces, mais de celles des Ameriquains mêmes. Que nous avions assurément contracté de secretes alliances avec les Iroquois, leurs ennemis communs. Que ce Fort que nous avions con-

construit sur leur riviére ; n'étoit qu'un commencement d'une tyrannie & d'une domination usurpée, en attendant que nous pussions achever nôtre conquête par la descente de nos Confederez. Qu'ils n'avoient qu'à prendre leurs précautions, ou plûtôt que s'ils attendoient que nous fussions tous unis, il ne seroit plus tems, & que le mal seroit sans remede ; mais que tandis que nous étions en si petit nombre, & qu'ils étoient les plus forts, il leur seroit aisé de nous accabler, & de se mettre à couvert de nôtre prétenduë conjuration. C'est par ces sortes d'avis que *Monsolea* machinoit nôtre perte dans l'esprit de ce peuple crédule, & tous ces discours avoient d'autant plus de poids & de force, qu'ils convenoient avec ceux que nos François leur avoient déja tenus. Telle fut l'adresse & la politique des Iroquois pour nous troubler dans nos établissemens, & pour tâcher de s'emparer des Islinois. Ils se garderent bien d'employer quelqu'un de leur Nation, ils n'auroient pas manqué de donner par-là quelqu'ombrage aux Islinois, ils susciterent leurs voisins pour jetter chez eux des soupçons contre nous, & tenterent de nous perdre par les mains de nos Alliez, afin de pouvoir ensuite plus facilement détruire les autres. Cependant toute la nuit se passa en conseil & en deliberation ; on y conspira nôtre ruine, M. de la Sale, qui se reposoit sur l'apparence d'une parfaite reconciliation, ne savoit rien de ce qui se passoit. Impatient de mieux cimenter les nœuds de la réunion, il se leva dès la pointe du jour, & s'en alla dans le camp des Islinois, ac-

compagné de ſes plus fideles amis. Il ne vit de tous côtez que divers attroupemens & qu'un tumulte univerſel : loin d'y rencontrer cet accueil favorable qu'on lui faiſoit auparavant, ce n'étoit partout que viſages glacez, qu'un morne ſilence à ſon approche, ou plûtôt qu'un murmure menaçant. Quelques-uns même lui tournoient le dos, & ne le regardoient qu'avec des yeux pleins de colere & d'indignation. Surpris d'une telle revolution, il ne ſait que penſer, ni même à quoi ſe reſoudre, ou s'il ira ſe retrancher dans ſon Fort, ou s'il tâchera d'entrer en de nouveaux éclairciſſemens ; mais ne pouvant ſouffrir l'incertitude, ni ſe relâcher dans les occaſions les plus perilleuſes, il s'avança dans le gros de l'aſſemblée, & comme il parloit un peu la langue des Sauvages, il s'adreſſa aux principaux de la Nation. Hé quoi ! *leur dit-il*, mes amis, ſera-ce toujours à recommencer ? Vous verrai-je toujours dans des défiances perpetuelles ? hier au ſoir dans le calme, & dans une ſituation paiſible ; aujourd'hui dans l'allarme, dans la fureur, prêts à vous ſoulever contre moi. On me fuit, on me regarde avec des yeux menaçans, je vous vois aſſemblez par troupe. Que s'eſt-il paſſé de nouveau depuis hier au ſoir, de ma part, pour vous porter à un ſi grand changement ? ou plûtôt par quelle impoſture, & par quelle ſuppoſition m'a-t-on noirci dans vos eſprits, pour alterer cette amitié ſincere dont vous m'avez donné juſqu'ici tant de marques obligeantes ? Declarez-vous, je vous prie, je me livre entre vos mains, & je conſens d'être vôtre victime

ſi vous pouvez me convaincre d'avoir machiné la moindre choſe contre le bien de vôtre Nation. Ces Barbares à demi perſuadez par ſa contenance & par ſa fermeté, ne tarderent pas à lui montrer *Manſolea*, deputé de la part des Maſcontans pour les informer de ſes pratiques & de ſes conventions avec les Iroquois. Auſſi-tôt M. de la Sale s'adreſſant à *Manſolea*; quels témoins, quels indices, quelles aſſurances avez-vous, vous & vôtre Nation, de mes liaiſons avec un peuple auſſi barbare, auſſi perfide que celui dont vous me parlez? Où ſont mes ſecrets Emiſſaires, envoyez vers ces peuples pour m'en convaincre? Quels témoignages avez-vous contre moi? faites vos efforts pour me prouver cette prétenduë trahiſon, je ne demande pas mieux

Manſolea preſſé par une ſi vive réponſe, ne manqua pas de lui faire entendre que dans des occaſions où il y va du ſalut ou de la perte de tout un Peuple, il n'eſt pas toûjours beſoin de preuves pour convaincre les gens ſuſpects; que les moindres apparences ſuffiſent pour obliger les perſonnes bien ſenſées à prendre leurs précautions contre de pareilles entrepriſes; que comme toute l'adreſſe des eſprits ſeditieux & turbulens conſiſte à bien diſſimuler leurs projets, toute la prudence des bons politiques conſiſte à les prevenir; que dans cette rencontre, tant ſes négociations paſſées avec les Iroquois, que celles qu'il étoit prêt de renouveller avec eux dans le voyage qu'il meditoit pour Frontenac; que ce Fort bâti ſur

la Riviere des Iſlinois, n'étoient que des témoignages trop convaincans du deſſein dont on le ſoupçonnoit, & qu'il n'en faloit pas davantage pour obliger leurs Nations à ſe tenir ſur leurs gardes, & à ſe mettre à couvert des embûches de ceux qui vouloient les perdre. Vous avez raiſon, *lui dit d'abord M. de la Sale*, il eſt bon de prendre ſes précautions contre ceux qui veulent nous détruire; il faut donc que les Iſlinois ſe précautionnent contre les Iroquois, & non pas contre nous qui ne ſommes venus que pour les proteger, que pour les maintenir dans leurs terres, & que pour unir enfin tous les Peuples de l'Amerique Septentrionale ſous l'Empire du Roi des François. Puis s'adreſſant aux Iſlinois, vous n'avez que trop ſouvent éprouvé, *leur dit-il*, l'avarice & la cruauté de cette Nation toûjours avide de vôtre ſang & de vos biens, nous prétendons mettre un frein à leur orgueil, & reduire ces barbares à vivre avec vous comme vos égaux, & non pas comme vos tyrans. Ils ont déja ſubjugué les *Miamis*, les *Quiquapous*, les *Maſcontans*; ils ont fait de tous leurs voiſins autant d'eſclaves, ils veulent en faire autant de vous, mais ils n'oſeront l'entreprendre, tant qu'ils nous verront unis enſemble. Leur premiere vûë eſt de nous perdre pour vous détruire enſuite plus facilement vous mêmes, c'eſt pour cela qu'ils voudroient rompre nôtre union pour mieux ſurprendre vôtre credulité. Ils vous font aujourd'hui donner des avis par les *Maſcontans* vos voiſins. Profitez de leur exemple plûtôt que de leurs diſcours, & ne vous laiſſez pas entraîner par vôtre facilité

cilité dans l'eſclavage où ils ſont tombez eux-mêmes par leur foibleſſe. On veut me rendre ſuſpect de quelque intelligence particuliere avec les Iroquois par le commerce que j'ai eu avec eux : tout ce commerce ne s'eſt terminé qu'à negocier quelques pelleteries ; j'ai tâché enſuite de les brider par le Fort de Frontenac, & par celui des Miamis, & je n'entrerai deſormais en ſocieté avec eux qu'autant qu'ils ſe ſoumettront aux loix de nôtre Monarque ; ſans cela point de paix & point de trêve avec cette Nation. D'ailleurs ſoyez perſuadez que ſi je fais quelque liaiſons avec certains Peuples, ce ne ſera pas avec les plus forts pour opprimer les plus foibles, mais plûtôt avec les plus foibles, pour dompter les plus forts & les plus entreprenans. On me fait un crime de ce Fort que j'ai bâti ſur vôtre Riviere, hé comment pourvoir à la ſureté des peuples, que par ces ſortes de remparts, qui les mettent à couvert des inſultes de leurs ennemis ? Si ce ſont des défenſes pour appuier l'autorité des Souverains, ce ſont auſſi des aſiles pour le Peuple, & des lieux d'aſſurance pour tout ce qu'il a de plus cher dans les perils les plus grands. C'eſt la conduite que nous avons tenuë juſqu'ici, & celle que nous pretendons tenir dans tout le cours de nos découvertes. Elle n'a rien de violent, ni de tyrannique : en tâchant de nous établir, nous ne voulons que vous procurer un entier repos ; en vous propoſant de vivre ſous le gouvernement de nôtre Prince, nous voulons plûtôt vous aſſurer dans vos poſſeſſions, que vous les ravir. Tant que vous

menerez cette vie vague, ſans foi, ſans regles, ſans limites; tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre, chacun faiſant un Peuple à part, & voulant avoir l'avantage ſur ſon voiſin, vous courrez les uns ſur les autres, vous vivrez toujours expoſez à de nouvelles incurſions, toujours dans les pertes, dans les invaſions, & dans le carnage, au lieu qu'étant réünis ſous la loi d'un même Maître, vous vous entretiendrez tous dans une heureuſe ſocieté; les plus forts ſeront arrêtez, les plus foibles ſecourus par l'Autorité Royale, & vivant tous ſous les mêmes loix, nous vous ferons part de nos richeſſes, comme vous nous faites part des vôtres. Nous vous ouvrirons le commerce de nos terres, & nous ne ſerons parmi vous que pour être le nœud de la paix, de la concorde &, de l'amitié. Voilà quelles ſont nos intentions, c'eſt à vous à les accepter ou à les refuſer, à voir ſi vous devez vous défier de nous comme de vos ennemis, ou nous regarder plûtôt comme vos freres. & vos fidelles défenſeurs.

Ce diſcours ſoutenu par cette fermeté qu'inſpire un bon cœur & la bonne foi, fit tout l'effet que M. de la Sale en pouvoit attendre. *Manſolea* lui même touché des bons ſentimens qu'il reconnut dans nôtre Chef, & preſſé par le témoignage de ſa conſcience, avoüa que les Iroquois avoient fait courir ces faux bruits parmi les *Maſcontans*, pour les obliger à faire entrer les Iſlinois dans ces défiances, & pour exciter par ce moyen une revolte générale contre nous. Il demeura d'accord de la malice des Iroquois, & convint

vint avec M. de la Sale, que leur propre ſureté & celle des Iſlinois dépendoit uniquement de leur union & de leur intelligence avec nous. Dès ce moment les Iſlinois rentrerent dans leurs premiers ſentimens, & proteſterent de ne jamais renoncer ni à nôtre alliance, ni à nôtre protection, qu'ils nous ſuplierent avec inſtance de leur continuer.

M. de la Sale content des nouvelles aſſurances de leur amitié ne ſongea qu'à pouſſer plus loin ſes découvertes ou ſes conquêtes; car c'étoit à lui la même choſe de decouvrir un Païs, & de le ſoumettre à la puiſſance du Roi.

Se voiant ſur une Riviere qui l'alloit faire tomber dans le milieu du grand fleuve *Miſſiſſipi*, il crut que pour pouvoir remplir la vaſte étenduë de ſes deſſeins, il n'avoit qu'à partager ſes courſes en deux parties; l'une, après avoir gagné ce fleuve, de le ſuivre en remontant vers ſa ſource, & de côtoïer ſes rivages pour reconnoître les Nations qui ſont au Nord-Eſt de l'Amerique; l'autre de deſcendre ce même fleuve juſqu'à la Mer de Méxique, & de tâcher de ſoumettre toutes les Nations ſituées ſur ſes bords juſqu'à la Mer. Il ſe reſerva cette derniere partie, & ſe reſolut de charger quelqu'autre perſonne de la premiere.

Pendant qu'il diſpoſoit ainſi ſon voyage, nos perfides ne ſongeoient qu'à rompre le cours de ſes deſſeins: mais voyant que ſa prudence lui faiſoit prévenir tous leurs complots, ils reſolurent de l'empoiſonner. Pour executer ce deſſein ils choiſirent le jour de Noël de l'année 1679. & pour en avancer

le ſuccez, ils trouverent le moyen de jetter du poiſon dans la marmite, afin qu'empoiſonnant en même tems & le Maître & ſes affidez, ils puſſent ſeuls ſe rendre les Maîtres du Fort, & de tout ce qu'il y avoit dedans.

Le dîner ayant été ſervi, on ſe mit à manger. A peine M. de la Sale & tous ſes conviez furent-ils ſortis de table, qu'ils ſe trouverent également attaquez de convulſions, de ſueurs froides, & de maux de cœur. Ces marques trop ſenſibles de poiſon les obligerent à prendre de la theriaque, & ſans ce promt remede, & ſans la précaution que chacun prit ſur le champ, il auroit été impoſſible de ſe garantir de la mort.

Le mal avoit trop éclaté pour demeurer dans le ſilence : ces ſcelerats voyant que leur malice avoit avorté, prirent la fuite dans les bois. M. de la Sale les fit chercher en vain, & inutilement les pourſuivit-on. N'ayant pû les rencontrer, il prit en leur place de jeunes Sauvages volontaires, qui ſe dévoüerent à lui avec une entiere fidelité. Sa reputation s'étoit ſi avantageuſement répanduë de tous côtez, que non ſeulement pluſieurs François diſperſez dans les bois, mais un grand nombre de Sauvages venoient de leur propre gré ſe ſoumettre à lui, & reconnoître en ſa perſonne l'Autorité du Roi. L'accueil favorable qu'il leur faiſoit lui attiroit ſans ceſſe de nouveaux ſoldats de toutes parts; ſi bien qu'il repara non ſeulement par-là le nombre de ſes fugitifs, mais il accrut de beaucoup ſa troupe, & groſſit con-

conſiderablement ſon magazin par ſon trafic & par ſes negociations.

Les choſes étant dans cette diſpoſition chez les Iſlinois, M. de la Sale crut devoir mettre en execution le deſſein de ſes découvertes. Pour cet effet il jetta les yeux ſur M. *Dacan* pour faire la découverte des terres qui ſont le long du Fleuve *Miſſiſſipi*, en tirant vers le Nord-Eſt. Il choiſit pour l'accompagner, le *Pere Louïs* Recollet, avec quatre François & deux Sauvages, les fournit d'armes & de munitions neceſſaires; & leur donna dequoi trafiquer avec les Nations qu'ils rencontreroient. Ils s'embarquerent le 28. Fevrier de l'année 1680. ſur la Riviere des Iſlinois, la deſcendirent juſqu'au fleuve *Miſſiſſipi*, & pouſſerent leur traitel en remontant ce fleuve, juſqu'à quatre cent cinquante lieuës vers le Nord, à ſept lieuës de ſa ſource, en s'écartant de tems en tems d'un côté & d'autre du rivage pour reconnoître les diverſes Nations qui les habitent.

Ce fleuve ſort d'une grande ſource, du haut d'une colline, qui borde une très-belle plaine dans le Païs des *Iſſati*, ſur le cinquantieme degré de latitude. A quatre ou cinq lieuës de ſa ſource il ſe trouve ſi fort accrû par cinq ou ſix Rivieres qui s'y déchargent, qu'il eſt capable de porter bateau. Les environs en ſont habitez par beaucoup de Nations, les *Hanétons*, les *Iſſati*, les *Oua*, les *Tintonbas*, les *Nadoüeſſans*. M. *Dacan* fut très bien reçu de tous ces Peuples, commerça avec eux, y fit pluſieurs eſclaves, augmenta ſa troupe de pluſieurs Sauvages vo-

lontaires ; & posa, à deux lieuës de la source de ce grand fleuve, les Armes du Roi sur le tronc d'un grand arbre à la vûë de toutes ces Nations, qui les reconnurent comme celles de leur Prince & de leur Maître souverain. Il y établit aussi plusieurs habitations, l'une chez *les Issati*, où plusieurs Europeans qui s'étoient joints à lui dans sa course, voulurent s'habituer ; une autre chez les *Hanétons* ; une autre chez les *Oua*, une autre enfin chez les *Tintonhas*, ou gens de Riviere.

Charmé de la docilité de ces Peuples, & d'ailleurs attiré par le grand commerce des peaux, il s'avança dans les terres jusqu'au Lac des *Assenipoits*. C'est un Lac de plus de trente lieuës de tour. Cette Nation, toute farouche qu'elle est, le reçût fort humainement. Il y fonda une habitation pour les François, & une autre chez les *Chongaskabes*, ou Nation des Forts, leurs voisins

Pendant que le Sieur Dacan faisoit toutes ces découvertes & ces établissemens, M. de la Sale prit congé des Iflinois pour aller à Frontenac, le 8. Novembre de l'année 1680. tant pour apprendre des nouvelles d'une barque qu'il avoit fait depuis peu construire & équipper, que pour faire une revûë de ses magasins, de ses Forts & de ses habitations. La troisiéme journée, il arriva au grand Village des Iflinois, où après avoir observé la situation du Païs, au milieu de plusieurs Nations, des *Miamis*, des *Outagamis*, des *Kicoapous*, des *Ainous*, des *Mascontans*, & de plusieurs autres, ar-

rosé

roſé d'une belle Riviere, il crut devoir faire bâtir un Fort ſur une hauteur qui commande à toute la campagne, tant pour ſe rendre le Maître de tous ces differens Peuples, que pour ſervir de retraite & de rempart à nos François. Ce deſſein, quelqu'avantageux qu'il pût être, eut pourtant de fâcheuſes ſuites.

Deux malheureux que M. de la Sale avoit envoyez l'Automne derniere à *Miſſilimachinac*, pour s'informer de ſon nouveau bâtiment, feignirent de revenir lui rendre compte de leur expedition. Ils le rencontrerent dans leur chemin à deux lieuës du dernier Village, & lui dirent qu'ils n'avoient rien pû découvrir de ſa Barque. Cependant eux-mêmes l'avoient brûſlée, après en avoir vendu tous les effets & tout l'équipage aux Iroquois. M. de la Sale ſe douta bien dès-lors, que ſa barque étoit perduë, mais il n'en parut pas moins tranquile. Il m'écrivit ſur le champ, m'envoya avec ſa lettre un plan du Fort qu'il avoit deſigné, & m'ordonna d'y venir inceſſamment travailler. Enſuite après avoir recommandé l'union & la paix à ces deux nouveau-venus, il continua ſon voyage.

Ces traîtres qui nous avoient déja vendus aux Iroquois, & qui n'attendoient que l'occaſion de nous livrer à ces barbares, impatiens de profiter de l'abſence de nôtre Commandant, ſe hâterent de venir nous joindre. Dès qu'ils m'eurent donné la lettre, je me diſpoſai à partir; eux de leur côté ne trouvant que trop de diſpoſition au mécontentement dans les eſprits déja

mal intentionnez, firent confidence à leurs anciens compagnons, de leur ſecrette correſpondance avec les Iroquois, & les firent bien-tôt entrer dans leur pernicieux deſſein. Sans me défier, je leur recommandai à tous la concorde, & ayant remis le commandement du Fort à celui que je crus le plus fidele, je partis pour me rendre à l'endroit deſtiné pour le Fort que je devois entreprendre. C'étoit un rocher fort élevé : ſur ſa cime il y avoit un terrain uni, étendu, & qui commandoit de tous côtés à une très-vaſte campagne. J'avois déja tiré quelques lignes pour en jetter les fondemens inceſſamment, lorſque je reçus avis, non ſeulement de la déſertion de nos gens, mais du vol & du pillage qu'ils avoient fait de tout ce qu'il y avoit de plus conſiderable dans le Fort. On peut juger quelle fut ma douleur & ma ſurpriſe. Auſſi-tôt je quittai tout pour aller ſur les lieux, je trouvai le Fort pillé & ſaccagé ; il étoit encore gardé par ſept ou huit François, qui n'avoient pû reſiſter à la violence de ces traitres. J'avoüe que je fus deſolé de me voir avec une poignée de gens, à la merci des Sauvages, ſans ſecours & ſans munitions. Ce qui fait voir que lors que les Societez ſont compoſées de differens eſprits, la diviſion & la meſintelligence y cauſent plus de dommage, que les armes & la violence des propres ennemis. Tout ce que je pûs faire dans une ſi triſte ſituation, ce fut de dreſſer un procez verbal de l'état du Fort, de l'envoyer à M. de la Sale, avec un fidele recit de tout ce qui s'étoit paſſé. Après cela je

ſongeai à ma mettre en état de n'être point inſulté. Le Fort étoit aſſez bien fourni d'armes & de poudre; je relevai le courage de nos gens par l'eſperance d'un prompt ſecours, que nôtre Chef ne manqueroit pas de nous envoyer, dès qu'il nous fauroit dans le peril. Enfin je leur remontrai que c'étoit dans ces grands revers de fortune que paroiſſoit le courage & la veritable fidelité; que c'étoit là une occaſion de ſe ſignaler;

A l'égard des Iſlinois, je redoublai mes ſoins pour les ménager, & pour les entretenir dans les mêmes ſentimens à notre égard. Alors chacun tâcha de me ſeconder, & nous fîmes ſi bien, que nous trouvâmes par leur moyen dequoi nous conſoler, & dequoi reparer en quelque maniere les diſgraces que les notres nous avoient cauſées par leur trahiſon.

M. de la Sale ayant reçû ma Lettre, fit d'abord une exacte recherche de tous ces ſcelerats, les uns vinrent s'abandonner à ſa miſericorde, les autres furent pris, il en fit mourir une partie, & pardonna à l'autre. Après cela, il travailla à faire quelque nouvelle recruë, & m'écrivit auſſi tôt de ne me pas décourager, & de l'attendre de pié ferme avec le peu de monde qui me reſtoit. Une année ſe paſſa dans cette attente; pendant ce tems-là ma petite troupe s'accrut de quelques nouveau-venus, tant François que Sauvages; & nous ne manquions, graces au Ciel, de quoi que ce ſoit.

A peine étions-nous relevez d'un ſi grand revers, que nous nous vîmes retomber dans un plus funeſte danger. Environ le mois de

Septembre de l'année 1681. il parut tout d'un coup à un quart de lieuë du Camp des Iſlinois un gros de ſix-cens Iroquois, armés les uns de fleches, les autres d'épees & de pertuiſannes, quelques-uns même d'armes à feu. Les Iſlinois à cet aſpect rentrerent dans leurs premiers ombrages contre nous, & nous ſoupçonnerent plus que jamais d'intelligence avec leurs ennemis.

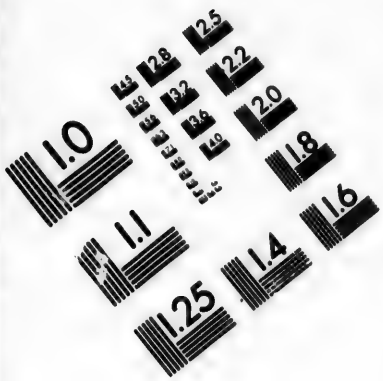
Me voyant entre deux écueils, ſoupçonné par les Iſlinons, preſſé par les Iroquois, je fis tous mes efforts pour raſſurer les premiers: pour cet effet je m'offris d'aller trouver les Iroquois dans leur Camp, pour tâcher de les arrêter, & de les faire entrer en quelque accommodement: en tout cas je proteſtai aux Iſlinois de partager toua le peril avec eux, à quoi j'ajoûtai qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, & qu'il falloit ſur l'heure ſe mettre en défenſe. Perſuadez par ce diſcours qui témoignoit ma bonne foi, ils me conjurerent de faire un effort pour tâcher de porter leurs ennemis à la paix; me donnerent un eſclave pour me ſervir de truchement, & un Iſlinois pour être garant de tout ce que j'avancerois de leur part, & dès ce moment ils renvoyerent leurs femmes & leurs enfans dans les bois: après cela chacun courut aux armes & ſe mit en état de combatre.

L'Armée des ennemis, diviſée en deux aîles, étoit commandée par deux Généraux, l'un nommé *Tagancourte*, Chef des *Tſonontouans*; l'autre *Agouſtot*, Chef des *Deſouatages*; celle des Iſlinois ne faiſoit pas cinq cens hommes; nous n'étions que vingt François tout au plus. Nos gens mêlez par-

parmi eux les aidoient à bien dreſſer leurs bataillons, & tâchoient de les encourager par leur exemple. Je me détachai de notre petite armée, avec un Iſlinois & deux François ſeulement. Comme je m'avançois vers les ennemis, leur aîle gauche s'avançoit vers nos gens, qui les attendoient de pié ferme & avec beaucoup de réſolution.

Dès que ces Barbares me virent approcher, ils tirerent ſur nous, mais perſonne n'ayant été bleſſé, je conſeillai à l'Iſlinois & à nos deux François de ſe retirer, & comme je n'allois pas là pour combattre, mais pour être le médiateur de la paix, je voulus prendre ſur moi tout le peril de ma députation. Je preſentai d'auſſi loin que je pûs aux ennemis un Collier; c'eſt la coûtume parmi ces Sauvages de faire leurs propoſitions de paix avec des Colliers, qui ſont chez eux autant de marques d'alliance & d'union: je m'avançai ſur la foi de ce gage. A peine fus-je entré dans leur Camp que je me vis ſaiſi par ces perfides; l'un m'arracha bruſquement le Collier de la main, un autre me porta un coup de couteau dans le ſein. Mais par bonheur le coup ayant gliſſé ſur une côte, je ne fus que legerement bleſſé, & les plus raiſonnables de l'aſſemblée m'ayant donné quelque ſecours, ſoit par l'application d'un certain baume, ſoit par le moyen de quelque bande, on arrêta le ſang, & après m'avoir donné le tems de me remettre, on me conduiſit juſqu'au milieu du Camp, avec mon Interprete. Là on me demanda le ſujet de mon arrivée; mes forces étoient bien diminuées à cauſe

du



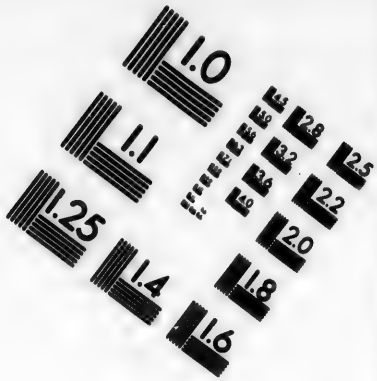
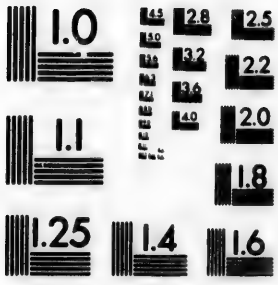
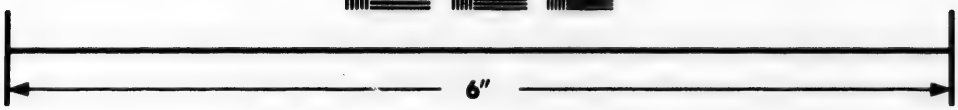
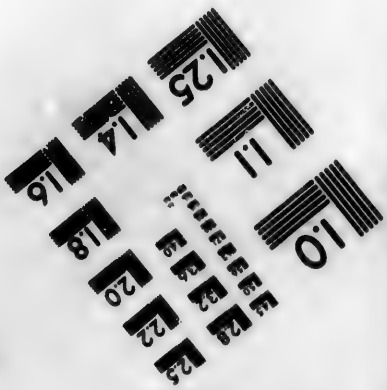


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

du ſang que j'avois perdu; mais j'avois toujours le cœur bon, & ſans m'étonner ni de leur grand nombre, ni de leurs menaces, je leur repreſentai le tort qu'ils avoient, d'avoir violé en ma perſonne le droit des Gens, qui doit être reſpecté de tout le monde, & l'injure qu'ils faiſoient au Roi mon Maître & à tous les François, de venir ſans ſujet faire la guerre à une Nation qui étoit dans ſon alliance & ſous ſa protection; Que s'il leur reſtoit quelque conſideration pour notre Prince & pour nous, ils ſe deſiſtaſſent de cette guerre; qu'ils regardaſſent les Iſlinois comme leurs freres & nos bons amis; que nous trouvant unis dans cette rencontre, & ne faiſant preſque qu'un même Corps avec nous, ils ne pouvoient conſpirer leur perte, ſans conſpirer en même tems la nôtre; qu'il ne leur étoit ni glorieux de tremper leurs mains dans le ſang de leurs competriotes, ni trop avantageux pour eux de s'attirer de tels ennemis que les François; que quelque grande que fut leur valeur, le péril étoit bien égal dans cette occaſion pour les deux partis, puiſque les Iſlinois étoient au moins au nombre de 600. combattans, & que nous étions bien près de deux cens dans notre troupe. (Il eſt bon quelquefois de n'accuſer pas tout-à-fait juſte, & ſur tout à la guerre;) Qu'ainſi ce n'étoit ni manque de forces ni faute de courage, que je venois les inviter à la paix, mais par un pur principe d'amitié pour les uns & les autres. J'ajoutai à tout cela, que c'étoit au nom de toute notre Nation, de M. le Comte de *Frontenac* leur Pere, au nom même

me

me de nôtre grand Monarque, que je leur faiſois cette priere, & leur proteſtai en même tems que je ne plaindrois pas le ſang que j'avois perdu dans cette négociation, ſi j'avois le bonheur de recevoir de leur part une favorable réponſe.

Pendant que je leur tenois ce diſcours, ou que mon interprête le leur faiſoit entendre, on eſcarmouchoit de part & d'autre, & quelque tems après, un de leurs gens vint donner avis du combat à un des Généraux, & lui dit même que leur aîle droite commençoit à plier, & qu'on avoit reconnu parmi les Iſlinois quelques François qui faiſoient grand feu ſur eux. Ce fut un contretems fâcheux pour moi. Je remarquai que ces Barbares me regardoient d'un œuil feroce, & ſans autre facon ils commençoient à déliberer ſur ce qu'ils feroient de ma perſonne. Je me préparois à tout évenement, lorſqu'un de la compagnie s'étant poſté derriére moi, & tenant un raſoir dans ſa main, me levoit de tems en tems mes cheveux. Je me retournai vers lui, & je vis bien à ſa contenance & à ſa mine, que ſon deſſein étoit de m'enlever la chevelure; c'eſt-à-dire, de me couper la gorge: car c'eſt la coûtume parmi ces Peuples ſauvages, quand ils vont en parti, où à la chaſſe, s'ils rencontrent un François, ou quelqu'autre de quelque Nation qu'il puiſſe être, de lui couper la tête, & de lui enlever la peau de deſſus le crâne avec les cheveux en forme de calotte; ce qui eſt chez ces Barbare, le plus glorieux trophée par où ils puiſſent ſe ſignaler. Si bien que m'étant apperçû que

ce

ce jeune Iroquois vouloit s'acquerir cette marque d'honneur à mes dépens, je le priai fort honnêtement de vouloir du moins se donner un peu de patience, & d'attendre que ses Maîtres eussent decidé de mon sort. *Tagancourte* vouloit qu'on me fit mourir, *Agoustot*, ami de M. de la Sale, vouloit qu'on me donnat la vie. Celui-ci l'emporta sur l'autre, & ce fut une espece de prodige chez un peuple si inhumain; que la clemence prévalût sur la cruauté. En un mot ils conclurent unanimement de me renvoyer pour porter de leur part aux Islinois parole d'une paix entiére & d'une parfaite réünion. Soit qu'il y eut de la fincerité ou de la dissimulation dans cette proposition, le plaisir de me tirer de leurs mains, guérit à demi ma blessure; cependant pour mieux me persuader de la bonne foi de leurs intentions, ils me chargerent d'un beau Collier de porcelaine, comme d'un gage d'union, & me prierent de leur témoigner qu'ils souhaitoient desormais de vivre avec eux en veritables freres, & comme enfans communs de M. le Gouverneur. J'étois cependant si foible & si fatigué, qu'à peine pouvois-je me soutenir sur mes pieds.

Je rencontrai en m'en retournant le Pere *Gabriel de la Ribonde*, & le Pere *Zenobe Membré*, qui venoient s'informer de mon sort. Dès qu'ils me virent pâle, défait, tout en sang, me traînant avec peine, ils ne furent pas moins saisis de douleur que d'étonnement; ma blessure & la perte de mon sang les affligeoit, mais ils étoient un peu consolez de me voir encore en vie, &

ne

ne pouvoient assez me témoigner leur joye de ce que ces Barbares ne m'avoient pas entiérement tué. Nous allâmes ensemble trouver les Islinois ; je leur repetai à peu-près les mêmes discours que les Iroquois m'avoient tenus, & leur presentai de leur part, le collier de paix. Cependant je leur fis entendre qu'il ne falloit pas trop se fier à leurs propositions, ni à leur present, & qu'autant que j'en pouvois juger, ils n'étoient pas venus là pour s'en retourner sans rien faire ; qu'ils étoient trop jaloux de leur gloire pour ne rapporter de leur course, que l'honneur de s'etre accommodez avec un Peuple, qu'ils prétendoient soumettre ; Qu'ainsi à mon sens, toutes ces belles paroles, toutes ces démonstrations d'amitié n'étoient que des apparences trompeuses pour les mieux surprendre.

Les Islinois n'eurent pas beaucoup de peine à croire & à se persuader tout ce que je leur dis. Ils se mirent cependant en devoir de répondre à leurs propositions par des présens reciproques & par une nouvelle ambassade. Il y avoit eu pendant tout ce tems une suspension d'armes : les jeunes Islinois contens d'avoir repoussé, au dépens de quelques uns des leurs, les premiéres attaques de leurs ennemis, ne voulurent point s'exposer à un nouveau combat, & préfererent le plaisir de la chasse à une gloire perilleuse ; ainsi la plûpart prirent ce moment pour décamper, & deserterent. Ceux qui étoient restez, se voyant abandonnez des plus braves, & appercevant venir à eux les ennemis en corps de bataille, ils n'eurent pas l'assû-

rance

rance de les attendre. Comme ils ne se croyoient pas assez forts pour se défendre, ils prirent le parti de leur abandonner le terrain, & d'aller chercher ailleurs une nouvelle demeure ; ils allerent rejoindre leurs familles à trois lieuës de là.

Les ennemis se jetterent dans leur camp entierement abandonné ; quelques François qui resterent, deux Peres Recollets & moi, nous nous renfermâmes dans nôtre Fort. Au bout de deux jours les Islinois ayant paru sur une hauteur en assez grand nombre, & dans une contenance assez fiere, les Iroquois nous soupçonnerent de quelque intelligence avec eux, & crurent que c'étoit nous qui les avions rappellez. Comme ils les croyoient en plus grand nombre qu'ils n'étoient en effet, & que d'ailleurs ils avoient éprouvé leur valeur dans la derniere occasion, il me prierent de vouloir être leur mediateur pour moyenner encore un nouveau traité de paix entre les deux Nations. J'acceptai volontiers cette mediation, ils me donnerent un des plus considerables des leurs pour me servir d'otage ; j'allai trouver les Islinois, & le Pere *Zenobe* eut la bonté de m'accompagner. Dès que je fus dans le camp des Islinois, je leur proposai les offres de leurs ennemis, & leur dis qu'ils étoient prêts d'étouffer toutes sortes d'inimitiez ; que j'amenois avec moi, pour garant de leur bonne foi, un jeune Iroquois des plus considerables de la Nation.

Les Islinois m'écouterent avec beaucoup de plaisir, me chargerent de les assûrer de leur entiere correspondance, me laisserent le maître des articles de la paix, & me promirent

mirent de leur envoyer sur l'heure un ôtage de pareille consideration. Cependant ils me prierent de ne point perdre de tems, & d'aller incessament traiter cette affaire.

Je voyois les choses en trop bon chemin pour ne pas me promettre un bon succès de ma médiation. Après avoir pris un leger rafraichissement chez eux, je me hâtai d'aller conclurre avec les Iroquois. Je leur portai parole d'un entier consentement de la part des Islinois, & leur dis en même tems qu'ils avoient mis à ma disposition cette affaire; que, s'ils vouloient, nous irions sur l'heure même travailler aux conventions pour établir une paix stable, solide, & de longue durée. La-dessus l'ôtage Islinois arriva, qui confirma les Iroquois dans la croyance de tout ce que j'avois avancé. Mais il gâta tout par son imprudence : car après avoir loué leur valeur & leur generosité, il avoüa avec trop d'ingenuité, que le nombre de leurs combattans n'étant tout au plus que de quatre cent, ils recevoient leurs propositions de paix comme une grace dont toute sa Nation leur étoit très-obligée, & que pour marque de reconnoissance ils étoient prêts de leur envoyer quantité de castors & nombre d'esclaves. Qui ne sait que lorsqu'il s'agit d'accommodement, ou de traitté, le trop de sincerité ou d'empressement recule souvent les affaires, loin de les avancer? En effet les ennemis, qui jusques-là, sur ce que je leur avois dit, avoient eu la moitié de la peur, & qui même croioient le nombre de leurs ennemis beaucoup plus grand qu'il n'étoit en effet, reprirent toute

leur

leur fierté, & me firent de ſanglans reproches de ce que je leur avois fait les Iſlinois beaucoup plus nombreux qu'ils n'étoient, que je leur avois arraché la victoire des mains par cette tromperie, & qu'ils devroient me faire payer aux dépens de ma vie la perte du butin qu'ils auroient fait, ſans moi, ſur leurs ennemis.

J'eus bien de la peine à me tirer de ce mauvais pas : cependant je leur fis entendre que ce que l'ôtage venoit de leur dire n'avoit rien d'incompatible avec ce que je leur avois dit, que dans le tems de leur arrivée, les Iſlinois étoient du moins au nombre de ſix-cent combattans, mais que beaucoup avoient deſerté ; qu'au reſte mes intentions avoient toujours été très bonnes, & que tout mon but n'avoit été qu'à faire parvenir les choſes à un ſincere accommodement. Au ſurplus je leur repreſentai qu'ils s'étoient rendus les maîtres de leur champ & de leurs terres, qu'ils étoient en état d'impoſer telle loi à leurs ennemis qu'ils ſouhaiteroient. Ne vous eſt-il pas aſſez glorieux, *ajoutai-je*, d'accorder la paix à des gens qui s'offrent même de l'acheter ? Les Iroquois ſe rendirent, ou plûtôt firent ſemblant de ſe rendre à mes raiſons, me regarderent d'un œil un peu plus riant, & renvoyerent l'Iſlinois dans le camp dire à ceux de ſa Nation, qu'ils le prioient de ſe rendre le lendemain dans le leur, pour y conclure une ſolide paix.

Les principaux des Iſlinois ne manquerent pas de ſe trouver le lendemain au rendez-vous, avec leurs caſtors & leurs eſclaves:

ves: les Iroquois les reçurent fort honnêtement, leur promirent de les remettre au premier jour en poſſeſſion de leurs habitations, & leur offrirent en même tems divers colliers avec quelques pelleteries. Par le premier collier ils demandoient pardon au Gouverneur des François, de ce qu'ils étoient venus troubler une Nation qui vivoit ſous leur protection: par le ſecond, ils faiſoient la même civilité à M. de la Sale; & par le troiſiéme ils juroient aux Iſlinois une éternelle alliance. Les Iſlinois leur firent les mêmes proteſtations, après quoi chacun ſe retira.

Pendant que ces deux Nations ſe donnoient de mutuelles aſſurances d'amitié, j'appris de bonne part, que les Iroquois faiſoient faire des canots d'écorce d'orme, à deſſein de pourſuivre les Iſlinois le long du fleuve pour les perdre & pour les exterminer. Comme j'accompagnois un des principaux Iſlinois, il me demanda ce que je penſois de leur reconciliation. Je lui répondis franchement qu'il n'y avoit pas grand fond à faire ſur la parole de ces perfides, que j'étois aſſuré qu'ils faiſoient travailler à des canots pour les ſuivre ſur leur Riviere; que s'ils m'en croyoient ils profiteroient du tems, & ſe retireroient en quelqu'autre contrée où ils tâcheroient de ſe bien fortifier pour ſe mettre à couvert de leur ſurpriſe. L'Iſlinois donna dans ma penſée, me remercia de mon conſeil, & nous étant ſeparez, il s'en alla rejoindre ſes gens, & je me retirai dans nôtre Fort.

Le huitiéme jour de leur arrivée & le dixié-

dixiéme de Septembre, les Iroquois me firent appeller à leur Conseil avec le Pere *Zenobe*, & nous ayant fait asseoir, ils firent mettre six paquets de castor devant nous. Ensuite m'adressant la parole, ils me dirent que leur Nation nous offroit ces presens, & nous prioit en même tems de vouloir donner de leur part les deux premiers paquets à M. le Comte de Frontenac, leur pere, & de l'assurer qu'ils ne vouloient plus manger les Islinois, ses enfans; qu'ils me donnoient le troisiéme pour servir d'emplâtre à ma playe; que le quatriéme nous serviroit d'huile, au Pere *Zenobe* & à moi, pour nous frotter les jambes dans le cours de nos voyages; que par le cinquiéme ils nous exhortoient à adorer le Soleil; & qu'enfin par le sixiéme ils nous sommoient de décamper le lendemain, & de nous retirer dans nos habitations Françoises.

Je ne manquai pas de les remercier au nom de toute nôtre Nation, tant de la cosideration qu'ils avoient témoignée avoir pour M. le Comte de Frontenac & pour M. de la Sale, que du bon traitement qu'ils avoient fait aux Islinois, nos bons amis, & des bonnes huiles, ou emplâtres dont ils nous avoient gratifiez, le Pere *Zenobe* & moi. Je les suppliai aussi de vouloir toûjours conserver les mêmes sentimens pour les uns & pour les autres; après quoi je leur demandai quand ils partiroient eux-mêmes, & quand ils remettroient les Islinois dans leurs terres, selon leur promesse. Cette demande leur parut un peu brusque ou trop hardie. Je ne l'eus pas plûtôt faite, qu'il

qu'il s'éleva un grand murmure parmi eux. Il y en eut quelques-uns qui me répondirent, que *puiſque j'étoit ſi curieux, ils alloient me le dire, que ce ſeroit apres avoir mangé quelques-uns de nos freres, ou des Iſlinois.* Ayant entendu ce diſcours, je repouſſai avec le pié leur preſent, & leur témoignai que puiſqu'ils avoient ce deſſein, je n'avois pas beſoin de leur preſent, loin de vouloir l'accepter; qu'au reſte je partirois ſans leur ordre & ſans leur congé, quand il me plairoit. Leurs chefs s'étant levez nous dirent que nous pouvions nous retirer. Auſſi-tôt un *Abenaguis* qui étoit parmi eux, & de mes anciens amis, s'approcha de moi pour me dire que ces gens étoient fort piquez contre moi, & me conſeilla de me retirer le plus vîte que je pourrois. Je profitai de ſon avis, nous nous retirâmes, le Pere *Zenobe* & moi, & nous doublâmes le pas vers notre Fort, où nous étant renfermez, nous nous mîmes ſur nos gardes durant la nuit, réſolus de nous bien défendre en cas que nous fuſſions attaquez.

Quand nous nous vîmes en ſureté, nous raiſonnames quelque tems ſur la diſſimulation & ſur l'infidelité de ces peuples, ſur l'état de nos affaires, & ſur le peril que nous avions couru dans ce dernier Conſeil. Le Pere *Zenobe* me blâmoit de ma bruſquerie, me diſant qu'il eſt quelquefois bon, & même neceſſaire de ſe menager, quand on n'eſt pas le plus fort, dans l'eſperance de trouver des occaſions plus favorables. Mais je lui dis que la fermeté qu'on fait

paroître a ſouvent un meilleur effet, que la baſſeſſe & la ſoumiſſion. Que les ames cruelles ne s'attendriſſent jamais par des ſupplications & des actions rampantes, au lieu que ſouvent elles ſe rendent à la vigueur & à la reſiſtance; qu'au reſte, lorsqu'il y a du danger, il vaut mieux prendre le parti d'un homme de cœur, que celui d'un lâche; que dans cette derniere occaſion j'avois voulu repouſſer le mépris par le mépris; qu'ayant entrevû la mauvaiſe volonté des Iroquois, accompagnée même de raillerie, j'avois crû devoir rebuter ce qu'ils ne me preſentoient que pour ſe mieux moquer de moi, & leur témoigner par ma réponſe, ma fermeté dans le peril, plûtôt que d'en venir à des priéres ou à des flateries inutiles. Cependant voyant bien que nous n'étions pas en état de reſter plus long-tems, nous employâmes le reſte de la nuit à faire notre équipage pour le lendemain: nous étions encore quinze François dans le Fort, les deux Peres Recollets & moi. Cinq François voulurent être de ma compagnie, les autres ſe réſolurent d'aller rejoindre les Iſlinois, ou d'aller chez quelqu'autre Nation. Nous partageâmes nos munitions, nos armes & nos effets, & chacun fit ſon paquet.

Le lendemain onziéme de Septembre de l'année 1681. dès la pointe du jour, chacun prit ſon parti, & nous nous embarquâmes les deux Peres, les cinq François & moi dans un canot, ſur la Riviere des Iſlinois. Après cinq lieuës de chemin nous mîmes à terre pour ſecher quelque peleterie, & pour rac-

com-

commoder notre canot qui prenoit eau de tous côtez. Pendant ce tems le Pere *Gabriel* me dit qu'il s'en alloit le long du rivage dire ſon Office. Je l'avertis de ne point s'écarter à cauſe que nous étions entourez d'ennemis. La beauté du climat, la douceur de l'air, l'agrément & l'aſpect de la campagne chargée de beaux arbres & couverte de vignes, l'engagerent à aller un peu trop avant ; & le firent tomber dans le piege que je lui avois prédit. Cependant le jour finiſſoit, & voyant que ce Pere ne revenoit point, j'entrai dans quelque chagrin de ſon retardement. Le Pere *Zenobe* n'en avoit pas moins que moi ; nous allâmes le chercher de tous côtez avec un de nos gens, nous rencontrâmes ſa piſte, nous la ſuivîmes quelques pas, mais bien-tôt après nous la trouvâmes coupée par pluſieurs autres qui nous empêcherent de ſuivre celle du bon Pere ; de ſorte qu'après avoir couru de tous côtez, au commencement de la nuit nous fîmes un grand feu ſur le rivage pour lui ſervir de ſignal : nous paſſâmes même de l'autre côté de la riviere, l'appellant de tems en tems à haute voix. Tous nos cris, tous nos pas furent inutiles. Ce Religieux ayant été malheureuſement rencontré dans un lieu écarté, par une troupe de Sauvages nommez *Quicapous*, fut entraîné dans le bois, & là il fut maſſacré par ces Barbares, qui lui couperent la tête, & lui prirent ſon Breviaire, qu'un de la troupe vendit enſuite à un Pere Jeſuite, de qui nous avons depuis apris ces particularitez. Ainſi mourut ce bon Religieux âgé de ſoixante dix ans, au

milieu des prieres & des cantiques divins, par les mains de ces malheureux, pour le ſalut deſquels il étoit venu dévoüer ſa vie.

Après ces vaines recherches, nous ne laiſſâmes pas de l'attendre le lendemain juſqu'à midi; & n'y ayant plus d'eſperance de le voir revenir, triſtes que nous étions, nous nous embarquâmes ſur la même riviere, & la remontâmes à petites journées, toûjours dans l'attente du Pere Gabriel. Après environ un mois de navigation, nous primes terre à deux journées du grand Lac des Iſlinois. Nous y conduiſimes notre bagage par des traîneaux. Etant embarquez environ le 20. d'Octobre ſur ce Lac, nous navigeâmes huit ou dix jours: un coup de vent nous porta ſur un bord, à vingt lieuës du grand Village de *Potavalamia*. Les vivres nous manquant nous fumes obligez de prendre terre, & de glaner dans les bois. Comme j'étois extrémement affoibli par une fiévre qui me conſumoit, & que d'ailleurs mes jambes étoient fort enflées, nous ne pouvions gueres avancer. Cependant à force de nous traîner, nous arrivâmes à la Saint Martin, audit Village dont je viens de parler, où nous ne trouvâmes perſonne, & par conſéquent nul ſecours pour nous rétablir. Nous avançâmes dans le deſert, où nous rencontrâmes heureuſement du blé d'Inde, avec lequel nous fîmes de la bouillie durant quelques jours. Etant munis de cette petite proviſion nous regagnâmes le Lac, & nous y étant rembarquez, après deux jours de navigation un vent de large nous porta

porta à terre. Nous abordâmes à une rade où nous trouvâmes des traces fraîches, qui nous conduisirent jusqu'à un autre Village des *Poutoualamis*, mais entierement abandonné. Il y avoit cependant encore quelque reste de blé d'Inde, & quelque peu de cerf boucanné. Nous ne negligeâmes pas ce petit secours, que le hazard nous presentoit, & nous en étant fournis, le lendemain nous primes le chemin de la Baye des *Puans*, traînant toujours notre canot & notre bagage, & nous y arrivâmes vers la fin du mois de Novembre.

Cette Baye est un regorgement du Lac au dedans des terres; l'embouchure en est étroite, & va toûjours en s'élargissant: son circuit est de plus de dix lieuës. Il y a dans son enceinte une avance du Lac, qu'on a appellé, *l'Ance à l'esturgeon*: parce qu'il y a dans cet endroit plusieurs poissons de cette espéce. Nous nous y reposâmes quelques jours avec des Sauvages qui faisoient la chasse des Castors aux environs. C'étoient des *Poutoualamis* qui nous voulurent bien donner le plaisir de la chasse.

Comme tout ce païs est coupé par un nombre infini de ruisseaux, ou de petites rivieres bordées de gros arbres, & que les bois y sont pleins de trembles, dont les petites feuilles & les branches les plus tendres servent de nourriture aux Castors, ces animaux s'y plaisent fort, & y sont en très-grand nombre.

Ce sont, comme l'on sait, des amphibies, qui ne peuvent se passer de l'eau,

de l'air, & de la terre Ils ſont preſque auſſi gros que des moutons, mais beaucoup plus petits; leurs jambes ſont courtes, leurs pattes approchent de celles des Singes, pour leur ſoupleſſe. Leur muſeau eſt long, armé de dents très-fortes; leurs corps eſt revêtu d'une ſoie longue & fine, mais leur queuë eſt un aſſemblage de pluſieurs cordons très-durs, qui étant d'un fort petit volume ſur le croupion, ſe développent enſuite, & forment en s'élargiſſant la baſe d'un triangle. Elle leur ſert comme de maſſe ou de truelle pour taper la terre molle. Leur inſtinct admirable paroît dans leur bâtiment. Il ſe logent dans de petites cabannes qu'ils ſe bâtiſſent eux-mêmes; & quand il eſt queſtion de ſe loger, ils cherchent enſemble un lieu commode pour leur habitation. C'eſt pour l'ordinaire dans le lit de quelque riviere qui ne ſoit ni trop large, ni trop profonde, ſur le bord de laquelle il y ait quelque gros arbre, dont le tronc panche vers l'eau. Quand ils ont trouvé un lieu qui leur convient, ils ſont entre eux un cercle, ils ſe regardent comme s'ils vouloient tenir conſeil. En effet, on remarque qu'ils s'aſſemblent toujours en nombre impair, tels que ſont cinq, ſept, neuf, onze, comme s'ils vouloient qu'il y en eut un qui décidât. Enſuite, la premiere choſe qu'ils font, c'eſt de couper l'arbre qui eſt au bord de la Riviere. Ils le prennent ordinairement à un pié & demi de terre, & le tranchent tout autour de haut en bas; ſi bien qu'après l'avoir coupé, l'arbre tombe toujours dans l'endroit & dans le ſens qu'ils veulent;

&

& c'eſt juſtement au travers de la riviere, pour en arrêter, ou du moins pour en rallentir le cours. Si les branches de l'arbre empêchent qu'il n'appuye bien contre le fonds, ils ne manquent pas de les couper bientôt, & de faire un bon ciment d'un côté & d'autre avec des pierres, des branches, & du limon, pour fermer exactement le paſſage à l'eau. Si l'arbre n'a pas aſſez de longueur pour joindre les deux bords, ils en vont couper un autre au rivage oppoſé, ou s'ils n'en rencontrent pas, ils font des eſpéces de bâtardeaux, pour arrêter le cours de l'eau. Mais comme la riviere pourroit inonder, ou rompre la digue par ſa violence, ils laiſſent de diſtance en diſtance quelques ouvertures à la chauſſée par où l'eau puiſſe s'écouler. C'eſt ainſi qu'ils commencent leur bâtiment; enſuite ils ſe mettent à maſſonner au pié de leur ouvrage: pour tout ciment ils prennent du limon qu'ils battent & rebattent avec leur queuë. Ils le mettent couche ſur couche, juſqu'à ce qu'ils ayent élevé leur édifice trois pieds de haut: ils le voutent, le poliſſent en dedans d'une maniére très-propre; ils ſe font ainſi trois petits pavillons, qui communiquent les uns aux autres. L'un eſt pour leur gîte, l'autre pour garder leur proviſion, & le dernier pour leur neceſſité. Ce qu'il y a de plus merveilleux en ceci, c'eſt que dans l'un de ces appartemens ils creuſent un baſſin, une eſpéce d'aqueduc, ou de canal ſouterrain qui va juſqu'à la riviere. Ce baſſin ſert de reſervoir dans lequel ils mouillent toujours leur queuë, faute de quoi ils mourroient

bien-tôt ; & en cas de peril, leur canal leur ſert de refuge & de chemin dérobé pour gagner la riviere. Si pendant qu'ils bâtiſſent, quelqu'un de la troupe a écorché ſa queuë à force de taper la terre, il renverſe ſa queuë ſur ſon dos, pour montrer au reſte de la troupe, qu'il n'eſt plus en état de travailler.

Leur digue & leur cabanne étant faites, les Sauvages, pour les en chaſſer, n'ont qu'à courir les petites rivieres, & dès qu'ils apperçoivent la chauſſée, ils peuvent compter que la cabanne du Caſtor n'eſt pas loin. Ils s'en approchent d'auſſi près qu'ils peuvent. Dès que le Caſtor voit ou entend les chaſſeurs, il s'enfonce dans ſon baſſin, & ſuivant le courant de l'eau par deſſous terre, il ſe retire dans le lit de la riviére. Mais comme il ne peut ſe paſſer d'air, il leve de temps en temps la tête hors de l'eau, & le Sauvage prend ce moment, ſi c'eſt en été, pour le tuer dans l'eau même, & ne manque pas de le percer de ſon trait : ou ſi c'eſt en hiver, quand les rivieres ſont glacées, n'y ayant pas moyen de le tirer, le chaſſeur fait divers trous dans la glace, d'eſpace en eſpace, & ſe couche tout auprès ſur le glacis. Le Caſtor paſſant par deſſous leve la tête hors du trou pour reſpirer. Alors le chaſſeur enfonce & gliſſe la main ſur le corps du Caſtor qui nage ; mais quand il a paſſé juſqu'à l'endroit où la queuë s'élargit, le chaſſeur ſerre la main, & l'empoignant fortement, le tire & le jette ſur la glace. Comme il ne marche que fort lentement, on le ratrape auſſi-tôt, & on l'aſ-

l'assomme. On trouve quelquefois des huit ou dix chaussées dans l'espace de deux lieües. Aucun Castor n'en échape. Nous eumes le plaisir de cette chasse pendant huit ou neuf jours, quoique le tems fût extrémement froid.

Après nous être un peu refaits, & munis de quelques provisions, nous nous remîmes sur le Lac le 7. de Decembre, & ayant pris à droite pour aller à *Missilimacbinac*, un vent contraire nous arrêta pendant huit jours, & nous força d'aller relâcher au même endroit d'où nous étions partis. Par malheur les Sauvages n'y étoient plus, mais ils y avoient laissé quelques restes de cerf boucanné, nous cabannâmes du mieux que nous pûmes, & nous allumâmes un grand feu pendant toute la nuit, mais nous fîmes une très-mechante chére. Cependant le vent changea, & nous crûmes pouvoir faire voile le lendemain. L'ance s'étant toute glacée, il falut se resoudre d'aller par terre. Comme nous étions dans ce dessein, la maladie d'un de nos François nous arrêta. Je me disposai à chercher du secours dans les bois avec quelqu'autre de la troupe. Dans ce même moment deux Sauvages *Ontnouas* se présenterent & s'offrirent de nous conduire dans un village voisin, où ils nous assurerent que nous serions bien reçus. Notre malade prit courage, ayant entendu des offres si agréables, & nous partîmes à l'heure même. Après trois bonnes heures de chemin, nous arrivâmes à un village des *Poutouatamis*, où nous fîmes rencontre de plusieurs François habituez avec ces Sauva-

ges, & les uns & les autres nous y firent un accueil favorable.

Après deux jours de ſéjour, le Pere *Zenobe* ayant appris que les Jeſuites avoient une belle habitation au fond de la Baye, & croyant qu'il étoit plus ſéant à un homme de ſon caractere, d'aller dans une maiſon religieuſe, que de demeurer parmi des Sauvages, hommes libertins, il alla hiverner avec ces Peres. Pour moi je paſſai agreablement le reſte de l'hiver avec ma troupe dans ce même village, juſqu'au commencement du Printems.

Vers le milieu du mois de Mars de l'année 1682. l'herbe étant deja grande dans les prez, j'y pris quelquefois le divertiſſement de la chaſſe aux Bœufs. Ces animaux ſont de la moitié plus grands que les nôtres, leur poil eſt une eſpéce de toiſon très-fine & fort longue: leur paleron eſt d'une grandeur extraordinaire; leurs cornes recourbées ſont d'une hauteur prodigieuſe, leurs yeux ſont grands à faire peur. Ils vont toujours attroupez, la moindre troupe eſt de trois ou quatre cent, quand ils défilent ils font de grands chemins battus, où l'herbe eſt toute foulée. Au reſte, ils ſont ſi ſauvages, qu'ils s'effarouchent au moindre bruit, ou à la moindre approche des hommes. Ils paiſſent dans de vaſtes prairies, où l'herbe eſt extrémement haute. Pour en faire une bonne chaſſe les Sauvages les entourent de loin; cependant l'un d'eux ſe gliſſe ſous l'herbe juſqu'au milieu du troupeau, & dès qu'il eſt venu là, il s'éleve tout d'un coup en ſurſaut en faiſant un grand cri. Les bœufs pren-

prennent auſſi-tôt l'épouvante, les uns courent d'un côté, & les autres d'un autre : les Sauvages rangez en cercle les tirent de toutes parts, & comme ces animaux, tout bleſſez qu'ils ſont, ne laiſſent pas de courir ſur celui qui les a tirez, pour prévenir ce danger, le chaſſeur adroit les viſe à la cuiſſe ou à la hanche, ou à quelque jambe, & ne manque pas de leur fracaſſer l'os : ce qui met l'animal dans l'impoſſibilité de courir après le coup. Comme aucun trait ne porte à faux, autant de coups tirez ſont autant de bœufs par terre ; de ſorte que vingt chaſſeurs bleſſeront quelquefois plus de quarante ou cinquante bœufs, qu'ils vont enſuite aſſommer à coups de maſſuë. Ce qu'il y a de merveilleux en ceci, c'eſt le fracas que fait le trait tiré par le Sauvage : car outre la juſteſſe & la rapidité du coup, la force en eſt ſurprenante ; d'autant plus que ce n'eſt ou qu'une pierre, ou qu'un os, ou quelquefois un morceau de bois trés-dur, mis en pointe, & ajuſté au bout de la fléche, avec de la colle de poiſſon, qui fait ce terrible effet. Quand les Sauvages vont à la guerre, ils empoiſonnent la pointe, ou l'extremité de leur dard, en ſorte que s'il reſte dans le corps, il faut mourir. L'unique reſſource qu'il y a en cette occaſion, c'eſt d'arracher le trait par l'autre côté de la plaie, en cas qu'il traverſe ; ou s'il ne traverſe pas, c'eſt de faire une contr'ouverture, & de l'arracher ; après quoi ils connoiſſent par inſtinct certaines herbes, dont l'application emporte le venin & les guerit.

Je reſtai le mois de Mars dans ce même

lien : le Pere *Zenobe* vint m'y trouver au Printems, & nous étant allez rembarquer à l'Ance que nous avions quittée, nous allâmes enfin aborder à *Miſſilimachinac*, au commencement d'Avril, à deſſein d'y attendre M. de la Sale.

Depuis l'onziéme de Septembre 1681. que nous prîmes congé des Iſlinois, juſqu'au 1. d'Avril, ſept mois s'étoient écoulez. Pendant cet intervalle, M. de la Sale, ſur l'avis que je lui avois donné par ma lettre, étoit deſcendu chez les Iſlinois, avec une bonne recruë, dans le deſſein de nous ſecourir. Les Iroquois avertis de ſa deſcente, craignant de ſe trouver enrre deux armées, s'en étoient retournez, & les Iſlinois étoient rentrez dans leurs poſſeſſions. M. de la Sale n'en trouva pourtant que quelques-uns, les autres étant allez hyverner dans les bois. Il exhorta ceux qui étoient reſtez, de rappeller leurs gens, les aſſûrant qu'il alloit bâtir un Fort, qui les mettroit à couvert de l'invaſion de leurs ennemis, viſita celui de *Crevecœur*, qui étoit toûjours en même état, y mit une petite garniſon de quinze ou ſeize François, avec un Commandant, des munitions & des armes. Enſuite il remonta la riviere juſqu'au grand village, où pluſieurs familles Iſlinoiſes étoient revenuës ; travailla aux enceintes de ſon nouveau Fort, & ayant appris par quelques coureurs de bois, que j'avois pris ma route vers *Miſſilimachinac*, il ſe remit en chemin pour me venir joindre, ayant cependant laiſſé quelques ſoldats, & quelques ouvriers au Fort déſigné, pour continuer

nuer ſon ouvrage & pour défendre ce Poſte.

Il n'arriva qu'environ le 15. Août de l'année 1682. à *Miſſilimachinac*, lui ſixiéme : là nous prîmes de nouvelles meſures pour achever la découverte que nous avions commencée. Il falut d'abord ſonger à faire de nouvelles proviſions pour un voyage de ſi long cours. Ce fut dans cette vûë qu'après ſix jours de repos, M. de la Sale partit en canot, pour aller à Frontenac : nous l'accompagnâmes, le Pere *Zenobe* & moi. Après avoir heureuſement vogué le prémier jour, nous allâmes prendre terre à un village nommé *Fejagou*, appartenant aux Iroquois. M. de la Sale y trafiqua quelques pelleteries, & m'ayant ordonné de l'attendre là avec le Pere *Zenobe*, il ſe remit en canot pour Frontenac. Il trouva ſa barque en état, s'y munit de beaucoup de munitions & de vivres, y fit quelques nouveaux ſoldats, & m'envoya huit jours après ſa barque chargée de nouveau monde, de bonnes marchandiſes, & des choſes les plus neceſſaires. Nous la montâmes le Pere & moi, & allâmes le premier jour aborder à *Niagara*, au deſſous du Saut : là il falut mettre notre bagage & nos marchandiſes ſur des traineaux; & les conduire juſqu'au lac *Hyereo*, où nous nous rembarquâmes en canot au nombre de vingt perſonnes, tant ſoldats que matelots, avec nos meilleures marchandiſes. Après trois jours de navigation, nous allâmes prendre terre au bord de la riviere des *Miamis*, où nous étant cabannez, j'eus le tems d'y raſſembler quelques François, quelques

Sauvages *Abenaguis*, *Loups*, *Quicapous*, & autres. J'y augmentai nos munitions par le ſecours de la chaſſe, & j'y trafiquai quelques-unes de nos marchandiſes pour du bled d'Inde.

Ce fut là que M. de la Sale nous vint rejoindre vers la fin de Novembre. Le jour même de ſon arrivée, nous deſcendîmes en canot la riviere des *Miamis*, juſqu'à l'embouchure d'une autre nommée *Chicacou*, & nous lâ remontâmes juſqu'à un portage, qui n'eſt qu'à une lieuë de la grande riviere, des Iſlinois. Ayant mis à bord en cet endroit, nous y paſſâmes la nuit avec un fort grand feu; car le froid fut ſi rude, que le lendemain les rivieres furent glacées & impraticables. Il falut encore avoir recours au traîneau, pour conduire notre bagage juſqu'au village des Iſlinois, où nous trouvâmes les choſes dans le même état où M. de la Sale les avoit laiſſées. Le village étoit cependant plus peuplé, ce qui nous donna occaſion de nous remettre un peu de nos fatigues, & d'y renouveller nos proviſions.

Les rivieres demeurant toujours glacées, nous nous vîmes obligez de recommencer nôtre chemin par terre. Le troiſiéme de Janvier 1683. nous pouſſâmes notre traite juſqu'à trente lieuës au deſſous. Là, le tems ſe radoucit, & les glaces ſe fondirent. Ainſi la navigation nous ayant paru commode, nous nous mîmes en canot le 24. de Janvier, & nous deſcendîmes la riviere des Iſlinois juſqu'au fleuve *Miſſiſipi*, où nous arrivâmes le 2. de Fevrier. A conſiderer la Riviere des Iſlinois, depuis ſon premier portage,

tage, juſqu'à ſon embouchûre dans ce fleuve, elle a bien cent ſoixante lieuës de cours navigable. Les environs en ſont auſſi delicieux que fertiles. On y voit des animaux de toutes eſpéces, cerfs, biches; loups cervers, orignacs, bœufs ſauvages, chévres, brebis, moutons, liévres, & une infinité d'autres, mais peu de Caſtors. Pour des arbres, ce ne ſont que bois à haute fûtaye, avec de grandes allées, qui ſemblent tirées au cordeau: outre les ormes, les heſtres, les planes, les cedres, les noyers, les châtaigniers, on y voit des plaines toutes couvertes de grenadiers, d'orangers, de citronniers: en un mot de toutes ſortes d'arbres fruitiers. En pluſieurs endroits on y voit de grands ceps de vignes, dont les ſarmens confondus parmi les branchages des plus grands arbres, ſoutiennent des grappes de raiſin ſuſpenduës, d'une groſſeur extraordinaire.

Nous étant embarquez ſur le *Miſſiſſipi*, nous ſuivîmes ce grand fleuve. A ſix lieuës de l'embouchure de la riviere des Iſlinois, nous rencontrâmes celle des *Ozages*, dont le rivage & les environs ne ſont ni moins agreables, ni moins fertiles. Il eſt vrai que ſon eau charrie une ſi grande quantité de limon, qu'elle altere celle du *Miſſiſſipi*, & la rend toute limoneuſe juſqu'à plus de vingt lieuës après ſon embouchure. Ses rivages ſont bordez de gros noyers; on y voit une infinité de chauſſées faites par les Caſtors, & la chaſſe y eſt très-grande & fort commune. En remontant vers ſa ſource ſes bords ſont habitez par des Sauvages qui trafiquent beaucoup

beaucoup en pelleteries. Nous paſſames une nuit à l'embouchure de cette Riviere.

Le lendemain, après dix lieuës de navigation, nous trouvâmes le village des *Tamaoas*. Nous n'y rencontrâmes perſonne, les Sauvages s'étant retirez dans les bois pour hyverner. Nous y fîmes pourtant quelques marques pour leur faire connoître que nous y avions paſſé. Enſuite continuant notre route, nous tombames après trois jours de courſe dans l'embouchure de la riviere des *Ouabachi*, qui vient de l'Eſt, & qui ſe jette dans le *Miſſiſipi*, à quatre-vingt lieuës de celle des Iſlinois: c'eſt par cette riviere que les Iroquois viennent faire la guerre aux Nations du Sud. Nous cabannâmes une nuit dans cet endroit; après ſoixante lieuës de courſe, ſuivant toûjours notre grand fleuve. Nous prîmes terre à un bord habité par des Sauvages, nommez *Chichacha*. Ce fut-là que nous perdîmes un François de notre ſuite, nommé *Prudhomme*. La recherche que nous en fîmes pendant neuf jours, nous donna occaſion de reconnoître pluſieurs Nations, & de bâtir un Fort en ce lieu, pour ſervir aux François d'entre-pauſe & d'habitation dans un païs auſſi beau que celui-là.

Durant cet intervalle deux de nos chaſſeurs firent rencontre de deux Sauvages *Chicacha*; qui leur offrirent de les conduire dans leur village. Nos gens entraînez par un eſprit de curioſité les ſuivirent. Ils furent fort bien reçûs, enſuite comblez de preſens, & priez par les principaux de faire en ſorte que

que notre Chef les honorât d'une visite. Nos gens très-satisfaits de cet accueil en firent leur raport à M. de la Sale, qui le lendemain même s'y transporta avec dix de sa troupe. Il y reçut tous les bons traitemens qu'on peut attendre des peuples les plus civilisez, & n'eut aucune peine de leur inspirer les sentimens de soumission & d'obéissance pour le Roi. Ces Sauvages même consentirent volontiers à la perfection de notre Fort.

Cette Nation est fort nombreuse, & peut mettre deux mille hommes sur pié; ils ont tous la face platte comme une assiette, ce qui est un trait de beauté parmi eux; c'est pour cela qu'ils prennent soin d'applatir le visage de leurs enfans avec des tablettes de bois, qu'ils appliquent sur leur front, & qu'ils sanglent fortement avec des bandes. Toutes ces Nations jusqu'au bord de la mer se donnent cette figure: tout abonde chez eux, blé, fruit, raisins, olives, poules domestiques, poules d'Inde, outardes. M. de la Sale y ayant reçû de si bons rafraichissemens, & après leur avoir fait, par reconnoissance, present de quelques couteaux, & de quelques haches, s'en vint retrouver ses gens. Enfin après neuf jour d'attente, *Prudhomme*, qui s'étoit perdu dans le bois, où il n'avoit vécu que de gibier, revint nous rejoindre. M. de la Sale le chargea du soin d'achever le Fort, qu'il nomma de son nom, & lui en donna le commandement; après quoi il reprit sa route sur le même fleuve; vers la fin du mois de Fevrier.

Nous

Nous fumes trois jours ſans débaquer ; le quatriéme, après avoir fait cinquante lieuës nous arrivâmes au village des *Cappa*: à peine eumes nous mis pié à terre, que nous entendîmes battre le tambour. D'abord croyant voir les ennemis à nos trouſſes, nous nous jettâmes dans nos canots, & paſſâmes à l'autre bord. Ici nous fimes auſſi-tôt une redoute, pour nous mettre à couvert de toute ſurpriſe. Les Sauvages vinrent nous reconnoître en canot; nous envoyâmes quelqu'un de nos gens au devant d'eux, pour leur preſenter le *Calumet* Ils l'accepterent volontiers, s'offrirent en même tems de nous conduire dans leur habitation, & nous promirent toutes ſortes de ſecours. M. de la Sale ne balança pas d'y aller: cependant l'un des deux Sauvages prit le devant, pour donner avis de nôtre arrivée à ceux de ſa Nation. Leur Chef accompagné des principaux s'avança pour nous recevoir. Dès qu'il vit M. de la Sale, il vint le ſaluer d'une maniere fort gravé, & d'ailleurs reſpectueuſe; lui offrit tout ce qui dépendoit de lui & de ſa Nation, & l'ayant pris par la main, il le conduiſit dans ſa cabanne. M. de la Sale marchant avec lui, témoigna combien il étoit ſenſible à ſes honnêtetez, & lui fit entendre ſon deſſein & ſes intentions, qui ne tendoient qu'à la gloire du vrai Dieu, & à lui faire connoître la puiſſance du Roi des François. Etant arrivez au village nous vimes une très-grande multitude de peuple, au milieu de laquelle étoient pluſieurs archers rangez par file. Le Chef s'etant quelque tems arrêté, declara à toute l'aſſemblée, que

que nous étions envoyez de la part du Roi de France, pour reconnoître l'Amerique Septentrionale, & recevoir ſes Peuples ſous ſa protection. Il ſe fit alors une acclamation generale, par laquelle ce peuple parut témoigner ſa joye : & auſſi-tôt le Chef aſſura M. de la Sale de la parfaite ſoumiſſion de tout ſon peuple aux ordres du Roi ; le conduiſit dans ſa cabanne, & lui fit tous les bons traitemens poſſibles, auſſi-bien qu'à ceux de ſa troupe. Outre cela il lui fit des préſens fort conſiderables : par exemple, de beaucoup de blé d'Inde, & d'autre proviſions neceſſaires, dont M. de la Sale fut fort content, auſſi-bien que de toutes ſes honnêtetez. Cette Nation n'a preſque rien de ſauvage ; ils jugent par leurs loix & par leurs coutumes. Chacun y jouït de ſon bien en particulier, dans l'étenduë de ſa terre.

A huit lieuës là ſont les *Akancéas*, dont les terres ont plus de ſoixante lieuës. Ils ſont diviſez en pluſieurs villages, de diſtance en diſtance. Les *Cappa* nous donnerent deux guides pour nous mener juſqu'au premier, qu'on appelle *Togengan* : il eſt ſur le bord d'un fleuve. Nous y fumes très-bien reçus : à deux lieuës de celui-ci nous deſcendîmes en canot à celui de *Torimant*, & à ſix lieuës de ce dernier, à un autre appellé *Ozotoni*. Nous fumes par tout également bien reçus ; & comme notre arrivée avoit déja fait du bruit dans toute la Nation, nous trouvâmes une fort nombreuſe aſſemblée de peuple dans celui-ci ; ce qui obligea M. de la Sale d'y faire arborer les Armes du Roi au bruit de notre Artillerie. L'éclat & le feu

feu de nos armes imprima un tel respect, & jetta une telle consternation parmi toute cette multitude, que leur Chef nous jura de la part de sa Nation une inviolable alliance. Ce climat & celui des *Cappa* est le même: il est sur le 34. degré de latitude, le païs abonde generalement par tout en grains, en fruits, en gibiers de toute nature & de toutes especes. La temperature de l'air y est merveilleuse; on n'y voit jamais de nége, très peu de glace; leurs cabannes sont bâties de bois de cedre, toutes nattées en dedans: ils adorent toutes sortes d'animaux, ou pour mieux dire, ils n'adorent qu'une seule Divinité, mais qui se manifeste dans un animal, tel qu'il plait à leur *Jongleur* ou *Prêtre*, de le determiner. Ainsi ce sera tantôt un bœuf, tantôt un orignac, tantôt un chien ou quelque autre. Quand ce Dieu sensible est mort, c'est un dueil universel; mais qui se change bien tôt en une grande joye, par le choix qu'ils font d'une nouvelle Divinité mortelle, qui est toujours prise d'entre les Brutes.

Environ soixante lieuës au dessous de cette Nation, sont les *Taenças*, peuple qui ne cede ni en force, ni en beauté de climat à aucun autre de l'Amerique. Les *Akancéas* nous donnerent des guides pour nous y conduire. Nous étant mis en canot, nous suivîmes toujours le corps du grand fleuve. Dès la premiere journée nous commençames à voir des Crocodiles le long du rivage, ils sont en très-grand nombre sur ces bords, & d'une grosseur prodigieuse. Il y en a de vingt ou trente piés. A voir un animal

nimal si monstrueux, qui croiroit qu'il ne vient que comme un poulet, & qu'il soit éclos d'un œuf? aussi on remarque qu'il croît tous les jours de sa vie. Nous observâmes qu'ils nous fuïoient quand nous les poursuivions; & que lorsque nous les fuïons, il nous poursuivoient. Nous les écartâmes à coup de fusil, & nous en tuâmes quelques-uns. Le jour suivant, étant arrivés vis-à-vis du premier village de *Taeuças*, M. de la Sale me députa vers le Chef, pour lui apprendre son arrivée, & me donna les deux guides *Akanceas*, avec deux *Abenaguis*, pour me servir de truchemens.

Comme ce village est au delà d'un Lac qui a huit lieuës de tour à demi-lieuë du bord, il nous fallut porter un canot d'écorce pour le traverser. Nous le passâmes en deux heures. Dès que nous fumes sur le rivage, je fus surpris de la grandeur du village, & de la disposition des cabannes. Elles sont disposées à divers rangs, & en droite ligne autour d'une grande place, toutes faites de bousillages, & recouvertes de nattes de canne. Nous en remarquâmes d'abord deux, plus belles que les autres, l'une étoit la demeure du Chef, & l'autre le Temple; chacune avoit environ quarante piés en quarré: les murailles en étoient haures de dix piés, & épaisses de deux: le comble en forme de dôme étoit couvert d'une natte de diverses couleurs. Devant la maison du Chef étoient une douzaine d'hommes armez de demi piques: comme nous nous presentâmes, un Vieillard s'adressa à moi, & me prenant par la main, il me conduisit dans

un veſtibule, & de là dans une grande ſalle en quarré, pavée & tapiſſée de tous côtez d'une très-belle natte. Au fond de cette ſalle, en face d'entrée étoit un beau lit, entouré de rideaux, d'une étoffe fine, faite & tiſſue de l'écorce de meûriers. Nous vimes ſur ce lit, comme ſur un Thrône, le Chef de ce peuple au milieu de quatre belles femmes, environné de plus de ſoixante vieillards armez de leurs arcs & de leurs fléches. Ils étoient tous couverts de cappes blanches & fort déliées: celle du Chef étoit ornée de certaines houppes d'une toiſon différemment colorée. Celles des autres étoient toutes unies. Le Chef portoit ſur ſa tête une thiare d'un tiſſu de jonc très-induſtrieuſement travaillé & rélevé par un bouquet de plumes différentes; tous ceux qui étoient autour de lui étoient nud-tête; les femmes étoient parées de veſtes de pareille étoffe, portoient ſur leurs têtes de petis chapeaux de jonc, garnis de diverſes plumes: elles avoient encore des braſſelets tiſſus de poil, & pluſieurs autres bijoux, qui relevoient leur ajuſtement. Elles n'étoient pas tout-à-fait noires mais biſes, le viſage un peu plat, les yeux noirs, brillans, bien fendus, la taille fine & dégagée, & toutes me parurent d'un air riant & fort enjoué.

Surpris, ou plûtôt charmé des beautez de cette Cour Sauvage, j'adreſſai la parole à ce venerable Chef, & lui dis au nom de M. de la Sale, qu'ayant l'honneur d'être envoyé de la part du *Roi de France*, le plus puiſſant des Rois de la terre, pour reconnoître toutes les Nations de l'Amerique, & pour les invi-

inviter à vivre ſous la domination d'un ſi grand Prince, nous venions leur offrir notre alliance & notre protection, ſous laquelle toutes les Nations d'enhaut s'étoient déja rangées : que ſi nous prétendions nous établir dans ce païs, c'étoit moins pour les aſſujettir ſous un joug rigoureux, que pour les maintenir tous par la force de nos armes, dans les bornes de leurs poſſeſſions, & pour leur faire part de nos plus beaux Arts & de nos richeſſes ; moins pour leur ravir leurs tréſors, que pour leur aprendre à s'en ſervir ; moins pour leur ôter leurs terres, que pour leur enſeigner à les bien cultiver, & pour leur ouvrir par la navigation le commerce des notres ; moins enfin pour être leurs Souverains & leurs Maitres, que pour être leurs amis & leurs freres.

Le Chef, après m'avoir attentivement écouté, & un de nos *Abenaguis* lui ayant expliqué le ſens de mon diſcours, m'embraſſa, & me répondit d'un air doux & riant, que ſur le rapport que je lui faiſois de la grandeur de notre Monarque, il avoit déja conçu pour ſa Majeſté tous les ſentimens de veneration & de reſpect qu'on devoit à un ſi grand Prince ; qu'il auroit le lendemain l'honneur de voir M. de la Sale, & de l'en aſſurer plus particulierement. Là deſſus je lui offris de la part de M. de la Sale, une épée damaſquinée d'or & d'argent, quelques étuis garnis de raſoirs, ciſeaux & couteaux, avec quelques bouteilles d'eau de vie. Je ne ſaurois aſſez exprimer avec quelle joye il reçut tous ces petits préſens. Je m'apperçus cependant qu'une de ſes femmes maniant

niant une paire de ciſeaux, & en admirant la propreté, me ſourioit de tems en tems, & ſembloit m'en demander autant. Je pris mon temps pour m'approcher d'elle, & ayant tiré de ma poche un petit étui d'acier travaillé à jour, où il y avoit une paire de ciſeaux, & un petit couteau d'écaille; & faiſant ſemblant d'admirer la blancheur & la fineſſe de ſa veſte, je lui mis finement l'étui dans la main. En le recevant elle ſerra fortement la mienne, & me fit concevoir par là, *que ces femmes n'ont pas tout-à fait le cœur ſauvage*, & qu'elles pourroient bien s'apprivoiſer avec nous. Une autre de la compagnie, qui n'étoit ni moins propre, ni moins agréable que celle-ci, nous étant venue joindre, me fit entendre en me montrant les épines qui ſervoient d'attache à ſa juppe, que je lui ferois plaiſir de lui donner des épingles. Je lui en donnai un rouleau de papier garni, avec un étui d'aiguilles & un dé d'argent. Elle reçut ces colifichets avec une joye tout-à fait grande. J'eu donnai autant aux deux autres. La mieux faite & celle qui paroiſſoit la plus aimable ayant pris garde que j'admirois le collier qu'elle portoit à ſon coû, le détacha adroitement, & me l'offrit d'une maniere tout-à-fait honnête. Je me défendis quelque tems de l'accepter: mais le Chef lui ayant fait ſigne de me le donner, je ne pus me diſpenſer de le recevoir, à deſſein de le preſenter à M. de la Sale. Pour lui temoigner ma reconnoiſſance, je lui donnai dix braſſes de raſſade bleuë, qu'elle me parut eſtimer pour le moins autant.

Ce-

Cependant comme le jour declinoit, je voulus prendre congé du Chef de cette Nation, mais il me pria fortement d'attendre au lendemain, & me remit entre les mains de quelques-uns de ſes Officiers avec ordre de me faire bonne chere. Je n'eus pas beaucoup de peine à me rendre à ſes offres, & l'envie que j'avois d'apprendre leurs mœurs & leurs maximes me fit reſter avec plaiſir. On me conduiſit d'abord dans un appartement meublé à peu près comme celui du Prince. On m'y donna une collation mêlée de gibier & de fruit. Je bûs même quelques liqueurs.

Pendant ce tems là je m'entretenois avec un vieillard, qui me ſatisfit ſur tout ce que je lui demandois. Pour ce qui concernoit leur Politique, il me dit qu'ils ne ſe gouvernoient que par la ſeule volonté de leur Chef ; qu'ils le reveroient comme leur Souverain, qu'ils reconnoiſſoient ſes enfans comme ſes legitimes Succeſſeurs ; que lorſqu'il mouroit, on lui ſacrifioit ſa premiere femme, ſon premier Maître-d'hôtel, & vingt hommes de la Nation, pour l'accompagner dans l'autre monde. Que durant ſa vie perſonne ne buvoit dans ſa taſſe, ni ne mangeoit dans ſon plat, ni n'oſeroit paſſer devant lui quand il marche ; qu'on prend ſoin non ſeulement de nettoyer le chemin par où il paſſe, mais de le joncher d'herbes & de fleurs odoriferantes. J'obſervai dans le peu de tems que je fus en ſa preſence, que s'il parloit à quelqu'un, avant que de lui repondre, il faiſoit de grands hurlemens. Je priai ce bon vieillard de m'en dire la raiſon. Il me dit que ces hurlemens étoient des marques d'admiration & de reſpect. A l'égard de leur Religion, il me dit

qu'ils adoroient le Soleil, qu'ils avoient leurs Temples, leurs Autels & leurs Prêtres. Que dans ce Temple ils y entretenoient un feu perpetuel, comme le symbole du Soleil: qu'à tous les declins de la Lune, ils portoient, par forme de Sacrifice, à la porte du temple un grand plat de leurs mêts les plus délicats, dont leurs Prêtres font une offrande à leur Dieu, & qu'ensuite ils l'emportoient chez eux pour en faire grand'-chere.

A l'égard de leurs Coûtumes, que tout les Printemps ils vont en troupe dans quelque lieu écarté, défricher un grand espace de terre, qu'ils piochent tous au son du tambour: qu'ensuite ils prennent soin d'aplanir la terre, d'en faire un grand champ, qu'ils appellent *le Desert*, ou *le Champ de l'esprit*. En effet, c'est là qu'ils vont entretenir leurs rêveries & attendre les inspirations de leur prétenduë Divinité. Cependant comme tous les ans cet exercice se renouvelle, il arrive qu'ils défrichent insensiblement toutes leurs terres, & qu'elles leur rapportent par là de plus grands revenus. En Automne ils cueillent leur blé d'Inde. Ils le gardent dans de grands panniers jusqu'à la premiere Lune du mois de Juin de l'année suivante. En ce tems-là les familles s'assemblent, & chacun invite ses amis ou ses voisins à venir manger de bons gâteaux, à quoi ils joignent de la viande, & ainsi ils passent la journée en festins.

Voilà tout ce que je pus apprendre ce jour-là de leur Religion, de leur Gouvernement & de leurs Coûtumes. Le lendemain j'eus la curiosité de voir leur Temple avant mon départ. Le même Vieillard m'y accompagna. La struc-

ture

ture en dehors en eſt toute ſemblable à celle de la maiſou du Chef. Il eſt enfermé dans le circuit d'une grande muraille. L'eſpace qui eſt entre-deux, forme une eſpece de parvi-, où le peuple ſe promene. On voit au deſſus de cette muraille un grand nombre de piques, ſur la pointe deſquelles on met les têtes des ennemis, ou des plus grands criminels. Au deſſus du frontiſpice on voit un gros billot fort élevé, entouré d'une grande quantité de cheveux, & chargé d'un tas de chevelures en forme de trophée. Le dedans du Temple n'eſt qu'une nef peinte ou bigarrée en haut par tous les côtez, de pluſieurs figures différentes. On voit au milieu de ce Temple un grand foier qui tient lieu d'autel, où brûlent toujours trois groſſes buches miſes de bout en bout, que deux Prêtres revêtus de grandes cappes blanches prennent ſoin d'attiſer. C'eſt autour de cet Autel enflammé, que tout le monde fait ſes prieres, avec des hurlemens extraordinaires. Ces prieres ſe font trois fois le jour, au lever du Soleil, à midi, & à ſon coucher. On m'y fit remarquer un cabinet menagé dans la muraille. Le dedans m'en parut très-beau. Je n'en pus voir que la voute, au haut de laquelle étoient ſuſpendus les corps de deux aigles déployées & tournées vers le Soleil. Je demandai à y entrer, mais on me dit que c'étoit-là le Tabernacle de leur Dieu, & qu'il n'étoit premis qu'à leur Grand Prêtre d'y entrer. J'apris cependant que c'étoit-là le lieu deſtiné pour la garde de leurs treſors & de leurs richeſſes, comme perles fines, pieces d'or & d'argent, pierreries, & même pluſieurs marchandiſes Européenes, qu'ils trafiquent avec leurs voiſins les Eſpagnols.

Après avoir vû toutes ces curiositez, je pris congé de ceux qui m'accompagnoient. Je m'en retournai avec mes deux interpretes vers M. de la Sale, à qui je rendis un compte fidele de tout le bon traitement que j'avois reçû du Chef des *Taenças*, de sa magnificence, & sur tout de la disposition où il étoit de reconnoître l'Autorité du Roi.

Quelque tems après, nous le vîmes arriver dans une pirogue magnifique, au son du tambour & de la musique des femmes qui l'accompagnerent. Les unes étoient dans sa barque, les autres vogoient à côté de la sienne. M. de la Sale le reçut avec un respect mêlé d'un certain air de gravité, qui répondit au caractére qu'il devoit soutenir en cette rencontre. Il le remercia de l'honneur de sa visite, & lui témoigna qu'il ne la recevoit qu'au nom du Prince, de la part duquel il étoit envoyé. Que ne doutant pas qu'il ne fut dans les sentimens de reconnoître sa puissance, il l'assuroit de sa protection & de son amitié Royale. Le Chef des *Taenças* répondit, que ce qu'il avoit apris de la grandeur du *Roi des François*, & de la valeur de ses Sujets, ne lui avoit pas permis de balancer un moment sur les hommages qu'il venoit lui rendre en sa personne : & que tout Souverain qu'il étoit, il se soumettoit volontiers à la puissance de notre grand-Roi, & qu'il seroit ravi de meriter par ses services notre protection & notre alliance. Après ces protestations d'amitié de part & d'autre, ils se firent des presens reciproques. M. de la Sale lui offrit deux brasses de rassade, & quelques étuis pour ses femmes. Ce Chef des Sauvages lui donna six de ses plus belles robes, un collier de perles, une pirogue toute rem-

remplie de munitions & de vivres; après quoi l'on aporta une douzaine de caraffes d'eau de vie preparée avec le ſucre & le noyau d'amande & d'abricot. La ſanté du Roi y fut bûë au bruit de notre artillerie. Enſuite celle du Chef des *Taenças*, après quoi il remonta ſur ſa Pirogue, & s'en retourna très-content.

Nous reſtames encore ſur ce bord toute la journée, nous prîmes hauteur, & nous nous trouvâmes au vingt-cinquiéme degré de latitude. Le lendemain 22. de Mars de la même année 1683. nous allâmes coucher à dix lieuës de là.

M. de la Sale ayant apperçu une pirogue qui venoit me reconnoître, m'ordonna de lui donner la chaſſe. Je courus d'abord vers elle, mais comme j'étois ſur le point de la prendre, plus de cent hommes parurent ſur le bord de l'eau, l'arc bandé, tout prêts à nous tirer. M. de la Sale me fit faire ſigne par de grands cris, de n'aller pas outre; & m'étant auſſi-tôt venu joindre avec ſon monde, nous allâmes nous camper vis-à-vis d'eux, le mouſquet en joue. Cette contenance les ayant étonnez, ils mirent les armes bas: & je fus ſur le champ commandé pour leur aller porter le *Calumet*. Après les avoir abordez, je leur offris le collier de paix. Ils l'accepterent de bonne grace, m'embraſſerent, & me firent connoître qu'ils vouloient être de nos amis. M. de la Sale ayant remarqué la maniére obligeante dont ils m'avoient reçû, vint nous joindre au même bord. Auſſitôt ces Sauvages l'ayant reconnu pour notre Commandant, lui rendirent toutes ſortes d'honneurs. Il leur témoigna qu'il n'exigeoit rien d'eux qu'une reconnoiſſance & qu'une ſoumiſſion volontaire aux ordres de notre Monarque:

à quoi il ajoûta l'exemple des Nations superieures, & se servit des mêmes raisons dont il s'étoit servi en de pareilles occasions. Ils lui répondirent qu'ils avoient leur Chef, & qu'ils ne pouvoient rien faire que par son ordre; qu'ils s'offroient de le faire venir vers nous, ou de nous conduire jusqu'à son habitation. M. de la Sale toujours fort aise de reconnoître la situation, les mœurs, & les facultez de toutes ces Nations prit ce dernier parti. Leur village étoit à quatre grandes lieuës du bord du fleuve. Nous n'y fumes pas plutôt arrivez, que le Chef nous vint recevoir. Il nous conduisit dans sa cabanne, où il nous regala très-bien. C'est le Chef de la Nation des *Natches*. Ce peuple est partagé en deux dominations; celle-ci étoit la moindre, leurs terres ne vont pas à plus de vingt lieuës à la ronde.

Le Prince qui commande à ces Peuples pria M. de la Sale de vouloir bien accepter quelques presens du pays. M. de la Sale lui donna une hache, une marmite, & quelques couteaux. Nous en reçûmes quelques provisions; & nous nous séparâmes très-satisfaits les uns des autres. Il nous fit donner deux guides pour nous accompagner jusques dans l'autre Nation du même nom, qui est dix lieuës plus avant dans les terres,

Il y a parmi cette Nation un fort grand nombre de *Plongeurs*, qui vont au fond de l'eau chercher aux pieds des rochers les huitres à perles. Les jours qu'il fait beau, on voit sur les avances des rochers, ce riche coquillage s'ouvrir pour recevoir la rosée du Ciel. Cette rosée fait éclorre au dedans de la nacre les premiers germes de la perle, comme autant de petits grains blancs,

blancs, fortement attachez à la coquille. Ces grains groſſiſſent peu à peu, & acquierent enfin avec leur blancheur, une parfaite dureté. L'on remarque que les perles qu'on tire du fond de la mer ont l'eau plus belle que celles qu'on trouve ſur les rochers ; que le Soleil en ternit l'éclat, & que le tonnerre en étouffe les ſemences.

Nous étant mis en chemin ſous la conduite de nos guides, nous arrivâmes le ſoir même au village des *Natches*. Cette Nation peut mettre en tout tems trois mille hommes ſous les armes. Leurs terres portent du blé d'Inde, de toutes ſortes de fruits, des oliviers & des vignes. On y voit de vaſtes prairies, de grandes forêts, de toutes ſortes de beſtiaux ; la pêche & la chaſſe ſont leurs occupations & leurs richeſſes.

Le Chef nous reçut avec joye ; nous fit preſent de proviſions de bouche, & nous regala de tout ce qu'ils avoit de meilleur. Le lendemain de notre arrivée, nous y arborâmes les armes du Roi au bruit de nos mouſquets ; après quoi nous prîmes congé du Chef, qui nous aſſura d'une parfaite ſoumiſſion.

Etant rentrez dans nos canots, après huit lieuës de navigation, nous deſcendîmes au village de *Coroas*. Le Chef nous y fit le même accueil que les autres nous avoient fait.

Le lendemain, 27. Mars 1683. nous cabannâmes à l'embouchure d'une Riviere, qui vient de l'Oueſt : on la nomme *la Sabloniere*. A dix lieuës de là, nous remarquâmes qu'elle ſe partage en trois canaux. Je pris celui de la droite, M. de la Forêt celui de la gauche, & M. de la Sale celui du milieu. Nous ſuivîmes chacun nôtre canal, environ dix lieuës, & peu

de temps après, nous nous trouvâmes réunis par une eſpéce de confluent ſur le même fleuve. A peine eumes nous fait ſix lieuës enſemble que nous apperçumes des pécheurs ſur le bord de l'eau. C'étoient des *Quinipiſſas*. Dès qu'ils nous virent approcher, ils allerent avertir leurs gens. Auſſi-tôt nous entendîmes battre le tambour, & le rivage fut bordé de Sauvages armez d'arcs & de fléches. Nous voulûmes envoyer quatre François à la découverte, mais ils furent rudement repouſſez à force de traits. Quatre de nos Sauvages voulurent s'avancer de même, & ils furent traitez à la pareille; de ſorte que Monſieur de la Salle ne voulant rien riſquer, & n'étant point d'humeur à forcer ces gens-là, il trouva plus à propos de les laiſſer en repos, que de paſſer outre.

A douze lieuës des *Quinipiſſas*, nous tombames ſur la droite, dans le Village de *Tamgibao*. Nous le trouvames pillé, & ſaccagé & quantité de corps morts entaſſez les uns ſur les autres. Ce ſpectacle nous fit fremir, & jugeant bien qu'il ne faiſoit pas bon ſur ces rivages, nous paſſames plus loin. Après dix lieuës de chemin, nous commençames à nous appercevoir que l'eau étoit ſalée, la plage nous parut plus étenduë, & toute ſemée de coquilles différemment figurées, les unes en gondoles, les autres en pointes ſpirales, & toutes ornées de pluſieurs couleurs. Nous allames plus avant, & après une heure de navigation, nous nous mîmes en un canot ſur la mer. Nous cotoyames le rivage environ un grand quart de lieuë, pour mieux connoître les bords, & nous revinmes enfin prendre terre à l'embouchure de notre fleuve.

Cela

Cela arriva le 7. Avril de l'année 1683. D'abord notre premier ſoin fut de rendre graces à Dieu, de nous voir ſi heureuſement conduits juſqu'au terme de notre voyage, après plus de huit cent lieuës de navigation & de courſe avec ſi peu de monde, ſi peu de munitions, & au travers de tant de Nations barbares, que nous n'avions pas ſeulement découvertes, mais en quelque façon ſoumiſes. Nous chantâmes le *Te Deum*, enſuite dequoi, portant nos canots & notre équipage ſur des traineaux, nous allâmes cabanner un peu au deſſus de la place, pour nous mettre à couvert du reflux qui la couvre toute entiere, après l'avoir laiſſée à ſec pendant ſix heures.

Ayant choiſi le lieu de notre nouveau campement, nous attachâmes une Croix au haut d'un gros arbre, & nous y arborâmes les armes de France: après quoi nous conſtruiſimes trois ou quatre cabannes auprès, au milieu de quelques retranchemens. Enſuite M. de la Sale prit ſes points de hauteur pour déterminer l'embouchure du *Miſſiſſipi*. Les Eſpagnols, qui l'avoient inutilement cherchée, avoient déja donné à ce fleuve le nom de *Rio eſcondido*. Selon le calcul de M. de la Sale, c'eſt entre le 22. & le 23. degré de latitude qu'il ſe jette dans le Golphe de Mexique, par un gros canal qui a deux lieuës de largeur, qui eſt profond, & très-praticable.

Avant que de quitter ſes bords, M. de la Sale voulut un peu les reconnoître. Il eſt conſtant qu'auprès de la mer ils ſont inhabitables, tant à cauſe des frequentes inondations du Printems, que pour la ſterilité de la plage. Ce n'eſt partout ce païs, que cannes, ronces, & bois

renverſez, mais environ une lieue & demie dans les terres, c'eſt le plus beau ſéjour du monde : grandes prairies, bois francs remplis de meuriers, noiers, chataigniers. On y voit des campagnes couvertes de toutes ſortes d'arbres fruitiers, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, des côteaux chargez de vignes, des champs qui portent deux fois par an du blé d'Inde. On voit dans les étangs, ou ſur les rivieres toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques, comme canards, oyes, macreuſes, plongeons : dans les bois & dans les campagnes toutes ſortes de volatiles, perdrix, faiſans, cailles ; des animaux à quatre piés de toutes eſpeces, ſur-tout de gros bœufs qu'on apelle *Cibolas*. Ils ſont beaucoup plus gros que ceux dont nous avons déja parlé, & boſſus depuis le chignon du coû juſqu'au milieu du dos : ils paiſſent dans les cannes, & s'atroupent juſqu'au nombre de quinze cent. On en fait la chaſſe d'une maniere aſſez particuliere. Comme ils ſont au milieu de ces cannes dans des forts impenetrables, les Sauvages font un grand circuit autour, & y mettant le feu par divers côtez, ſurtout quand le vent ſouffle un peu plus fort qu'à l'ordinaire, ils excitent un grand incendie. Tout l'air eſt d'abord rempli de fumée, qui ſe change en flame en un moment, & la rapidité du feu jointe au bruit effroiable que fait cette forêt fragile & boulante, jette l'épouvante dans le troupeau. Ces gros bœufs effraiez fuient de toutes parts. Les Sauvages perchez de diſtance en diſtance ſur des arbres dardent les uns, tirent ſur les autres, & en font une boucherie incroyable. Les Sauvages *Tangibao*, *Quinipiſſas*, *Natches*, (car pluſieurs Nations ſe joignent enſemble pour cette chaſſe)

firen

firent une chasse pendant notre séjour, & nous y profitâmes de trois gros bœufs, qu'ils nous abandonnerent. Les ayant dépecez, nous en fimes bonne chere pendant trois jours, & nous en eumes encore de reste pour le jour de notre départ.

M. de la Sale voulant aller faire part de ses découvertes à M. le Comte de Frontenac, & desirant confirmer les peuples qu'il avoit reconnus, dans les bons sentimens qu'il avoient déja conçu pour notre Nation, resolut de remonter le Fleuve vers les Ilinois, de là regagner les Lacs, pour aller à *Quebec*, & ensuite de faire voile en France, à dessein d'informer la Cour de ses voyages & de ses découvertes.

L'onziéme d'Avril de la même année 1683. nous nous remimes en canot sur le même Fleuve: nous étions au nombre de soixante personnes. Comme ce fleuve, environ cinquante lieues au dessus de la mer, se divise en trois grands canaux, qui se réünissent en un seul, nous arrivames dès la premiere journée au confluent de ces trois bras, & la sixiéme après, à la pointe de sa division. Là les vivres ayant commencé à nous manquer, il falut pourvoir à cette necessité. Notre premiere ressource fut des *Crocodiles*. Nous en tuames d'abord deux d'une mediocre grandeur; la chair en est blanche & d'un très-bon goût; elle a la fermeté du Thon, & la douceur du Saumon. Nous nous en regalâmes pendant quelques jours, mais le courant du fleuve nous paroissant de jour en jour plus rapide, nous fûmes obligez d'aller par terre, & de conduire notre équipage avec des traineaux jusqu'aux *Quinipissas*. Comme ce peuple nous avoit très mal reçû en descendant, nous

crûmes devoir prendre nos meſures pour nous le rendre plus traitable ; c'eſt pourquoi nous envoyâmes deux *Abenaguis*, & deux *Loups* à la découverte. Ceux-ci n'ayant rencontré que quatre femmes, nous les amenerent le ſoir même. Cette capture nous fit plaiſir, & nous eſperames pouvoir par-là reduire ces Savages à tout ce que nous voudrions. Il eſt vrai que nous en uſames à l'égard de ces femmes avec toute la diſcretion & l'honnêteté poſſible ; & le lendemain nous étant approchez de leur village, nous leur en renvoyames une avec quelques préſens, pour leur témoigner que nous ne voulions que leur amitié, & quelque ſecours de vivres. Elle leur montra des ciſeaux, & quelques couteaux que nous lui avions donnez, leur fit rapport de notre bon traitement, & de nos intentions. D'abord quatre des Principaux de leur Nation vinrent nous aporter quelques munitions, & nous inviter à venir nous réjoüir dans leur habitation. Nous remîmes les trois autres femmes entre leurs mains, comme nous les avions priſes ; & nous nous approchâmes d'eux, en nous tenant toûjours ſur nos gardes. Dès que nous fumes arrivez à leur Village, ils nous preſenterent de leurs fruits, & quelques oiſeaux de riviere aſſez bien apprêtez. Après nous être remis, nous nous retirames environ cent pas à l'écart, & cabannames entre leur Village & le fleuve. Dès la pointe du jour, ces traîtres nous environnerent, & nous attaquerent ; mais ils ne nous trouverent point endormis. Nous avions fait ſentinelle toute la nuit, & dès leur premiere aproche, nous fumes en état de les repouſſer. Nous en jettames d'abord cinq ou ſix par terre, le reſte prit la fuite,

te, & les ayant pourſuivis, nous nous contentâmes d'en tuer encore deux ou trois autres. Leur chevelure nous ſervit à faire un trophée.

De là nous pouſſâmes juſques aux *Natches*. Nous y avions caché du blé d'Inde; en deſcendant nous l'y trouvâmes en fort bon état. Le Chef nous y vint auſſi-tôt recevoir. M. de la Sale, après les premieres civilitez, lui preſenta les chevelures des *Quinipiſſas*, les plus grands ennemis de ſa Nation. Ce preſent ne lui deplût pas, & lui fit concevoir que nous n'étions pas gens à nous laiſſer inſulter impunément. Il nous fit d'abord preſenter quelques rafraichiſſemens, que nous acceptames volontiers. Mais nous prîmes garde qu'il n'y avoit point de femmes dans leur village; ce qui nous fit ſoupçonner quelque méchant deſſein de leur part. Nous mangions & buvions à bon compte, comme gens qui ne ſe mêlent de rien, ſans pourtant quitter nos armes. Quelque tems après, nous vimes arriver à la file grand nombre de combattans; nous nous mimes d'abord en deffenſe. Le Chef nous pria de ne point entrer en aucune défiance. Il s'avanca vers ſes gens, leur commanda de faire alte á une certaine diſtance, & revint nous aſſurer que c'étoient quelques-uns des leurs qui venoient de la petite guerre contre les Iroquois; & que toute leur Nation n'avoit autre deſſein, que de ſe maintenir dans nôtre amitié. Il accompagna ſes paroles de quelques preſens, & de quelques nouvelles proviſions, que nous acceptames de bon cœur. Nous laiſſames par reconnoiſſance une partie de nos canots, qui nous embaraſſoient; & nous retirames ſains & ſaufs; mais nous n'en fumes redevables qu'à notre précaution.

Enſuite nous continuames notre route vers les *Taenças*, & les *Akanças*, qui nous firent les mêmes honnêtetez qu'en deſcendant. C'eſt ainſi que paſſant au travers de tant de differens peuples, nous éprouvions la fidelité des uns, & l'infidelité des autres, & que joignant la vigilance à la douceur & à la fermeté, non ſeulement nous nous mettions à couvert de leurs embuches, mais encore nous ſavions les mettre à la raiſon, & les reduire à nôtre obéïſſance.

Nous prîmes congé des *Akanças* le 12. jour de Mai. Nous pouſſames juſqu'à l'embouchure de la riviere des Iſlinois. Enſuite nous continuâmes notre route le long de ſes bords, en remontant juſqu'au Fort *Prudhomme*, où M. de la Sale tomba dangereuſement malade. Une partie de ſon monde reſta avec lui, & je fus commandé avec vingt hommes, pour aller à *Miſſilimachinac* mettre orde à ſes affaires. Je me ſeparai d'avec lui le 15. Mai de la même année 1683. J'allai coucher la premiere journée chez les *Ouabaches*, qui me reçûrent très-bien. A vingt lieuës plus haut, je fis rencontre de quelques Iroquois. Ces Sauvages ſi terribles d'ailleurs paroiſſent doux quand ils ſont les plus foibles, & ſont ſans pitié, quand ils ont l'avantage. Ceux-ci qui n'étoient qu'au nombre de cinq, me dirent que j'allois bien-tôt donner dans une troupe de plus de quatre cens hommes bien armez. Cet avis m'obligea de me tenir ſur mes gardes. En effet, à peine eumes nous fait un quart de lieüe, que nous découvrîmes une petite armée. A la vérité, il n'y a pas plaiſir de trouver ſur ſes pas ces Barbares attroupez, ſur tout quand ils n'ont pas fait coup; mais nous ne laiſſames pas d'aller notre chemin. Ils nous paru-

parurent d'abord des Iroquois, & ce n'étoient que des *Tavaroas*, qui s'étoient joints avec quelques Illinois. Eux de leur côté nous voyant avec nos armes à feu, nous prirent auſſi pour des Iroquois, & firent mine de nous vouloir envelopper, à deſſein de nous brûler; car c'eſt le moindre châtiment qu'on fait ſouffrir à ces barbares, quand on les tient. Telle eſt l'horreur que toutes les Nations ont pour eux; mais les Illinois nous ayans reconnus, les *Tavaroas* débandent leurs arcs, & nous firent part de leurs munitions. Nous pourſuivîmes notre route juſqu'à la riviere *Chicacou*; & après vingt journées de traitte, nous arrivames enfin vers le commencement du mois de Juillet à *Miſſilimacbinac*, où nous attendîmes M. de la Sale, qui nous y vint joindre au mois de Septembre de la même année. Il n'y reſta que trois jours, pour donner quelque ordre à ſes affaires. Il me chargea du ſoin d'aller achever le Fort *S. Louïs*, m'en accorda le Gouvernement, avec un plein pouvoir de diſpoſer des terres des environs, & remit tout ſon monde ſous mon commandement, à la reſerve de ſix François qu'il prit avec lui pour l'accompagner juſqu'à Quebec. Nous partimes le même jour, lui pour le Canada, moi pour les Illinois.

Je pris d'abord mon chemin vers les *Miamis*, à la tête de quarante hommes, tant François que Sauvages. J'y arrivai le 6. de Janvier 1684. J'en viſitai le Fort qui étoit en fort bon état. J'y laiſſai dix hommes de ma troupe bien armez; enſuite m'étant remis en chemin, je me rendis à la fin du mois au Fort. *S. Louïs*; j'y fis travailler auſſi-tôt; & en moins de deux mois je le mis dans ſa derniere perfection. J'invitai

a uſſi-

auſſi-tôt toutes les Nations voiſines à y venir. Je n'eus pas beaucoup de peine à les y attirer par la beauté du païs, la fecondité des terres, la commodité d'une riviere très-marchande, le voiſinage de cent Nations differentes, la proximité de ces étangs, ou plutôt de ces petites mers, qui ouvrent le commerce à toute l'Amerique Septentrionale, depuis le fleuve S. Laurent juſqu'au Golphe de Mexique. Enfin la ſituation avantageuſe de ce nouveau Fort, qui devoit ſervir de rempart aux nouveaux habitans de ces Terres, contre l'irruption des Barbares, invitoit à y venir faire des habitations. On vit en très peu de tems plus de cinq cent cabannes bâties ſur ces bords; & en moins de deux mois il y eut un concours merveilleux de tous ces peuples differens. Cela ſeul peut facilement faire comprendre avec quelle facilité l'on pourroit humaniſer ces Sauvages, ſi l'on ſe donnoit la peine de les apprivoiſer par de petites colonies de nos Européans: car en quelque petit nombre qu'ils puſſent être, ils ſont parmi ces Barbares comme le ciment de la concorde & de la ſocieté civile.

Cependant M. de la Sale étant arrivé à Quebec, eut le chagrin de n'y pas rencontrer M. le Comte de Frontenac: il étoit repaſſé en France par ordre de la Cour. Dès ſon arrivée, il ne manqua pas d'informer toute la Ville de ſes grandes découvertes, & de la ſoûmiſſion volontaire de tant de Nations differentes à la puiſſance du Roi. On chanta le *Te Deum*, en action de graces pour cet heureux accroiſſement de gloire à la Couronne. L'empreſſement qu'avoit M. de la Sale, d'aller faire part au Roi & à ſes Miniſtres, du ſuccès de ſes voyages, l'obligea

gea à preſſer ſon départ. Il partit du Canada au commencement d'Octobre de l'an 1683. Mais avant que de faire voile, il m'envoia le Chevalier *de Bogia*, comme un homme qui lui avoit été fortement recommandé. Il vint me trouver au Fort S. Louïs : je le reçus du mieux qu'il me fut poſſible, & lui fis tous les bons traitemens que mon état me permit de lui faire.

Le vingtiéme de Mars de l'année 1684, ayant eu avis que les Iroquois, jaloux de notre établiſſement chez les Iſlinois, venoient avec des forces conſiderables, pour nous faire la guerre, j'envoyai un Exprès vers M. *de la Durontai*, Commendant au Fort de *Miſſilimachinac*, pour lui demander du ſecours. Cependant je fis faire de nouvelles fortifications au Fort, & mis le village en état de ſe défendre par de bons foſſez, des remparts, & tous les ouvrages capables d'arrêter les attaques des ennemis. Ils parurent le 28. Mars, au nombre de cinq cent. Dès leurs premieres attaques ils furent repouſſés vigoureuſement. Enfin, après un aſſez long ſiége, ils furent forcez de ſe retirer avec une perte de plus de quatre vingt des leurs, & ſans aucune perte des notres. Ils prirent quelques eſclaves des environs, pour pouvoir ſeulement ſe vanter qu'ils n'étoient pas venus ſans coup ferir, & qu'ils ne s'en retournoient pas les mains vuides. Mais comme ils étoient ſur le point de leur enlever la chevelure, ces pauvres malheureux eurent l'adreſſe de ſe ſauver de leurs mains, & vinrent nous réjoindre dans notre Fort.

Vers le 15. d'Avril, M. *de la Durontai*, & le Pere *Daloy* Jeſuite, accompagnez de ſoixante François, vinrent pour me ſecourir, mais après coup, &

& ſans aucun beſoin. Cependant M. *de la Barre* étoit arrivé à Quebec, pour y prendre la place de M. le Comte de Frontenac. Ce changement fut un coup de foudre pour toute la Nouvelle France, qui regardoit M. de Frontenac comme ſon Pere & ſon Patron ; mais il ne fut pas moins accablant pour moi. A peine ce nouveau Gouverneur, ami ou parent de M. le Chevalier *de Bogia*, fut-il arrivé, qu'il lui expedia des Lettres de Gouverneur du Fort St. Louïs, lequel avoit été commencé & achevé par mes ſoins. Il les adreſſa à M. de la Durontai, pour me les faire tenir. Celui-ci me ſignifia de la part du nouveau Gouverneur, l'ordre donné en faveur du Chevalier, pour être à ma place. Je n'eus point d'autre parti à prendre dans cette occaſion, que celui d'obéïr. Je laiſſai quelques effets conſiderables dans le Fort. J'en fis un inventaire, que le Chevalier eut la bonté de ſigner, & je partis le même jour avec ce que je pus emporter de plus important & de plus neceſſaire. Je pris d'abord le chemin de *Montreal*, & de là je me rendis à Quebec, où je n'arrivai qu'au commencement de Juillet. Je ne pus me diſpenſer d'aller faire la reverence à M. le Gouverneur & de lui rendre un compte fidéle de l'état & de l'importance de la Place, que j'avois quittée par ſon ordre ; en un mot, de la diſpoſition de toutes choſes dans ce pays. Il m'écouta favorablement, m'offrit tel autre établiſſement que je voudrois dans l'Amerique, & m'aſſura de ſa protection en tout ce qui dépendroit de lui. Je le remerciai de ſes offres, & lui dis que je me ferois toujours un très-grand plaiſir d'obéïr à ſes ordres ; mais que j'étois réſolu de ne prendre d'établiſſement qu'après le re-

retour de M. de la Sale. Ce fut à peu près tout l'entretien que nous eûmes ensemble.

Dès mon arrivée, je ne manquai pas de mander à M. de la Sale l'état de mes affaires, & de lui representer l'injure que je croiois qu'on m'avoit faite, en m'ôtant d'un poste où il m'avoit placé lui-même: à quoi j'ajoutai le danger qu'il y avoit que ces peuples, habituez depuis peu auprès du Fort, ne s'accommodant pas d'un nouveau Commandant, n'abandonnassent tout, ou ne fissent quelque desordre. J'écrivis encore à M. *de la Forêt*, mon ami, pour recommander mes intérets à notre commun protecteur. Ces Lettres firent tout l'effet que j'en avois pû esperer. J'en reçus réponse par M. de la Forêt lui-même, que je vis revenir à Quebec sur la fin de Juillet de l'année 1684. & j'eus le plaisir d'apprendre de sa bouche le favorable accueil que l'on avoit fait à la Cour à M. de la Sale, les secours que le Roi lui avoit accordez pour établir des Colonies dans les Terres nouvellement decouvertes, & son nouveau rembarquement pour le Golphe de Mexique. Mais ce qui acheva ma satisfaction, ce fut d'apprendre de lui même mon rétablissement au Fort S. Louïs, en qualité de Gouverneur & Capitaine, par une Lettre tres expresse, que M. de la Sale avoit obtenue en ma faveur de S. M. J'avoue que le plaisir de triompher de mes ennemis fit la plus grande partie de ma joye. Je m'équipai aussi-tôt d'armes, de linge, d'étoffes & de toutes les autres choses necessaires, tant pour la fortification de mon poste, que pour mettre ma Compagnie sur pied. J'employai vingt-mille francs à mon équipage, & après nous être souvent regalez à Quebec, M. de la Forêt & moi, nous partîmes ensem-

ſemble le premier jour de Novembre, lui pour *Frontenac*, dont il étoit fait Gouverneur, & moi pour les Iſlinois.

Les glaces ayant interrompu notre voyage ſur le fleuve Saint Laurent, nous fumes obligez de relacher & de paſſer l'hyver à Montreal, juſqu'au Printems de l'année ſuivante 1685. Dés le commencement d'Avril nous remontâmes le fleuve, ou je pris congé de M. de la Forêt. Je me mis en canot ſur le premier lac, juſqu'à *Niagara*, d'où, après avoir franchi le Saut, je gagnai *Miſſilimachinac*, & de là les Miamis. Enſuite étant arrivé juſqu'à l'embouchure de la Riviere des Iſlinois, je me rendis au Fort. S. Louïs, environ le 15. de Juin de la même année.

M. le Chevalier *de Bogia* m'y reçût d'abord avec toutes les marques de joye & d'amitié poſſibles. Je repondis à ces civilitez du mieux que je pûs; mais enfin après l'avoir inſtruit de l'embarquement de M. de la Sale, & de toutes les autres nouvelles, je ne pûs me diſpenſer de lui preſenter mes Lettres patentes de Capitaine & Gouverneur du Fort S. Louïs, dont le Roi m'avoit honoré. Il reçut cet ordre avec beaucoup de ſoumiſſion, me remit la place entre les mains, avec tous les effets que je lui avois confiez, m'aſſurant qu'il n'en étoit pas moins mon ſerviteur, & mon ami. Nous paſſames le reſte de la journée enſemble, & le lendemain il partit lui troiſiéme pour la ville de Quebec. Cependant les *Miamis* & les *Iſlinois* peuples voiſins, & nos amis étant broüillez enſemble pour quelques legers interêts, je fis des démarches pour les accommoder, je reçûs même de part & d'autre des ôtages & des gages de leur bonne foi.

Au

Au commencement de l'Automne, étant fort inquiet de ne point entendre parler de M. de la Sale, je me transportai à *Missilimachinac*, pour en apprendre des nouvelles. Là je sus que M. le Marquis *d'Enonville* avoit relevé M. de la Barre, en qualité de Gouverneur de la Nouvelle-France. J'eus même l'honneur de recevoir une Lettre de sa part, par laquelle il me témoignoit vouloir entrer en conference avec moi, sur le dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Iroquois. Il m'assuroit en même tems que M. de la Sale étant depuis long-tems sur mer, devoit être déja entré dans le Golphe avec quatre bons vaisseaux, que le Roi lui avoit donnez; & qu'aparamment il devoit avoir abordé à l'embouchure du *Missisipi*, ou à quelque autre bord.

Cette Lettre ne fit que redoubler la passion que j'avois de l'aller joindre. Je me mis d'abord en devoir de lui mener tout le secours que je pourrois. J'équipai une vingtaine de Canadiens, & m'étant remis en chemin vers les Islinois avec ma nouvelle recrue, j'arrivai en un mois au Fort S. Louïs. Après avoir donné ordre à tout, je laissai le commandement de la Place au Sieur *de Bellefontaine* & je partis avec 40. hommes pour le Golphe de la Mer de Mexique. Nous descendîmes notre riviere jusqu'au grand fleuve *Missisipi*, dont nous suivîmes le cours jusqu'à la mer. Nous fumes environ deux mois à faire ce voyage. Etant arrivés au bord de la Mer, ne découvrant point ce que je cherchois, ni personne qui pût m'en donner des nouvelles, j'envoyai deux canots, l'un vers l'Est, l'autre vers le Sud-Oüest, pour voir s'ils ne découvriroient rien. Ils voguerent environ 20. lieuës, d'un côté & d'autre, le long

de

de la côte, & n'ayant rien apperçu, ils furent obligez de relâcher faute d'eau douce, & revinrent nous joindre après deux jours de course, sans aucun éclairciſſement ſur ce que je ſouhaitois. Pour toute conſolation, ils m'apporterent un Marſoüin, & quelques écailles de nacre très-belles, qu'ils avoient priſes ſur un rocher. Voyant donc qu'il étoit inutile d'attendre là plus long-tems, je deliberai avec les plus ſages de la compagnie, touchant le chemin que nous prendrions pour notre retour. J'aurois ſouhaité de ſuivre la côte juſqu'à la *Menade*, eſperant par-là de découvrir toujours quelque nouveau Païs, ou de faire quelque bonne priſe: mais la plûpart furent d'avis contraire, ſoûtenant qu'il étoit plus ſûr d'aller par un chemin connu, que par un qui ne l'étoit pas, & qui d'ailleurs ne pouvoit être que trés-difficile, tant à cauſe des terres qui s'élevent ſur la côte, qu'à cauſe du grand nombre de rivieres, qui ſe déchargent dans la mer. Cela nous obligea de retourner ſur nos pas.

Avant que de nous mettre en chemin, ayant remarqué que l'arbre ſur lequel M. de la Sale avoit fait arborer la Croix, & les Armes du Roi, étoit ſur le point d'être renverſé par les groſſes eaux, & par la violence des vents, nous remontames un peu plus haut, où ayant dreſſé un grand Pillier, nous y attachames une Croix, & au deſſous un Ecuſſon de France. Nous cabannames la nuit en ce lieu. Le lendemain, qui étoit le Lundi d'après Pâques de l'année 1686. nous nous mimes en chemin, & nous ſuivimes par terre les rivages du *Miſſiſſipi*.

A la ſixiéme journée, étant arrivez chez les *Quinipiſſas*, le Chef vint au-devant de nous, & nous

nous offrit le *Calumet*. Il nous demanda pardon du mauvais accueil qu'ils nous avoient fait au dernier voyage, & nous pria de les vouloir bien recevoir au nombre de nos Alliez. Nous repondîmes d'un ton assez fier à leurs civilitez; & après nous être un peu rafraichis chez eux, nous continuames notre route. Quarante lieuës au dessus, nous découvrimes dans les terres une Nation qui nous avoit échapé dans notre premiere descente. C'étoit celle des *Oumas*, les plus braves de tous les Sauvages. Dès qu'ils nous virent, ils furent frappez d'un étonnement mêlé de respect, qui desarma toute leur ferocité, & qui les obligea de nous promettre une parfaite soumission. Ils nous donnerent de nouveaux rafraichissemens, & nous offrirent tout ce qui étoit en leur pouvoir. Ce fut dans ces Terres que nous remarquames un animal extraordinaire, qui tient du Loup & du Lion. Il a la tête & la taille d'un gros Loup, la queuë & les griffes d'un Lion: il devore toutes les bêtes, & n'attaque jamais les hommes. Quelquefois il emporte sa proie sur son dos, en mange une partie, cache l'autre sous des feüilles; mais les autres animaux l'ont en une telle horreur, qu'ils ne touchent jamais à ses restes. On appelle cet animal, *Michibichi*.

Après les *Oumas*, nous trouvâmes les *Akansas*. Toutes ces contrées sont si belles, & si enrichies des productions de la nature, que nous ne pouvions assez les admirer. Les bois d'une hauteur extraordinaire y semblent être plantez à la ligne. La campagne est couverte de bons grains de toutes sortes d'arbres fruitiers, & par tout fournie de toute sorte de gibier. On y trouve beaucoup de gros Chats sauvages, qui devo-

rent

rent tout ce qu'ils trouvent. Nos François charmez de la beauté de ce climat, me demanderent de s'y établir ; & comme notre intention n'étoit que de civiliſer les Sauvages par notre ſocieté, j'y conſentis volontiers. Je formai le plan d'une maiſon pour moi chez les *Akanças*. J'y laiſſai dix François de ma troupe, avec quatre Sauvages, pour en avancer la conſtruction ; & je leur donnai la permiſſion de s'y loger eux-mêmes, & d'y cultiver autant de terre qu'ils pourroient en défricher. Cette petite Colonie s'eſt depuis tellement accrue, qu'elle ſert d'entre-pauſe aux François qui voyagent dans ce païs. De là je continuai mon chemin le long de la Riviere des Iſlinois ; & après 3. mois de traite, j'arrivai au Fort S. Louïs, vers la S. Jean, moins fatigué de la longueur du chemin que de l'incertitude du deſtin de M. de la Sale.

Comme je n'avois pas encore rendu mes devoirs à notre nouveau Gouverneur, après avoir pris quelques jours de relâche, je partis des Iſlinois à la fin de Juin, & j'arrivai à Montréal vers le 15. de Juillet. J'allai d'abord y ſaluer M. le Gouverneur, de qui je reçûs ordre de faire publier chez nos Alliez la guerre contre les Iroquois, & de ſommer les premiers de ſe rendre au Fort S. Louïs, pour le ſuccés d'une pareille entrepriſe. Chargé de cette commiſſion, je pris bien-tôt congé de M. *d'Enonville* ; & je me rendis le 4. de Septembre chez les Iſlinois, d'où je depêchai auſſi-tôt de tous côtez divers Couriers, pour informer les Nations voiſines de notre deſſein, & les inviter à ſe trouver de bonne heure au rendez-vous. Tout le monde y fut aſſemblé ſur la fin du mois de Mars de l'an-

né

née 1686. tant *Iſlinois* que *Chouanous*, *Miamis & Loups*. Toute cette troupe faiſoit environ quatre cens hommes. J'y joignis ſoixante François de ma Compagnie, & j'en laiſſai quarante dans le Fort, ſous le commandement de M. *de Bellefontaine*. Cette petite armée campoit à un quart de lieuë du village. Là ayant fait mettre tous le monde ſous les armes, je leur declarai la volonté du Roi, & les ordres de notre Gouverneur. Je les exhortai tous à rappeller leur force & leur courage pour reprimer l'orgueil des Iroquois, nos ennemis communs. Ce diſcours fût ſuivi des acclamations de tous ces Peuples: & m'étant ſur le champ mis à leur tête, je commençai ma marche vers le canal, qui joint les deux Lacs des *Hurons* & des *Iſlinois*. Il y a en cet endroit un Fort, nommé le *Fort S. Joſeph*, qui ſert de défenſe à toutes ces petites mers. M. de la Durontai en étoit le Commandant; j'envoiai vers lui un de nos François, pour l'informer de mon arrivée. Il commanda auſſi-tôt à ſon Lieutenant de me venir joindre avec trente hommes, & le lendemain lui-même m'en amena autant. Nous campames ſur les bords de ce détroit, où il nous arrivoit des proviſions de tous côtez. Deux jours après, M. de la Forêt, Gouverneur du Fort de Frontenac, & M. *de Lude*, Commandant de celui des Miamis, vinrent nous joindre. Etant tous aſſemblez, nous tinmes conſeil de guerre, pour ſavoir quelles meſures nous prendrions. On fut d'avis de partager l'armée en deux corps, que Mrs. de la Durontai & de Lude commanderoient, l'un pour

garder les avenuës de Miſſilimachinac, & pour défendre les côtes du Lac Herié, juſqu'à Niagara, où nous avions deſſein d'achever un Fort déja commencé, pour tenir en bride les Iroquois, qui s'y étoient toujours oppoſez. Que M de la Forêt & moi commanderions l'autre, pour entrer dans les terres des Ennemis.

Les choſes ainſi diſpoſées, M. de la Durontai étant ſur les côtes de *Miſſilimachinac* trouva un gros parti des ennemis, compoſé de plus de cent hommes, tant Anglois qu'Iroquois. On peut dire que ces deux Nations, quand il s'agit d'aller en guerre contre nous, s'accordent fort bien enſemble. Il les attaqua ſi vigoureuſement, qu'il en reſta plus de la moitié ſur la place, fit quelques priſonniers, & mit le reſte en fuite. De nôtre côté, à vingt lieuës de Niagara, nous fimes rencontre d'un nombreux parti d'Anglois, d'Hurons, d'Iroquois, d'Ouabaches, qui ſous la conduite du Major *Gregoire*, portoient quantité d'eau de vie, de munitions & de marchandiſes aux habitations Iroquoiſes. Nous les chargeames; & après avoir rué la plûpart des Iroquois & des autres Sauvages, nous enlevames leur bagage & leurs marchandiſes. Nous nous rendimes les maitres de pluſieurs eſclaves, & nous emmenames priſonniers plus de 25. Anglois. Après cette petite victoire, nous continuames nôtre route vers Niagara, où nous achevames notre fort, à la vûë des Iroquois, & même au pié de leurs habitations.

Ces premiers progrès nous engagerent à deputer vers le Gouverneur, pour l'informer

mer de tout ce qui s'étoit passé. M. de la Forêt, qui voulut bien accepter cette commission, partit aussi-tôt. M. d'Enonville reçût cette nouvelle avec plaisir, en fit part à tout le Canada, nous envoya un nouveau secours de Hurons, de Pionnontans & d'Otaoüas, qui nous vinrent joindre au pié du Saut, avec une barque bien équipée. Renforcé par cette nouvelle recrûë, je m'avançai dans les terres des ennemis. Nous avions parmi nous un Iroquois, qui feignant d'être mécontent de sa Nation, paroissoit nous être fort affectionné : mais ce traître nous abandonna, pour aller se rendre à l'armée des ennemis, leur donna avis de notre marche, & les avertit des marques de nos Sauvages, pour ne pas s'y laisser tromper. Comme nous avancions toûjours, nous nous trouvâmes au-delà d'un Marais, à trois lieuës du camp des Iroquois. Là quelques uns des leurs nous dressèrent une embuscade, où nous perdîmes sept hommes, du nombre desquels étoit mon Sous-Lieutenant. Aussi-tôt nous étant ralliez, nous les repoussâmes avec vigueur; & après avoir tué plus de trente des leurs, nous les poursuivîmes jusques dans les bois : mais n'ayant pû les joindre, & ne croyant pas devoir nous engager plus avant, de peur de tomber dans quelques piéges, nous nous contentâmes de piller un de leurs villages, où nous passâmes au fil de l'épée tout ce que nous y pûmes rencontrer.

Nous campâmes là quelques jours, & l'armée commandée par Mrs. de Lude & de la Durontai se vint joindre à la notre. Le

lendemain de leur arrivée, nous ne balançâmes pas un moment à nous resoudre d'aller forcer les ennemis dans leur Camp: mais ayant été avertis de notre dessein, par leurs espions, ils ne jugerent pas à propos de nous attendre, & décamperent bien vîte. Nous trouvâmes dans leur camp quelques restes de bled d'Inde, & d'autres munitions, dont nous profitames, & nous passâmes la nuit dans leurs tentes, ou plûtôt dans leurs cabannes, la saison étant déja assez avancée. Dès le lendemain nous renvoiames nos Alliez, chacun dans ses terres, avec ordre de se rassembler à la premiere convocation. Mrs. de Lude & de la Durontai prirent la route de leur Gouvernement.

Comme j'étois en marche pour m'en aller dans le mien, je rencontrai quelques Hurons, qui me donnerent avis, que j'allois être investi par l'armée entiere des Iroquois. Il n'y avoit plus moyen de recourir à Mrs. de Lude & de la Durontai, qui s'étoient déja embarquez sur les Lacs en canot. Je fis faire alte à mes gens, & m'étant retranché le mieux qu'il me fut possible, j'envoyai sur l'heure même à Niagara, demander un prompt secours au Commandant du nouveau Fort: Par hazard M. *de la Valromé*, qui y commandoit, nous croyant aux prises avec les Iroquois nous amenoit 50. fuziliers. Celui que je lui avois envoyé l'ayant rencontré, lui dit l'état où j'étois; ce qui lui fit hâter sa marche. Son arrivée nous rassura, les ennemis parurent, nous rangeâmes notre petite armée en bataille, & nous étant avancez vers eux, à la portée du mousquet,

mouſquet, ils n'eurent pas le courage de nous attendre. Ils nous tournerent le dos, & nous les pourſuivîmes quelque tems. Il en reſta environ cent ſur la place, & le reſte ſe ſauva dans les bois. Je rappellai mes ſoldats, & ayant eſcorté une partie du chemin M. de la Valromé, je crus devoir aller hyverner à *Miſſilimachinac*, & attendre là le retour de la campagne ſuivante, en cas que la guerre continuât.

Les choſes changerent de face. Les Iroquois nous cederent leurs habitations voiſines de Niagara, firent preſent à M. le Gouverneur de leurs meilleures pelleteries, & nous promirent de ne plus inquieter les Nations qui ſeroient ſous notre protection & dans notre alliance. Ainſi la paix ayant été concluë, je repris au commencement d'Avril 1687. le chemin des Iſlinois. Je ſerois revenu très content de ma campagne, ſi l'abſence de M. de la Sale, & l'incertitude de ſa deſtinée ne m'eut point toujours inquieté. Il étoit parti de l'Amerique en 1683. & nous étions en 1687. Quatre années s'étoient preſque écoulées, ſans en avoir eu d'autres nouvelles, que celles de ſon rembarquement, ou de ſon départ de la Rochelle, pour le Golphe de Mexique, mais ſans en apprendre aucune de ſon retour. Je ne ſavois que penſer. Seroit-il peri, *diſois-je*, par quelque naufrage, ou plûtôt n'auroit-il point abordé ſur quelque rivage habité par des Barbares, qui l'auront peut-être maſſacré? Agité par ces penſées, je ne pouvois prendre aucun repos, ni tenir de route aſſurée; & me laiſſant conduire plûtôt par

mes gens, que les conduisant moi-même, j'arrivai au Fort S. Loüis, vers la fin du mois de Mai. Je fus bien surpris à mon arrivée, de trouver en ma maison M. Cavelier, frere de M. de la Sale. A la verité, je ne vis point en lui cet air ouvert & riant, qui paroît à la premiere entrevûë de deux amis, après une longue separation. Mais les premiers transports de ma joye ne me permettant pas de faire de plus longues reflexions, je l'embrassai d'abord, & lui demandai en même tems des nouvelles de son frere. A ce discours il me parut interdit. Il regarda vers le Ciel en soupirant. Je le priai avec instance de ne me rien celer. S'étant un peu rassuré, il me dit avec assez de fermeté, que M. de la Sale, son frere étoit en parfaite santé; mais que le malheureux succès de sa navigation l'avoit si fort accablé, qu'il n'avoit pas le courage de continuer sa route; que revenant à petites journées il se faisoit un plaisir de negocier avec les differentes Nations qu'il rencontroit; & que l'ayant chargé de prendre les devants pour m'informer de son arrivée, il étoit resté entre les Natches & les Akanças, pour acheter des uns & des autres des marchandises. L'assurance avec laquelle il parloit, jointe à une simplicité qui lui étoit comme naturelle, (car il étoit Prêtre,) ne me permirent pas d'entrer dans la moindre défiance. Je le priai donc de me faire le recit de son voyage, de me dire depuis quand ils s'étoient rembarquez, & en quel tems ils avoient abordé. Comme je lui ouvrois par là un fort grand champ à parler sans déguisement

sément, il me parut entrer dans ce recit avec beaucoup plus de liberté.

Il me dit d'abord que toute la Cour ayant été charmée des grandes découvertes de M. de la Sale, le Roi n'avoit nullement balancé à lui accorder des secours qu'il avoit demandez, sans parler des titres d'honneur, qui lui donnoient plus d'autorité dans ses nouveaux établissemens. Qu'ils étoient partis de France le 24. du mois de Juillet 1684. avec quatre vaisseaux très-bien équipez, & avec plus de deux cens hommes, tant soldats, qu'artisans de toutes sortes de metiers: que cependant par un excès de malheur, toute leur flotte se trouvoit reduite à quelques canots; & ce grand nombre de personnes à sept ou huit François, qui escortoient son frere dans son retour. Etonné d'un si grand revers, je ne pus m'empêcher de vouloir aprendre à fond le détail de leurs avantures. Aussi-tôt reprenant son histoire depuis le commencement de leur navigation, il me dit, qu'après quelques jours de calme, à la hauteur de S. Domingue, ils furent surpris d'une rude tempête; qu'alors un de leurs vaisseaux chargé de plus de trente mille livres en marchandise fut emporté d'un coup de vent, & ensuite enlevé par quelques pirogues Espagnoles: que le reste de la flotte alla mouiller à un bord de cette même Isle, où ils se refirent bien-tôt par les nouvelles provisions qu'ils y chargerene, & les marchandises qu'ils y acheterent; mais que leurs gens s'y étant un peu trop licentiez, y avoient contracté de très-fâcheuses maladies: que de là ayant vogué vers les Isles

de *Caimant*, ils allerent faire eau à l'Iſle de *Cuba*, où ayant trouvé à l'abandon pluſieurs tonneaux de vin d'Eſpagne, de bonne eau de vie, du ſucre & du blé d'Inde, ils enleverent tout, & firent ſur les Eſpagnois une repriſe qui les conſola de tout ce que ceux ci leur avoient pris auparavant: qu'enſuite après s'être bien munis de toutes choſes, ils remirent à la voile; & qu'ayant toujours eu un vent très-favorable, ils étoient entrez dans le Golphe de la Mer de Mexique; mais qu'ayant trouvé des courans très-rapides, & des écueils très-frequens, ils furent obligez de tenir le large; ce qui empêcha M. de la Sale de rencontrer au juſte le point de hauteur pour l'embouchure du *Miſſiſſipi*; de ſorte que pour ne pas s'expoſer à de plus grands perils, il alla prendre terre à la Baïe du S. Eſprit, cinquante lieuës au deſſous du fleuve qu'ils cherchoient. Mais que deux jours après, dans l'eſperance de le trouver, ils remonterent ſur leurs vaiſſeaux, & reprenant toujours le large, pour éviter les bancs & les écueils, ils allerent enfin aborder beaucoup plus haut, à une Baye qu'on a depuis nommée *la Baye S. Louis*. Cette Baye eſt d'une profondeur aſſez commode pour un Port, mais l'abordage en eſt perilleux, tant à cauſe des bancs qui l'environnent, qu'à cauſe des rochers dont elle eſt bordée. Ce n'eut été rien pour nous, *continua-t-il*, d'avoir manqué l'entrée du fleuve; car après avoir une fois abordé ſi près de ſon embouchure, il n'eut pas été difficile de la trouver, du moins par terre; d'y bâtir un havre, pour ne pas s'y tromper

une

une autre fois, & d'y conſtruire un Port pratiquable. Mais le malheur voulut qu'après que M. *de Beaujeu* qui commandoit un de nos trois vaiſſeaux nous eut mis à bord, nos deux autres s'y perdirent, tant par la méchante manœuvre du Pilote, que par la negligence des Matelots. Le premier échoüa à l'entrée de la Baye contre un banc de ſable, d'où, quelque ſecours que nous y pûmes apporter, il nous fut impoſſible de le retirer. Nous eûmes, à la verité, la conſolation d'en ſauver l'équipage, & nos meilleurs effets. L'autre fut briſé dans le Port même contre un rocher, avec perte de la plûpart de nos Matelots. Heureuſement nous en avions débarqué toutes nos proviſions & nos marchandiſes. D'ailleurs la plûpart de notre monde & de nos effets avoient été mis à terre par M. *de Beaujeu*, qui, après avoir été le témoin de nos deſordres, tourna les voiles pour s'en retourner en France. Tel fut le deſtin de notre flotte. A compter depuis le 24. Juillet 1684. jour de notre départ de la Rochelle, juſqu'au 18. Fevrier de l'année ſuivante 1685. que nous debarquâmes à la Baye S. Louïs, il s'étoit paſſé environ ſept mois. Mon frere ayant recueilli les débris de nos vaiſſeaux, après avoir reconnu la ſituation avantageuſe du Païs à l'embouchure d'une très-belle Riviere, nommée la *Riviere aux Vaches*, au milieu de pluſieurs autres, qui viennent ſe jetter dans la même Baye, & d'un grand nombre de Nations; les environs charmans par la beauté des terres, l'abondance des fruits, & la multitude des Beſtiaux, ne balança pas un

moment à s'y faire une habitation. Il dreſſa d'abord le plan d'un Fort, en deſſina le circuit, & fit mettre la main à l'œuvre. La neceſſité de ſe loger, jointe à la commodité du bois & du ciment, fit ſi fort avancer l'ouvrage, qu'il fut conſommé en moins de deux mois. Cependant M. de la Sale, plus impatient que jamais de retrouver le Miſſiſſipi, couroit de part & d'autre pour le reconnoître, & comme tout ce Païs eſt coupé par beaucoup de rivieres qui ſe jettent d'eſpace en eſpace dans la Baye, il faiſoit ſes courſes, tantôt à pié, tantôt en canot, accompagné de dix ou douze François armez de bons fuzils. Il trouvoit de diſtance en diſtance des habitations de Sauvages, & par tout abondance des choſes neceſſaires à la vie, juſqu'à des volailles domeſtiques. Enfin, après 15. jours de recherche, il rencontra un grand fleuve. Il en ſuivit le courant durant ſept ou huit lieuës, juſqu'à ſon embouchure dans la mer, & reconnut que c'étoit juſtement celui qu'il avoit tant cherché, & dont il n'avoit pû rencontrer l'embouchure. Il prit encore une fois ſa hauteur pour ne plus la manquer, en cas qu'il revint une autre fois par le Golphe. Content de l'avoir trouvé & plus ſatisfait encore de la fecondité des campagnes qui l'environnent, il revint à la Colonie naiſſante: mais par un ſurcroît d'affliction, il trouva que les uns avoient ſuccombé à la langueur de ces maladies qu'ils avoient contractées à *S. Domingue;* & que plus de 40. avoient été égorgez par les Sauvages. Cette perte le toucha ſenſiblement; mais s'étant fortifié contre

contre ſa douleur, il appella ceux qui reſtoient: (leur nombre n'alloit pas à cent.) Il les encouragea, les exhorta à faire ſi bien par leur travail, par leur concorde, par leur induſtrie, & par leur bonne conduite avec ces Barbares, qu'ils puſſent profiter des richeſſes que la Nature leur preſentoit avec abondance. Comme les nouvelles découvertes paroiſſoient à M. de la Sale des Provinces conquiſes, & que toutes les pertes qu'il pouvoit faire ne lui ſembloient rien en comparaiſon d'une Nation volontairement ſoumiſe, il chercha à ſe conſoler par de nouveaux voyages. Ainſi ayant pris une nouvelle réſolution, il voulut aller reconnoître ces vaſtes contrées, qui ſont entre le Miſſiſſipi & le Golphe de Mexique, vers le Sud-Eſt.

Le 22. d'Avril de l'année 1685. il partit de la Baye S. Louïs pour cette nouvelle traite. Il ne prit avec lui que vingt hommes en-tout, au nombre deſquels étoient nos deux neveux Cavelier, & de Moranget, un Pere Recollet & moi. Nous avions pour tout équipage deux canots, & deux traîneaux, pour porter nos proviſions & nos marchandiſes.

Le premier jour, nous paſſames plus de vingt rivieres, dont les environs nous paroiſſoient un Païs enchanté, & au travers de peuples bien faiſans, qui ne nous refuſoient rien. Ce que nous trouvâmes de particulier dans ces contrées, c'eſt que parmi le bétail à corne, nous aperçûmes dans les prairies grand nombre de Chevaux, mais ſi farouches, qu'on ne pouvoit les approcher. Dès la ſeconde journée, nous cem-

mençâmes à vivre sur la chasse. Nous tuâmes sur le soir un chevreuil, & nous cabannâmes cette nuit en pleine campagne au milieu d'un petit retranchement. Cette nuit nous nous fimes une loi de prendre de pareilles precautions, en quelque endroit que nous pussions nous trouver. Le troisiéme jour nous trouvâmes sur le midi, quatre Cavaliers qui nous accosterent très humainement. Ils nous demanderent qui nous étions & où nous allions. Nous leur declarâmes que nous étions *François*, & que nous ne voyagions dans ces Terres, que dans l'intention de reconnoître les diverses Nations de l'Amerique, & de leur offrir la protection du Roi de France : que s'ils vouloient se soumettre à sa puissance, ils ressentiroient bientôt des effets de sa protection par le moyen de ses vaisseaux. Eux de leur côté, nous prierent aussi-tôt de vouloir accepter leurs maisons, & de les suivre jusques dans leur village. Nous y consentimes avec plaisir, & nous y fumes bien reçûs & bien regalez.

C'étoit la Nation des *Quoaquis*, ou des *Mabis*. Les hommes & les femmes sont fort bazannez. Ils ont les cheveux noirs & assez beaux, le visage plat, les yeux grands, noirs, bien fendus ; les dents très-blanches, le nez écaché, D'ailleurs leur taille est libre & dégagée, Les hommes sont vétus de corselets d'un double cuir, à l'épreuve de la fléche. Ils portent depuis la ceinture jusqu'au genou une espéce de ringrave de peau d'ours, de cerf, ou de loup ; leur tête est couverte d'une maniere de turban fait des mêmes peaux. Ils ont des bottines de peaux

de

de bœuf, d'élan, ou de cheval très-bien paſſées. Pour leur équipage à cheval, outre leurs corſelets, leurs bottines, & leurs boucliers couverts des peaux les plus dures, ils ont des ſelles faites de pluſieurs cuirs, ajuſtez & collez les uns ſur les autres, des brides comme les notres, des étriers de bois, & les mords de dents d'ours ou de loup. A l'égard des femmes, elles portent en guiſe de chapeau un tiſſu de jonc ou de cannes différemment colloré; leurs cheveux ſont tantôt cordonnez, tantôt nouez. Leur corps eſt couvert d'une veſte d'un tiſſu très-fin juſqu'à demi-cuiſſe. Elles ſont chauſſées à peu près comme les hommes, avec des bottines à fleur de jambe.

Nous ne fimes que coucher chez eux, mais toujours ſur nos gardes, en nous relevant de ſentinelle de tems en tems. Le lendemain, les principaux nous vinrent trouver avec quelques preſens de blé d'Inde, pour nous aſſurer qu'ils ſeroient toujours bien aiſes de vivre dans notre alliance, & ſous les loix du Prince que nous reconnoiſſions. De notre côté nous leur fimes preſent de quelques couteaux, & de quelques braſſes de raſſade pour leurs femmes. Après quoi nous primes congé d'eux, & nous remimes en chemin.

A demi lieuës de là, nous nous trouvâmes ſur les bords d'une très-belle Riviere, que nous nommâmes *Riber*, du nom d'un homme de notre ſuite qui s'y noya. Sur les bords paiſſent de nombreux troupeaux de *Cibolas*. Nous en tuâmes dans un mo-

ment trois, que nous fimes boucanner pour nous servir de provision.

A une lieuë de cette Riviere, nous en remontâmes une autre beaucoup plus rapide, à qui nous donnâmes le nom de *Hiens*, nom d'un Allemand de notre compagnie, qui demeura trois jours perdu aux environs, pour s'être trop avant engagé dans les bois, par le plaisir de la chasse. Ainsi continuant notre course, tantôt dans des plaines, tantôt au travers des ravines & des rivieres, que nous passions avec nos canots, nous tombâmes au milieu d'une Nation assez extraordinaire, qu'on appelle les *Biscatonges*. Nous leur donnâmes le nom de *Pleureurs*; parce qu'à la premiere approche des Etrangers, tout ce peuple, tant hommes que femmes, se met à pleurer amerement. La raison en est assez particuliere; ces pauvres gens s'imaginent, dit-on, que leurs parens ou amis decedez sont allez en voyage; & comme ils en attendent toujours le retour, l'abord des nouveaux-venus renouvelle leur idée: mais comme ils ne retrouvent pas en eux ceux qu'ils regrettent, leur arrivée ne fait qu'augmenter leur douleur. Ce qu'il y a de plaisant, & peut-être d'assez raisonnable dans cette croyance, c'est qu'ils pleurent beaucoup plus à la naissance de leurs enfans, qu'à leur decés; parce qu'ils ne regardent la mort que comme un voyage, dont on revient après un tems; mais qu'ils regardent leur naissance comme une entrée dans un champ de perils & de malheurs. Quoi qu'il en soit, ces larmes étant passées, ce ne fut parmi tout ce peuple qu'un visage serain, ca-

careſſant & rempli de tendeſſe. On nous conduiſit dans des cabannes très proprement nattées, où l'on nous offrit du bœuf & du cerf boucanné, avec de la *Sagamite*, leur pain ordinaire, qu'ils font avec une racine nommée *Toquo*, eſpéce de ronce. On la lave, la ſeche, la broye, & on en fait une pâte, qui étant cuite eſt d'un fort bon goût, mais aſtringente. Nous joignimes à leur regal un peu de notre eau de vie, & nous leur en donnâmes deux petites bouteilles. Ils nous firent preſent de pluſieurs peaux bien paſſées, qui nous ſervirent à faire de bons ſouliers. Ces peuples n'adorent que le Soleil, & c'eſt la Divinité de toutes ces Nations. A propos de quoi, nous leur dimes que notre Prince étoit le Soleil des autres Rois; que ſon éclat ſe repand dans toute l'Europe, & même dans pluſieurs contrées de l'Amerique; que s'ils ſe ſoumettoient à ſa puiſſance, ils ſentiroient bien-tôt quelques effets de ſa grandeur & de ſa bienveillance. Ils ſe ſoumirent volontiers, & nous jurerent amitié.

Ayant paſſé deux jours chez cette Nation pleureuſe, nous nous remimes en chemin. La premiere journée nous fimes dix grandes lieuës, preſque toujours dans les bois. Enſuite nous nous trouvâmes à la vûë d'un grand village, à l'entrée duquel nous apperçûmes un gros Chevreuil, qu'un *Chaouanous* de notre ſuite tira, & tua d'un coup de fuſil. L'éclat du bruit & de la flamme en parut ſi terrible à ſes Habitans, qu'au premier aſpect de nôtre troupe & de nos armes, ils prirent tous l'épouvante & la fuite.

Le

Le Chef & trois de ſes enfans s'étant montrez plus fermes, les firent revenir de leur terreur. Ils s'avançerent vers nous, nous offrirent quelques rafraichiſſemens, & quelques-unes de leurs cabannes pour y paſſer la nuit, mais mon frere n'ayant pas jugé à propos de s'y fier, nous cabannâmes un peu à l'écart, ſelon notre coutume : heureux d'avoir pris cette précaution. Car le lendemain à la pointe du jour, nous apperçumes un grand nombre de cette canaille cachée dans des cannes avec des fléches. Auſſi-tôt M. de la Sale les ayant fait coucher en jouë les obligea à demander quartier. Ils en furent quittes pour quelque proviſion de blé d'Inde, que les fils de leur Chef nous apporterent, & nous primes auſſi-tôt le parti de décamper.

A ſix lieuës de là, nous rencontrames une autre habitation de plus de trois cent cabannes, habitées par les *Chinonoas*; ils nous firent un accueil très-favorable. Toutes ces contrées ſont preſque ſur la côte Orientale de la Mer de Mexique. Les Eſpagnols paſſent juſques dans leurs terres, & leur font de très-cruelles vexations. Ces Sauvages ſurent d'abord nous diſtinguer d'avec eux par notre air, notre langage, nos manieres; & l'horreur qu'ils avoient conçûë contre tous ceux de cette Nation ne fit que redoubler leur amitié pour nous. Nous ne tardâmes pas à leur faire entendre que les Eſpagnols & nous n'étions gueres d'accord enſemble, & qu'ils étoient nos ennemis jurez. Sur quoi nous ayant offert tout ce qui étoit en leur pouvoir, ils nous prierent de vou-

vouloir nous unir avec eux, pour leur aller faire la guerre. Nous leur dîmes que nous n'étions pas pour lors en cet état, mais que nous pourrions bientôt revenir les joindre en plus grand nombre pour les seconder : de sorte qu'ayant passé fort tranquillement la nuit chez eux, nous nous retirames le lendemain chargés de beaucoup de blé d'Inde & de très-belles peaux.

A peine eumes nous avancé une lieuë dans notre route, qu'un nommé *Nica*, de notre suite, se sentit piqué d'une vipere. Il fit aussi-tôt un fort grand cri ; & en moins d'un demi quart d'heure, son corps s'enfla prodigieusement, & devint tout livide. On fit d'abord de grandes incisions sur la playe. Nous la trottâmes avec de l'eau de vie, & du sel de vipere ; nous lui donnâmes de l'orvietan, & après deux jours, il se trouva parfaitement gueri. Nous étant remis en chemin, nous nous trouvames, après deux jours de marche, sur le bord d'une riviere très-rapide. Il fallut la passer, & nous étions sans canot ; parce que les notres prenant l'eau de tous côtez, nous avions été forcez de les abandonner. Nous n'eumes point d'autre expedient que de faire un cayeu de cannes & de plusieurs branches d'arbres entrelassées & couvertes de nos meilleures peaux. Mon frere & nos deux neveux se mirent dessus avec deux Sauvages pour le conduire ; & je restai avec le reste de nos gens sur le rivage. A peine furent-ils au fort du courant, que la rapidité de l'eau les emporta dans un moment, & les fit disparoître à notre vûë. Par un bonheur singulier le cayeu

fu

fut arrêté à une grande demi lieuë de là par un gros arbre qui flottoit ſur l'eau à demi déraciné. Ses branches qu'on accrocha avec le ſecours de quelques perches, leur donnerent moyen de gagner le bord; ſans quoi infailliblement la rapidité du fleuve les eut emportés à la mer. Cependant nous étions fort en peine de ce qu'ils étoient devenus. Nous ſuivimes toujours notre bord, portant nos yeux auſſi loin que nous pouvions, & criant de toutes nos forces pour tacher de les rappeller, ou pour les découvrir. Nous fumes un jour & une nuit dans ces inquiétudes: le lendemain nous recommençâmes le même train. A la fin ils nous repondirent, & nous les apperçûmes de l'autre côté: c'étoit une neceſſité de les aller joindre, & pour cela il faloit nous expoſer au même danger. Nous fimes un nouveau cayeu, car le premier s'étoit tout délié, & ne tenoit plus à rien; nous le fimes beaucoup plus fort que l'autre; & nous étant munis de bonnes perches, nous paſſames tous à diverſes repriſes fort heureuſement. Toute la troupe s'étant ainſi réünie, nous pourſuivimes notre route ſous la conduite de mon frere, qui n'avoit d'autre bouſſole que ſon genie. Un de nos chaſſeurs s'écarta pour chaſſer, nous le perdimes durant un jour, & le lendemain nous le revimes chargé de deux chevreuils boucannez. Il venoit d'en tuer un autre qu'il avoit laiſſé à un demi quart de lieuë. Après nous avoir abandonné les deux, il alla ſur ſes pas avec un *Abenaguis*, chercher l'autre; & nous l'ayant apporté, nous nous regalâmes d'une partie de

ſa

ſa chaſſe, & gardâmes le reſte pour notre proviſion.

Ayant paſſé de là dans des terres plus peuplées, après ſix ou ſept lieuës de marche, nous vimes venir à nous un Sauvage à cheval avec une femme en croupe, ſuivi de quatre eſclaves fort bien montez. Cet homme nous aborda, s'informa qui nous étions, & de ce que nous cherchions en ce païs. Mon frére lui fit entendre tant par lui-même, que par les Sauvages de ſa ſuite, que nous étions *François*, & que notre intention n'étoit que d'offrir à tout le peuple de leur Continent, juſqu'à la Mer de Mexique, nôtre alliance, & la protection du Roi de France. Ce Sauvage mit auſſi-tôt pié à terre, offrit ſon cheval à mon frere, le força même de l'accepter & de vouloir venir dans leur habitation; l'aſſurant qu'il y ſeroit très-bien reçû. Mon frere, après l'avoir remercié de ſes honnêtetez, lui fit connoître, qu'avant que faire cette démarche, il ſeroit bien aiſe d'aprendre le ſentiment de toute ſa Nation par un Envoyé de ſa part. Le Sauvage reçût cette reponſe de bonne grace; & par un ſurcroit de civilité lui laiſſa ſa femme & un de ſes eſclaves en ôtage. Mon frere lui donna ſon Neveu *Cavelier* & deux *Chaouanous*. Le Sauvage monta ſur le cheval d'un de ſes eſclaves, & mon Neveu Cavelier ſur celui qui avoit été donné à mon frere. Le lendemain notre Envoyé revint avec nos deux *Chaouanous*, montez chacun ſur un beau cheval, l'un & l'autre chargez de toutes ſortes de proviſions, & fit un rapport auſſi agréable que ſurprenant du bon

ac-

accueil qu'il avoit reçû de ce Peuple, qu'on nomme *Cenis*. Leur habitation a 20. lieuës d'étendue, elle eſt diviſée en pluſieurs hameaux, près l'un de l'autre. Leurs cabannes ont quarante ou cinquante piés de hauteur, faites de groſſes branches d'arbres, qui ſe rejoignant par enhaut forment une eſpéce de voute. Le dedans eſt très-bien natté, & d'une propreté charmante.

M. de la Sale informé de leurs bonnes intentions ne manqua pas de s'y tranſporter le lendemain. A deux cens pas du village il vit venir au devant de lui des principaux de la Nation empanachez, & couverts de leurs plus riches peaux. Mon frere les reçût à la tête de ſa Compagnie. Le premier abord s'étant paſſé en civilitez reciproques, il fut conduit par le Chef juſqu'au village, au travers d'une très-belle jeuneſſe, & parmi un très-grand concours de peuple. On l'emmena lui & ſa troupe dans un quartier qui ſembloit faire un hameau à part. On nous y regala très-bien. Le Chef convaincu de la magnificence de notre Prince, par les éloges que lui en fit M. de la Sale, le reconnut comme ſon Souverain, & fit à mon frere un préſent de ſix bons chevaux, & de ſes plus belles peaux. M. de la Sale lui donna des haches, & quelques étuis de ciſeaux, des couteaux, & des raſoirs, qu'il reçut avec toute la joye imaginable. Il y avoit en ce tems-là chez eux des Ambaſſadeurs d'une Nation appellée les *Choumans*. Le ſujet de leur Ambaſſade étoit une ligue qu'ils prétendoient former entre eux, pour faire la guerre aux Eſpagnols, leurs tirans

&

& leurs perſecuteurs. Ils nous rendirent viſite, & nous convierent de vouloir y entrer. Nous leur donnâmes parole de nous joindre avec eux après notre voyage, & ils nous jurerent, comme les autres, une amitié inviolable.

Les *Naſſonis* ſont à une journée des *Cenis*. Nous paſſâmes juſques chez eux. Nous en reçûmes un pareil traitement, une même reconnoiſſance, & une même proteſtation d'amitié, ils ont tous une égale antipatie pour les Eſpagnols. Leurs pâturages ſont remplis de Chevaux & de Bœufs. On voit dans toutes leurs familles de gros chapons, des poulets, & de gros pigeons d'Inde. Nous reconnumes chez eux, auſſi bien que chez les *Cenis*, quelque teinture de notre Religion. Les uns y faiſoient le ſigne de la Croix; les autres nous exprimoient par certaines marques le S. Sacrifice de la Meſſe. Nous vîmes bien que c'étoit l'effet de quelques Miſſions Eſpagnoles: mais il n'y a point de doute que le fruit n'en fut beaucoup plus grand, ſi ces premieres ſemences de la Religion leur avoient été inſpirées par des perſonnes qui leur fuſſent moins odieuſes. En effet, notre Pere Recolet, avec quelques Images, quelques Croix, & quelques *Agnus Dei*, qu'il diſtribua aux uns & aux autres, leur faiſoit concevoir & croire tout ce qu'il leur enſeignoit: tant ces peuples ſont dociles.

Au milieu de toutes les ſatisfactions que nous avions ſujet d'avoir parmi ces Sauvages, nous y eumes deux fâcheux contretems. L'un fut la deſertion de quatre de nos François,

& l'autre la maladie de mon frere. A l'égard de ces quatre deſerteurs, on ne ſait ſi entrainez par la beauté de ces contrées, ils allerent chercher à s'établir chez quelques-unes des ces Nations voiſines; ou ſi attirez par les flateuſes amorces des Sauvageſſes ils s'en retournerent chez les *Cenis*, ou s'ils ſe retirerent chez les *Naſſonis*. La vérité eſt que depuis qu'ils ſe virent en poſſeſſion d'un cheval ils ne crurent plus être parmi les Sauvages. On ne put plus les retenir, & nous n'entendimes plus parler d'eux.

Pour la maladie de mon frere, ce fut aſſurement une ſuite du chagrin que la deſertion de ſes gens lui cauſa. Il tomba malade le 24. d'Août de l'année 1685. après trois mois de courſe, & à deux cent lieues de la Baye de S. Louïs. Sa maladie fut preſque en même tems ſuivie de celle de *Maranget* notre Neveu. Nous eumes dans cette affliction la conſolation de trouver parmi les Sauvages tous les ſecours que nous aurions pû trouver en Europe, excepté des Medecins. Nous avions tout ce que nous pouvions deſirer, le veau, le mouton, des poules, des pigeons, des ramiers; & avec tout cela, toutes ſortes de bonnes herbes, tant pour les bouillons, que pour les ptiſannes, & autres remedes néceſſaires aux malades. Nous avions avec nous deux Chirurgiens, qui nous furent d'un grand ſecours. Les Sauvages mêmes, tant hommes que femmes, nous donnerent du Gibier, de la viande, des volailles. En un mot, graces à la bonté du Ciel & à nos ſoins, nos deux malades recouvrerent leur ſan-

ſanté, après un mois de maladie. Dès que leurs forces furent rétablies, mon frere croyant devoir s'en tenir à ſes dernieres découvertes, & ne pouvant même s'engager plus avant ſans rencontrer les Terres des Eſpagnols ; d'où, ſelon toutes les apparences, nous ne ſerions jamais revenus, prit le parti de s'en retourner en ſa nouvelle Colonie.

Nous nous remimes en marche vers la fin du mois de Septembre 1685. L'avantage que nous eumes dans notre route fut de nous en retourner à cheval, au lieu que nous étions venus à pié. Ce qu'il y eut de ſurprenant dans cette nouvelle voiture, c'eſt que nos chevaux, ſans être ferrez, avoient le pié ſi bon, qu'ils franchiſſoient tout, & la bouche ſi fine, qu'ils obéiſſoient à la bride, comme s'ils y avoient été dreſſez. Chacun de nous étoit raiſonnablement monté, & les chevaux que nous avions de reſte nous ſervoient ou de relais, ou de chevaux de charge, pour porter nos munitions, nos canots & notre équipage, ce qui nous fut d'un fort grand ſoulagement. Cependant comme les choſes les plus utiles ſont quelquefois les plus funeſtes, ſoit par le hazard, ſoit par le manque d'adreſſe, il arriva qu'un de nos chevaux fut la cauſe de la perte d'un de nos Sauvages. Sur les bords de *la Maligne*, cette riviere ſur laquelle mon frere courut riſque de ſe perdre, un cheval s'étant cabré à la vuë d'un gros Crocodile, jetta ſon cavalier dans l'eau. A peine fut-il tombé, que cette bête avide l'entraîna & le devora à nos yeux. Ce ſpectacle nous cauſa une très-grande douleur ; mais il eſt mal

aiſé

aiſé que dans les voyages de long cours, il n'arrive à ceux qui les entreprennent, quelque accident funeſte. Le plus ſûr eſt de s'y preparer, en donnant ordre à ſa conſcience, & en ſe remettant entre les mains du Dieu tout-puiſſant, qui nous guide & nous conſerve.

Ce malheur étant ſans remede, nous continuames notre chemin; & après trois mois de marche, nous arrivâmes au commencement de Janvier de l'année 1686. à la Baye S. Louïs. Aux premieres approches de notre Colonie, nous apperçûmes que tous les environs en étoient défrichez, & même très-bien cultivez. Nous y trouvames grand nombre de femmes, & les Habitations remplies de nouvelles familles. Chaque famille avoit ſes petites proviſions, ſon jardin & ſes poſſeſſions; en un mot, tout y promettoit un heureux accroiſſement, & une nombreuſe multiplication. Mon frere y fut reçû comme le pere commun de ce peuple naiſſant, & nous eumes un grand plaiſir de voir ces commencemens de ſocieté de nos François avec les Sauvages, & le bon uſage que chacun faiſoit des avantages de ce nouvel établiſſement.

Comme la preſence de mon frere étoit neceſſaire en ce païs, tant pour la conſommation du Fort, que pour donner quelque reglement à ce nouveau peuple; nous y ſejournames encore environ trois mois. Ce tems étant écoulé, il reſolut de repaſſer en France, pour obtenir de nouveaux ſecours de la Cour, & pour demander quelques renforts d'artiſans & de laboureurs, tant en fa-

faveur de cette derniere Colonie, que pour toutes les autres qui ſont repandues en divers endroits de l'Amerique Septentrionale. Ayant donc pris congé, il partit accompagné de vingt François pour le Canada, & prit la route vers les Iſlinois par les terres, ſur la fin du Mois de Mars de l'année 1686.

Cette route, quoique la plus penible, ſervit à reconnoître le cours des rivieres, dont nous n'avions vû que l'embouchure, en deſcendant le *Miſſiſipi*, à obſerver de plus près tous les peuples qui en habitent les bords & à contracter avec eux de nouvelles alliances. Nous traverſames d'abord la *Riviere aux Cannes*, ainſi nommée, à cauſe du grand nombre de Canards, dont elle eſt couverte. Après celle ci nous paſſâmes *la Sabloniere*, qui n'a pour lit qu'une vaſte campagne ſabloneuſe, enſuite le *Robec*, dont les rivages ſont habitez par des peuples qui parlent tous du goſier, après celle-ci *la Maligne*, aux environs de laquelle ſont les *Quanotinos*, Peuple auſſi redoutable aux Iroquois par leur valeur, que par leur cruanté. Car outre qu'ils les combattent ſans quartier, ils ſe font une loi d'en brûler autant qu'ils en peuvent prendre. Allant toujours plus avant, nous trouvâmes les *Taracha*, les *Cappa*, les *Palaqueſſons*, tous ennemis declarez des Eſpagnols.

Je n'entrerai pas dans un plus ample détail des particularitez de ces Nations, & de ces Contrées. Je me contenterai de dire, que bien que ces païs ſoient beaux generalement parlant; on remarque en chacun d'eux ſon abondance & ſa beauté particuliere.

Les uns abondent en blé d'Inde, dont on fait de la bouillie; les autres en *Toquo*; les autres en *Caſſave*, dont on fait une eſpece de pain. On voit une multitude innombrable de *Cibolas* chez les Peuples qui approchent le plus de la mer. Les *Caſtors* ſont par troupes chez les *Ouadiches*, les *Ouabaches*, les *Akanças*, les *Iroquois*, & en beaucoup d'autres Cantons de l'Amerique. Les *Ours* ſont très-frequens dans les Pays du Nort. Pour des chevaux, on n'en voit que chez les Peuples voiſins des Eſpagnols; mais preſque par tout on voit de *Orignaocs*, des cerfs, des élans, des loups, tant cerviers que communs, de gros béliers, des moutous & des brebis, qui ont une ſoie beaucoup plus fine que les notres.

Ce fut au travers de toutes ces Plaines, que nous reconnumes une infinité de Sauvages, qui nous reçûrent tous avec beaucoup d'humanité, & avec une entiere ſoumiſſion aux loix de notre Monarque. Nous trouvant entre les *Palaqueſſons*, & les *Ouadiches*, les proviſions nous manquerent. Nous eumes recours à la chaſſe; trois ou quatre de nos chaſſeurs ſe détacherent de la troupe pour aller dans les bois. Ils n'y furent pas long-tems ſans rapporter du gibier. La beauté du pays ſitué entre deux Nations très affectionnées pour la notre; la campagne abondante en blé d'Inde, en toutes ſortes de fruits & de gibier, les pâturages remplis de bétail de toute eſpece, & ſur tout de chevaux: tous ces grands avantages firent naître à mon frere l'envie d'y faire un établiſſement. Dans cette penſée, il trouva

à

à propos de me faire prendre les devants vers les Islinois, tant pour vous informer de son arrivée, que pour d'autres raison que je vous dirai dans la suite. Il me donna le Pere *Anastase* Cavelier nom neveu, M. *de la Marne*, quatre autres François; & deux esclaves pour me servir d'interpretes, avec deux canots, deux chevaux de charge, & nos munitions necessaires. Nons nous separames le 15. Mai de l'année 1686. & nous primes notre chemin par les terres, tant pour la commodité de nos chevaux, que pour les frequens secours que nous tirions de Sauvages, autant zelez pour nous, qu'ils sont ennemis des Iroquois & des Espagnols.

Dès la premiere journée, nous allames coucher chez les *Ouadiches*, qui nous reçurent à bras ouverts, & qui nous inviterent à nous joindre avec eux pour faire la guerre aux Espagnols. Ils nous assurerent qu'il y avoit beaucoup d'or & d'argent chez eux: qu'ils nous abandonneroient volontiers toutes ces richesses, & qu'ils ne prétendoient s'en reserver que les femmes & les enfans pour en faire des esclaves. Quelque peu d'amitié que nous eussions pour les Espagnols; nous ne laissames pas de sentir de la repugnance à cette proposition. Nous ne pumes consentir que des Chrétiens devinssent esclaves des Sauvages. Pour colorer notre refus, nous leur repondimes que nous n'étions pas en nombre suffisant pour leur être de quelque secours dans cette guerre; mais que nous allions trouver le Capitaine *Tonti*, à qui nous ne manquerions pas de representer les mêmes conditions qu'ils

nous offroient, & que ſans doute il les accepteroit. Cette réponſe les ſatisfit. Ils nous donnerent des vivres en abondance, & nous logeames dans leurs meilleures cabannes. Le lendemain nous pourſuivimes notre route vers les *Cenis* & les *Naſſonis*. Ceux ci nous donnerent des guides pour nous conduire juſques chez les *Nabiri*; & ceux-ci pour aller juſques chez les *Naauſi*. Nous fumes également bien reçus de tous ces Peuples; & nous trouvames par tout les mêmes diſpoſitions à vivre dans notre alliance, & ſous la protection de notre Prince.

Les Terres y ſont fertiles, & le climat heureux pour la vigne: les ſeps y viennent d'eux-mêmes. On voit parmi les ormes le raiſin fleurir, & croître à l'ombre de leurs feuillages. On ne ſauroit faire trois lieues qu'on ne rencontre quelque ruiſſeau, ou quelque riviere. Les Caſtors y ſont par troupes. Tous ces peuples generalement y adorent le Soleil, & n'ont d'autre couverture qu'un certain tiſſu de jonc, ou des nattes très-fines qu'ils bigarrent de certaines peintures du Soleil, d'oiſeaux, & de fleurs. Pour armes ils ne connoiſſent que l'arc & la fléche. Un coup de fuſil ou de piſtolet leur paroît un coup de foudre précedé par ſon éclair.

Nous paſſames des *Naauſi* chez les *Cadodaches*. Nous y fumes très-bien reçûs. Les Principaux de la Nation vinrent au devant de nous. On nous conduiſit entre deux rangs de la jeuneſſe armée, juſques dans des cabannes très propres. Le reſte du regal fut auſſi groteſque que ſauvage. Des

ſem-

femmes bazannées, mais très-bien faites, & à demi-nuës nous laverent les piés dans des auges de bois. On nous servit de differens mets très-bien apprêtez. Outre la bouillie & le Cerf boucanné, mêts ordinaires à tous ces Peuples, on nous presenta un grand rôti de poulets d'Inde, d'oyes, de canards, de ramiers; sans y oublier les pigeons à la grillade. Parmi cette grande réjouïssance, il nous arriva un mortel déplaisir. Comme les chaleurs étoient grandes, tant à raison du climat que de la saison, M. *de la Marne* eut envie de s'aller baigner dans une riviere, qui passe le long du village. Pour cet effet il chercha un lieu à l'ombre, pour y prendre tranquillement le bain. L'ayant trouvé, il se jetta à l'eau; mais par malheur il tomba dans un abîme, où il fut englouti à l'instant même. Quelque tems après, ne le voyant point revenir, nous voulumes nous approcher du lieu où il n'étoit déja plus. Nous eûmes la pensée que peut-être quelque Crocodile l'auroit dévoré; mais des gens du lieu ayant vû l'endroit où il s'étoit jetté, ne douterent plus qu'il ne se fut perdu dans ce gouffre. En effet l'ayant péché sur l'heure même, on le retira tout défiguré. Je ne puis assez exprimer quel fut notre regret à la vûë d'un si triste spectacle. La femme du Chef vint elle-même l'ensevelir. Nous lui rendimes les derniers devoirs; & après l'avoir pieusement inhumé, nous mimes une Croix sur sa sepulture. Les Sauvages, témoins de nos ceremonies, joignirent leurs larmes avec les notres, & tacherent de nous consoler par

toutes les honnêtetez qu'ils nous purent faire.

Le jour ſuivant nous trouvâmes ſur la même riviere les *Narchoas*, les *Ouidiches* nous vimes à cinq lieuës plus bas les *Cabinvio*, & les *Mentons*. Ces Peuples ne ſachant ce que c'étoit que nos armes, nous prenoient pour les maitres du Tonnerre, & nous craignoient en même tems. Les Caſtors ſont en très-grand nombre dans leur païs, mais ſur tout chez les *Ozothéoas*, qui ſont obligez d'en brûler les peaux, tant elles ſont communes chez eux. Ces Peuples nous donnerent deux guides pour nous conduire chez les *Akanças*, dont ils dépendent. Ce fut là qus nous commençâmes à nous reconnoître. Nous vimes une Croix élevée : au milieu étoient attachées les armes du Roi. A quelques pas de là, nous apperçûmes une belle maiſon à la Françoiſe, habitée par un nommé *Couſture*, qui nous y reçut honnêtement, & nous apprit que cette habitation vous appartenoit avec toutes ſes dépendances. Après nous y être repoſez deux jours, nous paſſâmes dans les villages des *Torimaus*, des *Doginga*, & des *Cappa*, pour gagner le Miſſiſſipi. Ces derniers Peuples nous accommoderent d'une pirogue pour deux chevaux que nous leur donnâmes.

Fatigué de nos courſes par terre, je pris le parti de remonter le Miſſiſſipi, juſqu'à la riviere des Iſlinois. Le Pere *Anaſtaſe* fut fort aiſe d'entrer dans le même canot que moi. Cavelier mon neveu ſe joignit à cinq autres François, & s'étant contenté d'un Sauvage, il m'en laiſſa un autre pour me ſervir d'Interprete

prete & de Rameur. Nous étant donné rendez-vous chez les Miamis, nous nous ſeparâmes. Il ſuivit les plaines, & je m'embarquai ſur le Miſſiſſipi, vers le quinze d'Août de l'an 1686. Il ſeroit inutile de parler ici de toutes les Nations que nous rencontrâmes. Je ne ferai mention que de celles que nous ne reconnûmes pas dans nôtre deſcente. Les *Chichacha* furent les premiers, que nous trouvâmes à trente lieuës des *Akanças*. Ce ſont des Peuples très-dociles, induſtrieux, braves, guerriers, & en aſſez grand nombre pour mettre en tout tems deux mille combattans ſous les armes. Nous continuâmes delà nôtre route vers les *Ouabaches*. A dix lieuës de leur riviere on voit celle des *Maſſouïtes* & des *Ozages*, qui n'eſt ni moins rapide, ni moins profonde que le Miſſiſſipi. Nous la remontâmes pendant deux jours, tant à deſſein de reconnoître les Nations qui ſont ſur ſes bords, que pour nous fournir de nouvelles proviſions. Nous rencontrâmes, en la remontant, les villages des *Panivacha*, des *Pera*, des *Panaloga*, des *Matotantes*, des *Ozages*, tous Peuples braves, nombreux, & bienfaiſans; & qui, parmi les bons mêts & les bons fruits, dont ils nous regalerent, nous firent manger des raiſins d'un gout merveilleux.

Le troiſiéme jour, après avoir remonté cette riviere, nous allâmes regagner le Miſſiſſipi, où nous étant rembarquez en canot, nous le remontâmes pendant quelques jours, juſqu'à la riviere des Iſlinois. Après trente jours de navigation, nous arrivâmes au pié du Fort de *Crevecœur*; & de là nous retour-

nâmes au Fort S. Louïs. Nous eumes d'abord le chagrin de ne pas vous y rencontrer ; mais à preſent nous avons la conſolation de vous y voir en parfaite ſanté. Là-deſſus ayant renouvellé nos embraſſemens, je demeurai quelque tems ſans lui rien dire, ne ſachant pas bien moi même en quel état j'étois pour lors. D'un côté, la perte de notre flote, & de la plûpart de nos François m'avoit fort attriſté ; de l'autre, l'aſſurance qu'il m'avoit donnée de la ſanté de M. de la Sale, & le ſuccès de tant de belles découvertes m'avoit fait paſſer de la triſteſſe à la joye. J'étois même dans un étonnement qui tenoit de l'admiration : mais auſſi l'abſence d'une perſonne, pour qui j'avois une reconnoiſſance, & une amitié auſſi tendre que reſpectueuſe, dont j'attendois le retour depuis ſi long-tems, & avec tant d'impatience ; d'ailleurs le regret de n'avoir pas été le témoin & le compagnon de ſes voyages me penetroit d'une douleur que je ne pouvois ſurmonter. Auſſi ne pouvant retenir les chagrins de mon cœur. Helas, *lui dis-je*, comment ſe peut il faire que M. de la Sale. mon unique Protecteur, & mon appui, ſoit depuis deux ans de retour en Amerique, & que j'aye été pendaut tout ce tems là, non ſeulement privé du plaiſir de le voir, mais de recevoir de ſes nouvelles ! & que même encore, il ne me ſoit pas permis de l'embraſſer ? Je vous avouë, que quelque joye que vôtre preſence me donne, je me trouve ſaiſi en vous voyant, d'une plus grande douleur ; puiſque plus je vous regarde, & plus je reſſens de chagrin de ne le pas voir. Quoi M. de la Sale eſt depuis deux ans dans l'Amerique,

que, & je ne puis encore le joindre, ni lui parler ? Helas ! ce n'a pas été ma faute. Dès que j'ai crû qu'il pouvoit avoir touché les bords du Golphe de Mexique, je ſuis deſcendu vers ces contrées. J'ai viſité tous les Caps, tous les rivages de cette Mer, tant du côté de la *Malcoline*, que du côté du Mexique. J'ai parcouru tous les Peuples qui ſont ſur ces bords, je leur ai demandé à tous M. de la Sale, & pas un ne m'en a jamais ſû rien dire. Jugez de ma peine & de ma douleur.

Le moyen, *me dit-il pour lors*, que vous puſſiez nous rencontrer ! Vous allâtes nous chercher à l'embouchure du Miſſiſſipi & aux environs, & nous n'abordâmes qu'à vingt-cinq lieues au deſſous. Vous ſuivîtes le cours de ce fleuve dans vôtre deſcente & dans vôtre retour ; & nous nous écartions toûjours, tirant vers le Sud eſt, & le long du Golphe de Mexique. Quel moyen de nous trouver en ſuivant des routes ſi oppoſées ! Pour le moins, *lui dis-je*, devoit il m'envoyer quelqu'un pour m'informer de ſon retour. Il eſt vrai, *me dis-il*, auſſi l'auroit il fait, s'il l'avoit pû : Mais qui de ces nouveaux-venus auroit pû démêler les chemins au travers de tant de Barbares, & dans une ſi grande diſtance ? Et pouvoit il ſe paſſer de ſes deux neveux ni de moi ? D'ailleurs, l'eſperance qu'il avoit de vous revoir bien-tôt en perſonne, lui fit toujours differer à vous informer de ſon arrivée. A la bonne heure, *lui dis-je*, on ne peut remedier au paſſé. Ce qui me réjoüit, c'eſt de ſavoir qu'il ſe porte bien, & à peu près où il eſt. Nous ne ſerons pas long-tems à l'aller retrouver. Cependant je

me reſſouviens que vous aviez encore quelque choſe de plus particulier à me communiquer de ſa part. Je vous prie de me le declarer, afin que je puiſſe prendre au plûtôt de juſte meſures pour mon voyage. C'eſt, *me dit-il*, que mon frere impatient de donner les ſecours neceſſaires à l'affermiſſement & à l'entretien de ſa nouvelle Colonie, & à faire bâtir deux Ports & deux Havres, l'un à la Baye S. Louïs, & l'autre à l'embouchure du Miſſiſſipi, dout il a très-bien obſervé le fond & les bords, ne m'a détaché d'avec lui, que dans le deſſein de me faire inceſſamment repaſſer en France, tant pour informer la Cour de ſon dernier établiſſement, & de ſes grandes découvertes, que pour preparer les eſprits à lui accorder ce qu'il faut pour des choſes ſi preſſantes & ſi neceſſaires. C'eſt pour cela qu'il m'envoye à Quebec, & qu'il m'a chargé de venir vous trouver pour vous demander quelque argent. Je vous en donnerai un reçû, & mon frere vous en tiendra compte.

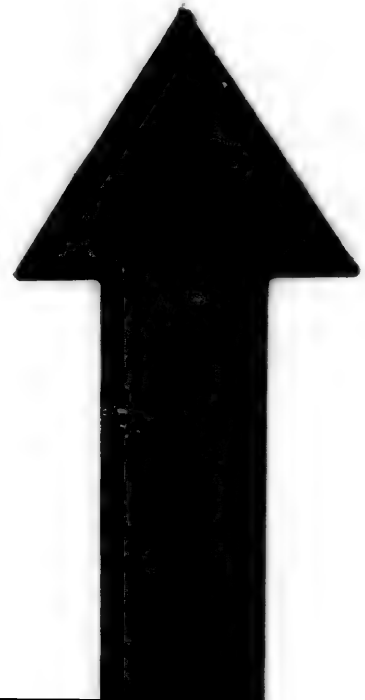
Ce diſcours fut accompagné d'une Lettre bien cachetée du Cachet de M. de la Sale. A l'égard de l'écriture, je n'y fis point de reflexion ; leurs caracteres étant d'ailleurs ſi approhans, qu'il eût été mal aiſé d'en connoître la difference. Je lûs cette Lettre avec un extréme plaiſir. Elle contenoit à peu près la même demande, avec des proteſtations d'une entiere confiance, & d'une parfaite amitié. La joye où j'étois d'apprendre de ſes nouvelles, la ſimplicité de la perſonne qui me preſentoit cette Lettre, & le dévoûment que j'avois fait de tout ce que je poſſedois

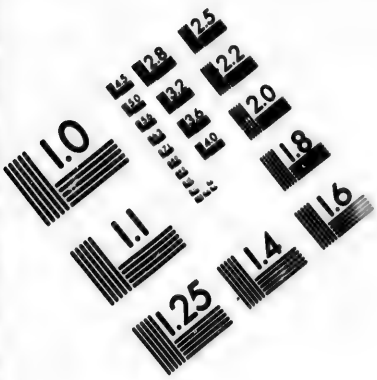
aux

aux volontez d'un homme, à qui je croyois tout devoir, ne me permirent pas de balancer. Je demandai auſſi tôt à M. Cavelier ce qu'il ſouhaitoit. Il me dit qu'il croyoit que ſon frere avoit fixé la ſomme à celle de ſept mille livres. Il eſt vrai, *lui dis-je*, mais s'il vous en faut davantage, vous n'avez qu'à me le demander; tout ce que j'ai eſt à vôtre ſervice. Il me remercia fort honnêtement, & me dit qu'en cas qu'il eût beſoin de quelque choſe de plus, il le pourroit trouver en France. De ſorte que je lui comptai ſur l'heure même cette ſomme d'argent. Il voulut m'en faire ſon reçû, ſuivant l'ordre qu'il me dit en avoir de ſon frere & j'y donnai volontiers les mains. Comme il me proteſta qu'il vouloit partir le lendemain, je rafraichis ſon équipage & ſes munitions: nous paſſâmes le reſte de la journée le moins mal qu'il nous fut poſſible; & le jour ſuivant, il prit congé de moi, de grand matin, & partit avec un Pere Recollet, & un eſclave, à deſſein de paſſer chez les Miamis. Je me diſpoſai à partir le jour ſuivant par la riviere. Tout étoit reglé pour cela. Après avoir paſſé le reſte du jour avec aſſez d'inquietude, le lendemain comme j'allois embarquer mon petit équipage, environ les neuf heures du matin, je vis arriver le Sr. *Couſture*, mon Lieutenant parmi les Akanças, chez leſquels Mrs. Cavelier, oncle & neveux, étoient allé ſe repoſer. J'eus d'abord un vrai plaiſir de le voir, mais un moment après, il me jetta dans un terrible accablement. Je lui demandai auſſi-tôt en quel lieu il avoit laiſſé M. de la Sale. M. de la Sale, *me dit-il*? Ne ſavez

vous pas qu'il eſt mort ? M. de la Sale eſt mort, *m'écriai je* ? Cela n'eſt que trop vrai, *me dit il*, il eſt mort. Il a été aſſaſſiné par ſes gens, entre les *Palaqueſſons* & les *Ouadiches* Que me dites vous là ? Cela eſt il poſſible ? Hé ! Quoi, ſon propre frere M. Cavelier vient de prendre congé de moi ? bien loin de me rien dire de cela, il m'a rendu une Lettre de ſa part, & ne m'en a pas témoigné la moindre douleur. C'eſt de lui-même que je le ſai, *me dit-il.* Ses larmes & celles de ſon neveu *Cavelier* ne me l'ont que trop confirmé ; & je ſuis au deſeſpoir de vous dire le premier une ſi méchante nouvelle. Je fûs ſi conſterné par cette réponſe, que je tombai dans un accablement extréme. Je ne pûs ni parler, ni pleurer : je me trouvai ſi ſaiſi, que je ne ſavois que devenir. Quelques momens après, je me levai, en diſant : *M. de la Sale, mon unique Patron eſt mort, aſſaſſiné par les ſiens ! Juſte Ciel ! Cela ſe peut il ? mais puis je ſavoir qui ſoat les malheureux qui ont porté leurs mains parricides ſur un ſi bon pere ?* Ce ſont deux coquins, *Dan & Lantelot*, me dit il. Ah ? les ſcelerats, *m'écriai-je* ! Par quel motif ? ou plûtôt quel demon a pû les porter à commettre un forfait ſi terrible ? Je le priai de me dire tout ce qu'il en ſavoit. Helas ! *me dit-il*, je vous le dirai de point en point, comme on me l'a raconté. M. de la Sale revenu d'une fort grande maladie avoit regagné ſa derniere Colonie, au Fort S. Louïs, & en étoit reparti le 26. Mars de l'année 1686. dans le deſſein de revoir ſes anciens établiſſemens, accom-

compagné d'environ trente perſonnes, du nombre deſquels étoient ſon frere, ſes deux neveux, les deux freres *Lantelot* & *Dan*, un Sauvage *Chaouanou*, deux Flibuſtiers Anglois, & un certain *Hiens*, Allemand de Nation. Dès la premiere journée, M de la Sale s'étant apperçû, que le plus jeune des Lantelot, encore foible d'une grande maladie ne pouvoit ſuivre le reſte de la troupe, voulut le renvoyer à la Baye. Quelques inſtantes prieres que ſon frere fit pour ne ſe pas ſeparer d'avec lui, M. de la Sale ne voulut point s'y rendre. Le jeune Lantelot fut ainſi obligé de s'en retourner à la Baye. Ces manieres, qui parurent hautes & imperieuſes, furent difficiles à digerer à un homme de cœur. Par malheur il arriva que ce jeune homme fut rencontré en chemin par quelques Sauvages, qui l'égorgerent. La nouvelle en vint le jour même à ſon frere aîné, qui ne put diſſimuler ſa douleur. Il en jetta d'abord la faute ſur M. de la Sale. Dès ce moment, penetré de fureur & de reſſentiment, il jura ſa perte. Après s'être laiſſé aller aux plaintes & aux regrets, il étouffa tout d'un coup ſa colere, meditant de la faire éclater dans l'occaſion. Il ſuivit le reſte de la troupe; & après deux mois de marche, les vivres leur ayant manqué entre les *Palaqueſſons*, & les *Ouadiches*, Dan & Lantelot firent une partie pour aller chaſſer dans les bois. Ils engagerent le Sieur *Moranget* à ſe joindre avec eux. Celui-ci, ſans entrer dans aucune défiance, ou plûtôt par complaiſance, ſe mit de leur partie. Les deux autres, qui lui en vouloient depuis lodgtems,





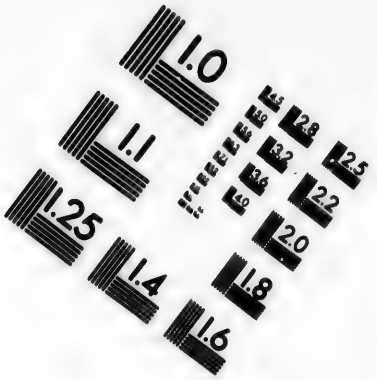
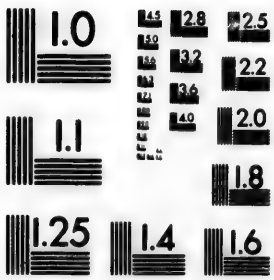
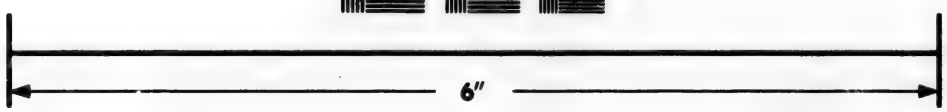
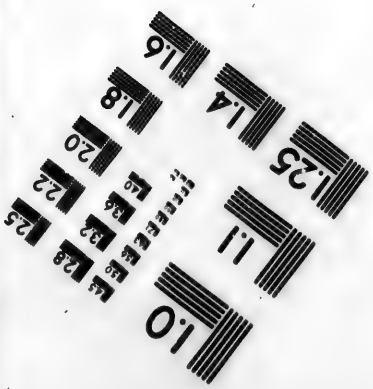
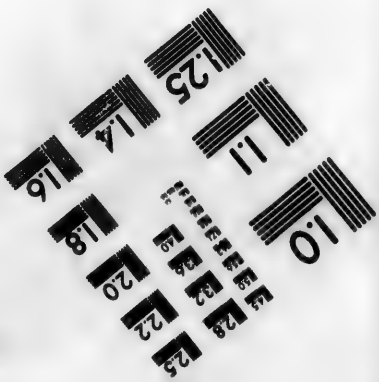


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

tant par la jalousie qu'ils avoient de son merite, que par la haine implacable qu'ils portoient à son oncle, l'ayant insensiblement attiré à l'écart, assouvirent leur rage sur lui. Pour cet effet ils lui donnerent un coup de hache sur la tête, dont il mourut deux heures après, en bon Chrétien, pardonnant de tout son cœur à ses ennemis. Ce fut-là le premier coup de leur vangeance.

Le jour étant fini, & M. de la Sale ne voyant pas revenir son neveu, ni ceux de sa compagnie, passa la nuit en d'étranges inquiétudes. Le lendemain il alla lui-même vers l'endroit, où il jugea qu'ils pouvoient avoir été. Il ne fut pas long-tems à le trouver. Le Pere Anastase, son frere & son laquais le suivirent presqu'aussi-tôt. Etant arrivé dans une prairie, qui est sur le rivage du Missisipi, il entrevit, au travers de l'herbe fort haute, le valet de *Lantelot*: d'abord il lui demanda où étoit Moranget son neveu. Ce coquin lui répondit avec impudence, qu'il pouvoit l'aller chercher à la dérive. En effet le corps de cet infortuné jeune homme étoit-là étendu, & deux vautours voltigeoient au dessus, pour en faire leur curee. Cependant ces deux perfides étoient couchez & cachez dans l'herbe, le fusil bandé. Comme M. de la Sale voulut approcher de ce valet, pour le mettre à son devoir, il se sentit atteint de trois balles à la tête, d'un coup de fusil que lui lacha Lantelot. Il tomba à terre, le visage tout ensanglanté. Le Pere *Anastase* & son frere ayant entendu le coup, coururent d'abord à lui: ils trouverent qu'il se mouroit,

roit, mais encore avec quelque connoissance. Leur douleur ne les empêcha pas de lui donner le dernier secours, du moins pour le salut de son ame; & il eut assez de tems & de force pour se confesser, & faire à Dieu un Sacrifice de sa mort. Voilà le dernier coup de leur rage, & la fin tragique de notre illustre Chef, & de votre bon ami.

Ces derniers mots me serrerent si fort le cœur, que je n'eus pas la force de me plaindre. Je demeurai muet & immobile pendant quelque tems: mais enfin la violence de ma douleur me faisant revenir de ma consternation, par un soudain débordement de larmes: ô Ciel! *dis-je*, quoi je ne reverrai plus M. de la Sale? Quelle ressource me reste-t-il? Que deviendront toutes ces familles naissantes, dont il étoit le pere, & le soutien? Quel desespoir pour elles, que de travaux perdus, que de personnes désolées par la perte d'un seul homme! Helas se peut-il qu'une personne si venerable par sa vertu, si utile à la France par ses découvertes, qu'un homme si respecté, si cheri des peuples les plus barbares, ait été massacré par les siens! Est-il de supplice assez grand pour ces meurtriers, pour ces miserables? mais où les trouver? Ah si jamais je puis les découvrir! Ces scelerats me dit alors *Couture*, sont déja punis, s'ils peuvent l'être assez par leur mort. Comment *dis-je*, la Terre les a-t-elle englouti, ou le Ciel les a-t-il foudroyé? Non *me dit-il*, leurs camarades leur ont rendu justice. Ces malheureux, après cet attentat, voulurent encore faire main-basse sur tout le reste, pour

pour ne point laiſſer de témoins de leur crime: mais les deux Anglois feignant d'entrer dans leur interêt, & de ſoutenir leur action, obtinrent grace pour le Pere & le neveu qui reſtoient, avec la liberté d'enſevelir les deux Corps. Pendant que ces deux parens affligez avec ce bon Religieux s'acquittoient de leurs devoir envers les défunts, ces perfides coururent s'emparer du reſte des effets, & des marchandiſes de M. de la Sale. Tout conſiſtoit en dix chevaux, quelque linge, & environ deux mille écus en marchandiſes. Dés qu'ils ſe furent ſaiſis de tout, le reſte de la troupe ſe vit obligé de faire de neceſſité vertu, & de ſe joindre à eux. Le frere & le neveu, qui avoient rachetté leur vie par le ſilence, & par un abandonnement volontaire de tout, ſe virent forcez de ſuivre le torrent. On arriva au Village des *Ouadiches*. Quelques François, qui avoient deſerté du vivant de M. de la Sale, s'étoient habituez parmi ce peuple. Ces peuples voyant arriver cette nouvelle compagnie aſſez bien armée, & mediocrement équipée, n'eurent pas moins de joye de les voir, que les François. Ils leur firent un très-bon accueil, & les inviterent dès le premier d'abord à aller avec eux faire la guerre aux *Quoanantinos*. Il falut s'accommoder au tems & au beſoin, tous entrerent dans cet engagement, à la reſerve des deux M. Cavelier, & du Pere Récollet. Cependant *Lantelot* & *Dan*, qui s'étoient érigez en chefs de la troupe, faiſoient logement à part, diſpoſoient abſolument de tous les effets de feu M. de la Sale, s'en di-

divertiſſoient, & faiſoient bonne chere. On attendoit de jour en jour le départ des Sauvages. L'Anglois & l'Allemand qui n'avoient eu aucune part aux dépouilles du défunt, & qui avoient neanmoins un grand beſoin de s'équiper, allerent bien armez trouver leurs prétendus chefs dans leur cabanne, les prierent de vouloir les accommoder de quelque linge pour leur nouvelle expedition. *Lantelot* les reçût bruſquement. L'Anglois lui réitera ſa demande. L'autre lui fit un ſecond refus encore plus bruſque que le premier. Là-deſſus l'Anglois lui dit: *Tu es un miſerable, tu as tué ton Maître & le mien*; & dans le même inſtant tirant un piſtolet de ſa ceinture, il lui enfonça trois balles dans les reins, dont il le porta par terre. *Dan* voulut auſſi-tôt courir à ſon fuſil, mais l'Allemand le coucha en jouë, lui caſſa la tête, & le tua tout roide. On accourût auſſi-tôt à ce bruit, le Pere Anaſtaſe trouva l'un mort, & l'autre qui ſe mouroit. Il confeſſa celui ci qui étoit le meurtier de Mr. de la Sale. A peine lui eût il donné l'abſolution, qu'un François vint lui brûler les cheveux d'un coup de piſtolet ſans balle; le feu prit auſſi-tôt à ſa chemiſe qui étoit aſſez graſſe; & ce malheureux ſe vit mourir dans les flammes. C'eſt ainſi que perirent ces meurtriers, dont l'action étoit trop noire pour reſter long tems ſans punition. On ne doute point que ceux qui liront cette Relation ne conçoivent de l'horreur contre de pareils aſſaſſins.

L'Allemand & l'Anglois ſe rendirent enſuite les maîtres de leurs dépouilles; & offri-

frirent le tout à la discretion de Mrs. Cavelier, qui n'en prirent qu'autant qu'il leur en falloit pour leur voyage; & qui après leur avoir abandonné le reste, vinrent me trouver chez les *Akanças*. Ils étoient l'oncle & le neveu, M. de la Marne, M. Joustel & un *Chaouanon*. C'est de leur propre bouche que j'ai apris tout ce que j'ai rapporté. Je fus témoin de leurs regrets & de leurs larmes. Ils se reposerent deux jours dans vôtre maison; & le troisiéme jour suivant; ils partirent pour les Islinois. Voilà, Monsieur, tout ce que j'en sais.

Je n'ai vû, *lui dis-je alors*, que l'oncle & le Pere Recolet. Pour ce qui est du neveu, de M. Joustel, & du *Chaouanon*, je ne les ai point vûs. A l'égard de M. de la Marne, il me souvient que M. Cavelier m'a dit qu'il s'étoit noyé. Cependant je ne puis revenir de mon étonnement, quand je songe à la constance & à la tranquilité avec laquelle il m'a conté tout son voyage, & toutes ses avantures. On dit que les grandes douleurs sont muettes, je n'oserois douter de la sincerité de la sienne, mais je suis sûr qu'il a bien démenti cette maxime. Il avoit besoin de dissimuler, me repondit alors *Conture*; il vouloit dissiper sa douleur par de longues histoires; & d'ailleurs il avoit ses vûës & ses raisons pour cela. Je comprens fort bien votre pensées, *lui dis-je*; il vouloit tirer de l'argent de moi; & il apprehendoit que je ne lui en donnasse pas, s'il m'apprenoit la mort de son frere. Mais helas! j'étois trop redevable à son nom & à sa famille, pour lui rien refuser. Plût à Dieu

Dieu n'avoir rien au monde, & n'avoir pas perdu mon cher Maître, & mon plus fidele ami. Mais tous nos regrets ſont vains. Si nous ne pouvons reparer cette perte, armons-nous du moins de conſtance: tachons de voir finir ce qu'il a ſi heureuſement commencé.

Dès ce moment je me raffermis dans le deſſein d'aller, non ſeulement porter du ſecours à ces pauvres François abandonnez ſur le bord de la mer, mais mêmes d'aller faire quelque nouvelle entrepriſe, qui me donnât ſujet de me conſoler de la perte que j'avois faite. Je fis mes preparatifs pour une nouvelle deſcente vers toutes ces Nations reconnuës nouvellement par M. de la Sale, & dont ſon frere m'avoit parlé. Dans cet entre-tems je reçûs une Lettre de Mr. le Marquis d'Enonville, notre Gouverneur, par laquelle j'apris que nous avions la guerre avec les Eſpagnols. Il me donnoit une entiere liberté d'entreprendre ſur eux tout ce que je pourrois. Cette Lettre jointe à ce que M. Cavelier m'avoit dit de ces Nations qui devoient leur faire la guerre, m'anima d'autant plus à preſſer mon voyage. Je partis le troiſiéme jour de Decembre 1687. accompagné de cinq François, de quatre *Chaouanous*, & de quelques autres Sauvages. Je laiſſai mon couſin de Liette pour Commandant au Fort S. Louïs. Ma premiere journée ſe termina au village des Iſlinois. Je trouvai qu'ils venoient de la guerre contre divers peuples voiſins, dont ils ramenoient 130. priſonniers. Je paſſai de là chez les *Cappa*, qui me firent une fort bonne reception, de même que les *Toginga* & les *Torimans*. De

là

là je fus chez les *Ossotoue*, où j'avois ma maison de commerce. J'y passai cinq ou six jours, pendant lesquels j'y fis de nouvelles emplettes, & augmentai mes munitions.

Je partis de ma maison sur la fin du mois de Fevrier 1688. je regagnai après quelques journées, le grand village de *Taensas*. Dans le cours de cette traite, un de mes *Chaouanous* fut attaqué par trois *Chachouma*. Il en tua un, & fut blessé lui-même legerement à la mammelle, d'un coup de fléche. Il nous arriva un malheur bien plus grand dans cette route. Deux François de ma troupe s'étant écartez dans les bois pour chasser, furent attaquez & tuez par un parti de *Natches*, & ce déplaisir fut d'autant plus grand qu'il nous fut impossible de nous en vanger, ne pouvant joindre ces Sauvages. Etant arrivé chez les *Taensas*, les principaux de la Nation m'informerent de la querelle avec les *Nachitoches*, à raison du sel, dont ceux-ci ne leur vouloient point faire part, & me prierent de vouloir me mêler de leur accommodement. J'acceptai volontiers cette mediation : 30. *Taensas* se joignirent à notre troupe. Nous arrivâmes après huit jours de marche au village des *Nachitoches*. Cette Nation ne fait qu'un Peuple avec deux autres qui sont les *Ouasita* & les *Capichis*. Ces Chefs de trois Nations s'étant assemblez, on me fit asseoir au milieu. Les trente *Taensas*, avant que de prendre leur place, demanderent la permission d'aller au Temple implorer le secours de leur Dieu pour en obtenir une bonne paix. Le Soleil est la Divinité ordinaire

re de tous ces Peuples. Ils furent conduits au Temple; & après avoir fait leur priere ils furent ramenez à l'Assemblée, où s'étant presentez, ils prirent leur Dieu à témoin de la sincerité de leurs intentions pour la paix, presenterent leurs presents aux trois Nations, & me prirent pour garant de leur bonne foi. Je fis valoir, du mieux qu'il me fut possible, leurs interêts dans l'esprit de ces trois Peuples. Je portai les choses à un bon accommodement, qui fut cause que ceux-ci leur promirent de leur fournir du sel en échange de leurs peaux & de leurs grains. Ces conventions faites, ils se jurerent une paix mutuelle, & l'on dansa le *Calumet*. Je pris ensuite congé des uns & des autres.

Les *Nachitoches* me donnerent cinq guides pour me conduire au village des *Yataches*; je montai, pour y aller, la riviere *Onoroyssie* environ trente lieuës. Nous trouvâmes dans notre route quinze cabannes de Natches. Nous y passames la nuit, toûjours sur nos gardes. Le lendemain en ayant rencontré une douzaine à l'écart, nous ne les épargnâmes point, & nous vengeâmes sur eux la mort des deux François qu'ils avoient égorgez. A quelques journée de là. nous arrivâmes chez les *Yataches*, joints avec deux autres Nations, qui font trois villages ensemble; à savoir les *Yataches*, les *Onodaò* & les *Choye*. Comme ils apprirent notre arrivée, ils vinrent trois lieuës au devant de nous, avec de bons rafraichissemens. Nous allâmes de compagnie à leur village. Les Chefs nous firent plusieurs festins. Je leur fis quelques pre-

presens & je leur demmandai des guides pour me conduire jusques chez les *Quedadiquio*. Ils eurent bien de la peine à m'en accorder, parce que depuis trois jours ils avoient massacré trois de leurs Ambassadeurs: mais à force de prieres & de protestations de les défendre, ils nous en accorderent cinq.

Quand nous fumes proche des trois villages, nous découvrîmes sur les chemins des pistes d'hommes & de chevaux. En effet nous rencontrâmes le matin quelpues Cavaliers qui s'offrirent à nous y conduire. J'étois accompagné de vingt bons fusiliers, & ainsi en état de tenir en respect ces Sauvages. Dès que je fus dans le village, une femme qui tenoit le premier rang dans cette Nation, vint à moi, & me demanda vengeance de la mort de son mari, qui avoit été tué par les *Yataches*. Une autre vint me faire les mêmes plaintes, & c'étoient justement les femmes de ces Ambassadeurs, que les *Yataches* avoient massacrez. Tout le Peuple sembloit s'interesser dans leur mort; & comme l'on se sert de tout, je promis à ces femmes & à tout ce peuple de vanger le sang de leurs maris & de leurs Ambassadeurs. Ils me conduisirent d'abord dans leur Temple, me laverent le visage avec de l'eau, avant que d'y entrer; & après y avoir prié Dieu l'espace d'un quart d'heure, on me ramena dans la cabanne d'une de ces femmes, où je fus magnifiquement traité. J'appris là que les sept François qui s'étoient détachez d'avec M. Cavelier, après la mort de M. de la Sale, étoient encore parmi les *Ouadiches*. Cette nouvelle me don-

donna beaucoup de plaisir; & j'esperois être au bout de mes peines, si je pouvois les rejoindre. Ayant donc passé le reste de la journée chez les *Quodadiquio*, je les priai de me donner des guides, & les assurai, qu'à mon retour je leur ferois faire raison par les Yataches, ou que je vangerois le sang par le sang.

Les *Quodadiquio* sont joints avec deux Nation, à savoir les *Natgitoches* & les *Nassonis*, situez sur la Riviere rouge. Ces trois Nations parlent une même langue. Elles ne sont pas assemblées par villages, mais par habitations assez éloignées les unes des autres. Leurs terres sont fort belles, ils ont la pêche & la chasse en abondance, mais il y a fort peu de bœufs. Ces peuples font une guerre cruelle à leurs voisins; aussi leurs villages ne sont ils gueres peuplés. Je n'ai pas reconnu qu'ils fissent d'autres ouvrages que des arcs & des fleches, qu'ils trafiquent avec des Nations éloignées. Ils ont tous de fort beaux chevaux, qu'ils appellent *Cavallios*. Les hommes & les femmes sont piquez au visage, & par tout le corps: ils croient en être plus beaux. Telle est la bizarrerie de l'esprit des hommes; car ce qui fait la difformité dans un Païs fait la beauté dans un autre.

Leur Riviere s'appelle *Rouge*, parce qu'effectivement elle jette un sable qui la rend rouge comme du sang. J'en partis le sixiéme d'Avril 1690. avec deux esclaves qu'ils me donnerent pour les *Ouadiches*. Nous étant remis en chemin, nous trouvames quelques *Ouadiches* à la chasse, qui m'assurerent qu'ils avoient laissé nos François chez eux; ce qui me donna beau-

beaucoup de joye ; mais j'eus en même tems le chagrin de perdre un jeune François de ma ſuite. Trois jours après, il revint à moi, n'ayant plus ſon havre-ſac, où j'avois mis la meilleure partie de mes munitions ; ce qui me mit dans une fort grande peine. Cependant ne croyant pas à propos de lui en rien témoigner, nous allâmes coucher à une demi-lieuë du Village des *Ouadiches*, où les Chefs nous vinrent trouver. Je leur demandai auſſi-tôt des nouvelles de nos François. Ils me dirent qu'ils ſe portoient fort bien ; mais ne les voyant point, je n'en augurai rien de bon. Le lendemain étant arrivé chez eux, pas un d'eux ne ſe preſentant à moi, je m'en défiai davantage. Les Principaux de la Nation ne manquerent pas de me venir offrir le *Calumet*. Je ne voulois rien accepter de leur part, qu'ils ne me repreſentaſſent les François. Voyant que je m'opiniâtrois à cela, ils m'avoüerent que nos François les ayant accompagnez à la guerre contre les Eſpagnols, avoient été inveſtis par la Cavallerie ; que trois avoient été tuez, & que les quatre autres s'étant retirez chez les *Quoanantinos*, ils n'en avoient plus entendu parler. Je leur répondis qu'aſſurement c'étoient eux-mêmes qui les avoient tuez. Ils s'en défendirent fort, & moi les en accuſant toujours, leurs femmes ſe mirent à pleurer, & me firent connoître par leurs larmes, que leur mort n'étoit que trop veritable. Les *Ouadiches* firent ce qu'ils purent pour s'en diſculper, & m'offrirent une ſeconde fois le *Calumet*. Je leur dis que je ne l'accep-

ceptois qu'après avoir apris à fond leur innocence sur cet article ; que cependant si je leur pouvois être utile à quelque chose, ils trouveroient en moi une fidelité inviolable. Le Chef répondit à mes civilitez par un présent de dix beaux chevaux assez bien enharnachez. Je lui donnai sept haches, & une brasse de grosse rassade.

Nous quittâmes leur pays le 29. du mois de Mai, & nous avançâmes jusqu'à une journée des *Palaquessons*. Ce fut là que nous apprimes que la derniére Colonie établie par M. de la Sale, sur les bords de la Mer de Mexique, n'ayant pû se maintenir dans une parfaite union, s'étoit toute dispersée ; que les uns s'étoient confondus avec les Sauvages, & que les autres avoient pris le parti de remonter vers les habitations Françoises. C'est pourquoi n'ayant pas cru devoir les aller chercher où ils n'étoient plus, je me résolus de revenir sur mes pas. Je tâchai de gagner le Village des *Coroas* ; mais une inondation prodigieuse étant survenue par des pluyes extraordinaires, qui durerent trois jours consécutifs, nous nous trouvâmes dans la plus grande peine du monde. Le moins d'eau que nous avions, c'étoit jusqu'à demi-jambe. Il faloit dormir sur de gros arbres, & faire du feu au dessus. Nous fumes heureux d'être munis de cassave, de bœuf & de cerf boucanné ; nous restâmes trois ou quatre jours dans ces extremitez. De bonne fortune, nous trouvâmes une petite Isle, que les eaux n'avoient pas inondée. Nous nous y retirâmes un jour & une nuit. Nos chevaux s'y refirent un peu, & la terre s'étant bien tôt dessechée par les grandes ardeurs de la saison & du climat, nous regagnâmes en une journée le Village des *Coroas*.

Je ne saurois assez exprimer les bons traitemens que nous reçûmes ! chez ce peuple. Ils envoioient tous les jours à la pêche & à la chasse pour nous regaler. Ils nous fournissoient avec abondance des poules, des oyes, des pigeons & des poulets d'Inde. Ce qui redoubla ma joye, c'est que j'y trouvai deux de ces François que j'avois été chercher chez les Ouadiches, & que j'eus le plaisir de réünir à ma troupe. Je quittai les *Coroas* le 20. Juillet, & j'arrivai le 31. chez les Akanças, où la fiévre me prit; ce quim 'obligea d'y séjourner jusqu'au 15. d'Août. Après m'y être un peu rétabli, je repris ma route jusqu'aux Illinois, chez lesquels j'arrivai au mois de Septembre.

La paix des Taensas avec les Nachitoches, la satisfaction de me voir très-bien reçu de tous ces Peuples sauvages, & le plaisir de ramener deux François que je croyois perdus, furent les fruits de mon dernier voyage.

L'ont peut voir, par cette Relation, la richesse & la beauté de toutes ces Terres habitées par tant de Peuples, qui sont déja presque tous soumis, & qui sont parfaitement prevenus de la grandeur de notre Monarque. On ne sauroit croire l'abondance de ce Païs, tant en grains, en fruits, qu'en bétail. Il est entouré de tous côtez de grandes Mers, dont les bords qui sont très-profonds, semblent nous y presenter des Ports naturels. Trois ou quatre Havres sur le Golphe de Mexique nous en assureroient indubitablement la possession. Les François y sont si aimez, que pour s'en rendre les maîtres, ils n'ont qu'à vouloir s'y établir. Ce qui manque peut y être porté par nos vaisseaux; & ce qui manque dans nos terres, peut

peut nous venir de celles-là. C'eſt d'elles que nous vienent nos Pelleteries. Nous pourrions en tirer des ſoyes, du bois pour des Vaiſſeaux, & d'autres commoditez. S'il y manque du vin & du pain, c'eſt moins le defaut du terroir que celui de l'agriculture. Enfin, pour en retirer tous les tréſor de la nature, il ne faut que les chercher ou les cultiver. Tel eſt l'état de ce Pays. Plaiſe au Ciel, qu'une heureuſe Paix nous en procure la jouïſſance.

VOYAGE

EN UN PAYS PLUS GRAND

QUE

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le Nouveau

MEXIQUE.

PAR LE

P. HENNEPIN.

VOYAGE

En un Pays plus grand que

L'EUROPE,

Entre la Mer glaciale & le nouveau

MEXIQUE.

Par le P. HENNEPIN.

I. LEs hommes doivent ſe payer de raiſon en toutes choſes, & quand ils ne peuvent pas excuſer l'intention de ceux, dont ils ont reçû quelque chagrin, il faut au moins qu'en bons Chrétiens ils l'attribuent plûtôt à leur préoccupation qu'à leur malice. J'ai demeuré près de trois ans en qualité de Miſſionaire

Cette Relation n'eſt pas celle que ce Religieux a donnée ſous le nom de Relation de la Louïſianne, ni celle qui a été imprimée à Utrecht chez Broedelet, & enſuite à Leide chez vander Aa. C'eſt une troiſiéme Relation de ce Miſſionaire.

naire avec le Sr. Robert Cavelier de la Sale dans le Fort de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & proprietaire. Pendant ce ſéjour nous nous occupions ſouvent à lire les Voyages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Chriſtofle Colomb, de Ferdinand Soto, & de pluſieurs autres grands voyageurs, afin de nous preparer mieux à la Découverte, que nous avions deſſein de faire.

Le Sr. de la Sale étoit capable des plus grandes entrepriſes, & on peut l'appeller avec juſtice un celebre Voyageur. En effet il s'eſt épuiſé pour achever la plus grande, la plus importante, & la plus traverſée Découverte, qui ait été faite de notre Siécle. Il a conſervé ſon monde dans des Pays, où tous ces grands voyageurs ont peri à la reſerve de Chriſtofle Colomb, ſans avoir remporté aucun avantage de leurs entrepriſes, quoi qu'ils y ayent employé plus de deux cens mille hommes. Jamais perſonne avant le Sr. de la Sale & moi ne s'eſt engagé dans un pareil deſſein avec ſi peu de monde parmi le grand nombre de Peuples inconnus, que nous y avons découverts, Notre premiere penſée, lorſque nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit poſſible, le paſſage que l'on a cherché depuis ſi longtems à la Mer du Sud, ſans paſſer la Ligne Equinoctiale. Quoi que le fleuve Miſſiſſipi n'y conduiſe pas, ceqendant le Sr. de la Sale avoit tant de lumieres & de courage, qu'il eſperoit de le trouver par ſes ſoins. Je ne doute pas, qu'il n'eut réüſſi dans ſon deſſein, ſi Dieu lui eût conſervé la vie. Mais il fut maſſacré dans cette recherche, & il ſemble que Dieu a permis, que je ſurvécuſſe au dit Sr. de la Sale, afin que

je

je fourniſſe au public le moyen de trouver le chemin de la Chine & du Japon, par le moyen de ma Découverte.

Le Pays des Iſlinois, & les vaſtes contrées qui l'environnent, étant le centre de notre Découverte, le Sr. de la Sale avoit pris la réſolution d'y faire un établiſſement. Il faut donc tout de même que les Princes, qui travailleront à cette entrepriſe, s'aſſurent de ce vaſte Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sr. de la Sale avoit deſſein d'aller chercher par Mer l'embouchure du fleuve Miſſiſſipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies ſous l'autorité du Roi ſon Maître. Les propoſitions, qu'il fit pour cela au Conſeil, furent favorablement reçûës de Monſieur de Seignelai Miniſtre & Secretaire d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majeſté conſentit à favoriſer ſon entrepriſe, non ſeulement par les Commiſſions dont elle l'honora, mais encore par des ſecours de Vaiſſeaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia. Le Sieur de la Sale aſſiſté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moyens d'avancer la gloire de Dieu en ce pays-là. Il jetta les yeux ſur deux Corps differens de Miſſionaires, afin d'avoir de bons ſujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poſer les fondemens du Chriſtianiſme dans ces Contrées Barbares. Il s'adreſſa donc à Monſieur Tronçon Superieur géneral de Meſſieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il deſtina trois de ſes Eccleſiaſtiques, hommes pleins de zele, de vertu & de capacité pour ſe rendre

dans ces Missions nouvelles, & il choisit Monsieur Cavelier, Frere du Sieur de la Sale, Monsieur Chefdeville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prêtres dans ce Seminaire. J'avois secondé près de douze ans les desseins que le Sieur de la Sale avoit formé pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des vastes Pays de la Louïsianne, & pour ce qui dépend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où notre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recollets pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Royaume de Dieu dans ces Pays nouvellement découverts. Le Sieur de la Salle s'adressa pour cela au Pere Hyacinthe le Févre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant seconder de tout son possible les bonnes intentions du Sieur de la Sale, lui accorda les Missionaires qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Mambré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Quenoi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollets de la Province de St. Antoine en Artois. Le premier, comme je l'ai déja dit, avoit été avec le Sieur de la Sale & moi jusques aux Illinois sur la fin de l'an 1679. au commencement de 1680. & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le fleuve Missisipi deux ans après moi. Le second avoit servi de Missionaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & sur tout dans les Missions des sept Isles, & d'Anticosti

ticosti. Le troisiéme, qui est Vicaire actuel des Recollets de Cambrai, n'avoit jamais été dans l'Amerique. Le quatriéme, savoir le Pere Denis, s'étant trouvé fort malade dès le troisiéme jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Mission à la Congregation *de propaganda Fide*, afin d'obtenir l'autorité necessaire pour l'exercice des Fonctions de Missionaire. Il en reçut les Décrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprès les pouvoirs & les permissions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Missionaires, qui par le grand éloignement sont hors d'état d'avoir recours à l'autorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi reglées nonobstant l'opposition de l'Evêque de Quebec. Mais le Cardinal d'Etrées fit voir que la distance des lieux, où ils se devoient rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieuës depuis Quebec jusques à l'embouchure du Missisipi.

Les esperances, que l'on fondoit sur cette fameuse Découverte, que nous avions faite avec de si grands travaux, étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre parti avec le dit Sieur de la Sale en qualité de Volontaires. Ainsi le Sieur de la Sale profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Louïsianne, dont j'avois fait imprimer la description avant son retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande réputation, & lui avoit fait trouver du crédit dans l'esprit de M. de Seignelai. Ce Ministre m'avoit souvent obligé de l'entretenir des circonstances de notre Découverte. Cependant je cachai ce qu'il y

avoit de plus particulier concernant le fleuve Miſſiſſipi, depuis la Riviere des Iſlinois juſques au Golphe de Mexique. J'avois deſſein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impreſſions dudit Sr. de la Sale au Prince de Conti dernier mort, & à M. de Seignelai. Il choiſit douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveautez plaiſent ordinairement, leſquels lui parurent bien réſolus à faire ce Voyage. Il y avoit entr'autres deux de ſes Neveux, le Sr. de Moranget, & le Sieur Cavelier, ce dernier n'étoit âgé que de quatorze ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sr. Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voyage. Elle étoit compoſée de quatre Batimens, ſavoir du Joli, vaiſſeau du Roi, d'une Frcgate nommée la Belle, d'une Flute appellée l'Aimable, & d'une Caiche nommée le S. François.

Le Vaiſſeau du Roi étoit commandé par le Sr. de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai ſouvent parlé depuis dans notre Couvent de Dunquerque. C'eſt un homme connu par ſa valeur, par ſon experience, & par ſes grands ſervices. Il avoit pour Lieutenant M. le Chevalier de Hére, dont le Pere avoit été Doyen des Conſeillers du Parlement de Metz. Il eſt aujourd'hui Capitaine de Vaiſſeau pour le ſervice du Roi. L'Enſeigne étoit le Sr. du Hamel Gentilhomme de Bretagne, qui avoit beaucoup de feu & de courage. Il eût été à ſouhaiter que le reſte des Troupes & de l'équipage eût été auſſi bien choiſi. Ceux qui en eurent la commiſſion, pendant que le Sieur de la Sale étoit à la Cour pour ſolliciter ſes affaires, ramaſſerent

50. Soldats tout gueux, & miserables, qui demandoient l'aumône, dont plusieurs étoient contrefaits, & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet. Le Sieur de la Sale avoit ordonné outre cela, qu'on lui choisit trois ou quatre Ouvriers de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela, que quand on fut sur les lieux, & qu'on voulut les mettre en œuvre, on reconnut qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles, assez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres, & on leur fit de grandes avances, de même qu'aux Artisans & aux soldats.

Tout étant prêt on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours après, les obligea de relacher à Chefdebois pour y raccommoder quelques-uns de leurs Mats, qui avoient été brisez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août, prenant leur route vers St. Domingue. Mais une seconde tempête les surprit, & separa la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Aimable resta seule avec la Fregate la Belle, & elles arrivérent ensemble au petit Goave à St. Domingue, où par bonheur elles trouverent le Joli. Pour ce qui est du St. François chargé de marchandises & de divers effets il ne put suivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit après que l'orage fût passé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit assez calme le Pilote & l'équipage se croyant en lieu de seureté négligérent de faire garde. Ils furent donc surpris par deux Pyrogues Espagnoles, qui se rendirent maîtres de cette Caiche.

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur

de la Sale nous nous entretenions ſouvent au Fort de Frontenac du projet que nous faiſions de cette grande entrepriſe. Il me diſoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit ſe rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui ſont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit ſouvent le même diſcours devant moi, quoi qu'il fût, que j'étois ſujet du Roi d'Eſpagne; je ne pus m'empêcher un jour de faire paroître mon affection pour mon Souverain. Je lui dis donc, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur. Je n'aurois peut être pas tant ſouffert, que j'ai fait depuis, ſi j'avois pu diſſimuler mes ſentimens ſecrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occaſion. Cependant ce même panchant pour mon Prince m'a fait faire cette reflexion. C'eſt, que nos Eſpagnols ayant eu l'adreſſe de ſe ſaiſir de ce Vaiſſeau chargé de marchandiſes, que le Sr. de la Sale avoit chargées pour ſon compte, ils éventoient le deſſein. qu'il avoit ſur les Mines de Ste. Barbe, dont le Sr de la Sale avoit tant d'envie de s'emparer; & s'indemniſoient à bon compte de ſes bonnes intentions.

Ce premier contretems commença à traverſer la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande conſternation, & le Sieur de la Sale, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extremité, en eût une douleur mortelle. L'on ſéjourna à St. Domingue, on y prit beaucoup de rafraichiſſemens, & bonne proviſion de blé d'Inde, & de toutes ſortes de beſtiaux domeſtiques pour peupler le Païs, où on avoit deſſein d'aller.

Mrs. de S. Laurent Gouverneur général des Iſles, Begond Intendant, & de Guſſi Gouverneur

neur particulier de la plus petite partie de St. Domingue, (les Espagnols ayant la principale,) les favoriserent en tout; & rétablirent même l'intelligence reciproque, & si nécessaire pour réüssir dans de pareilles entrepriſes; parce que le Sr. de la Sale avoit des ennemis, qui traverſoient ſourdement tous ſes deſſeins. Cependant les ſoldats & tout l'équipage s'étant licentiez à toutes ſortes de débauches, comme cela eſt aſſez ordinaire en ce païs-là, ſe gaterent ſi fort & contractérent des maladies ſi dangereuſes, que les uns en moururent dans l'Iſle même, & les autres en furent toûjours incommodez depuis, ſans pouvoir ſe rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaiſſeaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684. & pourſuivit ſa route aſſez heureuſement le long des Iſles des Caimans. En paſſant par l'Iſle de Paix après y avoir moüillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Iſle de Cuba, où les trois Vaiſſeaux moüillérent auſſi. La beauté & les agréemens du lieu, & la ſituation avantageuſe de ce Port les engagerent à s'y arrêter, & même à deſcendre à terre. On ne ſait par quelle raiſon les Eſpagnols y avoient laiſſé à l'abandon pluſieurs ſortes de rafraichiſſemens, & entr'autres du vin d'Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit on en profita, & après deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voyage vers le Golphe de Mexique. Le Sieur de la Sale étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humeur à ſe laiſſer tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines perſonnes de St. Domingue. Il reconnut, mais trop tard que toutes les routes, qu'on lui avoit

données étoient fausses. La crainte d'être maltraité par les vents de Nord, fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher deux fois avec sa flotte. Mais son courage lui fit tenter le passage une troisieme fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollect y celebra la Messe solemnellement en action de graces. Après quoi ces Vaisseaux continuant leur route l'on arriva dans quinze jours à la vûë des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Joly de prendre le large. La Flutte & la Fregate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Sale étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroiable rapidité vers le Canal de Bahama. C'est aussi ce que le Sieur de la Sale m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fit entierement perdre sa route. Car croiant être beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, il passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschasipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût apperçu par le retour qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve. On fût même confirmé dans cette pensée, parce qu'avant que le Meschasipi se décharge dans le Golphe, il côtoye la Mer du Golphe à l'Oüest, de sorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, parce qu'elle est inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit passé de beau-

beaucoup la ligne parallele de ce Fleuve.

Les trois Vaiſſeaux ſe joignirent enfin à la mi-Fevrier dans la Baye du St. Eſprit, où l'on trouvoit une rade preſque continuelle. On prît donc la réſolution de retourner au lieu d'où l'on venoit. On avança dix ou douze lieuës, juſques à une Baye, qu'on nomma de St. Louïs. Comme les vivres commençoient à manquer, les ſoldats avoient déja mis à terre. Le Sieur de la Sale ſonda la Baye, qui eſt d'une lieue de large, & reconnut, qu'elle avoît un bon fond. Il crut que ce pourroit bien être le bras droit du Meſchaſipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fit donc entrer la Frégate fort heureuſement le 18. Fevrier. Le Canal en eſt profond, juſques-là même, que ſur la bature de ſable, qui en barre l'entrée en quelque ſorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en baſſe Marée.

II. Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appellée de St. Louïs, ſans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il avoit commandé de décharger ſon Canon, & ſon eau dans les Chaloupes, afin de diminuer ſa charge. Sur tout il avoit enjoint fort expreſſément de ſuivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide, malgré l'avis d'un Matelot, qui étoit ſur la Hune, & qui lui diſoit de tenir le vent, conduiſit le Vaiſſeau dans un endroit, où il toucha, & où il s'enſabla ſi bien, qu'il ne fut point poſſible de l'en retirer. Le Sieur de la Sale étoit alors ſur le bord de la Mer, & il s'embarquoit pour remedier à cette manœuvre, quand il

il vit venir cent ou six vingt Sauvages. Il fallut donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fit prendre la fuite à ces Barbares. On les suivit, & après leur avoir présenté le Calumet, qui est le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduisit au Camp, où on les regala, & on leur fit quelques presens. On sceût même si bien les engager, qu'on fit alliance avec eux, & ils apporterent des vivres au Camp dans les jours suivans. On traita de quelques-unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit sujet d'atttendre tout d'une alliance si nécessaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de couvertures fut jetté du Vaisseau échoüé sur la Côte. Il arriva quelques jours après, qu'une troupe de Sauvages s'en saisit. Le Sieur de la Sale envoya du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en usa tout au contraire. Le Commandant leur presenta le bout du fusil, comme pour les coucher en joüe. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardérent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez jusques à la fureur ils s'attroupérent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la sentinelle endormie. Ils firent une horrible décharge de leurs fléches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fusils leur fit prendre la fuite. Cependant ils tuerent sur la place les Sieurs Oris, & Desloges, & deux Cadets volontaires. Ils blessérent dangereusement le Sieur de Moranget Lieutenant & Neveu du Sieur de la Sale, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain il tuérent encore deux des gens du Sieur de la Sale, qu'ils trouverent endor-

dormis le long de la Côte. Cependant la Flute demeura bien trois ſemaines au lieu où elle avoit échoüé, ſans ſe demembrer. Mais elle s'empliſſoit de toutes parts. On en ſauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le calme permit d'y aborder. Le Pere Zenobe y étant un jour allé dans une Chaloupe, elle ſe briſa par un grand coup de vent contre le Vaiſſeau. Tout le monde monta promptement ſur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit reſté le dernier pour faire ſauver les autres, eût été ſubmergé, ſi un Matelot ne lui eût jetté un cordage. On le tira à bord par ce moien, dans le tems qu'il commençoit à s'enfonçer dans la Mer.

Enfin Monſieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout ſon monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Sale ayant fait faire un grand reduit ou Hangar avec des planches, & des pieces de bois équariées, il y fit mettre ſon monde & ſes effets en ſureté, y laiſſa cent hommes ſous le commandement de Monſieur de Moranget, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Cavalier Prêtre, qui avoit demeuré quelque tems avec nous pendant que j'étois en Miſſion au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollets furent de la compagnie, & ils allérent chercher enſemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi, & un endroit propre à y faire un établiſſement. Le Capitaine de la Fregate eut ordre de ſonder cette Baye en Chaloupe, & d'y conduire ſon Vaiſſeau le plus avant qu'il pourroit. Il ſuivit pendant douze lieües le long de la Côte, qui eſt du Sud-Eſt au Nord-Oüeſt, & moüilla vis à vis d'une

d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna son nom, parce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poste servit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Sale alla faire au fond de la Baye le deuxiéme d'Avril. Il étoit avancé de deux lieües dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, parce qu'on y en trouva une fort grande quantité. Une troupe de Barbares y vint attaquer nos gens. Mais on les repoussa sans perte.

Le 21. veille de Pâques le Sieur de la Sale s'étant rendu au Camp de la Mer, on y célébra le lendemain & les trois jours suivans cette fête avec toutes les solemnitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranget, & Hurier, tous les effets, & généralement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Sale; après quoi on détruisit ces deux Forts. Le Sieur de la Sale fit travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y sema, ne levérent point, soit qu'ils eussent été alterez par l'eau de la Mer, soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Sale ne se souvint pas alors, de ce que je lui avois dit autrefois en allant aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres semences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique, soient ou dans les épics, ou dans leurs gousses. Autrement tout cela perd sa séve en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poste extrémement avantageux, & il fut bientôt en état de defense. On le munit de douze pieces de Canon, &

& on y fit un grand Magazin ſous terre, pour y ſerrer toutes les marchandiſes & toutes les proviſions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'eſt pas une grande affaire de conſtruire un Fort contre les fléches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amerique, qui ait la hardieſſe d'attaquer les Européens à cauſe de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient oſé attaquer les François dans l'Iſle d'Orleans, qu'on a depuis appellée St. Laurent lés Quebec. Ils étoient retranchez, & couverts de grands pieux. Mais ces peuples Barbares, qui ſont les plus cruels, & les plus vaillans de toute l'Amerique, y mirent le feu, & afin de ſe garantir des coups de fufil, chacun porta devant ſoi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mouſquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils ſe couvroient contre les balles.

Pour ce qui eſt de ce Magazin ſouterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Sale prit toutes les meſures neceſſaires pour le mettre à couvert de l'invaſion des Sauvages. Rien n'eſt à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la méche allumée au bout de leurs fléches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui ſont au ſommet des maiſons, & des Forts, & dès qu'ils ont fait leur coup, ils ſe ſauvent avec tant de vîteſſe, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puiſſe attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de ſe ſauver. Au reſte les maladies, que les ſoldats avoient contractées dans l'Iſle de St. Domingue, les minoient à vue d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque ſoin que l'on ſe donnât pour les ſecourir avec

des

des boüillons, de la Confection d'Hyacinthe, de la Theriaque, & du vin.

Le 2. d'Août trois des hommes du Sr. de la Sale étant à la Chasse, qui est abondante dans ces Contrées-là, où l'on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de fléches: mais ces hommes se mirent en défense, & tuérent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils enlevérent la chevelure. Ce coup effraia les ennemis & les dissipa. Ils ne laissérent pourtant pas quelque tems après de tuer un Européen, qu'ils trouvérent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Sale se voiant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs Pyrogues parce qu'on ne pouvoit s'en passer, prit la resolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuse s'il étoit possible, Il partit donc avec soixante hommes armez de corselets de bois contre les fléches des Barbares. Il arriva enfin au lieu où ils étoient attroupez, & après diverses rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en blessa plusieurs en tua un assez grand nombre, & fit plusieurs prisonniers sur eux; entr'autres plusieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptisée, & mourut quelques jours après. Elle fût comme les premices de cette Mission.

Cependant, ceux qui étoient venus pour commencer la Colonie, se bâtissoient des maisons, & défrichoient les terres de ce Désert. L'on y sema des grains, qu'on avoit conservez dans des épics. Ils reüssirent mieux que les premiers.

L'on

L'on passa en Canots à l'autre côté de la Baye, & on y trouva près d'une grande Riviere quantité de Chasse, sur tout des Taureaux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par dessus tout cela on élevoit toutes sortes de bestiaux domestiques dans les habitations, comme des vâches, des cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en sureté, qu'elle n'étoit d'abord: mais un nouveau malheur succeda à tous les precedens.

Le Sieur de la Sale m'avoit parlé autrefois dans notre Voyage des cruautez inoüies, que les Espagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conservé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il desapprouvoit extrêmement cette conduite des Espagnols, & la blâmoit comme indigne des Chrétiens. Je disois tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoître, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux-mêmes de perir dans leur entrepriſe; que souvent des Armées entieres étoient venues les surprendre dans le Mexique pour les tailler en piéces: que la Politique les avoit obligé de faire perir ce grand nombre d'hommes pour assurer leurs Conquêtes. Il me semble que le Sieur de la Sale avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes. Il pouvoit bien s'imaginer, que les Sauva-

vages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irritez; comme l'experience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vangé tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux; ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que les habitans du Canada sont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, qui cependant n'ont jamais fait la guerre aux Anglois de la nouvelle Jork. La raison en est, qu'ils ont toûjours bien menagé les Iroquois, quelque insulte particuliere qu'ils aient pu leur faire. Le Sieur de la Sale, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gagner les Sauvages, devoit être assuré, que tôt ou tard lui ou les siens souffriroient dans l'établissement de leur Colonie, puis qu'il faisoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obstacle à la conversion de ces Barbares, & ruïnoit d'avance tout le travail des Missionaires qu'il avoit avec lui. En effet tout Chrétien qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'est aussi la leçon, que nous donne le Sauveur luimême. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je suis debonnaire & humble de cœur.*

Le Sieur de la Sale avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui lui restoit, de sonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoître le terrain, à mesure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de faire retirer son monde à bord de la Fregate tous les soirs. Ce Capitaine & six de ses hommes les plus adroits, & les plus robustes, charmez de la douceur de la saison, & de la beauté du Païs,

Païs, ayant laiſſé leur Canot, & leurs armes ſur les vaſes à marée baſſe, s'avancerent à une portée de fuſil ſur le pré pour y être à ſec. Ils s'y endormirent profondément: mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçûe les ſurprit à la faveur du ſommeil de la nuit, les maſſacra cruellement, & briſa leurs armes avec leur Canot ou Pyrogue. Avanture tragique, qui jetta le Camp dans la derniere conſternation.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Sale laiſſant des vivres pour ſix mois à ceux qui demeuroient dans ce Camp, partit avec vingt hommes & le Sieur Cavelier Prêtre, ſon frere, pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi. Cette Baye, qu'il reconnut être à 27. degrez 45. minutes de latitude, eſt la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroiſſoit aſſez large ni aſſez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Sale les parcourut dans la penſée que ces Rivieres étoient peut-être formées plus haut par un des bras du Meſchaſipi, ou qu'au moins en traverſant les terres bien avant il reconnoîtroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus long-tems qu'il n'avoit cru à faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour paſſer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en ſon chemin, & par deſſus tout cela il falloit qu'il ſe retranchât tous les ſoirs pour ſe garentir des inſultes des Barbares. Les pluyes continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & cauſoient des torrens par tout. Enfin pourtant il crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Fevrier 1686.

On s'y fortifia, & le Sieur de la Sale y laiſſa une partie de ſes gens, prit neuf hommes avec lui, & continua ſa Découverte dans les plus beaux païs du monde, traverſant quantité de Villages, & des Nations nombreuſes, qui les traiterent fort humainement. Enfin revenant à ſes gens il arriva au Camp général le 31. de Mars, charmé de la beauté & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroiable de toutes ſortes de Chaſſes, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans ſa route. Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus ſenſible que toutes les precedentes par la perte de ſa Fregatte. Ce ſeul Vaiſſeau, qui lui reſtoit, & avec lequel il eſperoit de côtoyer la Mer, & paſſer enſuite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux ſecours; ce Vaiſſeau, dis-je, échoua malheureuſement par la faute de ceux, qui le conduiſoient. Ce funeſte accident arriva par le peu de précaution du Pilote, qui ne prit pas garde à lui. Toutes les marchandiſes, qui étoient deſſus perirent ſans reſſource. Le Navire ſe briſa à la Côte. Les Matelots furent noyez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre perſonnes ſe ſauvérent-ils dans un Canot, qu'ils trouvérent à la Côte par une eſpéce de miracle. On y perdit trente ſix barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge des équipages, & la plus grande partie des outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel qu'en eut le Sieur de la Sale. Son grand courage n'auroit point été capable de le ſoutenir, ſi Dieu ne l'eût aidé par un ſecours particulier de ſa grace.

III.

III. Ceux qui ſont un peu verſez dans l'hiſtoire des découvertes, ſavent, que ceux qui les entreprennent ſont obligez de faire pluſieurs tentatives ſouvent inutiles avant que de reüſſir, & qu'il leur arrive mille avantures tragiques tout à fait ſurprenantes. Ils ne ſeront donc point ſurpris de voir ici les contretems & les funeſtes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverſer la grande découverte, dont nous parlons ici, & l'établiſſement d'une Colonie dans les vaſtes contrées de la Louïſianne. Pluſieurs Hiſtoriens ont voulu ſonder les raiſons de la conduite de Dieu à l'égard de ces ſortes d'entrepriſes, dans leſquelles ſa gloire ſembloit être intereſſée, parce qu'il s'agiſſoit de la converſion des peuples barbares à la Foi de l'Evangile: mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces ſecrets. Ce ſont des abîmes pour nous. Il nous doit donc ſuffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette découverte, & le courage dont Dieu a animé ceux qui l'ont faite ſous ſa conduite. Il eſt vrai qu'on doit ici reconnoître ſur tout le cœur magnanime du Sieur de la Sale, qui ne s'eſt point rebuté de toutes les traverſes qui lui ſont arrivées, & qui n'a pas laiſſé parmi tout cela de continuer ſes travaux juſqu'à la fin.

Comme j'ai plus d'interêt que perſonne de ſavoir ce qui s'eſt paſſé ſur le grand Fleuve Meſchaſipi, ſur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens; je ſuivrai ce que le Pere Anaſtaſe Vicaire actuel de nos Recollects de Cambrai a écrit du Voyage du Sieur de la Sale, & cela me fournira le moien d'exa-

miner, ſi en effet le dit Sieur de la Sale étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada par les terres de l'Amerique. Voici ce que j'en ai apris par l'hiſtoire dudit Pere Anaſtaſe.

Lors que le Sieur de la Sale vit ſes affaires ruinées ſans reſſource par la perte de ſes deux Vaiſſeaux, qui avoient malheureuſement échoüé & qui s'étoient briſez à la Côte du Nord du Golphe de Mexique, il fut abſolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ſes meſures furent rompues, & ſes affaires reduites à la derniere extremité. Il ſe vit donc forcé de ſe rendre par les terres aux Illinois, afin de ſe rendre enſuite en Canada pour donner avis en France de ſes malheurs. Voulant effectuer cette reſolution il choiſit vingt de ſes meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoüanon de Nation nommé *Nikana* qui ſignifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toûjours accompagné depuis le Canada juſqu'en France, & depuis la France juſques au Golphe de Mexique. Le Sieur Cavelier Prêtre, frere du Sieur de la Sale, de Moranget ſon neveu, & le Pere Anaſtaſe de Doüai Recollet, ſe joignirent à lui pour ce grand voyage, & on ne fit autre proviſion pour cela que de quatre livres de poudre, ſix livres de plomb, deux haches, deux douzaines de couteaux, de la raſſade, c'eſt à dire de petits grains de jayet de pluſieurs couleurs, & deux chaudieres. Le Sieur de la Sale n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes proviſions avec lui. Mais il eſperoit de retourner dans peu de tems au Fort

Fort qu'il quittoit, & cela dès qu'il ſeroit arrivé aux Illinois. Après donc qu'on eût fait le ſervice divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eût imploré en commun le ſecours du Ciel, il partit avec ſa Compagnie le 22. Avril 1686. faiſant route au Nord-Eſt.

Il faut remarquer, que le Fleuve Meſchaſipi déeend du Nord au Sud pour ſe décharger dans le Golphe de Mexique. Ainſi les Illinois, chez qui le Sieur de la Sale vouloit ſe rendre, ſont au Nord-Eſt de la route qu'il faiſoit. Au reſte il y a beaucoup d'aparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient au Sieur de la Sale. On ne trouve point de Canots d'écorce tels que je les ai décrits dans le Volume precedent, dans les lieux où étoit alors le Sieur de la Sale. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainſi le Pere Anaſtaſe ne parlant d'aucun Vaiſſeau dans ſon hiſtoire, il y a lieu de croire que ce Voyage ſe fit par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Sale n'étoit pas aſſuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meſchaſipi; parce qu'en ce cas-là il eût été facile de ſe rendre par eau juſques chez les Illinois.

Après trois jours de marche le Pere Anaſtaſe dit, qu'ils trouvérent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, bottez, éperonnez, & ayant des ſelles. Ces gens les invitérent d'aller avec eux dans leurs habitations: mais parce qu'ils étoient hors de leur route, ils les remerciérent, après qu'ils ſe furent informez du chemin qu'ils devoient obſerver, ce qui ſe fit apparemment par ſignes;

car perſonne des gens du Sieur de la Sale n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Eſpagnols. Ils continuérent leur chemin le reſte du jour, & cabannérent le ſoir dans un petit Fort retranché de pieux, afin de ſe garantir de toute inſulte : ce qu'ils continuerent depuis fort heureuſement. Etant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles juſques à la Riviere, qu'ils appellérent Robeck. Ils trouvérent là une ſi grande quantité de Taureaux ſauvages, qui ſont appellez par les Eſpagnols *Cibolas*, que les moindres troupes paroiſſoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Sale & ſes gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas reſter plus de cinq ou ſix jours en ce lieu-là.

A une lieuë & demie plus avant ils trouverent une belle Riviere plus grande & plus profonde que la Seine. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme ſi on les y avoit plantez exprès, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la paſſa avec des Cajeux, & on l'appella la Maligne. En paſſant ainſi au travers de ces beaux Païs, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de meuriers, on arriva peu de jours après à la Riviere qui fut nommée Huëns, du nom d'un Allemand du Païs de Wirtemberg qui s'y enbourba en telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anaſtaſe ſe trompe ſur le nom de *Huëns*, & qu'il faut mettre *Hans*, qui ſignifie Jean. Un des hommes de ce Voyage tra-

traverſa cette Riviere à nage, ayant la hache ſur le dos. Un ſecond le ſuivit en méme tems, & étant tous deux à l'autre bord ils couperent de grands arbres, pendant que d'autres en faiſoient de même de leur côté où ils étoient demeurez. On laiſſa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, leſquels ſe rencontrant de cette maniere formoient une eſpece de pont, pour paſſer facilement d'un côté à l'autre. C'eſt une invention, de laquelle ils ſe ſont ſervis plus de trente fois dans leur Voyage pour paſſer des Rivieres, qu'ils rencontroient. Elle paroiſſoit plus ſure que celle des Cajeux, qui ſont une eſpéce de Radeau formé de pluſieurs branches d'arbres liées enſemble, que l'on conduit en perchant pour paſſer les Rivieres.

Ce fut en cet endroit, que le Sieur de la Sale changea ſa route du Nord-Eſt à l'Eſt, pour des raiſons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient ne purent penetrer. Un peu plus de communication de ſa part avec ceux qui faiſoient le Voyage avec lui, auroit accommodé les affaires, & préveuu les malheurs; ſur tout en un Païs où il n'y avoit point de reſſource pour les Européens.

Après quelques jours de marche dans un Païs aſſez beau, dans lequel pourtant il falloit paſſer des ravines en Cajeux, ils entrerent dans des contrées beaucoup plus agréables, & tout à fait delicieuſes, où ils trouverent une Nation nombreuſe, qui les reçût avec toutes ſortes de témoignages d'amitié. Les femmes même alloient embraſſer les hommes qui étoient à la ſuite du Sieur de la Sale. Elles les firent aſſeoir ſur des nattes très-bien travail-

lées, & les placerent au haut bout près des Capitaines, qui leur préſenterent le Calumet de paix, orné de plumes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur ſervirent entr'autre regal d'une ſagamité ou bouillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué* ou *Toquo*. C'eſt un arbuſte fait comme une eſpece de ronces ſans épines. La racine en eſt fort groſſe. Après que ces peuples l'ont bien lavée ils la font ſecher, après quoi ils la pilent, & la réduiſent en poudre dans un mortier. La bouillie qu'ils en font eſt de bon goût, mais un peu aſtringente. Ces Sauvages leur firent des preſens de peaux de Taureaux ſauvages paſſées proprement; qui étoient fort ſouples, & bonnes à faire des ſouliers, dont on a beſoin en ces quartiers-là pour ſe garentir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la raſſade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque ſejour parmi cette Nation, pendant que le Sieur de la Salle avec ſes manieres inſinuantes leur donnoit de grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi ſon maître. Il leur faiſoit connoître, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil, & ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anaſtaſe, faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élemens de la connoiſſance du vrai Dieu. On appelle cette Nation *Biſcatonge*. Mais nos Européens les appellerent la Nation des pleureurs, & donnerent le même nom à la Riviere, qui eſt fort belle. La raiſon en eſt, qu'à leur arrivée ces gens ſe mirent tous à pleurer amerement pendant

dant un bon quart d'heure. C'eſt leur coutume, lorſqu'ils voient arriver parmi eux des gens qui viennent de loin; parce que cela les fait ſouvenir de leurs parens morts, qu'ils croyent être dans un grand Voyage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnerent des guides au Sieur de la Sale, accommoderent ſon monde de tout ce qui leur étoit neceſſaire, & leur firent même paſſer la Riviere dans leurs Pirogues, ou Canots de bois. Ils en traverſerent trois ou quatre autres les jours ſuivans, & il ne leur arriva rien de conſiderable, ſinon que leur Sauvage Chaouanon ayant tiré ſur un Chevreuil aſſez près d'un grand Village, le bruit du coup y jetta la frayeur de telle ſorte, que ceux qui y habitoient prirent la fuite. Le Sieur de la Sale fit mettre ſon monde ſous les armes pour entrer dans ce Village, qui étoit compoſé de plus de trois cens cabannes. Ils ſe rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où ſa femme ſe trouva encore, parce qu'elle n'avoit pu ſe ſauver à cauſe de ſa grande vieilleſſe. Le Sieur de la Sale lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ſes gens comme amis. Trois de ſes fils braves guerriers obſervoient de loin ce qui ſe paſſoit. Ayant donc reconnu que tout ſe faiſoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hoſtilité, ils rappellerent tout leur monde, & traiterent de paix; après quoi ils danſerent le Calumet juſqu'au ſoir. Le Sieur de la Sale ne ſe fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla ſe camper au delà des cannes qui ſe trouvoient dans cet endroit, afin que ſi ces Barbares approchoient

choient pendant la nuit pour l'insulter, le bruit des cannes l'empêchât d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Sale en avoit usé avec beaucoup de sagesse & de prudence. Une troupe de gueriers armée de fleches s'aprocha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Sale sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de se retirer. La nuit acheva de se passer fort tranquilement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain, après bien des amitiez reciproques, du moins en apparence du côté des Sauvages, ils continuerent leur route à cinq ou six lieuës au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages, qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honnête, ayant des épics de blé d'Inde à la main. Ils embrasserent le Sieur de la Sale & ses gens à leur mode & les invitérent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Sale voyant leur franchise y consentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoître, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest, qui étoient cruels & méchans, & qui dépeuploient les Païs voisins. Le Pere Anastase, conjecture, qu'ils vouloient parler des Espagnols du Nouveau Mexique, parce que sans doute le Sieur de la Sale le lui a dit. Ces Barbares leur firent concevoir, qu'ils étoient en guerre avec ces gens-là. Le bruit s'étant répandu par tout le Village, que ledit Sieur de la Sale étoit arrivé avec son monde, chacun leur fit des caresses à l'envi. Il les pressa de demeurer avec eux pour faire

la

la guerre à ces prétendus Eſpagnols du Mexique. Le Sieur de la Sale les amuſa de paroles, & de l'eſperance de faire une alliance étroite avec ces peuples qu'on appelle les *Kirouonas*. Il leur promit de revenir bien-tôt chez eux avec des troupes plus nombreuſes, & après tous les regals, & les preſens qu'on ſe fit de part & d'autre, les Sauvages les aiderent à paſſer la Riviere dans leurs Pirogues. Pendant que le Sieur de la Sale pourſuivoit toujours ſa route à l'Eſt par de fort belles prairies, il lui arriva un contretems au bout de trois jours de chemin. Son ſauvage chaſſeur nommé *Nikana* s'écria tout d'un coup de toute ſa force, qu'il étoit mort. On y courut, & on aprit qu'il avoit été cruellement mordu d'un ſerpent ſonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du ſel de Vipere ſur ſa playe, après l'avoir ſcarifiée pour en faire ſortir le venin & le ſang corrompu. On le tira d'affaire par le moyen de ces remedes : mais il falut du tems pour le guerir.

IV. Le Sieur de la Sale & ſes hommes furent bien ſurpris, lorſqu'ils furent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient aboutir à la mer, & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajeu pour la traverſer. Les Sieurs de la Sale & Cavelier Prêtre, ſon frere ſe mirent deſſus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent-ils arrivez au fort du courant, que la violence les emporta avec une rapidité ſurprenante, de ſorte qu'ils diſparurent en un moment. Le Pere Anaſtaſe Recollet étoit reſté à terre avec une partie de leurs

gens, & le chaſſeur Nikana étoit abſent depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême deſolation pour les uns & pour les autres, qui deſeſperoient de ſe revoir jamais. Le Pere Anaſtaſe encourageoit du mieux qu'il pouvoit les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour ſe paſſa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Sale à l'autre côté de la Riviere, qui leur apprît que par une benediction particuliere de la Providence, leur Cajeu avoit été arrêté au milieu de la Riviere; ce qui leur avoit donné le moyen de travailler à paſſer au delà du courant, qui ſans cela les emportoit à la mer: qu'un de ſes hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu ratraper le Cajeu. Il s'appelloit Rut, Breton de Nation. Peu de tems après ce jeune homme parut du côté où le Pere Anaſtaſe étoit reſté. Il s'étoit ſauvé à la nage. La nuit ſe paſſa en inquietude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient reſtez avec lui, cherchoient le moyen de ſe rendre auprès du Sieur de la Sale. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée: mais la Providence y pourvût par le moyen de deux Aiglons, qui tomberent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le Lendemain il fut queſtion de paſſer la Riviere. Le Sieur de la Sale leur conſeilla de faire un Cajeu de cannes. Le Pere Anaſtaſe, le Sieur de Moranget & trois autres frayerent le chemin, & ſe riſquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet ſans danger, car ils enfonçoient à tout moment,

&

& le Pere fut obligé de mettre son Breviaire dans son capuchon, parce qu'il se mouilloit dans sa manche.

Le Sieur de la Sale leur envoya deux hommes à la nage, qui les aiderent à pousser leurs cannes, & qui les firent enfin arriver heureusement. Ceux qui étoient demeurez de l'autre côté ne vouloient point se hazarder à passer: mais enfin ils y furent obligez, parce que les autres firent semblant de partir pour continuer leur route. Ils passerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine que les autres. Toute la troupe étant ainsi réunie à la reserve du chasseur, on marcha deux jours parmi des cannes fort épaisses. Le Sieur de la Sale lui-même avec quelques autres fraioit le chemin en coupant & brisant les cannes à coups de haches. Enfin au troisiéme jour le chasseur Nikana se retrouva chargé de trois Chevreuils boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Sale fit faire une décharge de quelques coups de fusil pour en témoigner sa joie. Ils suivirent leur route à l'Est, entrerent dans des Païs encore plus beaux que ceux qu'ils avoient passez. Ils y trouverent des Peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrerent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la chasse avec sa femme & sa famille. Il fit present au Sieur de la Sale d'un de ses chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens: & pour les obliger d'y aller, il leur laissa sa femme, sa famille & sa chasse, comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au

Village pour faire ſavoir leur arrivée. Le chaſſeur Nikana & un Laquais du Sieur de la Sale l'accompagnerent. Au bout de deux jours ils revinrent avec deux chevaux chargés de proviſions, & pluſieurs Chefs de ces Sauvages l'accompagnoient.

Ils étoient ſuivis de guerriers habillez fort proprement de peaux paſſées & ornées de plumes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrerent à trois lieuës du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Sale y fut reçû comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours ſurprenant de peuples, dont la jeuneſſe paroiſſoit rangée ſous les armes ſe relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes ſortes de vivres. Cependant le Sieur de la Sale craignant qu'une partie de ſon monde ne ſe débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieuës du Village. Ils demeurerent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des chevaux, & pour pluſieurs autres choſes, qui leur étoient neceſſaires. Ce village, qu'on appellé des *Cénis*, eſt un des plus conſiderables, qui ſe trouvent dans toute l'Amérique, & eſt extrémement peuplé. Il a bien vingt lieuës de long au moins. Ce n'eſt pas qu'il ſoit contiguement habité. Il l'eſt ſeulement par hameaux de dix ou douze Cabannes, qui ſont comme des cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs cabannes ſont belles, longues de 40 ou 50 pieds, dreſſées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres, qui ſe rejoignent en haut par les branches, que l'on couvre d'herbes. Les lits

ſont

ſont placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois quatre pieds. Le feu eſt au milieu, & chaque cabanne ſert de logement à deux familles. Ils trouverent chez les Cénis pluſieurs choſes qui viennent indubitablement des Eſpagnols, comme des Piaſtres & autres monnoyes, des cueilliers d'argent, de la dentelle de toutes ſortes, des habits, des chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeune les Eſpagnols du Mexique pendant l'été. Les Chevaux y ſont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un cheval pour le capuchon du Pere Anaſtaſe, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Eſpagnols par le moyen des *Choumans* alliéz des Cénis, qui ſont toujours en guerre avec la nouvelle Eſpagne. Le Sieur de la Sale, qui a toujours penſé à faire quelque entrepriſe ſur les Mines de ſainte Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur pays, de celui de leurs voiſins & du Fleuve Miſſiſſipi, dont il croyoit qu'ils avoient connoiſſance. Ils marquerent tout cela ſur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à ſix journées des Eſpagnols, dont ils firent une deſcription ſi naturelle, qu'ils ne reſte plus aucun doute au Sieur de la Salle; quoique les Eſpagnols n'euſſent fait encore aucune entrepriſe ſur ces Peuples ni ſur leurs village. Seulement leurs guerriers ſe joignoient aux *Choumans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Sale, qui ſavoit parfaitement bien l'art de gagner les Sauvages de tou-

toutes les Nations, raviſſoit ces peuples à tout moment, en leur faiſant entendre, que celui qui l'avoit envoyé chez eux étoit le plus grand Capitaine du monde, auſſi haut que le Soleil, & autant élevé par deſſus les Eſpagnols, que le Soleil l'eſt au deſſus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque dont le Sieur de la Sale parloit, les Cénis faiſoient des exclamations, mettant la main ſur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anaſtaſe dit qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entroient aſſez dans ce qu'on leur diſoit de l'exiſtence & de la verité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il eſt certain, que le Sieur de la Sale avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de truchement pour expliquer ſes penſées aux Cénis. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelque ſignes: ce qui fait voir que ces longs diſcours ſont des choſes exaggerées. Ledit Sieur de la Sale ayant toute l'obligation de ſa fortune à ſon Souverain, avoit raiſon de l'élever bien haut. Cependant il ne devoit point le faire au prejudice de la Nation Eſpagnole, & ſur tout du Roi d'Eſpagne, qui, outre les grands & vaſtes Païs dont il eſt Souverain dans l'Europe, eſt encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales: ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur de la Sale m'a repeté bien des fois dans nos converſations, que le Soleil ne ſe couche jamais ſur les terres du Roi d'Eſpagne. Il ne pouvoit donc ignorer, que les Cé-

Cénis ne connoiſſoient point de Prince plus puiſſant dans toute l'Amerique que le Roi d'Eſpagne, puiſqu'il eſt Souverain de plus de deux mille cinq cens lieuës de Païs dans ce grand Continent, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambaſſadeurs des Choumans chez les Cénis. Ils rendirent viſite au Sr. de la Sale. Il fut fort ſurpris de leur voir faire le ſigne de la Croix, & ſe mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à autre. Ils baiſoient l'habit du Pere Anaſtaſe, & lui faiſoient connoître, que des gens vêtus comme lui inſtruiſoient les Peuples de leur voiſinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Eſpagnols. En effet nos Religieux ont de grandes Egliſes dans ce Païs-là, dans l'eſquelles les habitans s'aſſemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient aſſez naturellement les Ceremonies de la Meſſe. L'un d'entr'eux fit le crayon d'un tableau, qu'il avoit vû d'une grande femme qui pleuroit, parce que ſon fils étoit ſur une Croix. Le Pere Anaſtaſe ajoute que les Sauvages firent connoître au Sieur de la Sale, que les Eſpagnols faiſoient une cruelle boucherie chez les Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fuſils, il ſeroit facile de ſe rendre maître d'eux, parce que ce ſont des hommes lâches & ſans cœur, qui font marcher des gens devant eux avec des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Sale s'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos découvertes, me dit bien des fois que les Jeſuites du College de Goa, Capitale

pitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de S. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces Païs-là, & que plusieurs avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des éventails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais parce que le Sieur de la Sale avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'adresse qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Mexique, dans la description de son Voyage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces reverends Peres.

Après que le Sieur de la Sale eut demeuré 4 ou 5. jours chez les Cénis pour délasser son monde, il poursuivit sa route par les *Nassonis*. Il passa une grande Riviere par le milieu du grand Village des Cénis. Ces deux Nations sont alliées, & ont à peu près le même genie & les mêmes coutumes. A cinq lieuës de là il eut le déplaisir de voir que quatre de ses hommes avoient deserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirez chez les Nassonis. Pour comble de malheur le Sieur de la Sale & le Sieur de Moranget son neveu, furent attaquez d'une fiévre violente, qui les reduisit à l'extremité. Leur maladie fut longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fiévre les eut quittez, il falut encore bien du tems pour les retablir. La longueur de cette maladie rompit toutes leurs me-

meſures ; & fut dans la ſuite l'occaſion des derniers malheurs qui leur arriverent. Elle leur fit perdre plus de deux mois de tems, pendant leſquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieuës en droite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient deſerté. Dans une ſi facheuſe conjoncture le Sieur de la Sale prit le parti de retourner ſur ſes pas au Fort Louïs. Chacun fut de ſon avis, & on reprit le chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce voyage, ſinon qu'en repaſſant la Riviere maligne un de leurs hommes fut emporté par un Crocodile d'une longueur & d'une groſſeur prodigieuſe.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand ſecours, ils arriverent au Camp le 17. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçus avec toute la joye qu'on peut s'imaginer. Au reſte ils étoient dans des penſées fort partagées de joye & de triſteſſe. Chacun racontoit à ſon ami les avantures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur ſeparation.

V. On trouve peu de gens dans les hiſtoitoires des Voyageurs, dont le courage ait été plus intrepide, que celui du Sieur Robert Cavelier de la Sale. Il ne ſe laiſſoit jamais abattre dans les évenemens contraires, & il eſperoit toujours avec le ſecours du Ciel de venir à bout de ſon entrepriſe, malgré tous les obſtacles, qui ſe preſentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baye de S. Louïs. Il viſita avec le Pere Anaſtaſe, dont j'ai parlé, toutes les Rivieres qui

s'y

s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Ouëſt, & du Nord-Ouëſt. L'endroit où eſt le Fort eſt un peu ſablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies où l'herbe eſt plus haute que nos fromens, & cela dans toutes les ſaiſons de l'année. Il y a des rivieres d'eſpace en eſpace à deux ou trois lieuës l'une de l'autre. Elles ſont bordées de chênes, d'épine-vinettes, de meuriers & d'autres arbres. Cela continue à l'Ouëſt juſqu'à deux journées des Eſpagnols.

Le Fort eſt bâti ſur une petite éminence Nord & Sud, ayant la Mer au Sud-Eſt, de vaſtes prairies à l'Oueſt, & au Sud-Oueſt deux Etangs & des bois d'une lieuë de tour. Une Riviere bat au pied. Les Nations voiſines ſont les *Quoquis*, qui ont des chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Sale étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce tems-là pour conſoler ſa petite Colonie naiſſante, dont les familles ſe peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-deville Prêtre, avec le Sieur Cavelier & trois Recollets travailloient de concert à leur édification, & à l'inſtruction de quelques familles ſauvages qui ſe détachoient des Nations voiſines pour ſe joindre à eux. Pendant tout ce tems-là le Sieur de la Sale faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiſer les Barbares, connoiſſant bien que la Paix avec ces peuples étoit de la derniere importance pour l'établiſſement de la

Co

Colonie. Enfin il n'eut point d'autre reſſource que de reprendre ſon Voyage des Illinois ſi neceſſaire pour ſon deſſein. Il fit donc une harangue fort éloquente & d'un air capable de toucher; ce qui lui étoit aſſez naturel. Il parla à la petite Colonie, qui étoit aſſemblée pour cela. Chacun fut ému juſqu'à verſer des larmes, perſuadé de la neceſſité de ce voyage, & de la droiture de ſes intentions. Il eut été à ſouhaiter, qu'ils euſſent tous perſeveré dans les mêmes ſentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort Après cela il choiſit vingt hommes, le Sieur Cavelier Prêtre, ſon frere, les Sieurs de Moranget & Cavelier ſes neveux, avec le Sieur Jouſtel Pilote, & le Pere Anaſtaſe Recollet. On fit des prieres publiques pour la benediction de ſon voyage & de la Colonie.

VI. Le Sieur de la Sale partit de cette Baye avec vingt hommes le 7. de Janvier 1687. Dans le premier jour ils rencontrerent une armée de *Bahamos*, qui alloient en guerre contre les *Erigoanna*. Le Sieur de la Sale fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*: mais ils prirent la fuite à ſon abord. On les joignit en courant à cheval après eux. Ils firent donc un traité enſemble, & on ſe promit de part & d'autre une paix inviolable. Au quatriéme jour à trois lieuës au delà vers le Nord-Eſt ils trouverent la premiere Riviere aux Cannes. On ne voit que des prairies, & de petits bocages d'eſpace en eſpace. Les terres en ſont ſi fertiles, que les herbes y croiſſent à dix ou douze pieds de haut. Il y a un fort grand nombre de Villages ſur

cette

cette Riviere, qui ſont extremement peuplez. Ils ne viſiterent que les *Quaras* & les *Anachorema*. Sur le même Rhomb de vent à trois lieuës plus loin, l'on trouve la ſeconde Riviere aux Cannes habitée par des Nations différentes. Il y a des campagnes de chanvre. A cinq lieuës plus avant on paſſe la Sablonniere, riviere ainſi appellée, parce qu'elle eſt environnée de terres ſablonneuſes, quoi que le reſte ſoit de bon fond, & conſiſte en de grandes prairies.

On marche ſept à huit lieuës juſques à la Riviere *Robec*, en paſſant par des prairies, & par trois ou quatre Rivieres éloignées d'une lieuë les unes des autres. La riviere de *Robec* eſt peuplée de pluſieurs grands Villages, dont les Peuples parlent tellement du goſier, qu'il faut du tems pour s'y façonner, Ils ont guerre avec les Eſpagnols. Ils preſſerent fort le Sr. de la Sale de ſe joindre avec leurs guerriers: mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter, De plus le Sieur de la Sale n'étoit guere en état avec vingt hommes de faire du mal aux Eſpagnols. Cependant ils reſterent cinq ou ſix jours parmi ces peuples, tâchant de les gagner par des inſtructions Chrétiennes qu'ils ne reçoivent point des Eſpagnols.

En continuant leur route ils traverſerent de grandes prairies juſqu'à la riviere Maligne. Elle eſt fort profonde & ainſi appellée, parce qu'un de leurs hommes y avoit été devoré par un Crocodile monſtreux. Cette riviere vient de fort loin, & eſt habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort peuplés, qui compoſent la Nation des *Canoatinnos*, qui font la guerre aux Eſpagnols, & qui dominent ſur les Nations voiſines.

Ils

Ils visiterent quelques villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui néanmoins sont barbares. Le Pere Anastase ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches: mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sr de la Sale, qui vouloit amadouer ces Nations & les dégouter des Espagnols, qui ont été forcez de détruire plusieurs Nations voisines pour soutenir la conquête du nouveau Mexique; parce qu'assurement ces peuples les eussent exterminez eux-mêmes, s'ils ne les eussent prévenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la consideration pour les Européens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'agrandissement du Sr. de la Sale ne se pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il tâchoit de soulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut-être le plus doux & le plus supportable qui soit dans le monde.

Après que le Sr. de la Sale eut fait des presens, & en eut reçu de ces peuples, il acheta quelques chevaux d'eux à bon marché, & ensuite il passa la Riviere pour continuer sa route dans des canots faits de peaux de Taureaux sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent passer leurs chevaux à la nage. Sur le même Rhomb de vent environ à quatre lieuës de ce Païs, qui est extrémement fertile, ils passerent en Cajeu la Riviere Hiens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention ci devant. Ensuite

ſuite ils firent leur route au Nord-Eſt, & furent obligez de traverſer quantité de petites Rivieres & de Ravines navigables. Ils employerent à cela l'hiver, qui n'eſt ſenſible dans ces contrées-là que par les pluyes. Ils y furent encore pendant le Printems. Au reſte tout le Païs étoit agréablement diverſifié de prairies, de collines, & de quantité de ſources. Ils arriverent enfin à trois grands Villages appellez les *Taraba*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où l'on trouve des chevaux. A quelques lieuës plus avant ils réncontrerent les *Palaqueſſons* compoſez de dix Villages alliez des Eſpagnols.

Je ſuis étonné, de ce que notre Pere Anaſtaſe Recollet n'a pas fait un Journal plus circonſtantié de tant de Nations différentes. Je prie donc le Lecteur de trouver bon, que je faſſe de tems en tems des reflexions ſur ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, avec qui j'en ai tant fait, lorsque j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma deſcription de la Louïſianne, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à ſon entrepriſe.

VII. Ce fut après avoir paſſé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Sale, parce qu'il fut tué, auſſi-bien que le Sieur de Moranget ſon neveu, & quelques autres. Le Sr. de la Sale ſe trouvoit dans un beau Païs de chaſſe. Tout ſon monde y fit bonne chere, & ſe rétablit de la fatigue du Voyage par d'excellentes viandes pendant pluſieurs jours. Il avoit envoyé le Sr. de Moranget ſon neveu, ſon laquais nommé Saget, & ſept ou huit de ſes gens, au lieu où Nikana ſon chaſſeur, qui étoit un ſauvage *Chaouanon*, avoit laiſſé quan-

quantité de viande de Taureau ſauvage, afin de la faire boucanner, & de n'être pas obligé de ſéjourner ſi ſouvent pour aller à la chaſſe.

Le Sieur de la Sale avec toute ſa prudence n'avoit pas pû prévoir le complot, que quelques-uns de ſes gens devoient faire de maſſacrer ſon Neveu. Ils en prirent pourtant la réſolution tout d'un coup, & l'exécuterent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui caſſa la tête. Ce malheureux aſſaſſinat fut fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anaſtaſe de nommer. Ils tuerent de même le valet du Sieur de la Sale, & le pauvre ſauvage Nika ou Nikana, qui les nouriſſoit de ſa chaſſe depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranget languit deux heures après ce malheureux coup, & pendant ce tems il donna toutes les marques poſſibles de ſa pieté, pardonnant à ſes meurtriers, les embraſſant même de fois à autre, & donnant au reſte des preuves ſenſibles de ſa réſignation à la volonté du Dieu, & de ſa confiance dans le merité de ſon Sauveur: ſelon que ceux qui l'avoient aſſaſſiné le recitérent eux-mêmes, depuis qu'ils furent revenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme, qui s'acquitoit fidelement de tous les devoirs d'un vrai Chrétien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait miſericorde.

Ces miſerables n'étant pas contens d'avoir commis ce meurtre, formerent le deſſein de tuer leur maître même; parce qu'ils craignoient que par l'effet d'un juſte reſſentiment il ne les fit punir de l'horrible crime qu'ils avoient commis. Le Pere Anaſtaſe remar-

que qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieuës de l'endroit où ledit Sieur de Moranget fut aſſaſſiné. Le Sieur de la Sale donc inquiet du long retardement de ſon Neveu & de ſes gens, dont il étoit ſeparé depuis deux ou trois jours, eut peur qu'ils n'euſſent été ſurpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria le Pere Anaſtaſe de s'engager avec lui à la recherche de ſon Neveu, & prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin le Sieur de la Sale ne l'entretint que de diſcours de pieté, & s'étendit fort ſur les matieres de la grace & de la prédeſtination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la Divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit couru pendant vingt ans de ſéjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient paſſez dans les Voyages que j'avois fait avec lui. Il paroiſſoit fort penetré des graces ſingulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anaſtaſe le vit accable d'une profonde triſteſſe, dont il ignoroit lui même la cauſe. Il paroiſſoit dans un trouble qui le rendoit méconnoiſſable à ceux qui avoient accoutumé de le voir. Cette ſituation d'eſprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anaſtaſe fit tout ce qu'il pût pour le tirer du profond aſſoupiſſement où il étoit. Après deux lieuës de marche, il trouva la cravate enſanglantée de ſon laquais. Il apperçût deux aigles qui voltigeoient ſur ſa tête. Ces oiſeaux ſont aſſez communs dans ces païs-là. En méme tems, il découvrit ſes gens, qui étoient ſur le bord de l'eau. Il s'aprocha & leur demanda des nouvelles de ſon Neveu Mo-

Moranget. Ces gens lui repondirent par des paroles entrecoupées, & lui montrerent le lieu où il étoit. Le Pere Anaſtaſe ſuivit quelques pas le long de la Riviere ; & arriva enfin à l'endroit fatal où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre, ayant leurs fuſils bandez à la main. L'un deux tira ſon coup ſur le Sieur de la Sale & le manqua. Le ſecond tira en même tems, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure après, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anaſtaſe Recollet s'attendoit au même ſort : mais il ne fit point de reflexion ſur le danger, où il étoit. Il étoit tout penetré de ce cruel ſpectacle, & ſentoit une douleur incroyable de ce funeſte coup. Il vit tomber le Sieur de la Sale à un pas de lui, ayant le viſage tout enſanglanté. Il ſe jetta à lui auſſi-tôt, l'embraſſa, & l'arroſa de ſes larmes ; l'exhorta du mieux qu'il pût, dans la conjoncture où il ſe trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ſes dévotions avant ſon départ. Il eut encore le tems de recapituler ſa vie, & le Pere Anaſtaſe lui ayant donné l'abſolution, il mourut quelque tems après. Il s'exerça pendans ces derniers momens à tout ce qui étoit convenable à l'état où il ſe trouvoit. Il ſerroit la main à ce Religieux à toutes les choſes qu'il lui diſoit, & ſur tout quand il l'exhortoit à pardonner à ſes ennemis. Pendant tout cela ces meurtriers effrayez de l'horreur de ce qu'ils vevoient de faire, commencerent à ſe frapper la poitrine & à deteſter leur aveuglement. Le Pere Anaſtaſe ne voulut point quitter ce triſte lieu, ſans avoir enterré le corps du Sieur

de la Sale le mieux qu'il pût. Il mit une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavelier de la Sale, homme d'un grand merite, constant dans les adversitez, genereux, engageant, adroit & capable de tout. Il avoit travaillé vingt ans à adoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi lesquelles il avoit voyagé. Il eut le malheur d'être massacré par ses propres domestiques, qu'il avoit comblé de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course, sans avoir pu réussir dans les desseins qu'il avoit formé sur le Nouveau Mexique.

VIII. Le Sieur de la Sale m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, ayant le tems de nos découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jesuite, les Peres de cette Societé faisoient faire de fréquentes lectures, pendant les deux premieres années, à tous ceux qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & des funestes avantures arrivées à ceux, qui avoient deserté de leur Compagnie: afin d'y faire demeurer ceux qui y étoient une fois entrez. Je dois cette justice au Sieur de la Sale, qui me laissa autrefois tous ses papiers en dépot, pendant un Voyage qu'il fit en France, & que je restai au Fort de Frontenac, que sa sortie de la Societé s'étoit faite du consentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands témoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi les Jésuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, qui témoignoit, que ledit Sieur s'étoit

toit comporté en toutes choſes avec beaucoup de ſageſſe, ſans avoir même donné le moindre ſoupçon de peché veniel. J'ai reflechi cent fois ſur les choſes, qu'il m'avoit dites lorſque nous nous entretenions des hiſtoires des nouvelles découvertes. J'adorois en cela les deſſeins inſcrutables de Dieu, qui accomplit toujours ſa volonté par les moyens qu'il en a lui même reglez: & incertain que j'étois de ma deſtinée, je me preparois à tout ce que Dieu voudroit m'envoyer, bien reſolu de me ſoumettre paiſiblement en toutes choſes aux ordres de ſa Providence.

Le Pere Anaſtaſe arriva enfin au lieu, où étoit Monſieur Cavelier Prêtre, Frere du Sieur de la Sale, à qui il raconta le malheur qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrerent bruſquement un moment après dans la Cabanne où ils étoient, & ſe ſaiſirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loiſir de faire un grand diſcours: mais ſon viſage tout baigné de larmes fit aſſez connoître ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavelier n'eut pas plutôt apris cette funeſte nouvelle, qu'il ſe jetta à genoux. Le Sieur Cavelier ſon Neveu en fit de même. Ils croyoient tous deux que ces ſcelerats allojent les maſſacrer: ainſi ils ſe préparoient à la mort en bons Chrétiens. Cependant ces malheureux aſſaſſins touchez de quelques ſentimens de compaſſions à la vûë de ce venerable Vieillard, & d'ailleurs à démi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre réſolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent longtems incertains ſur ce ſujet. Quelques-uns

d'entr'eux qui avoient envie de revoir leurs parens, ſe diſculpoient autant qu'il leur étoit poſſible, & on en entendoit qui diſoient ſouvent, qu'il falloit ſe défaire du reſte, ou qu'autrement ils les mettroient en juſtice pour les faire punir, ſi jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sr. de la Sale, & enfin après pluſieurs deliberations ils reſolurent de s'en aller à la fameuſe Nation des *Cénis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent tous enſemble durant pluſieurs jours, & paſſerent pluſieurs Rivieres & Ravines. Ces infames meurtriers ſe ſervoient des Srs. Cavelier comme de valets, & ne leur donnoient que leurs reſtes à manger. Ils arriverent ſans accident aux lieux où ils vouloient ſe rendre. Cependant la juſtice divine minutoit déja la punition de ces ſcelerats au défaut de la juſtice des homme. La jalouſie du commandement ſe mit entre l'Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans, & l'aſſaſſin du Sr. de la Sale. Chacun des meurtriers prit parti pour l'un ou pour l'autre ſelon ſon inclination. Ils avoient paſſé chez les Cénis, où ils avoient fait quelque ſéjour. Ils étoient même déja arrivez chez les *Naſſonis*, où les quatre déſerteurs, dont j'ai fait mention ci-devant, les rejoignirent. Se voyant ainſi tous raſſemblez la veille de l'Aſcenſion, & la diſſenſion, qui s'étoit miſe entr'eux, leur ayant fait prendre la funeſte reſolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anaſtaſe leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent touchez, faiſant même ſemblant de ſe vouloir confeſſer : mais cela ne dura pas long-tems. Ceux qui avoient le plus de re-

regret d'avoir massacré leur Maître & leur Conducteur, se rangérent du côté de Hans. Cet homme, deux jours après, ayant trouvé l'occasion favorable, punit un crime par un autre. Il tira un coup de pistolet au Meurtier du Sr. de la Sale, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnnoître. Un des compagnions de Hans lacha son coup de fusil dans le côté de celui qui avoit tué le Sr. de Moranget. Il eut le tems de se reconnoître; après quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & ensuite à sa ehémise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moyen de l'éteindre; de sorte qu'il expira dans les tourmens. Le troisiéme Auteur de ce déteſtable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire & achever par lui de vanger la mort du Sr. de la Sale: mais le Sieur Joutel les reconcilia, & on en demeura-là.

Par ce moyen Hans demeura le Chef de cette malheureuse ttoupe. Ils prirent la resolution de s'en retourner chez les *Cénis*, où ils avoient dessein de s'habituer, parce qu'ils n'osoient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leurs crimes. Les *Cénis* avoient mis leur Armée sur pied & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanoatinnos*, peuples cruels, qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cénis* donc emmenérent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, après lequel Hans pressa fort les autres Européens de demeurer

avec eux : mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du païs des *Cénis*, & parmi eux étoient les Srs. Cavelier Frere & neveu du Sr. de la Sale, le Sieur Joutel, le Pere Anaſtaſe, avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandiſes pour les défrayer ſur leur route. Ils s'arrêterent parmi les *Naſſonis* pour y célébrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils diſent dans leurs rélations, que ces peuples les entretenoient tous les jours de la cruauté des Eſpagnols envers les Americains. Ils leur dirent auſſi, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Eſpagnols, & les invitérent d'y aller avec eux, ajoutant, qu'ils en tueroient plus avec leur fuſils que tous leurs Guerriers enſemble avec leurs Maſſes & leurs fléches. Mais ils avoient d'autres deſſeins dans l'eſprit. Ils prirent ſeulement occaſion de tous ces diſcours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi eux, que par les ordres exprès de Dieu pour les inſtruire dans la connoiſſance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils emploiérent à cela dix ou douze jours de tems juſques au troiſiéme de Juin.

Je ne doute point, que le Sr. Cavelier Prêtre, & le Pere Anaſtaſe n'aient fait tout leur poſſible pour donner des lumieres aux *Naſſonis*, afin de les tirer de leur ignorance: Mais les autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en aſſez grand nombre pour faire peur aux Eſpagnols, qui ſont accoutumez aux fuſils. D'ailleurs ils ne ſavoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à comprendre, comment ils pouvoient

voient recueillir des discours des *Nassonis*, que les Espagnols exerçoient de grandes cruautez sur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux : Ainsi ils ne pouvoient point du tout entendre ce que leur disoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

IX. Les *Cénis* donnérent deux Sauvages pour guides à ces six Européens, qui continuérent leur route par les plus beaux païs du monde vers le Nord, & vers le Nord Est. Ils passérent quatre grandes Rivieres, & plusieurs Ravines peuplées de plusieurs Nations. Ils trouvérent les *Haquis* à l'Est, les *Nabiri* ou les *Naansi*, peuples puissans, qui sont en guerre contre les *Cénis*. Enfin ils approcherent le treiziéme Juin des *Cadodacchos*. L'un de leurs Guides prit les devans pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeunesse, qu'ils trouvérent à une lieue de leur village les reçûrent avec le Calumet, & le leur donnerent à fumer. Les uns conduisoient leurs chevaux par la bride, & les autres les portoient comme en triomphe. Ils disoient, que c'étoient des Esprits venus de l'autre Monde. Tout le village étant assemblé, les femmes, selon leur coutume, leur lavérent la tête & les pieds avec de l'eau chaude; après quoi on les plaça sur une estrade couverte de nattes blanches fort propres. Les festins vinrent ensuite, les danses du Calumet, & d'autres réjouissances publiques, qui durerent le jour & la nuit. Ces peuples ne connoissent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces peuples ont une ombre de Religion. Mais leurs idées sont fort confuses, & fort em-

broüillées. Ils ſemblent adorer le Soleil, parce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils ſont pourtant les premiers partagez. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, & ſur le reſte du corps des repreſentations de Taureaux Sauvages, de Cerfs, de ſerpens, ou d'autres animaux. Cela donna occaſion au Sieur Cavelier Prêtre, & au Pere Anaſtaſe de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu & les principaux Myſteres du Chriſtianiſme. Il faut ſuppoſer que toute cela ſe fit par ſignes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de la Marne, malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut ſe baigner le ſoir du 24. de Juin. Le Sieur Cavelier Neveu du Sieur de la Sale l'accompagna juſques ſur le bord de la Riviere, qui eſt aſſez après du Village. Ledit de la Marne s'étant jetté bruſquement dans l'eau diſparut en même tems. C'étoit un abîme, où il fût noié en un moment. Peu de tems après on tira ſon corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura ſa mort en cérémonie. La femme du Chef l'enſevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuſerent une foſſe, que le Pere Anaſtaſe bénit, Cela étant fait, on le mit en terre avec toutes les ſolemnitez poſſibles. Les Sauvages admiroient les Cérémonies de l'enterrement, & ſur tout les Pſeaumes, qu'on chanta aux obſéques. On prit de là occaſion de donner quelques inſtructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Ame, pendant huit jours, qu'on reſta dans ce lieu fatal. On enterra

le

le mort ſur une éminence proche du village, ſon tombeau fût environné d'une paliſſade, & on y mit une grande Croix, qu'on fit faire par les Sauvages. Enſuite on partit de là le 2. Juillet.

Ces peuples ſont ſur le bord d'une Riviere, où l'on trouve trois Nations fameuſes, les *Natches*, les *Natchetes*, & les *Ouidiches*. Ces Voiageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où l'on commence à trouver des Caſtors & des Loutres, à meſure que l'on avance vers le Nord, on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouidiches* ils rencontrérent trois Guerriers de deux Nations, apellées les *Cabinnio*, & les *Mentons* à vingt cinq lieuës plus avant tirant à l'Eſt Nord-Eſt, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faiſant leur route, ils furent obligez de paſſer quatre Rivieres en Cajeux. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main, avec toutes les marques poſſibles de joye & d'eſtime. Pluſieurs de ces Sauvages leur parlérent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sr. de Tonti Napolitain. Ils ajoutérent qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui paſſeroit peut-être par leur village. C'étoit le Sieur de la Sale.

Le Chef les logea dans ſa Cabanne, & en fit ſortir ſa famille. On les y regala durant pluſieurs jours de toutes ſortes de viandes. On fit même un feſtin public, où le Calumet fût danſé durant vingt quatre heures avec des chanſons faites exprès, que le Chef en-

tonnoit de toute ſa force. On les traitoit d'Envoiez du Soleil, qui venoient les defendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils vouloient dire de fuſils, qu'ils ne connoiſſoient point avant cela. Au milieu de ces réjouiſſances le petit Cavelier Neveu du Sieur de la Sale tira trois coups de piſtolet en criant *Vive le Roi*, ce que ces Barbares repetoient à haute voix, y ajoutant vive le Soleil.

Ces Savages ont une quantité prodigieuſe de Caſtors & de Loutres, dont le tranſport feroit fort facile par une Riviere, qui eſt voiſine du village. Ils voulurent en charger leurs chevaux. Mais ils les refuſérent pour témoigner leur deſintereſſement, & ils leur firent des preſens de haches & de couteaux. Enſuite ils partirent avec deux *Cabinnio*, pour leur ſervir de guides après avoit reçu les Ambaſſadeurs des *Analac*, des *Tanico*, & de quelques autres Nations du Nord-Oüeſt, & du Sud-Eſt. Ils eurent le plaiſir de traverſer pendant quelques jours les plus beaux païs du monde, entrecoupez de pluſieurs Rivieres, de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils paſſerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin, après une marche d'environ ſoixante lieües, ils arrivérent aux *Oſſottoez*, qui habitent ſur une grande Riviere, laquelle vient du Nord Oüeſt, bordée des plus beaux bois du monde. Les peaux de Caſtors & de Loutres s'y trouvent par tout en ſi grande quantité, auſſi bien que toutes les autre pelleteries, qu'on les y brûle à tas, parce qu'elles n'y ſont d'aucune valeur. C'eſt la fameu-

meuſe Rivieres des *Akauſa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans ma premiere Relation de nos découvertes. Le Pere Anaſtaſe dit qu'ils commencérent pour lors à ſe reconnoître. Cependant il ſavoit bien, qu'aucune des quatre perſonnes qui étoient avec lui n'avois jamais été, non plus que lui, ſur le Fleuve Meſchaſipi. En effet j'y avois été ſeul avec mes deux Canoteurs en 1680., & depuis le Sr. de la Sàle y avoit été en 1682. juſqu'aux *Akanſa*. Aparamment que le Pere Anaſtaſe croyoit être pour lors au Fort de Crevecœur ſitué chez les Illinois, parce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voyoit de plus une maiſon bâtie à l'Européene & ce fut ce qui donna lieu au Sr. Joutel, & aux deux autres hommes qui reſtoient, de faire la décharge de leurs fuſils.

Au bruit de cette Salve ils virent ſortir deux François Canadiens. Le Commandant s'appelloit *Couture*, que j'ai connu particulierement pendant mon ſéjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entreprîmes pour la découverte de la Louïſianne. *Couture* fit connoître, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Sale pour lui ſervir d'entre-poſt, pour maintenir l'Alliance avec les Nations Sauvages, qui ſont voiſines de ces lieux, & pour les mettre en ſeureté contre les inſultes des Iroquois leurs ennemis jurez. Ils viſitérent trois de ces villages, les *Torimans*, les *Doginga*; & les *Kappa*. On leur fit par tout les feſtins, les harangues, & les

danſes du Calumet avec toutes les marques poſſibles de joie. Ils étoient logez dans la maiſon de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer, leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit ſouhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reſte quelques affaires qu'il y ait à decider parmi ces peuples Sauvages, jamais ils n'en donnent leur reſolution ſur le champ. L'on aſſemble les Chefs & les Anciens des villages, après quoi on delibere ſur les choſes dont il s'agit. Ces Voyageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Meſchaſipi, & pouſſer juſques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Louïſianne, la Riviere Seignelay, pour faire honneur au Miniſtre d'Etat de ce Nom, qui avoit à cœur, & qui prenoit ſoin de tout ce qui regardoit nôtre découverte. Le Pere Anaſtaſe dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Après que le Conſeil eût été aſſemblé ſur ce ſujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faiſoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de ſorte qu'ils congedierent les *Cahinnio* avec des preſens, dont ils furent ſatisfaits. Il faut remarqner ſur ce ſujet, ſans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Sale, qu'aſſurément il n'avoit point encore trouvé la veritable embou-

bouchure du Fleuve Meſchaſipi, non plus que le Pere Anaſtaſe, qui n'avoit jamais été en ce païs-là. Que ſi ce dernier l'a heureuſement rencontrée par le moien des Sauvages, qui le conduiſoient, ce n'a été que par la connoiſſance que *Couture* Commandant du Fortin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être davantage cette affaire dans la ſuite.

X. Après quelque ſéjour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anaſtaſe s'embarquerent le premier d'Août 1687. ſur le Fleuve Meſchaſipi. Ils le traverſérent le même jour dans une Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils ſe mirent donc tous à terre pour faire le reſte du Voyage à pied, parce qu'ils avoient laiſſé aux *Akanſa* leurs Chevaux qu'ils auroient peut-être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils avoient fait juſques-là, ne lui permettoit pas d'achever le Voyage à pied.

Le Pere Anaſtaſe croit, que depuis le lieu, d'où ils étoient partis juſques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieues de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainſi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter. L'autre de ſes Camarades le relevoit de fois à autre. Le reſte de la Compagnie ne ſe ſervoit point de la Pyrogue, ſinon quand ils y étoient obligez pour franchir quelque paſſage dangereux, ou pour traverſer des Rivieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voyage. Les chaleurs étoient

exceſ-

exceſſives dans cette ſaiſon-là. Le ſable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par deſſus tout la diſette de vivres qui dura pluſieurs jours les fit extremement ſouffrir pendans ce tems là.

Le Pere Anaſtaſe ajoute, qu'ils avoient déja fait deux cens lieues par le travers des terres depuis la Baye de St. Louïs, ſavoir cent lieues juſques aux *Génis*, ſoixante au Nord-Nord-Eſt, & les 40. dernieres à l'Eſt-Nord-Eſt. Depuis les *Naſſonis* juſques aux *Cadodacchos* 40. au Nord Nord-Eſt. Des *Cadodacchos* aux *Cabinnio* & aux Mentons 25. à l'Eſt Nord-Eſt, & des *Cabinnio* aux *Akanſa* 60. à l'Eſt Nord-Eſt. Ils continuérent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits, dont ils avoient ouï parler au Sr. de la Sale en 1682. excepté qu'ils allérent aux *Sicacha*. Le Pere Anaſtaſe, dit, que le Sieur de la Sale n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma ſeconde Relation. Le village principal eſt à 25. lieues à l'Eſt des *Akanſa*. Cette Nation eſt forte & nombreuſe. Elle a pour le moins 4000. hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes ſortes de pelleteries. Les Chefs leur aportérent pluſieurs fois le Calumet pour marquer qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offrirent même d'aller s'habituer ſur la Riviere *Ouabache*, pour être plus près du Fort de Crevecœur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuſe Riviére *Ouäbache* eſt bien auſſi grande que le Fleuve Meſchaſipi. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure par où elle ſe décharge dans le Meſ-

Meſchaſipi, eſt éloignées des *Akanſa* de deux cens lieuës, ſelon l'eſtime que le Sieur de la Sale leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette diſtance en droite ligne par les prairies: mais elle ſe conte en ſuivant le Fleuve Meſchaſipi, qui fait de grandes anſes, & qui ſerpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit que cinq bonnes journées. Ils paſſerent donc au travers de la Riviere *Ouäbache* le 26. d'Août, & ils trouverent bien ſoixante lieües de chemin en remontant toûjours le Fleuve Meſchaſipi juſqu'à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ ſix lieues au deſſous de cette embouchure on trouva au Nord-Oüeſt la fameuſe Riviere des *Maſſourites*, ou des *Ozages*, qui eſt pour le moins auſſi grande que ce Fleuve, dans lequel elle ſe décharge. Elle eſt formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui ſont habitées par des Nations fort nombreuſes, comme les *Panimoha*, qui n'ont qu'un Chef & 22. Villages, dont le moindre eſt de 200. Cabannes, les *Paneaſſa*, les *Pana*, les *Panaloga* & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaha*. On y comprend auſſi les *Ozages*, qui ſont dix ſept Villages ſur la Riviere de leur nom, laquelle ſe décharge dans celle des *Maſſourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Sale y ont auſſi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akanſa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourd'hui leur nom; & de laquelle j'ai parlé, vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouäbache* à celle des *Maſſourites*. On trouve là le Cap de Saint

An-

Antoine de *Padoüe*. C'eſt dans ces endroits que demeurent les Sauvages de la Nation, qui ſe nomme *Manſopolea*.

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du Seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anaſtaſe de Doüai Recollet arrivérent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là juſqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieües, ſelon que je l'ai remarqué dans ma premiere Relation. Toute cette route fournit une navigation fort aiſée, même aux grands batimens. Un *Chaounon* nommé *Turpin* les aiant apperçus à ſon village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle qu'il lui apportoit. Mais ils ſuivirent ce Sauvage de fort près, & entrérent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduiſit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de grace. Les Canadiens, qui y étoient, s'étant mis ſous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fuſils.

Le Sieur de *Tonti*, qui étoit deſtiné par le Sieur de la Sale pour Commandant dans ce Fort de Crevecœur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'eſprit de ces Barbares. Ces gens ne laiſſérent pas d'être reçus avec tout le bon accueil poſſible, & le Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour témoigner la joie qu'il avoit de leur arrivée, afin de les conſoler de leurs diſgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avoüer, qu'il n'eſt pas poſſible à perſonne d'éviter ſa deſtinée. Cependant on

on ne peut s'empêcher de reconnoître que le triſte ſort du Sieur de la Sale a eu quelque choſe de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voyage dans le deſſein de trouver l'embouchure du Meſchaſipi, & il eſt mort malheureuſement dans cette recherche ſans avoir pu réüſſir daus ſon entrepriſe. Cependant incontinent après ſa mort, ſon Frere avec le Pere Anaſtaſe Recollet & ceux qui les accompagnoient dans ce Voyage navigent ſur ce Fleuve, & ſe rendent par là aux Illinois. Il eſt conſtant qu'il y a un très-beau port à l'embouchure de ce Fleuve, ſelon la remarque que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en eſt belle, comme on le peut voir aiſément. De trois bras, qui compoſent cette embouchure, j'ai toûjours ſuivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre pluſieurs endroits propres à y bâtir des fortereſſes, qui ne ſeront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru ci devant. Le bas de ce Fleuve eſt habitable, & eſt même habité par pluſienrs Nations Sauvages, qui n'en ſont pas fort éloignées. Les plus grands Vaiſſeaux peuvent monter plus de deux cens lieües depuis le Golphe de Mexique, & aller ainſi juſques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere eſt navigable plus de cent lieuës, & ſe décharge dans le Meſchaſipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Picheno*, les *Ozanbogas*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Mouiſa*, & pluſieurs autres, dont on perd aiſément la mémoire, lorſqu'en y paſſant on n'a pas la commodité de

de faire toutes les obſervations neceſſaires.

Il y a apparence, que le Sr. de la Sale, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a eſtimé, que la Baye de S. Louïs n'étoit qu'à 40. ou 50. lieuës de l'embouchure de l'un de ſes bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé, Dieu donnant des bornes à tous les hommes dans leurs entrepriſes, auſſi bien qu'à l'Océan. Il l'a ſans doute ainſi permis, afin que le Pere Anaſtaſe, qui eſt preſentement Vicaire des Recollets de Cambrai, decouvrît 110 Nations ſur la route, au défaut du Sr. de la Sale, ſans comprendre dans ce grand nombre pluſieurs autres peuples Sauvages, qui ſont connus à ceux par leſquels il a paſſé, parce qu'ils ont commerce avec eux, & qui pourtant ne ſont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes ſortes d'uſage en fort grande quantité. Les Sauvages ſe croyent bien-payez d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anaſtaſe étoit parti de la Baye de St. Louïs au Golphe de Mexique dans le deſſein de demeurer parmi les *Cénis* à ſon ſecond Voyage, pour y établir la Miſſion. Le Pere Zenobe Mambré Recollet, qui étoit reſté dans la Baye, devoit l'aller joindre, afin de s'étendre chez les Nations voiſines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeſte du Sr. de la Sale l'ayant obligé de paſſer outre, je ne doute pas que le Pere Zenobe n'ait été le chercher. Peut-être même, qu'il eſt preſentement en ces Païs-là avec le Pere Maxime Recollet, natif de

de Lile en Flandres, & qu'ils auront laiſſé le Sr. Chefdeville Miſſionnaire de St. Sulpice à la Miſſion du Port de cette Baye. Il s'étoit deſtiné lui-même à cela, parce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enſans. De plus il y a quelques-uns des gens du Sieur de la Sale, qui ont épouſé des femmes Sauvages pour tacher d'augmenter leur petite Colonie. Voilà l'extrait de ce que le Pere Anaſtaſe a écrit de ſon pénible Voyage. On ne ſait pas au reſte, ce que ces pauvres gens ſont devenus depuis ce tems-là.

Le Pere Anaſtaſe cacha la déplorable deſtinée du Sr. de la Sale, parce qu'il étoit de ſon devoir, auſſi-bien que celui de Mr. Cavelier Prêtre, d'en donner les premieres nouvelles à la Cour, & de menager par ce ſecret les effets appartenans au défunt dans le Fort des Illinois: parcequ'il lui avoit fait toutes les avances qu'il avoit pu pour ſon entrepriſe. Il partit des Illinois au Printems de l'an 1688. avec le Pere Anaſtaſe, le jeune Cavelier, le Sr. Joutel & un Sauvage, qui eſt preſentement habitué auprès de Verſailles. Ils arrivérent à Quebec le 27. Juillet, & firent route pour France le 20. Août ſuivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureuſement à Paris, après avoir eſſuié un nombre incroiable de dangers. Ils rendirent compte de leur Voyage à Monſieur le Marquis de Seignelay.

Voilà l'hiſtoire de ce dernier Voyage du Sr. de la Sale, dont j'ai cru devoir donner connoiſſance au public, parce que c'eſt comme une ſuite du mien, & qu'il ſert à confirmer pluſieurs choſes que j'ai avancées. Je paſſe preſentement à la deſcription de la Religion & des

des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai decouvertes dans mon Voyage.

XI. Nos découvertes nous aiant fait connoître la plus grande partie de l'Amerique Septentrionale, je ne doute point, que ſi l'on nous y renvoioit pour achever ce que nous avons ſi heureuſement commencé, on ne developpât enfin ce qu'on n'a pu éclaircir juſqu'à preſent, quelque tentative que l'on ait faite pour cela. Il a été impoſſible juſques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On a taché pluſieurs fois d'en faire le Voyage: mais on n'a pu y réüſſir, & je ſuis moralement aſſuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préalable on n'ait découvert le Continent tout entier des terres, qui ſont entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Il ſemble, que Dieu ne m'ait preſervé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voyages, que pour achever cette heureuſe découverte. Je m'offre encore d'y travailler, & je ſuis perſuadé que cette entrepriſe aura un ſuccés heureux moienant Dieu, ſi l'on me fournit les moiens de m'y employer.

Je ne ſuis pas ſurpris de ce que les Savans avouent, qu'ils ignorent encore comment l'Amerique s'eſt peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'eſt établi dans ce vaſte Continent. L'Amerique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoiſſance entiere, & les habitans même de ce nouveau Monde, leſquels nous avons découverts, & qui ſelon toutes les apparences en devroient être le mieux informez, ne ſavent pas eux-mêmes, comment leurs Ancêtres

tres y ſont venus. Certes ſi dans l'Europe nous étions comme ces peuples, ſans l'uſage de cet Art ingenieux de l'Ecriture, qui fait en quelque ſorte revivre les morts, qui rappelle le ſouvenir du paſſé, & qui conſerve la mémoire des choſes, il eſt certain, que nous ne ſerions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale croient communement une eſpéce de création du Monde. Ils diſent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec ſon Fils. C'eſt peut-être pour cela, qu'ils content leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils eſt le principe de toutes les choſes bonnes, & que le femme eſt la cauſe de tout le mal. Ils croyent que l'un & l'autre jouïſſent d'une parfaite felicité. Ils diſent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue ſur le dos d'une Tortue, qui la ſauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection ſur le ridicule de leur croiance, ils répondent ordinairement que cette objection eſt bonne pour ceux qui la font; mais qu'elle ne fait rien contr'eux, parce qu'ils ſont faits d'une autre maniere que les Européens. D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Eſprit que les Iroquois appellent *Otkon*, ceux de la Virginie *Okée*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas du Fleuve St. Laurent, *Atahauta*, eſt le Createur du Monde & qu'un nommé *Meſſou* en a été le reparateur après le Déluge. C'eſt ainſi qu'ils alterent & qu'ils broüillent par leurs traditions la connoiſſance

que

que leurs Ancêtres peuvent avoir eue du Déluge universel. Ils disent, que ce Messou ou *Otkon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac, qui venant à se déborder couvrit toute la terre en peu de tems, & ne fit qu'un abîme de tout le Monde. Ils ajoûtent, que ce *Messou* ou *Otkon* amassa un peu de terre par le moyen de quelques animaux, & se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde different du leur. Quand donc on veut les desabuser de leurs folies, & les instruire de la veritable Création de l'Univers, ils disent que tout cela peut bien être veritable pour le Monde que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Ils demandent même fort souvent, s'ils y a un Soleil & une Lune dans notre Europe comme dans leur Païs.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent & du Meschasipi, qui racontent, à peu-près comme les précedens, qu'une femme descendit du Ciel, & demeura quelque tems à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en aiant compassion tinrent conseil pour savoir qui d'entr'eux la reeevroit. La Tortue se presenta, & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étenduë de terre, qui fait presentement ce que nous appellons l'Amerique. Il ajoûte, que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle s'ennuïoit de n'avoir personne avec qui elle pût

pût s'entretenir pour paſſer ſa vie plus agreablement qu'elle ne faiſoit. Il décendit d'enhaut un eſprit, qui la trouvant endormie de chagrin, s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui ſortirent de ſa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la ſuite. L'un étoit meilleur chaſſeur que l'autre, & ils avoient tous les jours quelques démêlez entr'eux. Ils en vinrent enfin à une telle extremité, qu'ils ne purent plus ſe ſouffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur extrémement farouche. Il avoit une haine mortelle pour ſon Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faiſoit tous les jours, ſe vit enfin obligé de s'en ſeparer. Il ſe retira dans le Ciel, d'où pour marque de ſon juſte reſſentiment, il fait gronder ſon tonnerre de fois à autre ſur la tête de ſon malheureux Frere. Quelque tems après l'Eſprit décendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, diſent les Sauvages, eſt décendu ce grand peuple, qui occupe preſentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuſe que ſoit cette hiſtoire, on ne laiſſe pas d'y entrevoir quelque verité. Le ſommeil de cette femme, & la naiſſance de ſes deux fils ont quelque rapport avec le ſommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ſes côtes pour en former Eve. La deſunion de ces deux Freres eſt l'image de la haine irréconciliable de Cain & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous repreſente la mort d'Abel,

& le tonnere, qui gronde du Ciel, marque assez bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embrouille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils estiment toutes les Ames corporeles, (car ils entendent par leur *Otkon*, *Okée*, *Atahauta* ou *Manitou*, je ne sçay quel ressort materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses:) ils font pourtant profession de croire l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on jouït de toutes sortes de plaisirs, & où l'on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux qui en sement, car il y en a qui n'en sement point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & necessaires. Ils tiennent que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent après la mort. C'est pour cela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, fléches, ble d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent-ils, en attendant qu'ils soient arrivez, au Païs des Ames. Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment, qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups marins, & des autres animaux. Ils croient, qne l'Ame des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur sert encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des fléches à tuer les bêtes.

tes. Ils ont les mêmes penſées de la pêche de ſorte que ces Ames ont beſoin ſelon eux, des armes que l'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élevent à ſept ou huit pieds de terre, n'ont beſoin de ces armes & des vivres que l'on met auprès d'eux, que pour faire le voyage de l'autre vie. Ils s'imaginent que ces Ames ſe promenent viſiblement dans les Villages pendant un certain tems, & qu'elles prennent part à leurs feſtins, & à leurs régales. C'eſt pour cela, qu'ils leur laiſſent toûjours leurs portions. Pluſieurs de ces Nations vont même juſqu'à avoir de certaines Fêtes générales des Morts, accompagnées de chanſons & de cris horibles, de feſtins à manger tout ce qui s'y preſente, de danſes, & de preſens de differentes ſortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les os de ceux qui ſont déja conſumez, qu'ils appellent des paquets d'Ames. Ils, les tranſportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux paſſées, de raſſades, de Coliers de porcelaine, & d'autres pareilles richeſſes de leurs Païs. Ils croient, que tout cela ſert à rendre ces morts plus heureux. Je ne m'arrête pas ici à déduire la ſuperſtition de leur créance ſur ce ſujet, les lieux differens ou les emplois qu'ils leur aſſignent, la maniere dont ils croient que les ames vivent, leurs guerres, leur paix, leur Police & leurs Loix. Ce ſont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées ſur des fables que leurs Peres ont inventées, & auſquelles ils ont donné du credit, les faiſant paſſer à leurs enfans, qui y ſont fortement attachez. On

pourroit même soupçonner que les Sauvages de l'Amerique sont originairement issus des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettez par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. En effet ils ont du raport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le dueil de leurs proches parens un an entier. Pendant cela elles s'abstiennent des danses & des festins, & ont une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le frere du défunt ont soin de la Veuve.

Au reste il semble qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand ont leur dit, que leurs Ames sont immortelles, ils ne laissent pas de demander ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse, dans ce que nous avons touché ci-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde: mais à parler franchement ces peuples barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient néanmoins un autre monde, où ils esperent de jouïr des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans forme de Gouvernement ni de police. Ils sont grossiers

fiers en matiere de Religion, fins & ruſez pour le commerce & pour leur profit : mais ſuperſtitieux juſqu'à l'excés.

XII. Nos Anciens Miſſionnaires Recollets du Canada, & ceux qui leur ont ſuccedé dans ce travail ont toûjours avoué, comme je l'avouë avec eux, qu'on ne réüſſira jamais à convertir les Sauvages, ſi on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrétiens. Il faut donc neceſſairement, que pour les humaniſer, les Chrétiens de l'Europe ſe mêlent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous; ce qui ne ſe peut faire ſans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avouer, que la Compagnie des Marchands du Canada a toujours mis de grands obſtacles à l'agrandiſſement des Colonies. Car dans le deſſein d'attirer tout le commerce, ces Meſſieurs n'ont jamais voulu ſouffrir, qu'on fît des établiſſemens particuliers pour s'habituer dans le Païs, ni permettre même, que les Miſſionaires rendiſſent les Sauvages ſedentaires. Sans cela pourtant il n'eſt pas poſſible de rien faire pour la converſion de ces Infideles. Ainſi l'avidité de ceux qui veulent trop gaigner en peu de tems a retardé beaucoup l'établiſſement de la Foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrétiens y a auſſi cauſé beaucoup de préjudice. Il paroît donc de tout cela, que la Miſſion eſt fort pénible & fort laborieuſe parmi ces abondantes Nations. Ainſi il faut tomber d'accord, qu'il ſeroit neceſſaire d'emploier pluſieurs années, & de s'engager dans de grands travaux pour humaniſer ces peuples, qui ſont extrémement

grossiers & barbares. C'est pour cela, qu'à la reserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hazarder d'administrer les Sacremens aux Adultes, qui semblent se convertir. Car on voit en effet qu'après tant d'années de Mission, on a fait très-peu de progrès, quoi qu'on ait beaucoup travaillé. Ainsi l'on n'avancera jamais le Christianisme parmi les Sauvages, si l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artisans & de Laboureurs. Il faut même que la traite avec les Sauvages soit libre & permise indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre ces Barbares sedentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore, par le secours des personnes zelées de l'Europe, établir des Colleges, afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Christianisme. Ces gens pourroient contribuer ensuite avec les Missionaires à l'instruction de leurs Compatriotes. C'est un moyen très-propre sans doute à fortifier l'établissement temporel & spirituel des nouvelles Colonies : mais on voit ordinairement que les hommes fort attachez au gain & au commerce, sont peu sensibles à attirer la bénédiction de Dieu sur eux, & à s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plait souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux ceux qui s'emploient au Salut des Ames, par les endroits qui leur sont les plus sensibles : mais les dangers, les travaux, les soufrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devouant ainsi au salut de leurs prochains, Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entrepriſes couronnées de quelques suc-

ſuccès, par raport à ſa gloire & à la converſion des Ames. Il eſt impoſſible qu'en jettant les yeux ſur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & ſur le peu de progrès, que l'on a fait juſqu'à preſent parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & vaſtes Païs, on ne ſoit obligé d'admirer en cela les jugemens inſcrutables de Dieu. Un grand nombre de Prêtres Seculiers fort ſavans, & de zelez Religieux de notre Ordre ont porté le flambeau de l'Evangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire ſentir, que la converſion des Ames eſt l'ouvrage de ſa grace, dont les momens heureux ne ſont point encore arrivez. Il ſe contente de nous voir gemir ſous cette dépendance de ſon ſecours interieur. Il eſt le témoin de nos larmes & de nos ſoupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le ſacrifice de nos vœux, & agrée les ſupplications ardentes, que nous lui faiſons d'avancer les tems de ſa miſericorde envers ces peuples enſevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut que les ouvriers travaillent à preparer cette vigne & qu'ils y employent toute leur adreſſe: mais il faut qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le tems qu'il en a marqué dans le ſecret de ſa providence, & ſera le juſte remunerateur de ceux qui s'emploieront fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette joye, que nous ſentirions ſans doute, ſi nos travaux étoient ſuivis d'un grand ſuccès: parce que ces nombreuſes converſions pourroient flatter notre amour propre, & notre vanité.

Je puis dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de difference entre les Miſſions modernes de l'Amerique & celles que nos Recollets ont commencées dans ce nouveau Monde, & continuées dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Perou. On y convertiſſoit tous les jours des millions d'Ames; mais on ne remarque aujourd'hui dans le Canada qu'une terre ingrate & ſterile. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'inſenſibilité, un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere oppoſition aux myſteres de la Foi. Il faudroit des ſiécles entiers pour preparer ces Barbares à l'Evangile, avant que d'en eſperer quelque ſuccès: & pour comble de malheur Dieu a permis que le Païs fut mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne penſent qu'à leur interêt, & qui ſont tout à fait inſenſibles à la propagation de la Foi.

Nos anciens Miſſionnaires Recollets n'accordoient le Baptême aux Sauvages, qu'après de grandes précautions, de peur que ce Saint Myſtére ne fut profané. On voit encore aujourd'hui que ces Nations ſont très mal diſpoſées pour la Religion Chrétienne. Elle ne paroiſſent avoir aucun ſentiment de Religion en général & ſemblent incapables des raiſonnemens les plus communs, qui meinent les autres hommes à la connoiſſance d'une Diviniaé. Ils écoutent comme des chanſons tout ce qu'on leur dit de nos Myſteres. Ils ont de grands vices naturels, & ſont attachez à des ſuperſtitions, qui ne ſignifient rien. Ils ont des coutumes ſauvages, brutales & barbares. Ils ſe laiſſeroient

roient baptiſer dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptiſez, mais ſans aucun motif de Religion. Ceux qu'on peut avoir inſtruits tout un hyver, comme il m'eſt arrivé d'en inſtruire quelques-uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de diſcernement que les autres pour les articles de la Foi. On les trouve tous généralement enſevelis dans cette inſenſibilité pour la Religion. C'eſt ce qui a cauſé de terribles allarmes de conſcience à nos Religieux dans les commencemens de leur Miſſion parmi les Peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient inſtruits, & enſuite admis au Baptême retomboient auſſitôt dans leur indifférence ordinaire pour le Salut, & que les enfans ſuivoient l'exemple malheureux de leurs Peres, de ſorte qu'on profanoit viſiblement le Baptême en le leur adminiſtrant. Le cas fut examiné à fonds, & diſcuté avec beaucoup de ſoin. On le porta même en Sorbonne. Enfin après toutes les dilligences poſſibles il fut conclu, qu'à l'égard des Adultes & des enfans moribonds, de la mort deſquels on ſeroit moralement aſſuré, on pourroit ſe hazarder à leur accorder le Baptême, lorſqu'ils le demanderoient, parce qu'on avoit droit de preſumer que dans cette extrémité Dieu donnoit quelques raions de lumiere aux Adultes, comme on croyoit l'avoir entrevû en quelques-uns. Mais on declara, qu'à l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptême, à moins que

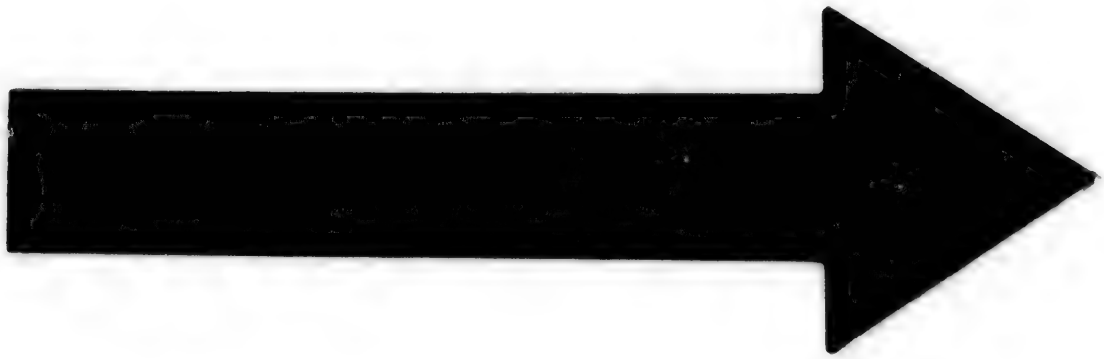
par un grand uſage, & après une longue & forte experience, on n'eut remarqué qu'ils étoient touchez, inſtruits, penetrez de nos Myſteres & abſolument détachés de leurs coutûmes Barbares. On declara de plus, qu'on pourroit adminiſtrer le Baptême à ceux qui ſeroient entierement habituez parmi les Chrétiens, élevez dans nos manieres de vivre, & humaniſez, ſur tout après avoir été bien inſtruits: & qu'il en ſeroit uſé de même à l'égard des enfans de ces derniers. On dreſſa un formulaire, & une eſpece de Canon fondamental pour ſervir de régle à nos Miſſionaires, afin qu'il s'y conformaſſent abſolument dans les fonctions de leur emploi.

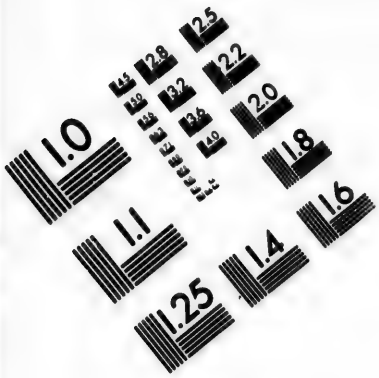
XIII. Nos anciens Miſſionnaires Recollets ont connu pluſieurs Nations differentes dans l'eſpace de plus de ſix cens lieues, dans les terres de l'Amerique Septentrionale, & j'en ai viſité un grand nombre d'autres, parce que j'ai été plus avant qu'eux, & que j'ai voyagé dans tout le Fleuve de Saint Laurent, & dans celui de Miſſiſſipi. J'ai remarqué, comme mes predéceſſeurs, que les Sauvages ne manquent point de bon ſens dans les choſes qui concernent l'interêt general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennenr même des meſures aſſez juſtes pour cela: mais ce qui fait le ſujet de mon étonnement, c'eſt qu'étant aſſez éclairez pour leurs propres affaires, ils n'ayent rien que d'extravagant dans l'eſprit, par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les maximes de la vie. Nous avons tous reconnu

que

que preſque tous les Sauvages en general ne reconnoiſſent aucune Divinité, & qu'ils ſont même incapables des raiſonnemens communs & ordinaires ſur ce ſujet: tant ils ont l'eſprit ſtupide & rempli de ténébres. On trouve pourtant quelquefois au travers de leur aveuglement, des ſentimens confus de Divinité. Les uns reconnoiſſent le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie qui domine dans l'air. Quelques-vns regardent le Ciel comme une Divinité, d'autres un Otkon ou Manitou bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'eſt qu'en aparence ſeulement. Les Nations du Sud ſemblent croire un Eſprit univerſel qui domine par tout. Ils s'imaginent qu'il y a un Eſprit en chaque choſe, même dans celles qui ſont inanimées, & ils s'y adreſſent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faiſoit une eſpece de ſacrifice ſur un Chêne au Saut de St. Antoine de Padoue ſur le Miſſiſſipi.

Cependant ils ne reconnoiſſent point de Divinité par eſprit de Religion. Ils en parlent ordinairement par prévention, caprice & entêtement, ne regardant eux-mêmes ce qu'ils en diſent que comme une eſpece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité. On ne leur voit ni ſacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune marque de Religion. Les ſonges leur tiennent lieu de Prophetie, d'inſpiration, de Loix, de commandement & de regles dans leurs entrepriſes de guerre, de paix, de commerce, & de chaſſe. La foi qu'ils y ont leur impoſe





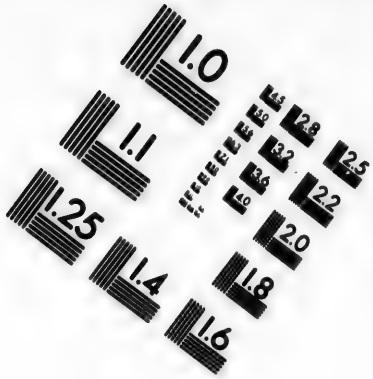
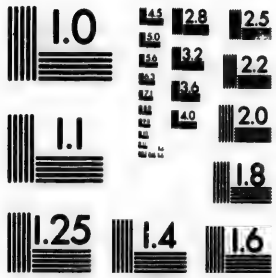
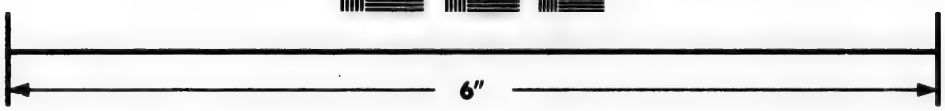
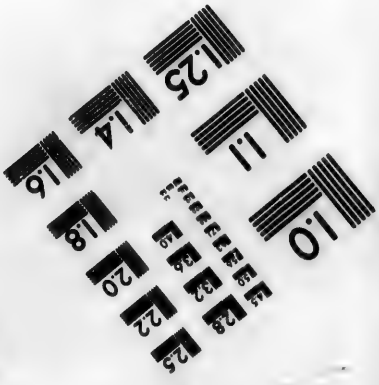


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

une espece de necessité, * parce qu'ils croient, que c'est un Esprit universel qui les leur inspire pour les avertir de ce qu'ils doivent faire. Cela va si loin, que si leur songe leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre mauvaise action, ils l'exécutent en même tems, & la reparent ensuite par les moyens que nous dirons ci-après.

Les parens songent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens qui se mêlent d'interprêter ces songes, & qui les expliquent selon leurs inclinations. S'ils ne réüssissent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme fourbes pour cela. On remarque que s'il y a quelque faut ou chute d'eau difficile à passer, & quelque danger à éviter, ils y jettent une robe de castor, du tabac, de la porcelaine, ou autre chose semblable par maniere de sacrifice pour s'attirer la faveur de l'esprit qui y preside. Il n'y a point de Nation, qui n'ait ses Jongleurs. Peut-être n'y a t'il dans leur fait aucune communication avec le Diable; mais cependant on peut dire, que cet esprit malin regne dans toutes les impostures de ces Jongleurs; qu'il s'en sert pour amuser ces peuples & les rendre toûjours plus incapables d'être amenez à la connoissance du vrai Dieu. Ils sont fort entêtez de ces Jongleurs, quoi qu'ils les trompent continuellement.

Ces imposteurs se mêlent de prédire l'avenir

* Tout ceci est plein de contradiction. Si ces Sauvages croient qu'un esprit universel les inspire, s'ils croient qu'un genie domine dans l'air, ou que le Soleil soit le plus grand de tous les Etres; qu'on apelle cela comme on voudra, c'est reconnoitre un être suprême, & la dispute ne sera jamais qu'une dispute de mots.

nir & veulent qu'on les regarde comme ayant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire venir la pluye, le beau tems, le calme, l'orage, la fécondité & la sterilité des terres, les chasses heureuses ou malheureuses. Ils servent aussi de Medecins & appliquent souvent des remedes qui n'ont aucune vertu pour la guerison des maladies. On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, & les contorsions de ces trompeurs, lorsqu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse: quoi qu'ils ne gueriſſent personne & ne prédisent jamais rien que par hazard. Cependant ils ont une infinité de détours pour amuser ces pauvres peuples, lorsque l'évenement ne répond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remedes. Ils ne font rien sans recompense; mais s'ils ne sont adroits à s'accrediter, & à trouver des défaites, lorsque la personne qu'ils traitent vient à mourir, ou que les entrepriſes n'ont pas le succès, qu'ils en faisoient esperer, on les tue souvent sur le champ sans autre formalité.

Les sauvages sont attachez à d'autres superstitions, dont les Demons se servent pour les abuser. Ils croyent, qu'il y a plusieurs sortes d'animaux qui ont une ame raisonnable. Ils ont je ne sai quelle veneration pour certains os d'Elans, de Castors & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui sont les seuls animaux domestiques, qu'ils nourissent, parce qu'ils s'en servent à la chasse. Ils conservent prétieusement ces os & ont même de la repugnance à les jetter dans le Fleuve. Ils prétendent que les Ames de

ces animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps & qu'elles en avertiſſent enſuite les bêtes vivantes, & celles qui ſont mortes. Que s'il arrive qu'on les maltraite, les bêtes de cette eſpece ne veulent plus ſe laiſſer prendre, ni dans ce monde ni dans l'autre.

Tel eſt leur aveuglement & leur inſenſibilité pour toutes ſortes de Religions, de ſorte qu'on ne voit rien de ſemblable dans toutes les hiſtoires. Il eſt vrai, qu'ils ont de certaines ſuperſtitions, auxquelles ils s'atachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe de Religion. Quand on diſpute avec eux, & qu'on les pouſſe un peu ſur leurs réveries, il ne répondent rien, & demeurent comme ſtupides & hebetez. Ils écoutent nos myſteres avec la même indifference, qu'ils ont pour leur propres réveries. J'en ai vû pluſieurs qui ſembloient ſe rendre à cette verité, qu'il y a un premier principe, qui a tout fait. Cependant cela ne fait qu'éfleurer leur eſprit, qui retombe d'abord dans ſon aſſoupiſſement ordinaire, & dans ſa premiere inſenſibilité.

XIV. L'inſenſibilité de ces Barbares ne vient ordinairement que de ce qu'ils ne ſe ſoucient point d'être inſtruits. Ils ne s'attachent à nous que par fantaiſie, ou ne nous recherchent que par le bon accueil que nous leur faiſons, ou par le ſecours que leur malades reçoivent de nous, ou par l'eſperance de tirer quelque profit de notre commerce, ou enfin parce que nous ſommes des Européens, qu'ils croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils eſperent que nous les défendrons contre leurs ennemis.

Ils recitent nos prieres comme des chanſons

ſans

ſans aucun diſcernement de ſoi. Ceux que l'on a catechiſez long-tems ſont fort chancelans. A la réſerve d'un fort petit nombre, ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs ſuperſtitions à la moindre fantaiſie qui leur monte dans l'eſprit.

Je ne ſai ſi leurs prédeceſſeurs ont connu quelque Divinité: mais enfin leur langue, qui eſt fort naturelle & fort expreſſive en toute autre choſe, eſt tellement ſterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la Divinité: ou quelqu'un de nos myſteres, pas même les plus communs. C'eſt un des plus grands embarras que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obſtacle à la converſion de ces Peuples. C'eſt que la plûpart d'entr'eux ont pluſieurs femmes, & que vers le Nord ils en changent qnand il leur plait. Ils ne comprenneut pas, comme on peut s'aſſujettir à l'indiſſolubilité du Mariage. *Ne vois-tu pas bien*, diſent-ils, quand on raiſonne avec eux ſur ce ſujet, *que tu n'as point d'eſprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accommodera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la ſienne. Pourquoi voudrois-tu, que nous fuſſions qnatre malheureux pendnt le reſte de nos jours?*

Un autre empêchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, conſiſte dans la coutume qu'ils ont de ne contredire perſonne. Ils croyent en effet qu'on doit laiſſer chacun dans ſon opinion, ſans entréprendre de la combattre. Ils croyent, ou font ſemblant de croire tout ce que vous leur dites. C'eſt une inſenſibilité, & une indifférence pro-

profonde pour toutes choſes, mais ſur tout en matiere de Religion, dont ils ne ſe mettent point en peine. Il ne faut point aller en Amerique dans l'eſperance de ſouffrir le Martyre, en prenant ce mot dans le ſens Theologique. Les Sauvages ne ſont jamais mourir les Chrêtiens pour cauſe de Religion. Ils laiſſent chacun dans ſa créance. Ils aiment ſeulement les ceremonies exterieures de notre Egliſe. Ils ne ſont la guerre que pour les interêts de la Nation, & ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, par brutalité, par yvrognerie, par vengeance, par entêtement de ſonge. Ils ſont incapables d'ôter la vie à perſonne en haine de ſa Religion. Tout eſt brûtal dans leurs inclinations. Ils ſont naturellement gourmans, & ne connoiſſent point d'autre felicité dans la vie que le plaiſir de boire & de manger. On remarque cette brutalité juſques dans leurs yeux & dans leurs divertiſſemens, qui ſont toujours précedez & ſuivis de feſtins.

L'eſprit de vengeance, dont ils ſont animez, eſt encore un grand obſtacle au Chriſtianiſme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation: mais ils ſont cruels & vindicatifs au délà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils ſont naturellement inconſtans, mediſans, moqueurs & impudiques.

Pour gagner quelque choſe ſur eux, & les diſpoſer à la Foi, il faudroit contracter de grandes habitudes avec eux. C'eſt ce qu'on ne peut faire ſi tôt, parce qu'il faut auparavant multiplier les Colonies, & les étendre par tout. Lorſqu'ils ont paſſé quelques ſemai-

maines avec les Européens, ils sont obligez d'aller à la guerre, ou à la chasse & à la pêche, afin d'avoir dequoi subsister : & cela les débauche sans doute extrémement. Il faudroit donc les fixer, les induire à défricher les terres, à les cultiver, & à travailler à divers métiers, comme les Européens ; après quoi on leur verroit prendre peut-être des manieres plus douces, & plus civilisées.

Les Sauvages ont des festins d'Adieu, de remerciment, de guerre, de paix, de mort, de mariage & de santé. Ils passent alors en regal les jours & les nuits. On ne permet à personne de quitter l'assemblée, que l'on n'ait tout mangé & si l'on ne peut plus manger, on est obligé de louer quelqu'un qui soit en état de tenir la place de ceux qui sont repus. Ils ont encore d'autres festins pour la guerison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festins d'impudicité, où les hommes & les femmes se mesloient pêle mêle, & commettoient desbrutalitez surprenantes. Maiss'ils font encore presentement de ces festins, c'est fort rarement, & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'est ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils prétendent qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'ensuite d'un songe, & souvent parce quela fantaisieleur en vient dansl'esprit. Par fois aussi ils ne s'y engagent que parce que les autres se moquent d'eux. *Tu n'as point de courage*, disent-ils, *tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore tué d'hommes.* Alors se piquent d'honneur, & après avoir tué quelques bêtes fauves, ils font un festin & exhortent leurs voisins à les accom-

compagner dans leur entrepriſe. Lors qu'ils y veulent aller ſeuls, ils ne font point de feſtins. Ils avertiſſent ſeulement leurs femmes de leur preparer de la farine de blé d'Inde, parce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, qui prennent leurs plats de bois ou d'écorce de boulleau. Alors ils ſe rendent dans la cabanne de celui qui les a invitez; ce qu'ils font ordinairement en chantant des chanſons de guerre dont voici a peuprés le ſens: *Je vais à la guerre. Je veux vanger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tuerai. Je brulerai. J'amenerai des eſclaves. Je mangerai des hommes*, & autres choſes ſemblables.

Quand tout le monde eſt aſſemblé on emplit les chaudieres de ceux qui en ont, ou bien leurs écuelles de bois ou d'écorce: après quoi chacun ſe met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invité au feſtin chante ſans interminiſſion, & les exhorte à le ſuivre. Durant tout ce tems-là ils ne diſent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond ſilence; ſi ce n'eſt que l'un ou l'autre d'entr'eux aplaudit de tems en tems à celui qui les a conviez à ce feſtin de guerre, en répondant *Netho* ou *Joguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, *Voila qui eſt fait. Je partirai demain, dans deux ou trois jours*, ſelon le projet qu'il a fait. Le lendemain ceux qui le veulent accompagner à la guerre le vont trouver & l'aſſurent qu'ils le ſuivront par tour pour le vanger de ſes ennemis. *Voilà qui va bien mes Neveux*, leur dit-il. *Nous partirons dans trois jours*. Les Sauvages font ſouvent douze ou quinze feſtins de cette ſorte avant que de partir.

Autre-

Autrefois, comme j'ai dit, ces Barbares faiſoient des feſtins fort impudiques. Le Chef ordonnoit à une fille de s'abandonner à la diſcretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur qui arrivoit dans leurs entrepriſes.

Lors qu'ils ma ient leurs enfans, ils ne font point de feſtins pour l'ordinaire: mais s'ils s'aviſent d'en faire, ils obſervent de certaines cérémonies pour cela. La premiére choſe qu'ils font, c'eſt de ſonger à la mangeaille. Pour cet effet ils rempliſſent de viande les chaudieres, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands port de terre, que les femmes font elles-mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens qu'ils invitent. Quand la viande ou la ſagamité eſt cuite, ils vont appeller leurs gens, & en leur mettant une buchette à la main, ils diſent, *je t'invite à monfeſtin.* Auſſi-tôt dit auſſi-tôt fait. Il n'eſt pas neceſſaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs uſtenſiles ordinaires. Le Maître de la cabanne fait la diſtribution des parts fort juſte: & celui qui fait le feſtin, ou un autre en ſa place chante ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'on ait tout mangé. Après le repas l'on chante & l'on danſe, puis ſans autre formalité de remerciment chacun retourne en ſa cabanne ſans rien dire. Il n'y a que ceux qui ont converſé avec les Européens, qui remercient celui qui les a invitez. Les feſtins pour guerir les malades ſe font preſque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez qu'aux malades. Les feſtins pour les morts ſont plus lugubres & plus triſtes. Perſonne n'y chante & n'y danſe. Les parens du mort ſont dans un profond ſilence &

le

le visage abatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux qui vont à ces festins y font des presens, & les jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, en disant, *Voilà pour le couvrir, pour faire une Cabanne, ou pour faire une palissade autour du tombeau*, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Après qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiez, ils s'en retournent chez eux sans dire mot. Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. Ils mangent ordinairement assis à terre, & dégraissent à leurs cheveux les couteaux qu'ils ont en troq des Européens, s'en frotant ensuite le visage entier Les frequentes onctions les fortifient extraordinairement, & les rendent sans doute capables des plus grandes fatigues.

XVI. J'ai marqué dans ma seconde Relation, qu'un Capitaine Sauvage des *Issati* ou *Nadoueſſans*, nommé *Aquipaguetin*, m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me dona le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'insinuer dans leur esprit pour les disposer à la Foi de l'Evangile. C'est ainsi que les Missionaires en doivent user quand ils se rendent chez les Sauvages. Il faut qu'ils tachent de se mettre bien dans l'Esprit de celui de tous les Chefs, qui est le plus considéré parmi eux. & qui est le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef *l'enfante*, (c'est le terme dont les Sauvages se servent pour marquer l'adoption,) & cela se fait en un festin Il l'adopte pour son fils ou pour son frere, selon son âge & sa qualité; après quoi toute la Nation le considere comme s'il étoit effectivement né dans leur

leur païs, & le parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de frere, d'oncle, de neveu, ou de couſin, par raport à ceux qui ſont de cette famille & ſelon le rang qu'ils y tiennent par leur naiſſance.

Les Miſſionnaires font aſſembler un Conſeil pour s'accrediter davantage dans l'eſprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer qu'on appelle Conſeil toutes les aſſemblées qui ſe tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux qui ſe rendent dans ces aſſemblées ſont aſſis à terre dans une cabanne ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond ſilence, pendant que le Chef fait ſa harangue. Au reſte ils ſont religieux obſervateurs de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les Miſſionaires s'expriment dans ces Aſſemblées par eux mêmes, quand ils ſavent la langue de la Nation, ou par des Interpretes. Ils font connoître qu'ils vont parmi ces peuples pour faire alliance & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. Enſuite ils prient les Sauvages de permettre qu'ils demeurent dans leur païs pour les inſtruire de la Loi de Dieu, qui eſt le ſeul moyen d'aller au Ciel. Les Sauvages acceptent ſouvent les offres des Miſſionaires, & temoignent que leurs perſonnes leur ſont agréables, mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal, avant que de parler du ſpirituel. Les Miſſionaires leur font donc preſent de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandiſes de l'Europe, que les Sauvages, & ſurtout ceux qui n'ont point eu encore de commerce avec les Européens, eſtiment comme des choſes de grand prix. On ne traite

ja-

jamais d'aucune affaire avec eux ſans leur faire quelque preſent de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'or en Europe. Après cela les Barbares viennent à *enfanter*, c'eſt-à-dire à adopter ceux qui leur ont fait ces preſens. Ils les déclarent publiquement Citoyens, ou enfans de leur païs; & ſelon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux qu'ils adoptent, Fils, Freres, Couſins, ſelon les dégrez de parenté. Il font autant d'état de ceux qu'ils ont une fois adoptez, que ſi c'étoient leur propres Freres ou leurs enfans.

J'ai oublié de remarquer dans ma ſeconde Relation, que le grand Chef des *Iſſati* nommé *Ouiſicoudé*, ou *Pin percé*, m'appelloit ſon Frere. Cela eſt ſans exemple parmi les autres Nations, d'avoir pour Frere un Capitaine abſolu, comme étoit cet homme. Au reſte il s'étoit acquis cet honneur & ce pouvoir par ſon grand courage. Il avoit été pluſieurs fois à la guerre contre dix-ſept ou dix-huit Nations ennemies de la ſienne, & en avoit apporté des têtes, ou amené des priſonniers.

Ceux qui ſont vaillans & courageux ſont fort eſtimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc, les fléches & la Maſſue. Mais ils ſont fort adroits à s'en ſervir. Ils ſont dégagez & robuſtes. Je n'ai vû parmi eux ni borgne, ni boſſu, ni aucun homme contrefait.

XVII. Le Mariage parmi ces peuples n'eſt point un contract civil. Le mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils ſe mettent ſeulement enſemble pour tout le tems qu'ils s'accordent entr'eux, & que la ſympathie ſubſiſte entre les parties. Dès qu'ils ſont mécontens l'un de l'autre, ils diſent, comme

je

je l'ai déja remarqué, *ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'eſt pas content de ſa femme. Il ne faut pas que nous ſoyons quatre malheureux pendant le reſte de nos jours.* Après quoi ſans autre formalité ils ſe ſeparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifférence.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non pour faire habiter enſemble les jeunes gens. Leur âge ne le permet pas: mais ils attendent quelque avantage du Gendre qu'ils choiſiſſent. En effet quand il revient de la chaſſe, le Pere de la fille a la diſpoſition des pelleteries, & de la chaſſe qu'il a priſes. Mais il faut auſſi que la fille porte la ſagamité ou bouillie de blé d'Inde, & les viandes preparées pour les repas de ſon Mari, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils ſont quelquefois cinq ou ſix ans dans cet état.

Lors qu'ils ſe marient, ils font des feſtins avec beaucoup de pompe & de réjouiſſance. Parfois tout le Village y eſt invité. Chacun y fait grande chere. Après le repas ils chantent & danſent à leur maniere.

Ils ſe marient ſouvent ſans bruit, & il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage qui n'eſt point marié recherche une fille, ou une femme qui n'eſt point mariée non plus. Il lui dit ſans façon, *veux-tu venir avec moi? tu ſeras ma femme.* Elle ne répond rien d'abord. Mais elle réve pendant quelque tems tenant ſa tête entre ſes deux mains. Pendant qu'elle penſe ainſi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient ſa tête de la même maniere, & demeure dans un grand ſilence. Après que la femme ou la fille a révé quelque tems elle dit *Netho*, ou *Niaoua*, ce qui ſignifie, j'en ſuis

ſuis contente. L'homme ſe leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'eſt à dire, voilà qui eſt fait. Le ſoir la femme ou la fille prend une hache de fer: & ſi ceux de ſa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une qui eſt faite d'une pierre tranchante, & s'en va couper une charge de beau bois: après quoi elle ſe rend à la porte de la cabanne de ce Sauvage, met ſon bois à terre, entre, & s'aſſied auprès de cet homme, qui ne lui fait aucune careſſe. Quand ils ont été aſſez long-tems ſans parler, le Mari lui dit en langue Iroquiſe, *Sentaouy*, il eſt tems de ſe repoſer, ou couche toi. Quelque tems après cet homme ſe rend auprès d'elle & ſe couche à ſon tour. On en voit rarement qui faſſent l'amour à la maniere des Européens, en riant, en badinant. Ils rentrent ſouvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient ſortis. Ils ſe quittent fort facilement, & ſans bruit. Ils n'ont qu'à ſe dire l'un à l'autre, *je te quitte*. Voilà qui eſt fait, Ils ne ſe voyent plus qu'avec la derniere indifference. Ils ſe battent pourtant quelquefois avant que de ſe quitter: Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois, on en voit qui ont deux femmes. Mais ce n'eſt pas pour long-tems. Quand ils ſe quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Quelquefois elle n'emporte que la bande d'étoffe qui lui ſert de petite juppe avec ſa couverture. Ordinairement les enfans ſuivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, parce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu ſont communs. Il y en a qui ſuivent leurs Peres: mais preſque tous les Sauvages qui font divorce laiſſent leurs enfans à leurs femmes, di-

disant qu'ils ne croient pas qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la verité, parce qu'il y a très-peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un capot, d'une couverture de laine, ou de quelque autre présent que ce soit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au visage ou aux yeux. Ceux des Sauvages sont absolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux Européens. Aussi voient ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité que nous autres.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage & d'y perseverer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens: mais elles n'ont point de disposition pour cela. Elles ne peuvent garder la foi conjugale & se separent aisement de leurs maris. L'experience nous l'a fait voir, & leurs discours ordinaires sur ce sujet nous le font connoître. Quand un Sauvage qui n'a point de femme passe par un village, il en loue une pour une nuit ou deux, ou pour quelques semaines, pendant qu'il est à la Chasse des Castors. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela, & sont ravis que leur filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y en a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement: d'autres les mépriſent tout à fait, Il y en a qui les battent & qui les maltraitent; mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a qui sont jaloux. J'en ai vu un qui avoit batu sa femme, parce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux qui sont bons chasseurs ont le

choix des belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils ſont vieux ils ne quittent leurs femmes que fort rarement & pour de grandes raiſons. Il y en a qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, leſquelles ſont au deſeſpoir. quand leur mari eſt bon chaſſeur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois á s'empoiſonner. J'en ai vu à qui cela eſt arrivé, & à qui j'ai ſauvé la vie en leur faiſant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chaſſe du Caſtor au Printems, ils laiſſent ſouvent leurs femmes au village pour ſemer du blé d'Inde, & des Citrouilles. Ils en louent une autre pour aller avec eux. Quand ils ſont de retour, ils lui donnent un Caſtor ou deux, & la renvoient à ſa cabanne. Ils ſe remettent enſuite avec leurs femmes, comme ſi de rien n'étoit. Cependant ſi la derniere leur plait davantage, ils changent la premiere ſans façon, & ces Sauvages ſont ſurpris, de ce que les Européens n'en uſent pas de même. Un jour que pendant ma Miſſion au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieues de là; les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent; *Tu n'as point d'eſprit. Prens un autre homme pour le preſent, & quand le tien ſera de retour, tu laiſſeras celui que tu auras pris.* Cette grande inconſtance, & le changemen. continuel de femmes ſont fort oppoſés aux maximes de l'Evangile, que nous tachions d'inſpirer aux Sauvages. Il en eſt de même des Nations du Sud & du Miſſiſſipi. On y voit regner la Poligamie. Dans tous les pays de la Louïſianne on trouve des Sauvages, qui ont ſouvent juſqu'à dix ou douze femmes.

mes. Ils épouſent ſouvent les trois ſœurs, diſant pour raiſon, qu'elles s'accommodent mieux enſemble que des étrangeres.

Quand un homme à fait ſes preſens au Pere & à la Mere de la fille qu'ils veulent épouſer, elle eſt à lui en propre toute la vie, s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur tendent les preſens, qu'ils en ont reçû: mais cela arrive aſſez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une iufidelité, le Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balaffre au viſage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en eſt quitte pour un préſent qu'il fait aux Parens de la défunte pour eſſuier leurs larmes. C'eſt l'expreſſion dont ils ſe ſervent J'en ai vû pluſieurs marquées au viſage, qui ne laiſſoient pas d'avoir des enfans avec des malheureux.

Les hommes des païs chauds ſont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là ſont ſi ombrageux ſur ces matieres, qu'ils ſe font des playes, & quelquefois même ils ſe tuent par je ne ſai quel aveugle tranſport d'amour, qui les pouſſe juſqu'à cette fureur. Les jeunes Guerriers Sauvages ne s'aprochent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente ans, parce, diſent-ils, que le commerce des femmes les épuiſe, affoiblit leurs genoux, & les rend peſans à la courſe. Ceux qui s'en approchent avant cet âge-là, paſſent pour des gens qui ne ſont propres ni à la guerre, ni à la chaſſe.

Les hommes du Sud ſont ordinairement nuds. Mais les femmes y ſont couvertes en partie d'une peau paſſée fort proprement, ſur tout dans les cérémonies. Les filles ont des triſures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs

cheveux à la Bohemienne. Elles les engraiſſent, & ſe peignent le viſage de toutes ſortes de couleurs, auſſi bien que les hommes.

XVIII. Quand les Sauvages ſont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour ſe fortifier les membres, & s'ils ont du mal aux cuiſſes ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchaute, & ſe font des ſcarifications ſur la partie où eſt la douleur. Lorſque le ſange coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leurs pierres, juſques à ce qu'il ceſſe de couler, & enſuite ils frottent ces playes d'huile d'Ours, & de graiſſe de bêtes fauves. C'eſt un remede ſouverain. Ils en uſent de même, quand ils ont mal à la tête ou au bras. Pour guerir des fiévres tierces ou quartes, ils compoſent une medecine avec une certaine écorce qu'ils font bouillir. Enſuite ils la font avaler au malade après ſon accès. Ils connoiſſent des herbes & des racines, avec leſquelles ils gueriſſent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes aſſurez contre le venin des Crapaux, des ſerpens ſonnnettes & autres animaux dangereux: mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont nous avons déja parlé ſous le nom de Jongleurs. Ce ſont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaiſant les Medecins d'une maniere pleine de ſuperſtition. Ils n'emploient aucun remede: mais quand on les appelle pour quelque malade, ils ſe font prier, comme s'il s'agiſſoit de quelque affaire importante & difficile. Ce Jongleur vient enfin, après s'être bien fait prier, s'aproche du malade, le touche par tout le corps, & après l'avoir bien manié, & conſideré, il dit, qu'il y a un ſort

en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'estomach. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce sort, mais qui cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir réüssir. Les amis du malade, qui croient aveuglement tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tchagon*, *Tchagon*, c'est à dire, courage, courage. *Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu sais.* Alors le Jongleur s'assied avec gravité, songe pendant quelque tems aux remedes dont il se veut servir, Après quoi revenant comme d'un profond sommeil, il se leve & s'écrie; Voila qui est fait. *Un tel*, écoute: *la vie de ta femme, ou de ton enfant est pretieuse. N'épargne rien pour la conserver. Il faut que tu fasses aujourd'hui un festin, que tu donnes telle ou telle chose, que tu fasses ceci ou cela.* En même tems on execute les ordres du Jongleur Les autres Sauvages se mettent dans une étuve, & chantent à gorge déployée, faisant sonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde, au son desquelles les hommes & les femmes dansent. Ils s'enyvrent même quelquefois avec de l'eau de vie qu'ils ont des Européens, & font un bruit épouvantable. Le Jongleur, qui est cependant auprès du malade, le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & l'étouffant à demi selon l'endroit où il a dit qu'étoit le sort. Il lui fait souffrir des peines capable de le faire mourir, & souvent fait sortir le sang par le bout des doigts, des mains ou des pieds. Enfin, après avoir fait toutes ces choses, il montre une peau, une tresse de cheveux de femme, ou autre chose semblable. & dit, qu'il a tiré le sort du corps du Malade.

Je baptisai un jour un petit enfant Sauvage, qui me paroissoit être en un danger certain de mort: mais le lendemain il se trouva gueri contre mon attente. Quelques jours après sa Mere raconta aux autres femmes en ma présence, que j'avois gueri son enfant. Elle me prenoit pour un Jongleur disant que j'étois admirable, que je savois guerir toutes sortes de maladies en mettant de l'eau sur la tête & sur le front. Les Jongleurs envieux dirent que j'étois d'une humeur austere & melancolique, & que je ne vivois que de serpens & de poison: que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du baptême de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoient, que nous avions tous une queuë comme les bêtes brutes, que les femmes de notre Europe n'ont qu'un mammelle au milieu du sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois. Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en usoient ainsi, parce qu'ils croioient que ce que je faisois leur feroit perdre leur credit, & qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas. Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencerent à me soupçonner. Dès qu'il y avoit un malade parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vrai, que je l'avois empoisouné, & que si je ne le guerissois on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alénes & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas: Après quoi je dont

nois

nois une priſe de Theriaque au malade. C'eſt ainſi que je les appaiſois. Ils ont ſouvent recours à nos medecines, parce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne réüſſiſſent pas, ils en attribuent la faute au remede, & non à la mauvaiſe diſpoſition du Malade.

XIX. Généralement parlant les Sauvages ſont fort robuſtes. C'eſt ce qui fait qu'ils ne ſont malades que fort rarement. Ils ne ſavent ce que c'eſt que de ſe traiter delicatement: auſſi ne les voit-on ſujets à aucune des incommoditez que la trop grande molleſſe nous cauſe. Ils ne ſont ni gouteux, ni hydropiques, ni gravelleux, ni fievreux. Ils ne ſont non plus ſujets aux maladies qui arrivent aux Européens faute d'exercice. L'appetit ne leur manque preſque jamais. Ils ſont ſi portez à la gourmandiſe qu'ils ſe relevent la nuit pour manger, ou s'ils ont de la viande, ou de la ſagamité auprès d'eux, ils mangent comme des chiens ſans ſe lever. Ils ne laiſſent pourtant pas de faire de grandes abſtinences, qui ſeroient inſupportables aux Européens. Ils demeurent dans l'occaſion deux ou trois jours ſans manger, & tout cela ſans diſcontinuer leur travail, ſoit à la guerre, à la chaſſe, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord ſont ſi endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds ſur la neige, & s'y vautrent comme les cochons dans la boüe. Ils ne ſentent point les piqueures des Maringouïns. Il eſt vrai que le grand air auquel ils s'expoſent, depuis qu'ils ſont nez, contribue en quelque ſorte à endurcir leur peau. Cependant il faut reconnoître, que cette grande inſenſibilité vient auſſi d'un temperament fort & robuſte. Nos mains & nos viſa-

ges ſont toûjours à l'air, & n'en ſont pas moins ſenſibles au froid. Lors que les hommes ſont à la chaſſe, ſur tout au printems, ils ſont preſque toûjours dans l'eau, quoi qu'elle ſoit fort froide. Néanmoins ils en ſortent frais & gaillards, & s'en retournent à leurs Cabannes ſans ſe plaindre. Quand ils vont à la guerre, ils ſont par fois trois ou quatre jours derriere un arbre ſans preſque rien manger, ſe tenant ainſi en embuſcade, en attendant qu'ils puiſſent faire quelque coup. Ils ſont infatigables à la chaſſe, ils courent vite & fort long-tems. Les Nations de la Louïſianne & du Fleuve Miſſiſſipi courent plus vite que les Iroquois Il n'y a point de bœufs ou de taureaux ſauvages lesquels ils n'atteignent à la courſe. Ces Sauvages du Sud, quoi que dans un pays chaud & plus délicieux que les terres du Nord, ne ſont pas moins robuſtes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, qui dorment ſur la neige envelopez dans une petite couverture, ſans feu & ſans Cabannes.

La complexion des femmes n'eſt pas moins vigoureuſe que celle des hommes. Elle eſt même en quelque maniere plus forte & plus robuſte. Elles ſervent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a très-peu d'hommes en Europe, qui en ayent autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à ſoulever. J'ai remarqué dans ma premiere Relation, qu'elle ſe chargent ordinairement de deux ou de trois cens livres peſant, & mettent encore leurs enfans par deſſus. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il eſt vrai, qu'elles vont aſſez lentement. Cependant

dant elles ne laiſſent pas d'arriver au rendez-vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des voiages de trois ou quatre cens lieues, comme ſi ce n'étoit qu'une promenade. Ils ne ſe chargent d'aucune proviſion pour le chemin. Ils vivent de la chaſſe, qu'ils font tous les jours & ne prennent avec eux qu'un couteau, pour faire un Arc & des fléches. Leurs femmes accouchent ſans peine. Quelques-unes ſortent de la Cabanne, ſe retirent toutes ſeules dans quelques bois à l'écart & reviennent enſuite au logis avec l'enfant qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant envelopé dans leurs couvertures de peaux. Les autres, ſi les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, ſe delivrent de leurs enfans ſur leurs nattes, ſans crier & ſans faire du bruit Le matin elles ſe levent, & travaillent à l'ordinaire, comme ſi de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles ſont enceintes, elles ne laiſſent pas d'agir, de porter des fardeaux fort peſans, de ſemer du blé d'Inde & des Citrouilles, d'aller & de venir: & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que leurs enfans ſont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, comme je l'ai déja dit, qui ſoient boſſus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur eſprit ſe formeroit facilement, ſi l'on pouvoit entrer en commerce avec eux pour adoucir leur humeur.

XX. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côté du Nord ont toujours été couverts, même avant qu'ils euſſent aucun commerce avec les Européens. Selon que leurs Anciens le rapportent, les hommes & les fem-

mes s'habilloient de peaux passées. On les voit encore aujourd'hui vêtus de la même maniere: mais ceux qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui est liée devant & derriére avec une ceinture, & qui les couvre jusques aux genoux. De plus ils ont des bas sans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & ils se servent de souliers faits de peau passée.

Quand ils reviennent de la chasse au printems, ils troquent leurs pelleteries contre des justaucorps, des souliers & des bas. Quelques-uns portent des chapeaux par complaisance pour les Européens. On leur voit aussi quelquefois des couvertures, dans l'esquelles ils s'envelopent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils sont dans leurs Cabannes. Ils demeurent souvent tout nuds, n'ayant qu'une seule bande de drap, dont ils se ceignent en hyver. Elle est attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuisses jusques aux genoux.

Lors qu'ils vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouillent le visage tout entier de rouge ou de noir, afin que leurs ennemis ne les voyent point pâlir de frayeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manieres, sur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entierement leurs cheveux, ou plûtôt ils les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusqu'aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenette, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie. Il y en a qui frottent leurs cheveux d'huile, & qui ensuite met-

mettent du duvet ou de petites plumes ſur leurs têtes. Parfois ils y attachent vers les oreilles de grandes plumes panachées. Il y en a qui ſe font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques-uns de peaux paſſées, qui ſont travaillées fort joliment.

Les femmes du Nord ſont habillées comme les hommes, à la reſerve d'une bande d'étoffe tournée en maniere de jupe, qui décend à peu près vers les genoux. Quand elles vont à des feſtins, elles ſe parent de tous leurs atours, & ſe barbouillent les temples, les joues, & le bout du menton de trois ſortes de couleurs. Les petits garçons ſont tout nuds juſques à ce qu'ils ſoient capables de mariage. Et quand même ils ſont couverts, on leur voit toûjours ce que la nature ne permet pas de découvrir; à moins qu'ils n'ayent des chemiſes. Les petites filles commencent à ſe couvrir à l'âge de cinq ou ſix ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins juſqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les inſtruire, nous les obligions de ſe couvrir. Cela produiſoit un bon effet. On voit qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité, & qu'ils ſe couvrent un peu mieux qu'ils ne faiſoient auparavant.

Il n'en eſt pas de même des femmes & filles Sauvages de la Louïſianne & du Meſchaſipi, qui ſont au Sud-Oüeſt du Canada éloignées de plus de mille lieues de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles ſont ſorties du ventre de leurs Meres, & cela juſqu'à ce qu'elles ſoient en âge de ſe marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, parce qu'elles ſont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes fil-

les sur tout, portent à leur col de la raſlade, & des coquillages de Mer de toutes ſortes de figures. Ils ont auſſi des coquillages longs comme le doigt, qui ſont faits en maniere de petits tuïaux, & qui leur ſervent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures dont les unes ſont de porcelaine, les autres de poil de Porc-épi. Quelques unes ſont de poil d'Ours, d'autres ſont melées de l'un & de l'autre.

Les plus conſiderables des Sauvages portent ſur leur dos avec beaucoup de gravité un petit ſac où il mettent leur Calumet ou pipe, leur Tabac, leur fuſil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adreſſe de faire un petit manteau ou eſpéce de robe avec des peaux paſſées d'Ours, de Caſtors de Loutres, d'Ecureuils noirs, de Loups, & d'autres animaux. Ils s'en ſervent pour paroître aux aſſemblées, où ils tiennent Conſeil avec autant de gravité, que des Senateurs de Veniſe. Pour les Sauvages de nôtre derniere découverte entre la Mer glaciale & le nouveau Mexique, ils paroiſſent toûjours tout nuds en toutes occaſions. Il ſemble même qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux ils ſe ſervent ſouvent de termes impurs, & ils vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à compoſer un Dictionaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

XXI. Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes ſont de certains fruits, qui ont des noïaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois aſſez large, mais peu profond, dans un baſſin d'écorce de bonleau.

leau, sur une peau passée, sur une couverture de laine, sur une robe de Castor, ou sur un capot. Ils sont six ou sept à jouër. Mais il n'y en a que deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & ensuite ils frappent du fond du plat contre terre pour mêler six noiaux par cette agitation. S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'est qu'un jeu gagné, parce qu'ils joüent ordinairement plusieurs jeux pour gagner la partie, selon qu'ils en sont convenus entr'eux. Tous ceux qui sont de la partie joüent les uns après les autres. Il y en a qui sont si adonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y jouënt jusqu'à leur capot, & leur robe fourée. Ceux qui joüent crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agissoit de la décision d'un empire. Ils font ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le fort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils se frapent les épaules d'une si grande force, qu'ils se les rendent noires de coups. Ces Barbares joüent aussi fort souvent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genêtes, longues de demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main, puis sans les regarder il les partage en deux, ensuite il en donne une partie à son adversaire. Celui qui a nombre pair ou impair, selon qu'ils en sont convenus, gagne le jeu. Les enfans des Sauvages se mêlent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'y appliquent pas autant que les hommes faits, parce qu'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent point du tout s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu savoir la raison.

Il y en a encore un autre parmi les Sauvages, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils

prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. Ensuite ils en mettent dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui qui devine le nombre gagne. Ces Barbaresse divertissent beaucoup à un autre jeu qu'ils appellent en langue Iroquoise *Ounouhayenti*, Mais c'est plûtôt un commerce qu'un jeu. Ils se mettent dans deux Cabannes, six dans l'une, & six dans l'autre. Il en vient un ensuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer, & s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui sont dans la Cabanne y répondent par une espece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains, en repetant *Ouuonhayenti*. Ceux qui sont dans la Cabanne répondent du creux del'estomach Hon, par cinq fois: Le crieur ayant achevé la chanson jette sa marchandise dant la Cabanne, & s'en retourne chez lui. Alors les six autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux députent un de leurs hommes pour damander au vendeur, s'il souhaite en échange un capot, une chemise, une paire de souliers, ou autre chose semblable. Un second d'entr'eux va porter à l'autre Cabanne l'équivalent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on rend la marchandise qu'on a jettée, si elle n'agrée pas.

Ces cérémonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des villages entiers de Sauvages, qui se visitent alternativement, plus pour le jeu d'*Ounonhayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, par lequel on donne pour avoir. La langue Iroquoise s'exprime par des

des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Françoise, comme par exemple le mot de *Gannorou* en Iroquois veut dire, voila une affaire, qui est de grande consequence.

Les enfans des Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent d'un Arc & de deux bâtons, un grand & un petit. Ils tiennent le petit dans la main droite. Ensuite ils le font voltiger en l'air en le frapant avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette après celui qui l'a fait sauter, Ils font aussi un Peloton de joncs ou de feuilles de blé d'Inde. Ensuite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les hommes & les femmes s'amusent le soir, pendant l'hyver à raconter des fornettes, auprès du feu, tout comme chez nous.

XXII. Ces Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand penchant pour la guerre. parcequ'ils sont fort vindicatifs. Ils tirent vengeance tôt ou tard du mécontentement qu'ils ont reçu, dûssent-ils attendre jusqu'à la troisiéme ou quatriéme generation, & détruisent, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Ensuite ils obligent ce qui reste de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

Les Iroquois, à qui les Suédois, ensuite les Hollandois, les Anglois, & les François ont donné des armes à feu, passent pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusqu'à present Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux, pour faire ensemble la guerre à toutes les Nations, qui leur sont ennemies, quoi que situées à cinq ou six cens

cens lieues de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & ſont encore actuellement enguerre avec les habitans du Canada. Si la France n'envoyoit du ſecours & des proviſions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois ſeroient capables de les ruïner, par les raiſons que j'ai touchées dans ma Relation précedente. On ne gagne rien ſur eux, parce que leurs dépoüilles ſont de très-peu de conſequence: mais cette Nation farouche peut détruire facilement le commerce de ſes voiſins, qui ne ſubſiſtent la plûpart que par le commerce des pelleteries qu'ils tirent des Sauvages. Au reſte ils ſont malins & ruſez, ſemblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoiſſent pas leurs forces. Il y a long-tems, qu'ils auroient entierement déſolé le Canada, ſi le Comte de Frontenac ne les avoit gagné par douceur. Ce ſont les plus redoutables Ennemis que les Européens ayent dans toute l'Amerique, & je donne cette remarque pour certaine, parce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai ſouvent viſitez pendant quatre autres; j'ai même été pluſieurs fois envoié chez eux, & ils m'ont fait bien des amitiez.

Cette Nation Barbare a détruit pluſieurs differens peuples, & ceux qui reſtoient de la défaite ont toûjours été obligez de ſe rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes conſiderables, qui ſont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voyages. Ils ont des gens à eux, qui les ſuivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font proviſion de bons fuſils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens & prennent avec

vec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & autres choſes néceſſaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent & font en cet équipage juſqu'à trois ou quatre cens lieuës. Quand ils approchent du lieu où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement & avec beaucoup de précaution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fuſil dans ces occaſions, de peur d'être découverts. Ils ne ſe ſervent pour cela que de leurs fléches, qui ne menent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils conſiderent toutes les avenues avec ſoin, & regardent par tout fort exactement, de peur d'être ſurpris. Ils envoyent des eſpions découvrir l'entrée des Villages, voir par où ils pourront commencer l'attaque, & obſerver ſi quelqu'un ſort, pour le ſurprendre. C'eſt ce qui arrive fort ſouvent.

Il n'y a point de guerriers ſemblables à eux dans l'Amerique, pour les embuſcades. Il jugent qu'un homme eſt bon guerrier, quand il ſait bien ſurprendre ſes ennemis; & s'il ſait bien fuïr après le coup pour n'être pas ſurpris, il paſſe pour incomparable. On ne peut concevoir avec quelle vîteſſe ils ſe tournent avec leurs fuſils autour des Arbres, dont ils ſe couvrent pour ſe garentir des fléches, que l'on tire contr'eux. Ils ſont adroits à franchir les Arbres renverſez, lors qu'ils ſe ſauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres & d'une grandeur prodigieuſe, qui tombent de vieilleſſe. Leur patience eſt admirable. Ils ſe tiennent ſouvent derriere leurs arbres deux ou trois jours ſans manger, attendant une occaſion favorable pour tuer leur ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert

vert sans rien craindre. Mais cela est rare, & s'ils n'étoient presque assurez de leur coup, ils auroient peine à s'exposer, à moins qu'ils ne se vissent soutenus. Ces Barbares ne se battent point à la façon des Européens, parce qu'ils n'y sont pas exercez, & qu'ils ne tiennent pas leur rangs en pleine campagne. Ainsi ils ne pourroient pas si bien soutenir le combat que nos soldats bien disciplinez & bien commandez. Cependant lors qu'ils sont une fois échauffez & animez, ils sont incomparables.

Ils brûlent les blez des Européens, quand ils sont meurs. Ils mettent le feu à leurs maisons, avec du tondre, ou de la méche qu'ils attachent au bout de leurs fléches.

J'ai connu un Chef Iroquois nommé Attrécouäti *Onnontagé*, qui me fît bien des amitiez dans mon Voyage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions *la grand' gueule*, parce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme entra un jour dans le Montréal en Canada, criant *Hai*, *Hai*, que est un signe de paix. On le reçût avec beaucoup de caresses, & on luj fît bonne chere, & même on lui donna des presens considerables, parce qu'on ménage cette Nation insolente: mais en se retirant, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maison de paille.

On nous dit qu'ils avoient été en guerre jusqu'aux terres des Espagnols, qui sont au nouveau Mexique, & ils racontent, qu'ils ont été dans un païs, où les habitant ramassent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudieres en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Meis cette histoire a été peut être inventée

tée par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Sale, quand il étoit au Fort de Frontenac : car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, d'où l'on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschasipi. Aucune, à la reserve des Illinois, n'a jamais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voisins des Illinois, desquels ils ont appris, que ce sont des peuples fort cruels, qui ne sont hardis, que parce qu'ils ont des armes à feu, qu'ils ont troquées contre les Européens, que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois, qui sont plus vaillans, & plus adroits à se servir des Arcs & des fléches, que les Iroquois ne l'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point à la guerre, sont wépriſez, & passent pour des hommes laches & effeminez. Parce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations d'une Mer à l'autre, c'est-à-dire, du Nord au Sud. Enfin il n'y en a point à cause de cela qui ose resister à l'Iroquois. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je sai les moyens de les mettre à la raison : Mais un homme de mon caractere ne doit raisonner sur ces matiéres qu'avec de grands ménagemens.

XXIII. Il n'y a point de Sauvages dans toute l'Amerique Septentrionale, qui ne soit extrêment cruel à ses ennemis. Mais l'humanité des Iroquois à l'égard des Nations, qui sont esclaves, est beaucoup plus grande qu'aucune autre. Quand ils ont tué un homme, ils lui enlévent la peau du crane, & l'emportent chez eux comme une marque de leur victoire. Ils

garot-

garottent leurs eſclaves & les font courir après eux. S'ils ne les peuvent ſuivre, ils leur donnent un coup de hache à la tête, & les laiſſent-là, après leur avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans à la mammelle. Si l'Eſclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit ſur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laiſſent expoſé aux piquures des Maringoins. Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auxquels ils attachent leurs eſclaves par les pieds, & par les mains, & les expoſent ainſi toutes les nuits à la rigueur du tems Je ne dis rien de cent autres maux, qu'ils font à ces miſerables pendant le jour. Quand ils ſont ſi près de leurs Villages, ils font de grands cris, auxquels ceux de leur Nations connoiſſent leurs Guerriers, qui reviennent avec des eſclaves. En même tems les hommes & les femmes les vont recevoir à l'entrée du Village; là ils ſe rangent en haye, pour faire paſſer au milieu d'eux ces eſclaves, ſur leſquels ils ſe jettent comme des loups ſur leur proye, pendant que les guerriers paſſent à la file, fiers de leurs exploits. On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Eſclaves, des coups de batons, des coups de couteaux. Quelques-uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les levres. Ceux qui reſiſtent à ces mauvais traitemens ſont reſervez à de plus grands ſupplices. Rarement en épargnent-ils quelques-uns. Lorſque les Guerriers ſont entrez dans leurs cabannes, les Anciens s'aſſemblent pour entendre la Relation de ce qui s'eſt paſſé à la Guerre: enſuite ils diſpoſent des eſclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage a été tué, on lui donne un eſclave à ſa place, & il eſt li-

bre

bre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en uſent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Eſclave à un pôteau par les pieds & par les mains. Enſuite ils font rougir des Canons de fuſil, des haches, & d'autres ferrailles, & les leur appliquent tout brulans depuis la tête juſqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des aiguilletes de chair ſur le dos & ſouvent ils leur enlevent la peau du crane avec les cheveux. Après cela ils jettent des cendres chaudes ſur les playes. Ils leur coupent la langue, & en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviſer. S'ils ne meurent dans les tourmens, on les force à coups de bâton de courir. On dit qu'un eſclave courut ſi bien qu'il ſe ſauva dans les bois, ſans qu'on put l'attraper: mais aparemment qu'il mourut enſuite faute de ſecours. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ces Eſclaves chantent au milieu de leurs tourmens. Un Iroquois nous racontoit, qu'un eſclave qu'on tourmentoit cruellement diſoit; *vous n'avez point d'eſprit. Vous ne ſavez pas la maniere de tourmenter vos priſonniers. Si je vous tenois dans ma Cabanne je vous ferois bien ſouffrir d'une autre maniere* Pendant qu'il parloit, une Sauvageſſe fit rougir une broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuſes. Après avoir jetté un grand cri, il dit à cette femme, *tu as de l'eſprit. Voilà comment il faut faire.*

Quand l'Eſclave, qu'ils ont brûlé, eſt mort, ils le mangent, & avant ſa mort ils font boire de ſon ſang à leurs enfans; afin de les rendre cruels & inhumains. Ceux à qui on donne la vie, demeurent parmi eux, & les ſervent comme

me des Eſclaves. Mais à la longueur du tems ils recouvrent la liberté & ſont regardez comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louiſianne, & ceux qui ſont à ſept ou huit lieuës plus loin que les Iroquois, comme les *Iſſatis* & les *Nadoueſſans*, chez qui j'ai été Eſclave, ne ſont pas moins braves que les Iroquois. Ils font trembler tous leurs voiſins, quoi qu'ils n'ayent que l'Arc, la fléche & la maſſue. Ils courent plus vîte que les Iroquois, & ſont très-bons ſoldats : mais ils ne ſont pas ſi cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis. Ils ſe contentent de les brûler.

Quelques-uns de ces Sauvages coupérent un jour des aiguillettes de chair ſur le corps d'un Huron, & lui dirent, *Tu aimes la chair humaine, mange de la tienne propre, pour faire connoître à ta Nation, qui eſt maintenant parmi les Iroquois, que nous avons vos maximes en horreur.* Les Iroquois ſont les ſeuls Sauvages de l'Amerique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive-t-il qu'alors qu'ils ont reſolu d'exterminer une Nation toute entiere : c'eſt, diſent-ils, pour faire connoître qu'il faut ſe battre avec l'ennemi ſans s'accommoder jamais, n'en laiſſer aucun de reſte & animer ainſi leurs Guerriers à la vengeance. Dès le lendemain on les voit partir de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis; car le rendez-vous eſt toujours marqué au lendemain de ces feſtins de chair humaine.

Si les Européens ceſſoient de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne ſont plus ſi habiles à l'Arc, qu'ils l'étoient au tems paſſé, les autres Nations, qui y ſont toujours accoutumées,

mées, ne manqueroient pas de les détruire,

Le premier Canton des Iroquois, qu'on appelle les *Gagnieguez* ou *Agniez*, eſt au Sud. Ils ſont voiſins de la Nouvelle Jorck, ils ont trois villages, où j'ai été. Ils ſont quatre cens Guerriers tout au plus. Le ſecond des *Onneiouts* tire vers l'Oueſt, & ils ſont environ cent cinquante hommes de guerre. Le troiſiéme, qui eſt auſſi vers l'Oüeſt, contient les bourgades des *Ounontaguez*, ou peuples de la montagne, ſituez ſur l'unique éminence, qui ſe trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils ſont limitrophes des *Ounetouts*. Ces *Onnontaguez* ont bien trois cens combattants, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatriéme eſt environ à trente lieuës au delà vers l'Oüeſt. C'eſt celui des *Oiangouens* partagés en trois bourgades, qui ſont bien trois cens hommes tout de même. Le cinquiéme contient les *Tſonnontouans*, vers l'extremité du Lac de Frontenac, ou Ontario. Ces peuples ſont le plus grand & le plus conſiderable de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans ma premiere Relation trois ou quatre villages Iroquois à la côté du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac: mais je ne décris point ici ces cinq cantons Iroquois. Je parle ſeulement de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont ſubjugué depuis environ cinquante ans un fort grand pays, qu'ils ont étendu leurs limites, & groſſi leur Nation, par la ruïne des autres peuples, dont ils ont fait le reſte eſclave.

XXIV. Les Conſeils, que ces Barbares tiennent continuellement, doivent être conſiderez comme

comme la cauſe de leur conſervation, & de la frayeur où ils tiennent toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale. Ils s'aſſemblent pour la moindre affaire, & raiſonnent enſemble ſur les moiens dont ils doivent ſe ſervir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'étourdie. Leurs Vieillards, qui ſont ſages & prudens, veillent au bien de la Nation. Si l'on ſe plaint que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque choſe, d'abord ils s'informent ſoigneuſement de celui qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'a pas le moyen de reſtituer, pourveu qu'ils ſoient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faiſant d'abord quelque preſent à la partie leſée, pour la contenter.

Quand ils veuleut faire mourir quelqu'un pour un crime énorme, dont il ſont aſſurez qu'il eſt coupable, ils louent un homme, qu'ils envyrent d'eau de vie, (car ces peuples l'aiment paſſionnément,) afin que les parens du criminel ne cherchent point à ſe vanger. Après que cet homme à caſſé la tête à celui qu'ils croyent, & qu'ils ont jngé coupable, ils diſent pour raiſon, que cet homme n'a point d'eſprit, & que l'ivrognerie lui a fait faire le coup. Ils avoient autrefois une autre maniere de faire juſtice: mais ils l'ont abrogée. Ils avoient auſſi un jour de l'année, qu'on pouvoit appeller la *Fête des fous*, car en effet ils faiſoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cela ils tuoient quelqu'un, leurs Vieillards diſoient pour toute excuſe le lendemain dans tout le Canton, & ſur tout dans leur village, que celui qui avoit fait le coup étoit un fou & qu'il n'avoit point d'eſprit. Enſuite on faiſoit quelques preſens au pa-

parent de celui qu'on avoit malitieuſement tué. Les parens ſe contentoient de cette excuſe ſans en tirer vengeance. Leurs anciens louoient ainſi ſecretement quelqu'un, qui contreſaiſoit le fou, & qui tuoit celui qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit ſe défaire.

Les Iroquois ont des Eſpions, & des hommes attitrez parmi eux, qui vont & vlennent inceſſamment, & qui leur raportent toutes les nouvelles qu'ils apprennent. Pour ce qui eſt du Commerce, ils y ſont aſſez ruſez. Ils ne ſe laiſſent pas facilement tromper. Ils conſiderent tout attentivement & s'étudient à connoître les marchandiſes qu'on leur troque.

Les *Onnontagez*, ou Iroquois montagnars, ſont plus fins & plus ruſez que les autres. Ils volent fort adroitement. Les *Algonkains*, les *Abenaki*, les *Eſquimoves*, & une infinité d'autre Sauvages, qui ont converſé avec les Européens, ne ſont pas moins adroits, ni moins politiques. On ne doit pas s'imaginer que ces peuples ſoient abſolument brutaux & ſans raiſon. Ils ont de la fineſſe, & connoiſſent fort bien leurs interêts. Ils gouvernent leurs affaires avec beaucoup de prudence & d'habileté.

XXV. Les Sauvages obſervent les tems, les ſaiſons, & les Lunes de l'année pour la chaſſe. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroiſſent le plus en de certains tems. Ils appellent la Lune des grenouilles, le tems que les grenouilles crient; la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroiſſent; la Lune des Hirondelles, quand ces oiſeaux viennent ou s'en vont, &c. Ces Barbares n'ont point d'autres noms pour diſtin-

tinguer les Mois, comme les Européens.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreuils en tout tems, mais particulierement lorſqu'il y a de la neige. Ils chaſſent aux Chats ſauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épis, aux Caſtors & aux Loutres au Printems, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Caſtors aux attrapes. Ils tuent les Ours à coups des fléches ou de fuſil ſur des chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui eſt des Chats ſauvages, ils abattent les arbres, ſur leſquels ils ſont, & enſuite les Chiens ſauvages ſe jettent deſſus & les étranglent. Les Porc épis ſe prennent à peu-prés de la même maniere, ſi ce n'eſt qu'on les tue à coups de hache. on avec des fourches, quand l'arbre eſt tombé: parce que les chiens ne les peuvent approcher à cauſe de leurs aiguillons, & qu'ils feroient indubitablement mourir les Chiens qui les étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vîte. Un homme les peut facilement attraper à la courſe. Pour ce qui eſt des Loutres, on les prend dans une attrape, où l'on les tue à coups de fléches & de fuſil. On en tue rarement à coups de hache, parce que ces animaux ont l'oreille fort ſubtile.

Les Sauvages prennent ſouvent auſſi les Caſtors en hyver ſous la glace. Ils cherchent premierement les Lacs de ces animaux. Ces Caſtors ont une induſtrie admirable pour la conſtruction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruiſſeau dans les bois, le long duquel ils montent, juſqu'à ce qu'ils aient trouvé un

un Païs plat & propre à faire un Lac. Lorſqu'ils ont bien conſideré le lieu de toutes parts, ils travaillent à faire des chauſſées pour arrêter l'eau. Ils les font auſſi fortes, que celles qui ſervent à retenir les eaux des plus grands étangs de l'Europe. Ils compoſent cette chauſſée de bois, de terre, de boue, & la font auſſi grande qu'il eſt neceſſaire pour former un Lac, qui a ſouvent un quart de lieuë de long. Ils bâtiſſent leurs Cabannes au milieu du niveau de l'eau, avec du bois, des joncs & de la bouë. Ils plaquent tout cela enſemble fort proprement par le moien de leur queuë, qui eſt plus longue & auſſi large, qu'une truelle de Maſſon. Leur bâtiment eſt à trois ou quatre étages, rempli de nattes de joncs, & c'eſt là que les femelles ſe délivrent de leurs petits. Au fond de l'eau il y a des iſſues hautes & baſſes. Quand leurs Lacs ſont gelez, ils ne peuvent aller que ſous la glace. C'eſt pour cela qu'au commencement de l'hyver, ils font proviſion de bois de tremble, qui eſt leur nourriture ordinaire. Ils le mettent dans l'eau tout autour de leurs Cabannes dans le Lac. Les Sauvages percent la glace autour de ces loges avec le manche d'une hache, ou avec un pieu, y font un trou, & enſuite ſondent le fond de l'eau, pour ſavoir ſi c'eſt le chemin par où les Caſtors ont accoutumé de ſortir. S'ils découvrent que ce l'eſt en effet, ils y font entrer un filet long d'une braſſe, & deux bâtons, dont les deux bouts d'enbas touchent le fond de l'eau, & les deux autres ſortent par le trou, qui eſt dans la glace. Ils ont deux cordes

attachées à ces deux bâtons, pour tirer le filet, quand le Castor est pris. Mais afin que ce rusé animal ne voie point le filet, ni les personnes, on seme sur la surface de l'eau glacée du bois pourri, du coton, ou choses semblables. Un Sauvage demeure au guet auprès du filet, avec une hache pour tirer le Castor sur la glace, quand il est pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent souvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de hache, parce que tout est dur comme une pierre par la force de la gélée. Quand cela est fait, ils sondent le Lac, & par tout où ils trouvent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Castors ne se cachent dessous, & afin qu'étant contraints de courir de côté & d'autre, ils aillent se jetter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extrême depuis le matin jusqu'au soir, sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au Printems avec des attrapes de la maniere suivante. Lorsque les glaces commencent à se fondre, ils remarquent les endroits par où les Castors sortent, & y mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'attrape, & par là ils font tomber deux grosses billes de bois, qui les tuent. Ils prennent les Martres presque de la même ma-

maniere, excepté qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Miſſiſſipi ſont plus ſuperſtitieuſes dans leurs chaſſes que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Etant parmi eux, leurs Vieillards, ſix jours avant que de donner la chaſſe aux Taureaux ſauvages, envoierent quatre ou cinq de leurs plus alertes Chaſſeurs ſur des montagnes, pour y danſer le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers leſquelles ils ont accoutumé d'envoyer des Ambaſſades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils expoſerent à la vûe de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres, qu'ils nous avoient priſes, & l'entourerent de plumes de toutes couleurs, avec le fuſil d'un des Canoteurs, qu'ils avoient poſé par deſſus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere ſur ſon dos avec des fleurs en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chaſſeurs. Ils ſuivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'une bâton en forme d'enſeigne, tenant ſon Arc & ſes fléches dans un grand ſilence.

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chaſſeurs ou Guerriers, pour pleurer amerement la mort des Taureaux, qu'ils eſperoient de tuer. A la derniere poſe, les plus anciens de la troupe envoyerent deux des plus habiles Chaſſeurs à la découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de com-

mencer la chaſſe de ces animaux. Enſuite ils allumerent de la fiente de Taureau ſechée au Soleil, & amorcerent leurs pipes ou calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoyez à la découverte. Auſſi-tôt après la ceremonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent pluſieurs à coups de fléches, & nos Européens en abatirent ſept ou huit à coups de fuſil.

Ces Barbares ne pouvoient aſſez admirer l'effet de nos fuſils. Ils entendoient le bruit, mais ne voioient point les balles. Croiant que le bruit tuoit ces animaux, ils mettoient la main ſur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Manſa Ovacanche*, ce qui veut dire dans la langue des *Iſſati*, ah! que ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Comment cela ſe fait-il qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes ſoient tracaſſez?

Je ne ſavois aſſez admirer comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en piéces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous avoient dérobé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs fléches, qui étoit d'une pierre fort aiguë. Dés qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bientôt fait à les écorcher. Enſuite pour mettre la viande en piéces, & pour ſeparer les os, ils prenoient des pierres, avec leſquelles ils les caſſoient; & les femmes Sauvages en faiſoient boucanner la viande, en l'expoſant au

au Soleil ou à la fumée d'un petit feu qu'ils allumoient au dessous. Au reste ils ne mangent pendant la chasse que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportent les meilleurs morceaux dans leurs villages, à plus de deux cens lieuës de l'endroit, où ils ont chassé.

XXVI. Ceux qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere que ceux du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons comme dans l'Europe. Ils en prennent aussi quelquefois avec des lignes: mais peu. Je leur en ai vû pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois, aux deux pointes de laquelle ils disposent un laçet, à peu-près de même qu'on les accommode en Europe, pour prendre des perdrix. Ensuite ils la mettent dans l'eau: quand le poisson, qui y est en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, vient à passer, & que les Sauvages sentent qu'il est entré dans le laçet, ils tirent cette espéce de pincette, & le poisson y reste pris par les ouïes. Les Iroquois se servent aussi dans le tems de la pêche d'un filet de quarante ou cinquante brasses qu'ils posent dans un grand Canot de bois. Après cela ils les étendent en ovale dans les endroits commodes des Rivieres. J'ai souvent admiré leur adresse à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poissons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre autres plusieurs Esturgeons, qu'ils attiroient sur le bord de la Riviere avec des filets composez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut que deux

hommes prennent les deux extrêmitez de ces filets en les entortillant adroitement. Ils prennent ainſi quantité de poiſſons dans la riviere de *Niagara*, qui ſont d'une bonté extraordinaire.

La pêche eſt ſi abondante en cet endroit qu'elle pourroit fournir des poiſſons de pluſieurs eſpéces à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poiſſons montent continuellement de la Mer vers la ſource de la Riviere pour y frayer. Le Fleuve de S. Laurent reçoit à *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avous parlé, & qui ſont de petites Mers douces. Ces eaux venant à ſe precipiter par le plus grand & le plus affreux ſaut, qui ſoit dans le Monde, les poiſſons qui prennent plaiſir à y venir frayer, y demeurent ; parce qu'ils ne peuvent remonter au deſſus de cette Cataracte.

Pendant que j'étois à ma Miſſion du Fort de Frontenac, je fus voir le Saut d'une Riviere du Nord, qui ſe décharge dans un grand Baſſin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en ſûreté. Etant là, j'apris aux Sauvages à prendre des poiſſons à la main. J'abbattois des arbres au Printems près de ce Saut, & je les faiſois tomber, afin de m'y pouvoir coucher ſans me mouiller. Enſuite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuſe de poiſſons de différentes eſpeces. Je les empoignois par les ouïes après les avoir flatté de la main, & quand j'en avois pris à pluſieurs fois cinquante ou ſoixante, je m'en allois me chauffer, & me delaſſer, pour retourner enſuite à la pêche. Je les jettois dans un ſac, qu'un Sauvage te-

renoit à la main, & j'en nourriſſois plus de cinquante familles Iroquoiſes de *Gannéouſſe*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Sale, pour y cultiver du blé d'Inde, & pour inſtruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus conſiderable pêche des Sauvages eſt celle des Anguilles qui ſont fort groſſes, des ſaumons, des Truites ſaumonnées & des poiſſons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui ſont voiſins de la Nouvelle Jorck, conſiſte ſouvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent toutes entieres dans leurs chaudieres, ſans les écorcher, pour aſſaiſonner leur ſagamité. Les Truites ſaumonnées ſe prennent en pluſieurs autres endroits des Rivieres, qui ſe déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en ſi grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton.

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lorſqu'il fait calme. Ces poiſſons deſcendent en fort grande quantité le long du Fleuve Saint Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de boulleau avec de la terre ſur le bout d'un pieu; après quoi, ils allument une eſpece de flambeau, qui fait un feu fort clair. Enſuite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon poſé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lorſqu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuſe, parce que les grands Marſoins blancs, qui les pourſuivent, les chaſſent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marſoins ne les peuvent

aprocher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poiſſons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent ſur le Fleuve Miſſiſſipi ſont ſi ſubtiles, & ont les yeux ſi vifs & ſi perçans, que quoi que les poiſſons paſſent fort vite dans l'eau, ils ne laiſſent pas de les tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort ſouvent dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointuës, qu'ils dardent avec beaucoup d'adreſſe. Ils tuent ainſi de grands Eturgeons, & des Truites, qui ſont à ſept ou huit braſſes dans l'eau.

XXVII. Avant que les Européens fuſſent dans l'Amerique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud ſe ſervoient, & ſe ſervent encore aujourd'hui, de pots de terre; ſur tout ceux, qui n'ont point de commerce avec les Européens pour tirer d'eux des chaudieres, & autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils ſe ſervent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'aleines, ils ont un certain os fort aigu, qui eſt au deſſus du talon des Elans.

Pour faire du feu ils ont un triangle de bois de cedre d'un pied & demi; dans lequel ils font quelques trous ou foſſetes à demi creuſées. Ils prennent enſuite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains, le plus fort ſur le plus foible, dans le trou qui eſt commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une eſpéce de poudre ou de farine qui ſe convertit en feu. Ils verſent enſuite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes ſe-

ſechées en Automne, & frotant tout cela enſemble, en ſoufflant ſur cette poudre, qui eſt dans le peloton, le feu s'allume en un moment.

Quand ils veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de pierre. Ils le creuſent avec des charbons de feu, & les raclent enſuite avec des dens de Caſtor pour les polir.

Les Nations du Nord ſe ſervent de raquettes pour marcher ſur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles ſont plus longues & plus larges. Ils laiſſent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs ſouliers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui ſont de la hauteur de ſept ou huit pieds, & quelquefois davantage pendant l'hiver. Il y en a même en certains endroits auſſi haut que les plus hautes maiſons de l'Europe, parce qu'elles ſont pouſſées dans des recoins par le vent qui les y chaſſe.

Les Sauvages, qui ſont voiſins des Européens, ont à preſent des fuſils, des haches, des chaudiéres, des alênes, des couteaux, des batte-feux, & d'autres inſtrumens comme nous.

Pour ſemer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'eſt faute de pioches de

fer. Ils ont des gourdes ou callebasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats sauvages, & de Tournesol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau. pour mettre son Calumet & son Tabac. Les femmes Sauvages font des sacs d'écorce de Tillots, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tillot, & de certaines racines dont je ne sai pas le nom. Pour coudre leurs souliers à la Sauvage, ils ne se servent que d'aiguillettes fort minces. Elles font aussi des nattes de joncs pour se coucher, & quand elles n'en ont point, elles se servent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leurs enfans comme les femmes d'Europe, avec cette différence pourtant, qu'elles se servent de bandes de peaux larges, & d'une espéce de coton, pour empêcher qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent sur une planche après les avoir emmaillotez, & cela avec une ceinture de peau passée. Ensuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, où à quelque endroit de leurs Cabannes, de sorte que ces petits ne sont pas couchez. Ils sont tout droits, la tête en haut, & les piez en bas. Et afin que l'urine ne leur fasse du tort, elles mettent une écorce de boulleau en lieu commode pour cela, afin que coulant comme dans une goutiere, elle ne touche point au corps des enfans. Ces femmes en ont un si grand soin, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs maris, & elles évitent même leur commerce, jusqu'à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de

de trois ou quatre ans, & qu'ils se puissent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en use d'une autre maniere, parce qu'il est aisé de supléer au défaut des meres, par le moyen du lait de Vaches, ou d'autres animaux domestiques. Mais parmi les femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes, pendant qu'elles sont nourrices, car si elles devenoient enceintes, leurs enfans periroient indubitablement: puisqu'à cinq ou six mois, par exemple, les enfans ne pourroient manger de viande boucannée. Cela les oblige d'en user comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de subsister comme les autres, après qu'elles les ont allaitez tout le tems necessaire.

Les Sauvages, qui ont commerce avec les Européens, commencent à se servir de cremailleres. Mais pour les Peuples, qui ne connoissent point les Européens, ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu, afin d'y faire cuire leur viande.

XXVIII. Les Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence, dont ils se peuvent aviser, sur tout ceux de leur parenté, & les Capitaines ou Chefs de leurs tributs. Ils les ornent de leurs plus beaux atours, leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs, & les posent dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils polissent fort proprement la superficie avec des pierres ponces fort legeres. Ensuite ils accommodent le lieu, où ils les veulent

enterrer, en maniere de Mauſolée. Ils l'entourent de pieux ou de paliſſades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élevent le tombeau à ſept ou huit pieds de haut.

Ces Mauſolées ſont ordinairement placez ſur l'endroit le plus éminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambaſſadeurs chez leurs voiſins pour ſolemniſer la fête des morts, Toue les Peuples de l'Amerique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decédez, qu'ils vont pleurer. Ils font des preſens conſiderables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits des pierres les plus préciéuſes qu'ils peuvent trouver: en un mot, de ce qu'ils eſtiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt, pour eſſuyer leurs larmes. Ils les meinent aux Mauſolées en marmotant une eſpece de priere, qu'ils accompagnent de larmes & de ſanglots en preſence des os de ceux, dont ils honorent la memoire. Ils ont des cerémonies particulieres pour les enfans de leurs amis défunts. Quand ils les veulent enterrer, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau paſſée & bien blanche, en preſence de leurs parens. Elle eſt peinte de pluſieurs couleurs. Enſuite ils les portent, ou les mettent ſur une eſpéce de traineau, pour les aller enſevelir: mais au lieu de faire des preſens aux parens des enfans morts, comme ils en font aux Adultes, ils en reçoivent eux-mêmes pour eſſuyer les larmes qu'ils verſent en abondance en preſen-

ſence des parens. Les Sauvages ont auſſi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils poſſedent de plus precieux, des ſouliers de peaux paſſées, garnis de porc-épic rouge & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de ſagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande graſſe. Si c'eſt un homme, ils y ajoutent un fuſil, de la poudre & des balles. Pour ceux qui n'ont point d'armes à feu, ils ſe contentent de poſer auprès du cercueil un Arc, & des fléches: afin, diſent ces pauvres aveugles, que quand ils ſeront au Païs des Ames & des morts, ils puiſſent ſe ſervir de ces Armes pour la Chaſſe.

Il m'arriva une affaire ſur ce ſujet, pendant que j'étois parmi les *Iſſati* & les *Nadoueſſans*. Il mourut un Sauvage, qui avoit été mordu d'un ſerpent ſonnette. Je ne pus lui donner aſſez tôt d'un remede infaillible, que j'avois toujours avec moi; ſavoir de l'Orvietan en poudre. Lorſque cet accident arrivoit à quelqu'un en ma preſence, je faiſois d'abord quelques ſcarifications ſur la morſure, & j'y jettois un peu de cette poudre. Enſuite j'en faiſois avaler à celui qui avoit été mordu, pour empêcher que le venin ne gagnât le cœur. Un jour ces Barbares admiroient que j'euſſe gueri un de leurs guerriers, qui avoit été bleſſé d'un de ces Serpens. Ils me diſoient *Eſprit*, (car c'eſt ainſi, qu'ils appellent ordinairement les Européens, *nous t'avons cherché à la chaſſe aux lieux où tu étois avec les deux autres Eſprits, qui t'accompagnent. Mais nous avons été ſi malheureux, que nous*

n'avons pû te rencontrer. Ne nous quitte plus desormais. Nous aurons soin de toi. Si tu eusses été auprès de nous, notre guerrier, que tu vois mort seroit encore en état de te faire des festins. Il savoit très bien le métier de surprendre & de tuer nos ennemis. Il nourrissoit ses dix femmes par le moien de la chasse. Si tu eusses été avec nous, tu l'eusses empêché de mourir. Tu l'aurois pu faire aisément, puisque tu as sauvé la vie à plusieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important service à celui que nous pleurons ici.

J'admirois comment ces Sauvages avoient proprement accommodé ce Mort. Ils l'avoient posé sur des nattes fort jolies, & l'avoient mis en posture de Guerrier, muni d'un Arc & de fléches. Ils avoient peint son corps de plusieurs couleurs. On eut dit, à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le défunt. Cela me fournit l'occasion de leur répondre, que les morts ne fument ni ne mangent au Païs des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de fléches, parce que dans le Païs où vont les ames, on ne va plus à la chasse: que s'ils vouloient reconnoître le grand Capitaine, qui est le maître du Ciel & de la terre, ils seroient désormais tellement rassasiez de le voir, qu'ils ne penseroient à la chasse, non plus qu'au boire & au manger, parce que les Ames n'en ont plus besoin. Ces Sauvages ne comprenoient que fort grossierement ce que je leur disois. Je leur présentai ensuite deux brasses de notre Tabac noir. Ils l'aiment

ment paſſionnément. Le leur n'eſt pas ſi bien préparé, ni ſi fort que celui de la Martinique, dont je leur fis préſent. Je leur fis comprendre, que je le leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, parce qu'il n'en avoit que faire. Quelques-uns des Sauvages, qui étoient preſens, écoutoient fort attentivement & fort ſerieuſement ce que je leur diſois de l'autre vie, & paroiſſoient fort aiſes de m'entendre. Les autres diſoient en leur langage, *Tepatoui*, c'eſt-à-dire, voilà qui eſt bien. Cependant ils ne laiſſoient pas de fumer à bon compte, ſans ſe mettre en peine davantage de profiter de mon diſcours.

Je remarquois que les larmes, qu'ils verſoient pour le défunt, & que les cerémonies, qu'ils pratiquoient à ſon égard, comme de le frotter d'huile d'Ours, & choſes ſemblables, étoient l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils ſont accoutumez par des traditions, qui ſemblent tenir qnelque choſe du Judaïſme. Je ne deſeſpere pas abſolument du ſalnt de ces Barbares, & je crois même qu'enfin Dieu ſuſcitera des moyens pour les éclairer des Lumieres du Saint Evangile.

XXIX. Ces Barbares ſont plus ſuperſtitieux les uns que les autres. Les Vieillards ſur tout, & les femmes ſoutiennent avec une étrange opiniâtreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur diſois, qu'ils n'avoient point d'eſprit de croire tant de réveries, & qu'ils ne devoient point s'y attacher, ils me diſoient, quel âge as-tu? Tu ne parois avoir que trente cinq ou quarante ans, & tu prétens ſavoir mieux les choſes que nos Vieil-

Vieillards ? Va, tu ne sais ce que tu dis. Tu peux bien savoir ce qui se passe dans ton Païs, ajoutoient-ils, parce que les Anciens te l'ont dit : mais tu ne peux pas savoir ce qui s'est passé dans le nôtre, avant que les Esprits, c'est-à-dire les Européens, y fussent venus.

Il y a de ces Sauvages, qui se moquent de ce que leurs Anciens racontent : il y en a, qui y ajoutent foi. J'ai déja raporté les sentimens qu'ils ont de leur origine, & de la gueriſon de leurs malades. Ils ont quelque idée de l'immortalité de l'Ame. Ils disent qu'il y a vers l'Occident un Païs fort delicieux, où l'on fait bonne chasse, & où l'on tue autant d'animaux qu'on veut. C'est là, disent ils, que vont les Ames, & ils esperent de s'y revoir tous. Ils ajouteut que les Ames des Chaudieres, des fusils, des batte-feux & des autres armes, qu'ils mettent près des sepulcres de leurs morts, s'en vont avec eux pour servir comme ici à leur usage dans le Païs des Ames.

Une fille sauvage étant morte, après avoir été baptisée, la mere voyant un de ses esclaves à l'article de la mort, disoit, *ma fille est toute seule au Pais des morts entre les Européens. sans parens & sans amis. Il faut qu'elle seme du blé d'Inde, & des citrouilles. Baptise mon esclave, avant qu'il meure, afin qu'il serve ma fille au Païs où vont les Ames des Européens après leur mort.*

Une autre étant à l'extrêmité crioit : *Je ne veux point être baptisée, car les Sauvages, qui meurent Chrétiens, sont brulez par les Européens dans le Païs des Ames.* Quelques Sauvages disoient, que nous les baptisions pour les

les rendre nos eſclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'il y avoit bonne chaſſe au Païs où je voulois que leurs morts allaſſent, après avoir été baptiſez. Quand on leur répond, qu'on n'y boit ni ne mange, *je ne veux donc pas y aller*, diſent-ils, *parce que je veux manger*. Si on ajoute, qu'ils n'auront pas beſoin de ſe nourir, ils mettent la main ſur la bouche par admiration, & diſent, *tu es un grand menteur. Eſt-ce qu'on peut vivre ſans manger?*

Un de ces Sauvages me racontoit qu'un de leurs Vieillards étant mort, trouva des Européens au Païs des Ames, qui le careſſerent, & lui firent fort bonne chere. Enſuite il alla au lieu où ſont les Sauvages, qui le reçurent auſſi très-bien. Il y avoit tous les jours des feſtins, auſquels les Européens étoient fort ſouvent invitez, parce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Après que ce Vieillard eut admiré tous ces Païs, il revint, & raconta toutes ſes avantures à ceux de ſa Nation. Nous demandames au Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit que non: que leurs Anciens le diſoient, mais que peut-être ils mentoient.

Ces Peuples admettent quelque ſorte de genie en toutes choſes. Ils croient un Maître de la vie: mais ils en font diverſes applications. Quelques-uns ont un corbeau décharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils diſent être le maitre de leur vie. D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de mer, & autres choſes ſemblables. Quand il entendent crier un Hibou, ils tremblent & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de creance pour

les ſonges. Ils ne donnent pas les os des Caſtors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raiſon. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Otkon* ou Eſprit dans les bois, qui le diroit aux Caſtors & aux Loutres, & qu'après cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai ce que c'étoit que cet Eſprit. Ils me répondirent que c'étoit une femme qui ſavoit tout, & qui étoit la maîtreſſe de la chaſſe.

Pendant que j'étois en Miſſion au Fort de Frontenac, une Sauvageſſe s'étoit empoiſonnée dans les bois par accident. Les Chaſſeurs la rapporterent dans ſa Cabanne, & je la fus voir après qu'elle fut morte. Je les entendis cauſer auprès du corps mort. Ils diſoient, qu'ils avoient vû ſur la neige les traces d'un ſerpent qui étoit ſorti de la bouche de cette femme, & faiſoient ce recit fort ſerieuſement. Pendant qu'ils raiſonoient ainſi, une vieille femme fort ſuperſtitieuſe dit qu'elle avoit vû l'Eſprit, qui l'avoit tuée, paſſant près d'elle.

Un garçon Sauvage d'environ dix & huit ans s'étoit mis dans l'eſprit qu'il étoit fille. Il prit ſi bien cette fantaiſie, qu'il agiſſoit en toutes choſes ſur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faiſoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un vieux Sauvage, que nous avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de ſon Village, me dit un jour, qu'*Onontio*, (c'eſt le nom qu'ils donnent au Gouverneur général du Canada, & c'étoit le Comte de Frontenac en ce tems-là,) arriveroit ce jour-là, à l'heure que le Soleil ſeroit en un tel endroit, & cela arriva préciſement com-

comme il l'avoit dit. Ce même Vieillard, qu'on appelloit *Gannecouſe Kaera*, c'eſt-à-dire le Barbu, étoit le ſeul de tous les Sauvages, à qui j'ai vû de la barbe. Ordinairement les Peuples de l'Amerique Septentrionale s'arrachent le poil, lorſqu'il eſt encore follet, & c'eſt pour cela qu'ils n'ont point de barbe. J'avouë que je ne ſavois que dire, lorſque je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit apris aucune nouvelle de perſonne. Il me dir ſeulement, lorſque je lui demandai, comment il l'avoit ſu, qu'il l'avoit apris d'un Jongleur, qui ſe mêloit de prédire l'avenir. Je crois cependant que leurs predictions ſont plûtôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce qu'ils aient avec le Démon.

XXX. A l'égard de leur converſion, dont j'ai déja touché quelque choſe, on y trouve pluſieurs obſtacles: mais en général la difficulté vient de l'indifférence qu'ils ont pour toutes ſortes de choſes. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Myſteres de la Religiou Chrétienne, ils diſent que nous avons raiſon, & ils aplaudiſſent en général à tout ce que nous leur diſons. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faiſoient paroître le moindre ſoupçon d'incredulité à l'égard de ce qu'on leur propoſe: mais après avoir aprouvé tous les diſcours qu'on leur fait ſur ces matieres, ils prétendent que nous devons avoir de notre côté toute la déference poſſible pour les contes qu'il nous font touchant ce qui les regarde. Quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous diſent n'eſt pas veritable, ils repliquent, qu'ils ont acquieſcé à tout ce que

nous

nous leur avons dit, que c'eſt manquer d'eſprit que d'interrompre & ſoutenir qu'on avance des choſes fauſſes. *Tout ce que tu nous as apris*, diſent-ils, *touchant ceux de ton Païs, eſt comme tu l'as dit : mais il n'en eſt pas de même de nous, qui ſommes d'une autre Nation, qui habitons les terres qui ſont au déça du grand Lac.*

Le ſecond obſtacle à la converſion des Sauvages vient de leur grande ſuperſtition, comme nous l'avons déja dit.

Le troiſiéme vient de ce qu'ils ne ſont pas ſedentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buiſſet & moi fumes occupez une grande partie de l'année à aprendre à pluſieurs enfans des Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en Langue Iroquoiſe Leurs parens aſſiſtoient au ſervice qui ſe faiſoit dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, ſe mettoient à genoux, ſe frapoient la poitrine, & demeuroient dans un grand reſpect en notre préſence. Ils paroiſſoient même touchez de nos cérémonies : mais ils en uſoient de la ſorte, parce qu'ils croyoient nous faire plaiſir, & du reſte leur but étoit d'avoir quelques preſens des Européens. Mais quand même ils auroient quelque deſſein de ſe convertir, ils y renonceroient bien tôt, parce qu'ils ne s'arrêtent dans leurs villages que pendant qu'il faut ſemer ou recueillir le blé d'Inde ; ce qui dure peu. Tout le reſte de l'année ſe paſſe à la guerre ou à la chaſſe. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & ſont abſens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans, qui ont commencé à aprendre quelque choſe, oublient alors tout ce qu'on leur

leur avoit enſeigné, & reprennent leurs ſuperſtitions; & leurs manieres de vivre. D'ailleurs les Jongleurs & les vieux Sauvages ſuperſtitieux attachez, comme ils ſont, à leurs interêts, tachent de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous leur enſeignons.

Les Marchans, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le deſſein de profiter de leur trafic, ſont ſouvent cauſe du peu de progrès qu'on fait dans la converſion de ces Peuples: parce que ne penſant qu'à tromper pour devenir riches en peu de tems, il n'y a point de ſtratagêmes, qu'ils n'employent pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit ſe ſervir de menſonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela ſans doute eſt capable d'éloigner l'eſprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voyent accompagnée de tant de fourberies & d'artifices par ceux qui en font profeſſion.

On peut dire auſſi qu'il y a quelques Miſſionaires, qui ſont cauſe en partie du peu de progrès, que la predication de l'Evangile fait parmi ces Barbares. Il eſt difficile d'aprendre leurs Langues, parce qu'elles ſont fort différentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de raport entr'elles. Il faut donc bien du tems pour leur inſinuer nos Myſteres, & à moins que le Saint Eſprit n'agiſſe extraordinairement pour leur converſion, il y a peu de fruit à eſperer des Miſſions. D'ailleurs les différentes methodes, dont on ſe ſert pour les inſtruire, contribue beaucoup à retarder leur converſion. Les uns veulent commencer par la par-

partie animale, les autres par la ſpirituelle. Chacun abonde en ſon ſens, & croit ſa methode la plus aſſurée, Afin donc de réüſſir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la maniere de les enſeigner: ſans cela ils ne ſavent à quoi s'en tenir, ce qui ſans doute les retient dans leur ignorance & dans leur aveuglement.

Je mets bien de la différence entre le zele & les travaux infatigables des Miſſionaires, & les prétendus ſuccès que l'on croit avoir eu dans les converſions, & dont on ſe vante dans le monde. Ceux qui ſont abſolument dégagez des biens temporels, & qui ont été en Miſſion parmi les Peuples de l'Amerique Meridionale, ont fait ſans doute de grands progrès dans ce païs-là. On y voit quarante ou cinquante Provinces de notre ordre, où l'Evangile eſt annoncé, après y avoir détruit l'idolatrie & les ſuperſtitions qui y regnoient. Mais il faut avouër, que ceux qui ont travaillé dans l'Amerique Septentrionale n'ont pas fait les mêmes progrès. Ils ſe ſont apliquez à humaniſer ces Peuples Barbares, & à les rendre ſuſceptibles de quelque police. Ils ont pourtant arrêté autant qu'ils ont pu leur brutalité. Ils ont même taché de les deſabuſer de leurs anciennes ſuperſtitions: cependant il faut avouër, qu'ils n'ont fait que très-peu de progrès. Par je ne ſai quelle fatalité, ces Nations Barbares ſont encore très-ſauvages, & attachées à leurs vices abominables, ſans y trouver des ſentimens d'humanité, ſur tout parmi les Iroquois, où j'ai démeuré aſſez long-tems.

Ces peuples ſont ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus; bien qu'on ait publié plu-

plusieurs Livres, qui traitent des grandes conversions, qui se sont faites, dit-on, parmi les Iroquois & les Hurons. On assuroit en ce tems-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient détruit auparavant, &c. Cependant l'experience fait voir encore que ces Peuples sont les mêmes qu'ils ont été de tout tems, fiers, & cruels, & sur tout ennemis de l'esprit du Christianisme. Je ne pretens pas nier ici, que les Missionaires n'ayent rempli fidelement les devoirs de leur Ministere. Je veux croire, que rien n'a manqué à l'instruction des Sauvages, soit du côté de zéle, soit du côté de l'assiduité. Mais enfin la semence de la Parole est tombée dans une terre ingrate & stérile. Quoi qu'il en soit, c'est toujours beaucoup, que l'on baptise des enfans, & quelques Adultes moribonds qui paroissent le souhaiter. C'est là, ce semble, un gain sûr pour l'éternité : mais pour ceux qui sont en santé, le nombre des convertis est fort peu considerable. Celui de ceux qui perseverent dans la Religion Chrétienne est encore beaucoup plus petit, sur tout si l'on a égard aux travaux d'un grand nombre d'Ouvriers, qui s'employent aux Missions depuis soixante ou quatre-vingt ans. Mais enfin les soins du Missionaire seroient heureusement recompensez, s'il avoit la gloire de convertir & de sauver une seule Ame.

La fonction la plus assurée des Missionaires consiste à administrer les Sacremens à ceux qui vont en traite parmi les Sauvages. Aussi est-il vrai de dire, que dès que les pelleteries & les Castors commencent à manquer par-

mi les Sauvages, les Européens s'en retirent. & ne se trouvent point parmi eux. C'est le reproche que les Sauvages firent un jour en présence de M. le Comte de Frontenac, en plein Conseil aux *trois Rivieres* en Canada à quelques Missionaires. *Tout le tems, que nous avons eu des Castors, & des pelleteries*, dit un Capitaine Sauvage, *celui qui nous faisoit la priere étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur aprenoit le Catéchisme. Il étoit inséparable de nous, & assistoit quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, il a cru qu'il étoit inutile parmi nous.*

Aussi est-il vrai de dire, que la plûpart des Missions qu'on avoit établies depuis quarante ans ont cessé & ne subsistent plus aujourd'hui. Témoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Ristigouche, de Nipisigui, de Miskou, Cap-Breton, Port-royal, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdelaine, des trois Rivieres, & plusieurs autres qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux qui étoient Missionaires en ces quartiers-là ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourrai bien faire connoître quelques autres obstacles à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amerique. Je dirai seulement ici, que quand on veut s'employer utilement aux fonctions de ce pénible Ministere, il faut fouler aux pieds les richesses, & se contenter d'une subsistance mediocre, selon que l'Apôtre nous ordonne de mépriser les biens de la terre.

XXXI.

XXXI. Les Sauvages ſe ſoucient fort peu des civilitez de notre Europe. Ils ſe mettent même à rire, quand ils voient nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent à quelque lieu, ils ne ſaluent preſque jamais ceux qui y ſont. Ils demeurent accroupis, & ne regardent perſonne. Ils entrent par fois dans la premiere Cabanne qu'ils trouvent, ſans dire un mot. Ils prennent place où ils peuvent, & allument enſuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument ſans rien dire, & s'en vont de même. Lors qu'ils entrent dans nos maiſons bâties & meublées à l'Européene, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaiſe au milieu du foyer, ils s'en ſaiſiſſent, & ne ſe levent pour qui que ce ſoit. Ils font autant de cas de leurs perſonnes, que du plus grand & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tout le reſte de leur corps eſt nud. Les Sauvages du Sud ſont abſolument nuds, ſans en avoir aucune honte. Ils lachent des vens devant tout le monde, ſans aucun ſcrupule, & ſans ſe ſoucier de perſonne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lorſqu'ils ſont hors du Conſeil. Leurs diſcours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes ne ſont que des ſaletez perpetuelles.

Pour le commerce que les hommes ont avec les femmes, ils s'en cachent ordinairement. Cependant il prennent par fois ſi peu de précaution à cet égard, qu'ils y ſont ſouvent ſurpris. D'ailleurs les Sauvages n'obſervent aucune des régles de cette honnêteté

naturelle, que l'on voit en uſage parmi les Européens entre les perſonnes des deux Sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des careſſes, ni des manieres d'agir, qui ſont ordinaires parmi les perſonnes de l'Europe. Tout s'y paſſe groſſierement & avec brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueillieres. Quand les femmes ont nettoyé leurs petits enfans avec les mains, elles les eſſuyent fort ſuperficiellement à un morceau d'écorce, après quoi elles touchent ſans façon la viande qu'elles mangent. Cela m'a fait ſouvent de la peine, juſqu'à m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où l'on m'avoit invité. Ils ne ſe lavent preſque jamais les mains ni le viſage. Les enfans reſpectent fort peu leurs Peres & Meres. Il leur arrive même ſouvent de les battre, ſans qu'on les en chatie, parce que, diſent-ils, les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons ſoldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en ſoufflant comme des bêtes. Si tôt que les hommes ſont entrez dans une Cabane, ils ſe mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir ce qui eſt dedans. Ils mangent dans le plat où leurs chiens ont mangé, ſans le nettoyer. Lors qu'ils mangent de la viande graſſe, ils frottent leurs mains à leurs viſages & à leurs cheveux pour les nettoyer. Ils lâchent des vents par la bouche à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemiſes, avec les Européens ne les lavent jamais. Ils les laiſſent ordinairement pourrir ſur leur dos.

Ils

Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent preſque jamais la viande qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord ſont ordinairement fort ſales. Je fus ſurpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde : mais au reſte elles feroient une lieuë de chemin dans les bois, pour décharger leur ventre, plûtôt que de s'expoſer à la vûë du monde. Quand les enfans ont piſſé ſur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit ſouvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot ils ne ſe génent en rien du monde, & agiſſent en tout fort brutalement.

Avec tout cela on ne laiſſe pas de trouver parmi eux pluſieurs choſes honnêtes & bien-ſéantes. Lorſque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pendant qu'ils mangent, ils lui preſentent ordinairement leurs plats plein de viande, & on leur fait un fort grand plaiſir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours ſans vivres, que de laiſſer ſortir ſans preſenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions ſont diſtribuées, lorſqu'on arrive, la femme qui fait cette diſtribution, trouve le moyen d'accommoder les choſes de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui ſurviennent. Quelques Sauvages nous preſentoient les nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions viſite. Ceux qui ont frequenté parmi les

Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces Peuples, quand ils ont reçu quelque present, d'en renvoier chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect & de deference pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement, & avouent, que leurs Vieillards ont plus d'experience, & savent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en presence des autres, par maniere de reproche, *tu n'as point d'esprit*, le jeune homme iroit s'empoisonner à l'heure même, tant ils sont sensibles & delicats. Dans les assemblées, qui se font pour deliberer des affaires, les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler, à moins qu'ils ne soient interrogez.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considerables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête qu'on a tuée, ou la plus considerable portion de ce qui est preparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne soient en guerre, parce qu'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des presens les uns aux autres, & se traitent aussi reciproquement. Ils ont encore une grande déference pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laissent tout le gouvernement des affaires, parce que cela passe pour honorable parmi eux.

J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garagontie*, c'est à dire le *Soleil qui marche*. Il haranguoit un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois qu'il recommençoit un nouveau discours, il

ôtoit

ôtoit ſon bonnet, & prononçoit ſa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Hoiogoins* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être inſtruite, lui dit fort civilement, *Onnontio*, (c'eſt ainſi qu'ils appellent le Gouverneur du Canada, & ce mot ſignifie une belle montagne.) *Tu es le maître de cette fille. Fais en ſorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle ſera plus grande, tu me la rendras, ou tu la prendras pour tafemme,* Ce qui fait voir, qu'ils s'eſtiment autant que les plus grands perſonnages du monde.

J'ai connu particulierement un Iroquois, qui s'appelloit *Atreouati*, c'eſt-à-dire, la *grand' gueule.* Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ſes mains dans un baſſin avec le Gouverneur. Il ſe mettoit à table le dernier, déplioit ſa ſerviete fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faiſoit comme nous. Mais ſouvent il le faiſoit par malice, ou par fingerie, pour avoir quelque preſent du Gouverneur. Cet homme étoit extrémement fin & ruſé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaiſance pour les Sauvages qu'il vouloit ménager; parce qu'il ſavoit que les Iroquois ſont les plus redoutables ennemis que les François puiſſent avoir dans toute l'Amerique Septentrionale.

XXXII. Généralement parlant, tous les Sauvages des Nations que j'ai frequentées dans l'Amerique Septentrionale ont une extrême iudifférence pour toutes choſes. Ils regardent tout comme fort au deſſous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou choſe

qu'ils eſtimeroient autant, ils la donneroient pour avoir ce qu'ils ſouhaitent, & s'en défairoient ſans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifférente, que les *Iroquois*. Ils ſe croient les maîtres des autres Peuples, & ont été aſſez hardis, pour déclarer pluſieurs fois la guerre aux François, qui ſont en Canada. Ils en ſeroient même venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces. Cependant leur indifférence pour toutes choſes, ſoit pour la paix, ſoit pour la guerre, les a ſouvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reſte ils ſont perſuadez, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les détruiront abſolument quand ils voudront, & ruineront le commerce qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on emploie contr'eux, jamais peut-être leurs ennemis ne les extermineront, & ne pourront ſe dédommager des fraix, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de ſe garentir de leurs trahiſons.

Ils ont une grande complaiſance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort ſerieuſement en apparence tout ce qu'on les prie de faire. Quand nous leur diſions, *prie Dieu avec moi*, *mon frere*, ils le faiſoient d'abord, & répondoient mot à mot ſelon les prieres qu'on leur avoit apris dans leur langue: *Mets toi à genoux*, ils s'y mettoient: *Ote ton bonnet*, ils l'otoient: *Tai toi*, ils ſe taiſoient: *Ne fume point*, ils ceſſoient auſſitôt. Si on leur diſoit: *écoute moi*, ils écoutoient fort tranquilement. Si on leur donnoit

noit quelque Image, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en ſervoient comme de bijoux pour s'orner, de même que ſi c'eût été de la raſſade ou de la porcelaine. Quand je leur diſois : c'eſt demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me repondoient, *Niaoná, voilà qui eſt bien.* Je leur diſois quelquefois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils répondoient, *Netho, oui, je vous le promets.* Cependant dès qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boiſſons fortes, qu'ils troquoient avec les François, ou les Anglois, avec leſquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'ennyvrer, comme ſi de rien n'étoit. Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils diſoient qu'ouï. Cependant les femmes Sauvages, que quelque Miſſionnaires ont baptiſées, & qui ſe ſont mariées enſuite en face d'Egliſe avec des François du Canada, quittent ſouvent leurs maris, & en prennent d'autres : diſant qu'elles ne ſont pas ſoumiſes aux Loix des Chrétiens, & qu'elles ne ſe marient qu'à deſſein de demeurer avec le Mari qu'elles prennent, tout le tems qu'ils s'accorderont bien enſémble ; qu'elles ont au reſte la liberté toute entiere de changer.

XXXIII. Avant que d'entrer dans le détail des Païs charmans, qui ſont au Nord, & au Sud de l'Amerique Septentrionale, il eſt bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puiſſe reconnoître par là, qu'il ſeroit fort aiſé d'y établir de puiſſantes Colonies.

Il faut avouer, qu'il y a de vaſtes forêts à

défricher, depuis le Canada jusques aux terres de la Louïsianne, le long du Fleuve Missisipi. Ainsi on seroit obligé d'employer bien du tems à cette entreprise : mais on sait que tous les nouveaux établissemens donnent de l'ouvrage.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourd'hui, de la pêche des poissons, dont on séchoit une partie, parce qu'on en faisoit un grand commerce dans les Païs chauds. Cela montoit au siécle passé à plus de mille ou douze cens Vaisseaux. Le grand Banc de Terre neuve, les bancs voisins, les Isles voisines, le Cap Breton, l'Isle percée & l'Acadie sont très propres pour la pêche. Cette pêche étoit une mine intarissable pour le Royaume, & qu'on n'auroit pû même lui oter, si on l'avoit soutenue par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans à la pêche des Marsoins, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile, propres aux Manufactures domestiques, & même en transporter une partie dans les Païs étrangers.

On sait que la pêche qui se fait sur les Côtes du Canada, est la cause des premiers établissemens que l'on a fait dans ces endroits de l'Amerique. Il est vrai, que l'on n'a pas encore eu le tems, ni le moien de sonder le Païs, pour reconnoître, s'il y a des Mines. Cependant on y a trouvé de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le Païs est fort propre à fournir les bois

bois neceſſaires pour faire valoir les Mines qu'on y trouvera, à cauſe des grandes forêts qui y ſont. Il y a pluſieurs endroits où l'on trouve une eſpéce de marbre bâtard, & de grandes mines de charbon de terre, propres pour les forges, & l'on y a encore un certain plâtre qui reſſemble aſſez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le Païs, & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux, propres à faire le Goudron des Vaiſſeaux, des mats de navires, des Pins, des Cedres, & des Erables propres à toutes ſortes d'ouvrages, & ſur tout à conſtruire des Vaiſſeaux. Pour ce qui eſt des Armées navales, qu'on y pourroit former, les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout tems, & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils ſe façonneroient même encore davantage à la Mer par le commerce & la navigation de l'Occident, parce qu'on y voiage beaucoup plus que dans l'Orient, & que le nombre des Vaiſſeaux y eſt plus grand.

Au commencement de l'établiſſement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada, elle retiroit tous les ans cent mille écus de profit, ſans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette ſomme avoit triplé & au delà en pelleteries, dont les Vaiſſeaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin qu'au commencement, c'eſt pourtant un commerce qui ne tarira jamais, comme nous l'avons obſervé, par les grandes découvertes que nous avons faites.

Il eſt certain que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, ſont capables de faire faire de trés-grands profits. On y trouve des peaux d'Elans ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Caſtors, des Loups-cerviers, des Renards noirs, qui ſont d'une beauté merveilleuſe, & qui ont valu autrefois cinq ou ſix cens francs, à cauſe de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreuils, des Cerfs, des Porc-épics, des coqs d'Inde, qui ſont d'une groſſeur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne ſai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des étur-geons, des ſaumons, des brochets, des carpes, des brêmes extrêmement grandes, des anguilles, des poiſſons armez, des poiſſons dorez, des achigans, des barbues d'une grandeur prodigieuſe, & d'autres ſortes de poiſſons ſans nombre. On y trouve une infinité d'Alouetes de mer, qui ſont comme des pelotons de graiſſe. On y tue des Perdrix, des Canars de toutes ſortes, des Huards, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui ſont d'une beauté & d'une diverſité de couleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, & une fort grande abondance de toute ſorte d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention pluſieurs fois, traverſe le Païs des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'eſt à-dire, le beau Lac. Il a près de

de cent lieuës de longueur, & on peut juger par ſon grand circuit, des villes & des bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant correſpondance avec la Nouvelle Jork, les perſonnes éclairées jugeront de quelle utilité ſeroit le commerce qu'on feroit dans ces établiſſemens. On doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve eſt plus près de la Nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St Laurent du côté du Sud a une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez* Percez, ou les *Outtaouäs*, Au Nord on trouve les *Algonquins*. A l'Eſt habitent les Loups près de la Nouvelle Jorck. Au Sud du même Fleuve eſt la nouvelle Angleterre, ou Boſton. Au Sud-Oüeſt la Virginie. A l'Oüeſt les *Hurons*, appellez ainſi, parce qu'ils brulent leurs cheveux, & n'en laiſſent que ſur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette Nation a été preſque toute détruite par les Iroquois.

La grande Baïe de *Hudſon* a été découverte par le Sieur Deſgroſeliers Rochechouart, avec qui j'ai été ſouvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Cette Baïe eſt au Nord de la nouvelle France, & du Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieuës d'étendue en tout ſens. Par terre elle n'eſt pas fort éloignée de Quebec. Cependant on compte au moins huit cens lieuës depuis Quebec en décendant le Fleuve, pour s'y rendre par la Mer, & la navigation n'en eſt pas aiſée. Le Sieur Deſgroſeliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la ſeconde fois. Il eſt

même fort difficile d'y aborder, à cause des frimats presque continuels qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens disoient, que le Sr. Desgroseliers leur en faisoit accroire, lors qu'il les assuroit, qu'on avoit de la peine à s'y rendre, à cause des glaces de sept ou huit pieds d'épaisseur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers & la terre même, qu'elles entrainent avec elles: qu'on y voit des Oiseaux, qui y font leurs nids, & que ces glaces paroissent comme de petites Isles. Je n'affirme pas que les choses soient tout à fait telles que je viens de les representer. Mais ledit Sieur & d'autres m'ont asluré, qu'ils ont passé entre des glaces, qu'il faut traverser l'espace de quatre cens lieuës: * qu'elles y sont prodigieusement grandes, souvent élevées les unes sur les autres, poussées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, souvent même escarpées comme des Rochers enfoncez dans la Mer. Ainsi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous disent, que sur ces bancs de glace ils y ont posé des Forges où les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens pour leurs Vaisseaux.

La Cour de France avoit ordonné aux Navigateurs du Canada, de chasser de la Baïe de Hudson tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquerent pas de prevenir les Canadiens, en envoiant quatre gros Vaisseaux au secours des leurs.

Enfin pour ce qui est des terres du Nord, &

* Voi. touchant ces glaces Tome 2 & 3. de ce Recueil

& du Fleuve de Saint Laurent, on y trouve des Mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante à cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix-huit. Selon toutes les aparences ou en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoié des Mineurs pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vîte dans leurs entrepriſes. Ils veulent devenir riches en trop peu de tems, & ils ſe ſont rebutez, parce que ces Mines ne leur aportoient pas l'abondance tout d'un coup. Meſſieurs Genin, Pere & Fils, qu'on y avoit envoié, pour y faire travailler aux Mines, me dirent alors que la Compagnie ne leur donnant pas les apointemens qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la réſolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que ſi les François, qui étoient alors en Canada, euſſent eu autant de flegme que d'autres Nations, ſelon que Mr. Genin le Pere me le dit en ce tems-là, ils y auroient indubitablement réüſſi.

Les terres du Fleuve de St. Laurent produiſent auſſi toutes ſortes d'herbages, & de ſemences. On y trouve les materiaux propres à bâtir des Vaiſſeaux, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre eſpece. La prodigieuſe quantité de ſapins qui s'y rencontrent fournit abondance de goudron. Les pelleteries, & les cendres, dont on peut faire de la potaſſe, deſquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui ſeules peuvent fai-

re

re ſubſiſter grand nombre de pauvres gens, produiront un profit conſiderable pour les Colonies, qu'on établira dans ce Païs-là.

J'ai parlé dans ma premiere Relation de la Louïſianne, de pluſieurs animaux qui s'y trouvent: mais outre ceux là, on y trouve grand nombre de Taureaux & de Vaches ſauvages, qui portent une laine friſée. On peut les apprivoiſer, & s'en ſervir enſuite au labourage. Ils peuvent auſſi ſervir à la nourriture, & l'on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des draps auſſi fins & auſſi bons qu'il y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces Païs-là, n'ont jamais pû détruire ces animaux, qui changent de contrées ſelon les ſaiſons. On y trouve encore pluſieurs herbes medecinales, qui ne ſont pas en Europe, & dont l'effet eſt infaillible ſelon l'experience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en ſervent pour guerir toutes leurs plaies, pour la fievre tierce & quarte, pour ſe purger, pour appaiſer la douleur des reins, & pour de ſemblables maux: mais il y a auſſi quantité de poiſons, comme de l'écorce de citronnier ſauvage, & d'autres, dont ces peuples ſe ſervent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens ſont communs en certains endroits, particulierement les couleuvres, les aſpics, & les ſerpens ſonnettes. Ils ſont prodigieuſement longs & gros, & mordent dangereuſement les paſſans. Cependant ils ne le font, que quand on touche les herbes, ou les bois, où ils ſe trouvent: il y a des remedes ſouverains contre leurs bleſſures dans les lieux où ils habitent. On trou-

trouve auſſi en ces païs-là des grenouilles d'une groſſeur ſurprenante, & leur croaſſement eſt preſqu'auſſi fort & penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces païs-là les mêmes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre eſpece, comme je l'ai remarqué, par exemple des cottoniers, & autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrémement hauts, ce qui marque aſſez la bonté & la fertilité du terroir. Enfin peut-être que par le moien de ces terres du Sud, on trouvera un paſſage, pour ſe rendre à la Chine, & au Japon, ſans être obligé de paſſer la Ligne Equinoctiale.

XXXIV. Les Sauvages exercent de grandes cruautez contre les Européens, quand ils pretendent en avoir reçu quelque inſulte. Ils font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs Villages: & cela d'une voix qui a quelque choſe de terrible, afin de ſe mieux animer à la vengeance.

D'abord les Vieillards & tous ceux qui ſont deſtinez à tenir leurs Conſeils, ſe rendent en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de la Nation. Un des Chefs, qui porte la parole, debute à peu près par ces mots: *mes Freres, une telle Nation a tué nos gens,* (Car quand on ne leur auroit donné qu'un trés-foible ſujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire qu'on les a tuez.) *Il faut aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait.* Si tous ceux qui aſſiſtent à ce Conſeil répon-

pondent les uns après les autres, *Netho*, ou *Togenské*, & s'ils fument dans le Calumet de guerre, pendant qu'un petit Sauvage a soin de tems en tems d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet: cela est pris pour le consentement unanime de la Nation & de ses Alliez. Dès lors des bandes de Guerriers partent pour aller surprendre leurs ennemis, quoi que souvent ils ne soient pas coupables de ce que quelque Sauvage s'avise de leur imputer.

Les Iroquois se trouvant un jour irritez de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contentérent d'en tuer deux à coups de haches. Après avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres, ils les jettérent dans le Fleuve, & les laissérent aller au courant de l'eau, pour dérober aux autres la connoissance de cette noire action. En effet on n'en auroit peut-être jamais rien sû, si les liens étant venus à se pourrir, l'eau n'eut jetté ces deux corps sur le rivage. Ces Sauvages se voyant soupçonnez du fait par les défenses qu'on leur fit de ne plus s'aprocher du Fort, ni des Maisons des habitans, commencérent à craindre que les Canadiens ne se vengeassent de cette action barbare. Pour en prevenir les effets, ils montérent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat fut, qu'il falloit tâcher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y a avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal peuplée.

Il

Il eſt difficile de garder le ſecret dans un Conſeil tenu par tant de gens à la fois, & qui ſans doute n'étoient pas tous d'un même ſentiment. La Providence, qui veilloit pour la conſervation de cette Colonie naiſſante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Foriere*, que nos Religieux avoient ménagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donnât avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, qui en avertit les François. Cela les obligea de ſe retrancher dans un petit Fort de bois, revetu de pieux, & de paliſſades aſſez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le recompenſer de ſon avis. On le chargea de preſens. On lui en promit encore de plus conſiderables, non ſeulement pour aprendre ce qui ſe machinoit contre les Canadiens, par ceux de ſa Nation, mais encore pour l'obliger à les detourner de leur entrepriſe. Le Sauvage s'acquitta fort bien de ſa commiſſion. Il menagea ſi heureuſement cette affaire, que non ſeulement il leur fit abandonner leur deſſein, mais les perſuada même d'y renoncer abſolument, de ſe reconcilier avec les François, & de recevoir des vivres, dont ils avoient grand beſoin alors. Ces Sauvages envoyérent pour cet effet quarante Canots avec des femmes, & les Canadiens leur fournirent autant de vivres que le tems le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joie les propoſitions de paix, qui leur furent faites en plein Conſeil, par le Sauvage la *Foriere* de la part des Iroquois, qu'il avoit appaiſez

paiſez. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient, & leurs Anciens eurent ordre de ſe rendre à Quebec pour traiter de cette affaire. La propoſition que la *Forière* fit aux Sauvages ſur ce ſujet, les effraya d'abord. Mais faiſant réflexion enſuite ſur la foibleſſe, & ſur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appuyant ſur le crédit du Pere Joſeph le Caron Recollet, qui leur avoit toûjours fait paroître beaucoup d'amitié; ils perſuaderent celui des deux, qui étoit le moins coupable, de décendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnérent à leur petite Armée de faire halte à demie lieue du Fort des François, pour attendre le ſuccés de cette négociation. Les Iroquois preſenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robes de Caſtors, qu'ils donnerent pour eſſuyer leurs larmes, ſelon leur coutume. En effet ils aſſoupirent l'affaire par leurs préſens. C'eſt par-là qu'ils appaiſent ordinairement la colere de ceux qu'ils ont irritez, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils délivrent les priſonniers, & que, ſelon leur maniere de dire, *ils reſſuscitent les morts*. Enfin l'on ne parla, & l'on ne répondit que par des preſens, qui paſſent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les preſens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui a été maſſacré, ſont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'eſt pas celui qui a aſſaſſiné, qui les of-

fre

fre. L'uſage de ces peuples veut, que ce ſoient ſes parens, ſa Bourgade, ou même toute ſa Nation, ſelon la qualité, & la condition de celui qui a été tué. Si le meurtier eſt rencontré par les parens du défunt, avant qu'il ait ſatisfait, il eſt mis à mort ſur le champ. Suivant donc cette coutume, avant que la *Foriere*, les Anciens; & les Capitaines des Sauvages euſſent commencé à parler, ils firent un preſent de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour adoucir les Canadiens, afin qu'on reçut agréablement ce qu'ils voient à dire. Ils firent enſuite un ſecond preſent, & le jetterent aux pieds des Canadiens, diſant, que c'étoit pour nettoier la place ſanglante où le meurtre avoit été commis: proteſtant qu'ils n'avoient eu aucune connoiſſance de cette affaire, qu'après le coup fait & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troiſiéme étoit pour fortifier les bras de ceux qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient porté dans le bois. Ils y ajoutérent deux Robes de Caſtor, ſur leſquelles ils devoient ſe repoſer, pour ſe délaſſer du travail, qu'ils avoient ſouffert en les enterrant. Le quatriéme devoit ſervir à laver & à nettoyer ceux qui s'étoient ſouillez par ce maſſacre, & pour leur rendre l'eſprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquiéme, pour effacer tout le reſſentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le ſixiéme, pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutant, que deſormais leurs haches ſeroient ſuſpendues, ſans fraper leurs coups, & qu'ils

les

les jetteroient ſi loin, que jamais perſonne ne les pourroit trouver ; c'eſt à dire, que leur Nation étant en paix avec les Européens n'auroit plus d'armes que pour la chaſſe. Le ſeptieme étoit pour témoigner le deſir, qu'ils avoient, *que les Canadiens euſſent les oreilles percées*, c'ſt à dire dans leur ſtyle, *qu'elles fuſſent ouvertes à la douceur de la paix ; pour accorder aux deux meurtriers le pardon de la faute qu'ils avoient commiſe.*

Ils offrirent enſuire quantité de colliers de porcelaine, pour allumer *un feu de Conſeil* aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutérent encore un autre preſent de deux mille grains de porcelaine noire & bleüe, pour ſervir de bois & d'aliment à ces deux feux. Il faut remarquer, que les Sauvages ne font preſque jamais d'aſſemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc neceſſaire pour fumer, ils en allument preſque toûjours dans leurs Conſeils. Ainſi c'eſt une même choſe chez eux *d'allumer un feu de Conſeil*, ou *tenir une place pour ſe viſiter, & s'aſſembler*, comme font les parens & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le huitiéme préſent étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens ; & ils ajoutérent un grand collier de porcelaine, avec dix Robes de Caſtors & d'Orignaux, afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire.

Quelque deſſein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers, pour prevenir de pareilles cruautez dans la ſuite ; on fût pourtant obligé de leur pardonner, parce qu'on n'é-

n'étoit pas en état de resister à ces puissans ennemis. On leur demanda deux ôtages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnérent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez *Nimon*, & *Tebachi*, pour les instruire. Ensuite on renvoya les coupables, à condition néanmoins, qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europe, on décideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroître qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Depuis cela les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures des François, ils en seroient quittes pour quelques peaux de bêtes sauves, à la place de celles des Canadiens qu'ils écorcheroient. En effet ces Barbares en ont été toûjours plus insolens, mépriſant les Canadiens comme gens sans cœur: & quelque semblant qu'ils ayent fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique, pour tirer des marchandises de l'Europe au delà de ce qu'ils donnoient de pelleteries.

La guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François du Canada fait connoître la cruauté de ces Peuples. Il faudroit leur ôter les armes à feu, pour les reduire, les obliger à se rendre plus sedentaires qu'ils ne sont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce seroit le moyen de les convertir au Christianisme. Les Espagnols y ont réüssi parmi les Mexicains, qui n'oseroient

roient avoir des armes à feu ſous peine de la vie. Cependant ces peuples n'en ſont pas plus maltraitez, & les Mexicains ſont auſſi bons Catholiques, qu'il y en ait au monde.

Nos Recollets, dans la premiere Colonie du Canada, reconnurent bien la neceſſité qu'il y avoit de renverſer le Conſeil des *Iroquois*, les plus redoutables ennemis des Europeens. Ils jugérent que toutes les paix que ces Sauvages font avec leurs ennemis ſont feintes. Ils ont ſouvent repreſenté au Roi de France, que pour attirer ces Barbares, & les empêcher de prendre dans leur Conſeils des meſures préjudiciables à la Colonie du Canada, il falloit fonder un Seminaire de cinquante ou ſoixante enfans *Iroquois* pour ſept ou huit ans ſeulement: après quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres qui ſeroient cultivées pendant ce tems-là: que ces enfans s'offroient tous les jours à nos Religieux du conſentement de leurs Parens, pour être inſtruits & élevez dans la Religion Chrétienne; que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voiant leurs enfans nourris & entretenus de cette maniere, ils n'auroient pas penſé dans leurs Conſeils à former des entrepriſes contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

XXXV. Il n'y a point d'Ordre Religieux plus propre que le nôtre à ſoutenir les Colonies, que l'on établit de la part des Catholiques dans l'Amerique: & l'on voit la verité de ce que je dis par ceux que l'Empereur Charles-Quint a envoié dans le Mexique, où l'on trouve aujourd'hui une infinité de familles

milles puiſſantes, qui ont profité du deſintereſſement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été abſorbées comme dans le Canada, où les endroits les plus riches, & les plus fertiles ſont entre les mains de quelques Communautez, qui s'en ſont accommodées, pendant l'abſence des Recollets, qui ſont pourtant les premiers & les plus anciens Miſſionnaires du Canada. Les Peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes inſtances pour nous y faire retourner, après une longue abſence forcée, nos Recollets ont trouvé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établiſſemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même ſouvent renouvellé & marqué les bornes qui nous reſtoient : afin de prevenir les deſſeins de ceux qui vouloient achever de nous oter ce qui nous en reſtoit encore. Je n'ai pas deſſein de taxer, ni d'offenſer perſonne. Si l'on me ſait mauvais gré de ce que je publie ici de mes découvertes, on doit pourtant me laiſſer en repos à cet égard: car je pourrois publier des choſes, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne diſſe que la verité.

Je ne parlerai pas ici des grands avantages que l'on a tiré des Recollets pour les Miſſions des quatre parties du monde. Je raconterai ſeulement les travaux de nos Religieux dans ce ſiécle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique. Lorſqu'on établit la Colonie Françoiſe du Canada, nos Recollets ne demanderent aux Puiſſances que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une mé-

nagerie, qui seroient commandez par un Pere de famille seculier ; pour y faire subsister cinquante ou soixante enfans sauvages pendant que nos Religieux s'étendroient pour les Missions avancées ; afin d'attirer les autres Nations au Christianisme. Ces Religieux en effet exposent leurs vies à toutes sortes de fatigues, dans le dessein de porter l'Evangile par tout le Monde.

Nos Religieux ont fait connoître autrefois, que la Religion Chrétienne & l'autorité de la Justice devoient être soutenues d'une bonne Garnison, établie dans quelque lieu commode de l'Amerique Septentrionale, pour tenir en sujétion plus de huit cens lieuës de pays le long du Fleuve de St. Laurent. On ne peut y aborder, que par l'embouchure de ce Fleuve, & ce seroit là le vrai moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extrêmement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on agrandiroit ses Etats d'un grand Fleuve. On pourroit ajouter à cela plusieurs grands Pays, que l'on posséderoit dans ce vaste continent sur le Fleuve Mississipi, qui est infiniment plus commode que le St. Laurent, pour y établir de nouvelles Colonies : parce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'à trois ; que d'ailleurs on en peut tirer un trés-grand nombre d'autres avantages. A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies.

Mais pour venir heureusement à bout d'une si noble entrepriſe, il faut que ceux, qui voudront

dront ſe prévaloir de nos découvertes, y faſſent adminiſtrer la juſtice avec exactitude. Les commencemens des peuplades eſt toujours fort difficile. Il eſt donc néceſſaire de prévenir les vols, les meurtres, les débauches, les blaſphemes, & tous les autres crimes qui ne ſont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique. Il faudroit faire conſtruire un Fort à l'embouchure du St. Laurent, & à celle du Miſſiſſipi, qui ſont les abords des Vaiſſeaux. Pendant cela les habitans pourroient s'étendre, & défricher les terres à vingt & vingt cinq lieuës à la ronde. Ils y feroient pluſieurs recoltes en un an, & travailleroient à apprivoiſer les Taureaux ſauvages, dont on ſe ſerviroit enſuite à pluſieurs uſages. On pourroit profiter des mines, dont j'ai parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre que dans les Iſles de l'Amerique; parce que les terres y ſont plus propres à planter ces Cannes de Sucre. On y peut ſemer auſſi beaucoup de grains, qui ne peuvent venir à maturité dans les Iſles. Le Climat des terres, qui ſont entre la Mer glaciale & le Golphe de Mexique, eſt beaucoup plus temperé le long du Miſſiſſipi, que dans les Iſles dont nous parlons. L'air y eſt à peu près dans la même temperature qu'en Eſpagne, en Italie, & en Provence. Les terres y ſont extremement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y ſont d'une taille plus avantageuſe que dans l'Europe.

A l'égard des penſées que ces peuples barbares ont touchant le Ciel & la Terre; quand on leur demande, qui eſt celui qui les a formé? quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles que

les autres répondent, que pour le ciel, ils ne ſavent comment il eſt fait, ni qui en eſt le premier Auteur. *Si nous y avions été*, diſent-ils, *nous en pourrions ſavoir quelque choſe. Tu n'as point d'eſprit, de nous demander ce que nous penſons d'un lieu ſi élevé au deſſus de nos têtes, où il eſt impoſſible que les hommes montent. Peux-tu nous montrer par l'Ecriture, dont tu nous parles, un homme qui ſoit revenu de là haut, & la maniere dont il y eſt monté?* Lorſque nous diſions à ces Sauvages, que nos Ames détachées du Corps montent au Ciel en un clin d'œuil, pour y recevoir la recompenſe de leurs œuvres, de la main du Maître de la vie; ces peuples indifférens pour tout ce qu'on leur dit, mais aſſez politiques pour accorder ſen aparence tout ce qu'on trouve bon de leur propoſer, répondent; *voilà qui eſt bien pour ceux de ton pays. Mais nous n'allons point au Ciel après la mort. Nous allons au pays des Ames, où nos gens vont à la chaſſe & vivent plus tranquillement qu'ici. Tout ce que tu nous dis eſt bon pour ceux qui ſont au délà du grand Lac.* C'eſt ainſi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, qu'ils ſont faits d'une autre maniere que les Européens.

A l'égard de la terre, ils diſent qu'un certain Genie, qu'ils appellent *Micaboche*, l'a couverte d'eau, & ils racontent mille fables, dont quelques unes ont du rapport avec le Déluge. Ils croient, qu'il y a entre le Ciel & la terre certains eſprits qui ont la puiſſance de prédire l'avenir, & que leurs Devins, comme je l'ai déja dit, gueriſſent toutes ſortes de maladies. Un de ces Jongleurs dreſſa une Cabanne avec dix gros pieux, qu'il planta fort avant dans la terre, & fit un tintamarre effroyable, pour conſulter les Eſprits, afin

afin de savoir s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance, pour faire une bonne chasse d'Elans, ou de Castors: après quoi il s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voyoit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans encore fort éloignez, mais qu'ils s'approchoient à sept ou huit lieuës de leurs Cabannes.

La patience est absolument necessaire à ceux qui se consacrent à la Mission. Pendant tous nos Voyages en Amerique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou sur quelque natte de jonc, quand nous étions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, un fagot de bois de Cedre nous servoient de chevet pendant la nuit. Quelques buches étoient nos sieges. Nous n'avions point de servietes, que des fueilles de blê d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Hors les tems des grandes chasses, la viande étoit si rare, que nous avons souvent passé six semaines, ou deux mois sans en manger, si ce n'est quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les festins. Ainsi nos viandes étoient les mêmes que celles des Sauvages; de la sagamité. Pour lui donner quelque gout, nous y mêlions de la Marjolaine, du Pourpier sauvage, & d'une certaine espece de baume avec de petits oignons sauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes. Nôtre boisson étoit de l'eau que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous se trouvoit indisposé dans le tems que les arbres étoient en séve, ou s'il sentoit quelque foiblesse d'Estomach, nous faisions une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en sortoit une eau sucrée,

qu'on amaſſoit dans un plat d'écorce de boulleau. On la beuvoit comme un remede ſouverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fuſſent pas fort conſiderables. On trouve quantité d'Erables dans les vaſtes Forêts de ces pays-là, & on en peut tirer des eaux diſtillées. Enſuite en les faiſant bouillir long-tems, nous en faiſions du ſucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui qu'on tire des Cannes ordinaires dans les Iſles de l'Amerique. Nous faiſions du vin des Raiſins ſauvages que nous trouvions & qui étoit très-bon. Nous le mimes dans un petit baril, qui avoit ſervi pour le vin, que nous avions aporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos ſervietes d'Autel nous ſervoient de preſſoir. La cuve étoit un ſeau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout notre vin. Ainſi pour n'en point perdre, nous en fimes du raiſinet, qui n'étoit pas moins bon que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous ſervions, étoit faite de petits cornets d'écorce de bouleau, que nous allumions, & qui nous duroient très-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous cauſoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à ſix vingt lieuës de Quebec Capitale du Canada, vers le Sud, nous fimes un jardin fermé de bonnes paliſſades, pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y avions ſemé de legumes, y venoient bien, & nous en euſſions eu en très-grande abondance, ſi nous euſſions eu tous les outils propres à labourer la terre au commencement de l'établiſſement de ce Fort, qui

qui n'étoit fermé alors que de gros pieux. Nous nous servions de bâtons pointus, & n'avions point d'autres instruments d'agriculture. Tout ce qui nous consoloit dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile s'établir dans ces vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux.

J'ai donné tous mes soins à humaniser les Iroquois, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs saillies brutales, autant qu'il étoit possible. J'ai taché de les desabuser de leurs superstitions: cependant il faut avouer qu'on a fait très-peu de progrés à cet égard. Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi eux, on les trouvera pourtant tels qu'ils étoient, il y a 30 ou 40. ans.

Les Sauvages, qui traitent toujours nos Religieux de *Chitagon*, c'est-à-dire *Pieds-nuds*, les ont souvent regretez vers le Lac de Frontenac, où ils avoient une Maison; & j'ai souvent ouï dire, que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jesuite, ou quelque autre Ecclesiastique du Canada demandoit aux Iroquois, d'où vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur chasse, comme aux *Pieds nuds*? Ils leur répondoient, que nos Recollets ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prennent point de recompense de tous les presens qu'ils leur font, qu'ils ne prennent ni pelleteries, dont tous les autres Européens sont si avides, ni aucune autre chose pour recompense de tout ce que nos Religieux faisoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devroit commencer par l'animal avec ces peuples-là, & aller ensuite au spirituel, & que si, comme dans l'Eglise primitive, les Chrétiens d'aujourd'hui se détachoient

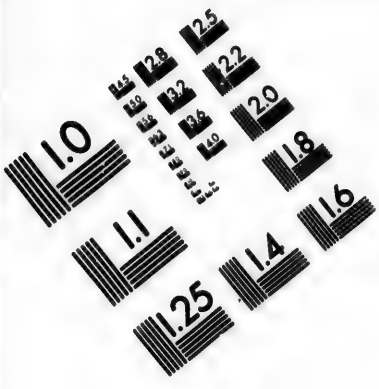
du grand interêt, ou du moins, s'ils prenoient des Sauvages en échange ce qui seroit raisonnable par raport à ce qu'ils troquent contre eux, on gagneroit sans doute davantage avec eux, & l'on convertiroit peut-être ces Nations Barbares.

Pendant que j'étois Missionaire au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, & que les Jesuites étoient répandus ça & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi: & ces Barbares, qui ne se conduisent que par les sens, regardoient les Jesuites comme des Capitaines, & des Resident perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance entre eux, qui disposoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Pays habitez du Canada. Sans cela ces Barbares auroient été dans des défiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux des ôtages, pour la sureté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionaires dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, & s'en acquitent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur residence, les exercent à défricher les terres de leurs Cantons; & cela contribue à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit & à leur zèle des fondations considerables pour les Missions des Sauvages, & ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les veritables Saints. Mais pour dire un mot du progrès de ces Missions dont je parle, seroit-il possible, que ce nombre si prodigieux de Sauvages

vages convertis dont elles ſe vantent, eût échapé à la connoiſſance d'une foule de François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieues de chez eux & aux extrêmitez des Pays connus, pour y commercer? Comment ſe peut-il que ces Egliſes ſi devotes & ſi nombreuſes ayent diſparu, lorſque j'ai paſſé parmi tant de Nations, à nos yeux & à ceux de nos Recollets, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages? On ſait que les Sauvages viennent tous les ans en grandes troupes dans le Canada. Mais tout le pays eſt témoin, que dans leurs mœurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître que de Sauvage, ſans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves qu'ils en donnent, c'eſt d'aſſiſter comme des Idoles, à nos Myſteres, à nos inſtructions, & à nos prieres. Du reſte on les voit indifférens, ſans aucun attachement, ſans diſcernement de foi, & ſans eſprit de Religion.

Tout ce qu'on peut faire, c'eſt de tirer du fond des bois certaines familles, qui marquent plus de docilité, & les diſpoſer à s'établir dans les Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec Capitale du Canada, & deux autres plus haut ſur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real. C'eſt donc en ces endroits, que l'Egliſe des Sauvages ſe trouve, & quoi que leur Langue, auſſi-bien que leurs manieres de vivre, ſoient toujours ſauvages, on ne laiſſe pourtant pas de tenir ces Neophites dans le devoir: cependant on ne gagne pas beaucoup ſur leur eſprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui ſont Chrétiens de bonne foi: mais il y en a pluſieurs, & même des familles entieres, qui échapent de temps en temps aux



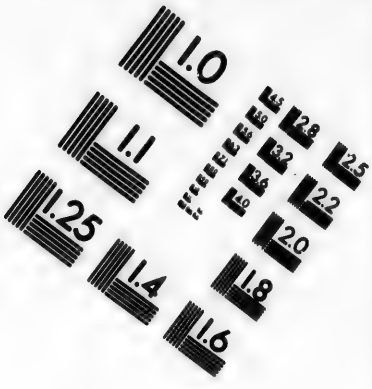
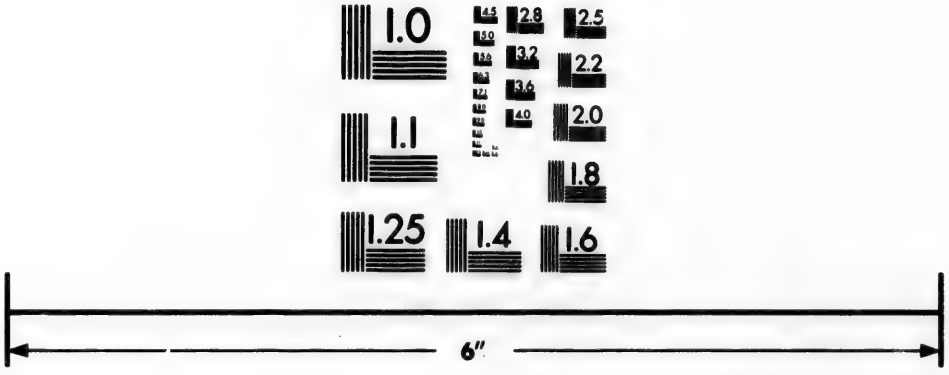


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Missionaires, après avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur premiere façon de vivre.

On répondra peut-être, que l'on voit plusieurs Chrétiens en Europe s'écarter de leur devoir par une vie libertine & profane: mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares, mais de l'attachement qu'ils ont au Christianisme. Or il est certain, qu'ils en abandonnent la profession, & en laissent perir tout sentiment dans leur cœur par leur insensibilité & par leur aveuglement: quoi qu'on ait publié le contraire en France dans plusieurs Relations, qu'on a débitées sur ce sujet, & fait lire aux Pensionaires des Ursulines; & que l'on ait même dit qu'il y avoit des Indiens convertis, à qui l'on a administré la Confirmation, & qu'on a reçû dans les premiers Ordres de l'Eglise.

JOURNAL
DU VOYAGE
DE
LAURENT LANGE
A LA CHINE.

J

D

L A

A

va, &
Le 22
Stava-
choua.
grod,

JOURNAL DU VOYAGE DE LAURENT L'ANGE A LA CHINE.

AYANT reçu nos dépêches pour l'Empereur de la Chine, nous partîmes de Petersbourg le dix-huitiéme d'Août 1715. Nous nous embarquâmes sur la riviere Neva, & nous arrivâmes le 20. à Sleutelbourg. Le 22 nous fîmes 60 verstes par terre jusqu'à *Stava-Ladoga* où nous nous mîmes sur la *Wolchoua*. Nous arrivâmes le 26 à la grande Novogrod, & y ayant trouvé des *Podwods*, ou

Relais, nous nous rendîmes le 7 Septembre à Moſcou, après avoir paſſé par Turtchoke, & Twer.

Le 22 de Decembre nous quittâmes Moſcou, & le 24 nous gagnâmes Pereſlaw, qui en eſt éloigné de 120. verſtes. Le 25 nous en fîmes 60 juſqu'à Roſtou. Le 26 nous allâmes à Jeroſlaw ſur le Wolga, où nous rencontrâmes une partie de la Caravane de la Chine. Le 27 nous paſſâmes les Villages de Wokschekoi-jam après avoir fait 30 verſtes. Le 28 Telatche-jam 30 verſtes, & Vekerska-jam 30 verſtes. Le 29 Obmorska 30 verſtes, & Nizoffka 40 verſtes; & le 30 Stava 30 verſtes, & Schuiska 20 verſtes. Le lendemain matin nous nous embarquâmes à cette derniere place ſur la Suchana qui prend ſa ſource dans le *Coubelka-Ozero*; c'eſt une riviere fort agreable, qui a une verſte de large en quelques endroits, & qui eſt bordée des deux côtés de beaux & grands Villages: proche la grande *Oushoug* elle ſe joint à celle de *Jug*, après quoi ayant changé ſon nom en celui de *Dwina*, elle va baigner *Archangel*, & ſe décharge dans la mer blanche. Le 31 nous nous rendîmes par eau au Village de *Darowat-ka*, qui en eſt à 25 verſtes, & nous laiſſâmes derriere nous celui de *Avaroit-za*, 40 verſtes.

Le premier Janvier 1716. Nous allâmes au Village de *Dénsjetasnotzka*, qui eſt éloigné de 25 verſtes de ce dernier, & de là à *Totma* petite Ville à 50 verſtes plus loin. Le 2 nous fîmes ſeulement 40. verſtes juſqu'au Village de *Cotzinga*, & nous ne pûmes paſſer outre, car nous y rencontrâmes l'autre partie de la Caravane de la Chine qui avoit retenu preſ-

preſque tous les chevaux. Nous nous mîmes néanmoins en chemin après minuit, & nous allâmes à *Bereſowa-Slaboda* 40 *verſtes*, & à *Boboros-kajam* 50 verſtes, ou nous arrivâmes le 3. Nous en partîmes la nuit, & nous nous trouvâmes au bout de 40 verſtes au Village de *Toſſima*, & après en avoir fait 40 autres, nous gagnâmes le 4, celui de *Skuratina*. Le 5 nous en fîmes 40 pour arriver à la grande Ville *d'Anſtiong*, & l'après dîné nous allâmes à *Aleſcena* Village qui en eſt à 20 verſtes. Le 6 nous arrivâmes à *Soliwitzio-Jutzka* belle & grande Ville, éloignée de 25 verſtes de ce Village. Nous nous y apperçûmes que les verſtes commençoient à devenir une fois plus longues qu'auparavant, outre qu'on ne les a jamais meſurées d'une maniere fixe. Le 7 nous paſſâmes au Village de *Space* 30 verſtes au-delà, & voyageant toute la nuit, après avoir marché 50 verſtes, nous trouvâmes deux habitations d'hiver de quelques payſans, dont nous eûmes beaucoup de peine à entendre le langage.

On les appelle Syreniens, & leur pays *Syra* ou *Syrania*. Il a environ 70 *Siumkas*. Chaque *Siumka* contient 5 verſtes, beaucoup plus longues néanmoins que celles de Ruſſie, comme on vient de dire. Nous remarquâmes dans leur langage pluſieurs mots qui ont rapport avec les Livoniens; mais ils ne purent pas nous dire d'où cela venoit, ni comment leur pays s'étoit peuplé. Ils ne demeurent pas toujours dans ces maiſons, cet endroit étant impraticable en été: mais ils y viennent en hiver des autres Villages pour fournir aux voyageurs les proviſions dont ils ont beſoin.

Ils

Ils font profeſſion de la Religion Grecque, qui eſt auſſi celle des Moſcovites, mais ils ne ſavent ni lire ni écrire, & ſe font gloire de vivre dans la même ignorance que leurs Ancêtres.

Le 8 nous fîmes 40 verſtes, pour arriver à *Raſcie* qui eſt le premier Village du Gouvernement de Siberie. Le 9 nous avançâmes 50 verſtes juſqu'à celui de *Pogoldina*, & nous en fîmes encore 8 autres au travers d'un deſert, & de bois épais, dans leſquels nous ne trouvâmes pas une maiſon. Le 10 au matin nous gagnâmes *Uſka-jam*, grand Village, mais mal peuplé: après en être ſorti, nous traverſâmes un autre grand deſert l'eſpace de 50 verſtes & nous trouvâmes une méchante cabanne, où nous fîmes repoſer nos chevaux pendant quelque tems. Nous continuâmes notre route pendant la nuit, à travers le même deſert, & après 30 verſtes de chemin, nous nous rendîmes au monaſtere *d'Uſtretenska Puſtina*, dans lequel il n'y a que quatre moines. Le 11 après avoir fait 30 verſtes, nous arrivâmes au Village de *Zelo Quidajowa*, & 37 verſtes plus loin à *Kaigorod*, Ville mediocrement grande ſur le *Kama*, qui, après pluſieurs détours conſiderables, ſe va jetter dans le *Wolga*. Le 12 nous voyageâmes encore dans un autre deſert, ſeulement pendant 35 verſtes au bout deſquelles nous rencontrâmes trois autres habitations d'hiver. Nous nous remîmes en chemin vers la nuit dans le même deſert, pour gagner une autre méchante cabane qui eſt à 25 verſtes des habitations. Le 13 nous paſſâmes par les Villages de *Zethzoff* 30 verſtes, de *Coza jam* 45 ver-

verſtes *d'Urolka*, 50 verſtes, ou nous arrivâmes le 14 au matin, après avoir marché toute la nuit, & ce jour-là nous ne fûmes qu'à *Will* Village éloigné de 40 verſtes du dernier.

Le 15 nous arrivâmes à *Solkamskoy* après avoir fait 15 verſtes. C'eſt une grande Ville ſur le *Kama*, fameuſe par le grand nombre de Marchands, qui y demeurent. Il y a 35 Salines dont pluſieurs ont 50 braſſes de profondeur. Le Sel ſe fait dans de grands vaſes de cuivre qu'on met ſur des trous creuſés en terre, dans leſquels on allume du feu. La matiere avec laquelle on le fait a tant de force, qu'il n'eſt pas poſſible d'en tenir dans la bouche. Le Sel qu'on en tire eſt auſſi fin que la farine, & auſſi blanc que la neige. Et c'eſt celui que la Siberie, & les Royaumes de Cajan & d'Aſtracan emploient pour leur uſage. Les Mines appartiennent aux Marchands qui paient les ouvriers, mais ils ſont obligés d'en fournir tous les ans à un prix marqué, autant que le Czar le juge à propos, & à autant de Villes qu'il le veut.

Le pays qui eſt entre *Kaigorod* & *Solkamskoy* s'appelle *Weliki*, ou la grande Permie, qui a pour capitale une Ville du même nom. Les habitans n'aiment pas à s'entendre appeller Ruſſiens, quoiqu'ils faſſent profeſſion de la même Religion: ils aiment mieux qu'on les appelle Permiens. Ils ont un langage particulier, ſont bienfaits & robuſtes, mais parfaitement ignorans dans l'hiſtoire de leurs ancêtres, dont ils ne ſavent que ce qu'ils en ont appris d'un Evêque Moſcovite, nommé Etienne *Weliki Permokoi*, qui leur a fait abandon-

donner, il y a plusieurs années, l'idolâtrie dans laquelle ils vivoient, & les a convertis à la Religion Chrétienne.

Le 16 nous allâmes au Village *d'Iczeffska*, & 40 verstes plus loin à celui de *Feyoua*, nous y arrivâmes le 17 au matin, & ce même jour nous gagnâmes *Chiplon* autre Village éloigné de 20 verstes.

Les montagnes de *Vergohn* sont entre cette derniere derniere place, & *Solkamskoy*. Nous les traversâmes pendant un si grand froid, que les couvertures de nos traineaux ne suffisoient pas pour nous en garantir, & nous courions tant de danger de perdre le nès, que nous ne pouvions pas faire plus de 20 verstes, sans nous arrêter. Nous en avions 50 à faire à travers ces montagnes, que je crois en avoir 9 dans leur plus grande hauteur. Elles sont toutes couvertes de bois, & abondent en bêtes sauvages, en martes, en fouines, en renards, en loups, en cerfs, en chevreuils & en élans. Dans la plupart des rivieres, & des marais qui sont au pied des ces montagnes, il y a quantité de castors des plus beaux.

Nous fîmes ce jour-là 50 verstes au milieu des bois, & le 18, 32 autres qui nous conduisirent aux Villages de *Podpanienska*, & de *Spaska* qui n'est éloigné de l'autre que de 3 verstes.

Nous y trouvâmes une autre espece de peuple qu'on nomme *Vagolistes* ou *Wogultzoi*. Ils ont le visage large comme les Calmuques, le nès court & gros, & les yeux petits. On en voit plusieurs aux environs de *Vergotur*. Ils ne sauroient dire comment ils sont venus

en

en ce pays. Leur Langage eſt tout different de celui des Calmuques. Ils ont été batiſés depuis peu par ordre du Prince Gagarin Gouverneur de Siberie, mais ils n'ont pas encore la moindre connoiſſance de la difference qu'il y a entre le Chriſtianiſme & le Paganiſme; enſorte que s'il y a quelque choſe à eſperer de leur converſion, ce ne peut être que par rapport à leurs deſcendans. Pendant le peu de tems que nous demeurâmes parmi eux, j'eus la curioſité d'en interroger quelques-uns pour ſavoir en quoi conſiſtoit leur culte, avant qu'ils profeſſaſſent la Religion Chretienne. Ils me répondirent qu'ils avoient une idole penduë à un arbre dans le bois (comme les Samoiedes en ont encore aujourd'hui proche d'Archangel) devant laquelle s'ils ſe proſternoient auſſi ſouvent que cela leur venoit en penſée, qu'ils levoient alors les yeux en haut, & pouſſoient de grands cris. Mais leur ayant demandé ce qu'ils ſe propoſoient dans ce bruit, je n'en pus tirer d'autre reponſe, ſinon que chacun crioit à ſa fantaiſie. Je leur demandai auſſi quel deſſein ils avoient en levant ainſi les yeux au ciel, & s'ils ſavoient qu'il y a là un Dieu qui voit tout & qui connoît toutes les actions & les penſées les plus cachées des hommes; mais ils me repondirent à cela, que le ciel etoit trop élevé au deſſus d'eux, pour qu'ils puſſent ſavoir s'il y a un Dieu ou non, & que dans leur condition ils bornoient toutes leurs penſées à contenter leur appetit. Je leur fis cette autre queſtion: S'ils ne ſe trouvoient pas plus de contentement & de ſatisfaction à adorer le vrai Dieu vivant, qu'ils n'en trouvoient

voient à être plongés dans les tenebres de l'Idolâtrie ? A quoi ils me dirent qu'ils n'y voyoient pas grande difference, & qu'ils ne se cassoient pas la tête à toutes ces réflexions ; mais qu'ils étoient contens pourvû qu'ils eussent de quoi vivre. Nous partîmes de cet endroit & après 40 verstes, nous trouvâmes le Village de *Caraul*.

Le 20 nous arrivâmes à *Vergotur* qui en est éloigné de 45 verstes. Cette Ville est assés grande, & la plupart de ses habitans sont Marchands. Elle est aussi un peu mieux fortifiée que les autres Villes, parce que c'est un grand passage, où tous les voyageurs s'arrêtent en allant & en revenant de Siberie, & on les y observe de près. L'après-diné nous gagnâmes le Village de *Solda* 26 verstes, & la nuit nous en fîmes 46 pour aller à celui de *Maknouo-jam*.

Le 21 nous voyageâmes pendant 45 verstes dans un petit desert plein de martes, de fouines & de renards rouges ; & après avoir fait reposer nos chevaux dans une de ces habitations d'hiver, nous fîmes encore autant de chemin jusqu'à la Slabode de *Blagoweschenska*, où nous nous rendîmes le 22 au matin.

Le lendemain nous allâmes à *Jappantzin*, petite Ville qu'on appelle aussi *Turinska Ostrog* du nom de la riviere *Tura* qui la traverse. Elle n'est considerable que par la grande quantité de fourures qu'on y apporte tous les ans des endroits qui en dépendent. Nous allâmes passer la nuit à *Camminoua* Village à 30 verstes plus loin. Le 23 nous arrivâmes à celui de *Tolkma*, 40 verstes ; nous passâmes le *Tura* qui le perd dans le Tobol, & nous demeurâmes

mes cette nuit à *K.* [illegible] Village éloigné de 20 verſtes.

Le 24. après un chemin de 20 autres verſtes, nous nous trouvâmes à *Tumen*, & nous couchâmes au Village d'*Iska* après en avoir fait 30 autres. Le 25 nous paſſâmes dans un Bourg ou Slabode, à 30 verſtes, appellé *Archereska Pokrofska*, puis à *Bereſowa-jam* 40 verſtes au-delà, & enſuite au Village de *Scheslaki* 30 autres verſtes. Le 26 à celui de *Sebiskina* 33 verſtes, & le 27 nous arrivâmes à *Tobol*, après 7 verſtes de chemin.

Tobol Capitale de la Siberie eſt ſituée ſur une haute montagne. Elle a été depuis peu entourée d'une forte muraille de pierre, dans l'enceinte de laquelle il y a un beau monaſtere & une Egliſe, outre pluſieurs autres qui ſont en dehors, qui lui donnent de loin un aſpect charmant. L'*Irtiſch* paſſe au pied de cette montagne, il a ſa ſource du côté du Midi dans le pays des Calmuques, & coule à travers une terre marécageuſe, ce qui rend ſon eau ſi bourbeuſe que quand on en laiſſe quelque tems dans un vaſe, il reſte un ſediment au fond. Il y a le long cette riviere, au bas de la montagne, une belle & grande Bourgade, dont la plus grande partie des habitans ſont Coſaques, & où il arrive des incendies preſque tous les ans. A 3 verſtes de cette Ville le *Tobol* ſe jette dans l'*Irtiſch*, qui prend enſuite ſon cours vers l'Occident, & le Nord-Oueſt, & ſe décharge enfin dans l'Oby. On prend dans l'*Irtiſch* des ſterlets, des brochets, des éturgeons, & d'autres poiſſons parmi leſquels les ſterlets peuvent paſſer pour les meilleurs, quoiqu'ils ſoient in-

infiniment au-dessous de ceux qu'on pêche dans l'*Oby*, le *Keth*, & la *Jeniscey*.

Le 8 Février nous continuâmes notre Voyage par eau sur l'*Irtiseh* & nous arrivâmes le 16 à *Tara*, Ville que les habitans prétendent n'être éloignée de *Tobol* que de 600 verstes; mais, si l'on en mesuroit exactement la distance, on trouveroit qu'il y en a 1000 & davantage. Elle est sur une petite riviere de même nom, qui à une demi-verste de là se perd dans l'*Irtisch*. Elle est d'une grandeur mediocre, & revêtuë de palissades.

Entre ces deux Villes, on trouve des Tartares Mahometans qui habitent sur les bords de l'*Irtisch*. Ils sont à leur aise selon leur maniere de vivre. Leurs richesses ne consistent pas en argent, dont ils font peu de cas, mais en bons chevaux, en bétail noir, & en brebis, ensorte qu'on entre rarement dans une *Gurte* ou chambre de Tartare, sans y trouver au moins trois veaux attachés derriere la cheminée. Mais ce qu'il y a de désagreable pour les voyageurs, c'est qu'ils n'en veulent pas vendre par superstition, s'imaginant que les vaches mourroient de chagrin, s'ils le faisoient. Ils n'ont point de poëles dans leurs chambres comme les payſans Moscovites, mais ils apprêtent leurs repas dans des cheminées faites de claies, & enduites de terre grasse. Le plancher, qui est plus bas ou enfoncé à quelque distance de la cheminée, leur sert de banc pour s'asseoir autour du feu. Il y a tout proche de la cheminée, une grande chaudiere scellée dans le mur, dans laquelle ils font cuire leur manger, qui ne consiste le plus souvent qu'en poisson

poiſſon ſec, ſur lequel ils mettent un peu de farine d'orge broyé dans un mortier de bois. Ils fourent cela dans leurs bouches par poignées aſſés groſſes pour faire apprehender ceux qui les voient manger, qu'ils ne s'étranglent. Quelques-uns y mettent un peu d'eau, & remuent le tout, à peu-près comme les Ruſſiens font la mangeaille, dont ils engraiſſent leurs volailles. Ils mêlent un peu de beurre, & de cette farine dans leur Thé. Dans les noces, & autres réjouiſſances ils tuent, & accommodent un poulain, & invitent à ce regal autant de perſonnes qu'il en faut pour qu'il n'en reſte rien. Leur boiſſon qu'ils appellent *Braga* eſt compoſée de gruau d'avoine, & d'eau-de-vie faite de lait de cavalle. Ils s'enivrent à un tel point avec cette liqueur, qu'ils danſent & ſautent comme des fols avec la derniere confuſion, juſqu'à ſe laiſſer tomber les uns ſur les autres, & ſouvent même alors ils n'ont pas la force de ſe relever. Pour prevenir néanmoins toute indecence par rapport au ſexe, ils font tenir leurs femmes dans une chambre ſeparée avec la mariée. Leur habillement n'eſt pas fort different de celui que portoient les Moſcovites, avant que les modes d'Europe ſe fuſſent introduites dans leur pays. Les femmes Ruſſiennes regardent comme un grand ornement de porter des anneaux à leurs oreilles : mais il ſemble que les femmes Tartares s'efforcent de les ſurpaſſer en cela ; car elles s'en mettent même au nés, ſurtout quand elles veulent paroître. Le tribut que ces peuples payent tous les ans au Czar, conſiſte en peaux de martes, de renards & autres fourures, mais

ils

ils ſont en même tems tributaires d'un Prince des Calmuques appellé *Contoche* ou *Contaſich*, & que les Chinois nomment *Zwuang Rabtan*, dont les Etats bordent la Tartarie Siberienne du côté du Sud-Oueſt.

Nous partîmes de *Tara* après y avoir demeuré quelques jours, & nous entrâmes dans le grand deſert de *Barabu*, qui s'étend juſqu'à *Tomskoy*. Une certaine horde de Tartares que les Ruſſiens appellent *Barabinskoi* habitent l'hiver; mais pendant l'été, ils ſe diſperſent de côté & d'autre aux environs de la *Tara*, & des autres rivieres. Ils ſont païens, & menent une vie ſi miſerable, qu'ils reſſemblent plutôt à des bêtes qu'à des hommes. Ils demeurent dans des hutes creuſées en terre, avec un toît de paille ſoutenu par des pieux qui ſont élevés environ de trois pieds de la ſurface de la terre. Dans chacune de ces cabannes, il y a une idole qu'ils appellent *Scheitan* qui n'eſt autre choſe qu'une petite piece de bois, de la longueur d'une demi verge ou environ, qui repreſente un homme. Ils l'habillent de toutes ſortes de genilles, & l'enferment dans une boëte. Ils lui font des prieres, & lui promettent un bonnet ou un habit neuf, au cas qu'elle rende leur chaſſe heureuſe. Ils vivent de poiſſons ſecs, & de farine cruë. Ils mettent de la neige dans leur boiſſon, n'y ayant pas d'autre eau dans ce deſert. Ils ont peu de bétail, toute leur richeſſe conſiſte en chevaux qui leur ſervent à aller dans les bois chercher leur vie du mieux qu'ils peuvent. Il n'y a rien qu'ils ne donnent pour un peu de tabac, mais ils ſe ſoucient fort peu d'argent. Leurs habits, leurs bonnets & leurs bas

bas ſont faits de morceaux de peaux couſues enſemble. La maniere dont ils s'y prennent pour ſe guerir de leurs bleſſures ou plaies, a quelque choſe de particulier. Ils prennent de la mêche qu'ils laiſſent brûler ſur la plaie, juſqu'à ce qu'elle ſoit entierement conſumée, & pendant cette operation ils paroiſſent auſſi inſenſibles, que s'ils ne ſentoient pas la moindre douleur. Cette Nation eſt tributaire du Czar & du *Coutouche*. Il y a apparence qu'elle eſt de la meme race que les *Oſtiackes*, qui demeurent vers l'Oby, & qui adorent auſſi le *Scheitan*.

Le 7 de Mars, nous nous embarquâmes ſur le *Tom*, & nous arrivames le 9 à *Tomskoy*. Cette riviere ſe diviſe en deux bras au-deſſus de la Ville, pour ſe réunir au deſſous, aprés quoi elle coule vers le S E. & le S. S. E. & enfin ſe va jetter dans l'Oby. On trouve dans cette Ville du poiſſon, & du blé en grande abondance, auſſi-bien que toutes les autres choſes neceſſaires à la vie: outre diverſes fourures, & ſurtout de celles que les Ruſſiens appellent *Telarsky Bielki*, qui ſont auſſi blanches que la neige, & beaucoup plus grandes que toutes les autres. Les montagnes voiſines fourniſſent du plomb, du fer, & du cuivre: pour ce qui regarde les Miues d'argent, ils n'en connoiſſent aucune; mais les priſonniers Suedois racontent qu'on a trouvé de l'or en pluſieurs endroits. La découverte qu'on y a faite d'anciens tombeaux, d'où l'on a tiré pluſieurs pieces antiques d'or & d'argent, comme des idoles, des poiſſons, des oiſeaux, des agraffes & des boucles de ſelles, des uſtenciles de table, des bagues & des boucles d'oreilles, de la monnoie, &c. fait conjecturer

que ce pays a été autrefois habité par une Nation beaucoup plus magnifique que celle qui l'occupe aujourd'hui. Il y a auſſi du criſtal de roche dans le voiſinage ; & l'on trouve ſur les bords des rivieres des pierres de differentes couleurs, qui reſſemblent aux pierres precieuſes fauſſes. Il y en a ſurtout d'une eſpece particuliere qui ſont au-deſſus des diamans de Boheme, (fort ſemblables aux pierres de Briſtol) pour le brillant & la ſolidité.

Nous partîmes le 11 de *Tomskoy* dans des traineaux, & le chemin étant encore bon, nous allames juſqu'à *Sebulim*, riviere qui fait beaucoup de tours & de détours à travers un terrain marecageux. Les Tartares qui habitent les bords de cette riviere s'appellent *Sebulimkai*, mais nous ne trouvames perſonne dans leurs cabanes ; car pendant l'hiver ils vont à la chaſſe des martes, & des bêtes fauves, ce qui leur fournit dequoi vivre : mais ils paſſent l'été chez eux, & ſe nourriſſent de poiſſon.

Le 12 nous arrivames à *Jeniscey* Ville ſur une riviere du même nom qui prend ſa ſource à l'Eſt-Sud-Eſt, & après avoir traverſé la Ville, continue ſon cours vers le Nord, & va tomber dans la mer Glaciale. Elle a un peu plus d'une verſte vers *Jeniscey*, mais on dit qu'elle en a plus de cinq près de *Turkanska*. On y prend pluſieurs ſortes de poiſſons, & ſurtout les meilleurs ſterlets de tout le pays, mais les fourures ne valent pas à beaucoup près celles de *Tobol*, de *Tara*, & de *Tomskoi*.

Aux environs de cette Ville, & plus loin en deſcendant vers *Mangasea*, on trouve une eſ-

eſpece particuliere d'os qui reſſemble à l'ivoire, le long des bords de la riviere, & dans les creux cauſés par la chute des terres. Pluſieurs des habitans croient que ce ſont de vrais os d'Elephants que le déluge y a apportés. Quelques-uns ſoutiennent que ce ne ſont point des os, ni des dents veritables, mais une eſpece de *corne foſſile* qui ſe produit dans la terre: d'autres enfin prétendent qu'il y a ſous terre une grande bête monſtrueuſe, qu'ils appellent *Mamaut*, qui ne peut ſouffrir ni l'air, ni la lumiere. Ils diſent qu'elle a une grande corne au front, dont elle ſe ſert pour pouſſer la terre devant elle, & ſe frayer un chemin, & que l'os, dont on vient de parler, n'eſt autre choſe que cette corne, qui a beaucoup de rapport avec la dent d'Elephant qu'on trouve en Siberie. Des curieux dans la Philoſophie naturelle veulent que cette *Mamaut* ſoit le *Behemoth* dont il eſt parlé dans le 40. chap. de Job, & dont la deſcription convient aſſés à cette bête: car ſes machoires ſont d'une ſubſtance qui paroît au dehors comme d'os, mais qui eſt en dedans comme du cuivre faux, & auſſi dure qu'une pierre. Ce qu'on attribue au Behemoth, de ſe cacher à l'ombre, & dans les lieux marécageux, peut auſſi convenir aux endroits de Siberie, où l'on trouve les os de Mamaut, qui ſont pour la plupart des bois & des buiſſons qui croiſſent dans les marais, & autres lieux ſemblables. Outre cela les paroles de Job, *on le prendra par les yeux*, &c. s'accordent avec la tradition des Siberiens que les Mamauts meurent auſſi-tôt qu'elles voient la lumiere du ſoleil.

Mais ce qui me convaincroit le plus que ce ſont les os d'une bête qui ſubſiſte encore aujourd'hui, c'eſt que pluſieurs perſonnes dignes de foi m'ont aſſuré, qu'elles avoient vû des, cornes des machoires, & des côtes de cet animal, où il y avoit encore de la chair, & du ſang : ajoutant en même tems, que, ſi l'on vouloit s'en donner la peine, on en pouroit aiſement ramaſſer un ſquelette entier.

Le 24 de Mai, nous quittames *Jeuiſcey*, & nous continuames notre route à cheval, ne voulant pas attendre que les rivieres fuſſent navigables. Après uue longue & ennuieuſe marche, nous trouvames quelques Tartares païens qui font leur reſidence ſur les bords de la riviere *Kamsky*. Ils demeurent dans des hutes d'écorce de bouleau, & vivent de poiſſon, & de venaiſon, qu'ils mangent indifferemment crûs ou cuits avec des racines de lis jaunes qu'ils tirent de leurs bois.

Le 16 de Juin nous arrivâmes à *Bratskoy* Bourg ſur la riviere d'*Anagara* qui s'y joint avec l'*Occa*. Les environs ſont peuplés par les Tartares *Bratski* (a) qui demeurent dans des hutes de feutre. Ils ſont fort riches en chevaux, & en toutes ſortes de bétail, & on ne paſſe pas pour l'être beaucoup parmi eux, quand on n'a que quatre ou cinq cens chevaux, & autant d'autre bétail à proportion. Leur chaſſe fait leur principale nourriture, mais quand un de leurs chevaux vient à mourir c'eſt pour eux un feſtin magnifique, dans le-

(a) Le P. Avril, dans ſes voyages, juge qu'ils ſont une horde de Tartares Calmoucs.

lequel ils boivent leur plus forte liqueur, qui consiste en eau-de-vie faite avec du lait de cavalle. Lorsqu'ils se marient, ils conviennent avec le Pere de leur future Epouse d'un certain nombre de chevaux, & après qu'ils les ont livrés, & que le Contract est signé, l'Epoux amene sa femme chés lui, & invite les parens des deux côtés à un regal qui consiste en quelques chevaux nouvellement tués. Ils ont coutume de boire copieusement dans ces occasions. Il y a des femmes qui coûtent à leurs maris soixante chevaux, quelques-unes reviennent même à cent avec quantité de bœufs, & de moutons, & une vingtaine de chameaux & plus: le pays abonde en cette sorte d'animaux. Leur religion consiste en offrandes de quelques peaux de moutons pouries qu'ils attachent à des perches autour de leurs cabanes, & devant lesquelles ils se prosternent, faisant mille simagrées, comme des fols, sans pouvoir rendre d'autre raison de ce culte que l'exemple de leurs ancêtres. Ceux qui voyagent dans ce pays doivent faire provision de pain & de tabac; car avec cela ils peuvent avoir tout ce qui est necessaire à la vie. Les naturels du pays font quelquefois present d'un mouton aux Voyageurs, s'en reservant seulement les entrailles, qu'ils apprêtent & mangent comme un mets délicat, sans seulement les laver auparavant. Les hommes & les femmes ont le tein bazanné comme des Egyptiens; mais ils sont mieux habillés qu'aucune des Nations, dont nous ayons parlé ci-devant. Les femmes portent de grandes robes plissées, & les filles se distinguent par des tresses de cheveux

ornées de divers colifichets de cuivre.

Comme nous fûmes obligés de nous arrêter à *Bratskoy*, le Gouverneur de *Kimsky*, (Ville qui en eſt éloignée de 30 milles d'Allemagne,) qui tenoit le tribut pour le Czar, nous y joignit. Je l'accompagnai juſqu'à cette Ville, qui eſt ſituée dans un fond entre des rochers, & de hautes montagnes, ſur une petite riviere du même nom qui vient du Nord-Oueſt, & va vers le Midi dans le *Tunguska*. Il y a dans cet endroit une grande quantité de martes, & beaucoup plus noires que dans tous les autres. Nous en partîmes le 10 de Juillet, & le 12 nous rejoignîmes notre bagage, qui nous attendoit à 18 milles d'Allemagne de là, dans le Village de *Munur*.

Le 18 nous arrivâmes à *Irkutskoy* & nous envoyâmes notre paſſeport aux limites de la Ruſſie dans la Tartarie Occidentale, ou pays de Monguls, pour être preſenté au Cham *Tuſchida* Vice-Roi pour la Chine dans ce pays, afin de lui faire ſavoir notre arrivée, & qu'il en informât l'Empereur. *Irkutskoy* eſt la même Ville (*a*) qu'Isbrand appelle *Irkutskoy*; mais il y a apparence que c'eſt une faute d'impreſſion. On ne voit plus dans cet endroit la caverne enflammée dont ce même Auteur fait mention. L'*Anagara*, qui prend ſa ſource dans le Lac de *Baikal*, paſſe au travers de cette Ville, & y reçoit l'*Irkut* qui lui donne ſon nom. Il y a vis-à-vis un beau monaſtere.

Le

(*a*) L'auteur ſe trompe, au moins par rapport à l'exemplaire que j'ai lû imprimé à Amſterdam en 1699, &c.

Le 3 Aouſt nous allames au Lac de *Baikal* ſur le bord duquel il y a une *Sohosoſna*, ou chapelle dediée à S. Nicolas, & ornée d'images. Je m'imaginai que c'étoit le pretendu monaſtere qu'Isbrand place à cet endroit. Ce Lac, qu'on nomme autrement *lacus ſinicus*, a 35 verſtes de largeur d'Orient en Occident & 500 de longueur du Septentrion au Midi, ſi l'on en croit les gens du pays. Ils le nomment *Swetoy-more*, ou la mer ſainte, & ne veu'ent pas ſouffrir qu'on l'appelle *Offero* ou Lac. Ils croient que ce ſeroit lui faire un affront, dont il pourroit ſe reſſentir, & ils lui témoignent tant de reſpect que, tant qu'ils voyagent deſſus, ils s'abſtiennent d'eau-de-vie, de tabac & des autres rafraichiſſemens ordinaires. Il eſt ſurprenant qu'on trouve des chiens marins dans une eau dormante, claire & fraiche, comme celle-là. Le 4 nous nous embarquâmes ſur un Vaiſſeau plat; mais le vent contraire nous obligea de le tirer avec une corde ſur le rivage. Le 5 le vent étant devenu aſſés favorable, nous traverſâmes le Lac, & nous paſſâmes la nuit à la belle étoille, ſur le bord proche le monaſtere de *Poſſolskoy*, ou des Ambaſſadeurs. Le 6 nous pourſuivîmes notre chemin par eau ſur la riviere de *Selinga*, à l'embouchure de laquelle on voit une autre chapelle dediée à S. Nicolas. Le 10 à midi nous nous trouvames à *Kabauskoy* qui n'eſt point un château, comme Isbrand le prétend mal-à-propos, mais un gros Bourg. Le 11 nous allâmes par

(a) Braudrand lui donne environ 20 lieues d'Orient en Occident, & ſept ou huit du Sud au Nord.

terre à *Bolschoy-Saimka*, autre gros Bourg dans lequel il y a un beau monaſtere, appellé le monaſtere de la Ste Trinité.

Le 12 nous arrivames à *Vainskoy* Ville ſur la riviere *Uda* qui à une verſte de là ſe perd dans la *Selinga*. Elle a une forteresſe de figure triangulaire, batie ſur une haute montagne. Le 14 vers midi nous allâmes à *Selinginskoy*, derniere Ville de l'Empire Ruſſien, dans laquelle il y a un Gouverneur Moſcovite. La *Selinga*, qui donne le nom à la Ville, paſſe tout auprés. Elle prend ſa ſource dans le pays des Monguls, a ſon cours vers le couchant, & va ſe jetter dans le Lac Baykal. Ce fut là que nous joignimes la caravane, au devant de laquelle un Capitaine Mongul étoit déja venu pour la recevoir, mais ſans avoir d'ordre par rapport à nous. C'eſt pourquoi nous depêchames un autre exprés avec une lettre au Cham *Tuschidu*, pour lui faire ſavoir notre arrivée. Il nous fit réponſe, qu'il alloit envoyer un *Lama* ou prêtre à *Pekin*, qui ne pouroit pas être de retour avant trente jours. Le 31 d'Août nous aſſiſtames à la pêche extraordinaire, qu'Ibrand prétend avoir vû proche d'*Udluskoy*, d'un certain poiſſon qu'on appelle *Omuli*.

Le 2 d'Octobre il arriva à *Selinginskoy* un Mandarin Chinois avec ordre de l'Empereur de nous conduire à *Pekin*, & de nous faire fournir des relais, & tout ce qui nous ſeroit neceſſaire pour le voyage. Nous en partîmes donc le 7 & nous arrivâmes le 9 à *Sarazyn*, où il y a des gardes placés des deux côtés des limites, entre la Siberie

&

& le Mongul. De là après avoir traverſé pluſieurs montagnes & pluſieurs vallées, nous nous rendimes le 15 à la riviere *Tola* où commence le grand *Step*, ou deſert, qui s'étend jusqu'à la fameuſe muraille de la Chine. On s'y ſert de fiente de cheval pour faire du feu, n'y ayant pas moyen d'avoir du bois.

Les habitans de cette partie de la Tartarie ſont riches en chameaux & en chevaux, & les perſonnes d'une condition mediocre en ont au moins trois ou quatre cens. Leur grand Prêtre s'appelle *Kutugta*. Il dépendoit autrefois du *Dalai Lama*, & eſt en grande veneration chés ces peuples. Leurs idoles ſont de ciprès pour la plupart, & repreſentent des femmes, des lions &c Ils les enferment dans de petites boëtes doublées de ſatin.

Le 6 de Novembre nous paſſâmes la muraille de la Chine. Elle (*a*) eſt de brique, & a 12 braſſes de largeur, & autant que j'ai pu conjecturer, trois de hauteur. Elle a la même épaiſſeur, & la même hauteur ſur les montagnes les plus eſcarpées. Sa longueur d'Orient en Occident priſe horiſontalement, ſans compter les détours, eſt de trois cens lieuës de France. Elle a des baſtions quarrés

(*a*) Cette fameuſe muraille s'étend depuis la mer Orientale juſqu'à la province de Chanſi. Elle n'a guére moins de cinq cens lieuës, ſi on en compte tous les détours. On y a partout bâti des tours pour la rendre plus forte ; preſque tout l'ouvrage eſt de brique. Elle n'eſt pas plus haute que les murailles ordinaires des Villes, elle n'égale pas même leur hauteur. Ainſi quand on dit que cette muraille eſt prodigieuſement haute, cela ne veut dire autre choſe, ſi ce n'eſt qu'elle eſt bâtie ſur un lieu tres-exhauſſé. Sa largeur n'eſt que de quatre à cinq pieds tout au plus. *Le P. le Comte, Mem. de la Chine.*

en dedans, à une portée de fléche l'un de l'autre. Lorſque nous paſſames ſous la porte, nous vîmes à notre droite ſept ou huit Officiers proprement habillés de ſatin, avec trente ſoldats à la gauche ſur une même ligne, qui étoient ſous les armes, ſuivant leur coutume. Ces armes conſiſtoient en ſabres, en arcs, & en fléches. Les Officiers nous reçûrent avec beaucoup de civilité, & nous inviterent à venir à leur corps-de garde prendre une taſſe de thé, & fumer une pipe de tabac, à la maniere des Chinois. De là nous eûmes une lieuë à faire pour gagner *Kalgan*, où le Mandarin, Gouverneur de la Place, nous traîta avec magnificence & politeſſe. A notre retour chés nous, nous trouvames un Courier que le Gouverneur de *Pekin* nous avoit depêché pour ſavoir la cauſe de notre retardement, y ayant déja longtems que l'Empereur nous attendoit. Le Mandarin, qui aprehendoit la disgrace de ſon Maître, renvoya l'exprès à *Pekin* avec une réponſe qui en rejettoit la faute ſur nous, & le 7 il nous fit faire une grande diligence, qui nous ſurprit d'autant plus qu'elle nous étoit moins ordinaire; enſorte que nous arrivames la nuit du même jour à *Tchanpingu*. Nous en partîmes le 8, & après avoir traverſé pluſieurs Villes & Villages, qui ſont ſi près les uns des autres, que nous en voïons ſouvent trois ou quatre à la fois, nous nous trouvames à *Nanku*, où nous paſſames la nuit.

Le 11 nous nous rendîmes à *Tchantchienne*, qui eſt à trois lieuës de *Pekin* à l'Occident. L'Empereur étant à ſa maiſon de plaiſance, le

le Mandarin alla lui faire part de notre arrivée, & revint en toute diligence environ une demi heure après avec la réponse de son Maître, qui nous ordonnoit de nous rendre aussitôt à la Cour, sans nous donner le tems de changer d'habits, ni même d'oter la poussiere qui étoit dessus. Nous traversâmes donc une grande cour, d'où nous passâmes dans une autre, dans laquelle on nous dit d'attendre les ordres de l'Empereur. Nous fûmes en un instant environnés par une centaine de personnes, qui nous consideroient avec tant de curiosité, que les uns nous tiroient par nos perruques, & les autres par nos chapeaux, examinant notre habillement, & jusqu'à notre peau même. On nous tiroit ainsi de tous côtés, & nous servions de spectacle aux Chinois, quand deux Jesuites vinrent nous aborder, & nous tirer d'embarras. C'étoient les principaux de la Societé à Pekin, l'un s'appelloit Kilian Stumpf, & l'autre Dominique Parennin. Ils nous demanderent de la part de l'Empereur, combien il y avoit de tems que nous étions partis d'Europe, combien nous avions été de mois à venir de Petersbourg à Pekin; & si Sa Majesté Czarienne y étoit, lorsque nous en étions partis? Quand j'eus répondu à toutes ces demandes, ils firent plusieurs questions à mon camarade, Monsieur Carwin Medecin Anglois touchant ses remedes, & m'interrogerent aussi en particulier sur la guerre de Suede. Pendant que nos interpretes étoient allés faire leur rapport à l'Empereur de nos réponses, on nous presenta dans des tasses d'argent du Thé préparé avec du lait, & un peu de farine fricassée;

& l'on nous dit que c'étoit le même que celui dont l'Empereur avoit coutume de boire. Il nous fit grand plaisir parce qu'il faisoit assés froid, & que nous avions attendu longtems à l'air dans la cour. Enfin après que nous eûmes répondu à quelques nouvelles questions qu'on nous fit, & dont on alla pareillement rendre compte à l'Empereur, il ordonna à un de ses Ministres, qui étoit aussi Gouverneur de la Tartarie Occidentale, de nous donner à souper chés lui. Nous allames donc avec les Jesuites à son logis, où il nous regala magnifiquement. Ils s'entretint avec nous après soupé sur les coutumes des Européens. La conversation dura jusqu'à minuit que nous prîmes congé de lui, & il nous dit, en nous separant, que l'Empereur souhaitoit que nous nous trouvassions à la Cour avant le lever du Soleil.

Le 12 ayant jour, deux Mandarins vinrent nous avertir que l'Empereur étoit déja levé, & qu'il avoit demandé de nos nouvelles. Nous les suivimes au Palais, où le grand Chambellan nous regala de Thé. C'étoit un Eunuque, il nous dit que l'Empereur étant occupé aux affaires d'Etat, lui avoit donné ordre de nous retenir chés lui, en attendant l'heure de l'Audiance. Tous les Ministres d'Etat s'étant retirés vers les deux heures après-midi, celui, dont nous avons déja parlé, & avec qui nous avions soupé la veille, vint nous demander si nous avions une grande envie de voir Sa Majesté. Nous lui repondimes que dans un pays si éloigné de l'Europe, nous ne pouvions pas recevoir un plus grand honneur que celui d'être admis

mis à presenter nos respects à un si puissant Monarque. Il revint aussi-tôt après avec la permission que l'Empereur nous accordoit de paroître en sa presence, & avec ordre aux deux Jesuites de nous suivre en qualité d'interprêtes. Ainsi nous marchames entre ces derniers, & l'on nous conduisit dans une troisiéme cour, & de là dans une sale où l'Empereur étoit assis sur son trône. En y entrant nous fûmes obligés de fléchir les genoux, & de nous courber à trois reprises differentes jusqu'à terre. Nous nous relevames, & fimes encore la même ceremonie une seconde & une troisiéme fois, & nous demeurâmes à genoux le corps droit. L'Empereur nous ayant ordonné de nous approcher de son trône, un des Chambellans nous conduisit par la main à sa gauche, & les Jesuites s'étant placés à la droite, nous nous mîmes tous ensemble à genoux sur des carreaux qu'on avoit placés là exprès. La premiere question que nous fit l'Empereur, fut sur la santé de Sa Majesté Czarienne, à quoi nous repondimes, par le moyen des Jesuites, que nous avions apris à Moscou que Sa Majesté avoit été indisposée depuis notre départ de Petersbourg; mais que nous avions reçû aussitôt après l'agreable nouvelle de son parfait retablissement. L'Empereur nous ayant temoigné la joie qu'il en avoit, nous demanda combien nous avions été de tems en chemin. Nous lui dimes que nous avions mis 15 mois à venir de Petersbourg à Pekin. Il nous demanda de plus si nous n'avions pas froid dans nos habits étroits & courts. Nous lui repondimes que nous ne trouvions pas le froid fort

incommode à la Chine, accoutumés que nous étions à celui de Moscovie, qui est beaucoup plus rude; que d'ailleurs nous pouvions nous en garentir avec de bonnes fourures. L'Empereur commanda sur cela à un de ses Chambellans d'aller chercher deux robes de satin doublées de peaux de renards blanches, & ce Chambellan, avec un autre, nous les mit par dessus nos habits par ordre de Sa Majesté, que nous remerçiames en faisant une profonde réverence, & nous prosternant jusqu'à terre. L'Empereur nous ordonna ensuite de mettre nos gands, à quoi nous obéimes. Après que nous eûmes demeuré quelque tems dans cette posture, il voulut que le Medecin lui tatât le poux, & lui en dît son sentiment. Celui-ci ayant répondu qu'il croyoit que Sa Majesté étoit en parfaite santé, elle parut satisfaite, & nous permit de nous lever, & de nous retirer dans l'appartement du Chambellan, où nous avions été avant l'Audience. Peu de tems après l'Empereur nous envoya quelques ragouts de sa table, savoir du mouton bouilli, des poulets rotis, des oies, des cannes, &c. qu'on nous servit tous coupés en petits morceaux. Le second service consistoit dans un plat de poisson accommodé avec de la viande en hachis. Il y avoit aussi pour chacun de nous un peu de ris bouilli dans une tasse de la Chine, avec de petits gateaux remplis de fruits. Pendant que nous étions à table avec le Chambellan, & les deux Jesuites, un valet de Chambre de l'Empereur vint nous dire que Sa Majesté lui avoit ordonné de nous recommander de faire bonne chere, & de s'informer comment nous

a:

avions trouvé les mets qu'il nous avoit envoyés. Nous le remerciâmes de la grace singuliere que l'Empereur nous faisoit, & nous louâmes beaucoup la chere qu'on nous avoit fait, (comme elle le meritoit effectivement) qu'au reste il pouvoit rendre témoignage à Sa Majesté que nous mangions avec grand appetit. Nous avions cependant eu d'abord assés de peine à tenir les fourchettes de la Chine, qui ne sont que de petits batons d'ivoire tournés. Après-diné on nous permit de retourner à notre logis; mais avant que nous sortissions du Palais, l'Empereur envoya chercher le Pere Dominique Parennin, François, & lui ordonna de nous dire ce qui suit. „ Sa Majesté l'Empereur de la Chine, & premier Roi „ de l'Univers, fait savoir aux Ambassadeurs „ Moscovites qu'elle est instruite qu'ils sont „ étrangers dans les Etats si éloignés de l'Europe, & qu'ils ne sont point au fait par „ consequent des coutumes, & du langage „ du pays; mais que cela ne doit pas les embarasser, parce que Sa Majesté les protegera, non pas comme des étrangers, mais „ comme ses propres enfans. " Nous ne fûmes pas plûtôt arrivés chés nous que nous reçûmes la visite d'un autre Chambellan, & des deux Jesuites qui nous apportoient de la part de l'Empereur, un present de fruits composé d'un melon très-delicieux, & de trois differentes sortes de raisins, & de groseilles fraîches, le tout d'un goût fort delicat. L'Empereur leur avoit ordonné de nous demander, en même tems, si nous conserverions notre habillement pendant que nous serions

rions dans ſon Royaume, ou ſi nous nous habillerions à la Chinoiſe. Nous leur répondîmes que nous laiſſions cela à la volonté de l'Empereur, & le Chambellan lui ayant rendu compte de notre réponſe, ce Prince nous le renvoya auſſitôt avec deux paires d'habits de la Chine, des bonnets, des chemiſes, des bas, & des bottes, ajoutant qu'il nous prioit de nous en ſervir. L'un des habits étoit doublé de peaux de renards, & l'autre de zibellines très proprement couſues enſemble, & ſi blanches, qu'on auroit eu de la peine à les diſtinguer de l'hermine.

Le 14 nous reçûmes une autre viſite du Gentil-homme, dont on a déja parlé, qui nous conduiſit au Palais, où l'Empereur nous fit demander, ſi nous avions deſſein d'envoyer quelques curioſités de ſon pays à Sa Majeſté Czarienne. Nous repondimes, qu'étant arrivés depuis ſi peu de tems, nous n'avions pas eu le loiſir de voir beaucoup de raretés, & que nous ne doutions pas que le Roi notre Maître ne fut fort aiſe d'en avoir quelques-unes, ſi nous ſavions où les trouver. Surquoi l'Empereur nous fit dire, que ſi nous voulions lui donner une liſte de ce que nous ſouhaittions, on nous le fourniroit à ſes dépens. Nous repliquames que le cabinet du Czar étoit déja rempli de toutes les curioſités de l'Europe; mais qu'il y en avoit très peu ou point du tout de la Chine, qu'ainſi ne connoiſſant pas même ces dernieres, nous regarderions comme ce qui ſeroit de meilleur goût, ce que Sa Majeſté jugeroit à propos de lui envoyer par nous. Vers le midi nous retournames à notre logis, où le mê-

même Gentilhomme vint auſſitôt pour nous dire, que l'Empereur avoit ordonné qu'on nous fournit des lits, deux mulets de ſelle pour notre uſage, & des chevaux pour nos domeſtiques, qu'on devoit changer tous les jours: de plus on nous aſſigna pour un mois une ſomme d'argent, avec quelques moutons, du ris, & du fourage, & l'on ordonna qu'il y auroit chaque jour un Mandarin dénommé pour nous tenir compagnie, qui auroit ſoin que nous ne manquaſſions de rien. On placa auſſi une ſentinelle à notre porte. Lorſqu'on nous eut laiſſé ſeuls avec les Jeſuites, je priai le Pere François de me procurer un poële de Porcelaine, s'il y avoit moyen d'en trouver à *Pekin* pour de l'argent. Il regarda d'abord cela comme difficile, parce qu'on n'avoit jamais rien fait de ſemblable à la Chine; cependant quand il en eut vû le deſſein qu'il me pria de lui montrer, il me dit qu'il ne croyoit pas qu'il fut impoſſible d'en faire faire un exprès: mais que perſonne n'oſeroit l'entreprendre ſans un ordre exprès de l'Empereur. Je lui dis que je n'en avois pas d'importuner Sa Majeſté pour cela, mais ſeulement d'en acheter un tout fait: mais il me repliqua que l'Empereur l'avoit expreſſement chargé de ſavoir de nous ce qui pourroit être du goût de Sa Majeſté Czarienne, & quelque choſe que nous fiſſions, il voulut en aller informer la Cour. Il revint une heure après, avec un Mandarin, chercher le deſſein que l'Empereur vouloit voir. Je le donnai, & ce Prince nous fit dire de ne nous pas embaraſſer davantage pour une choſe qu'on ne vendoit pas dans ſes Etats,

qu'il

qu'il vouloit envoyer un Mandarin avec le deſſein que nous avions apporté, dans la Province (*a*) où ſe fait la porcelaine, & qu'il lui ordonneroit d'y reſter juſqu'à ce que le poële fut fait, & qu'il en feroit alors preſent au Czar, à qui il l'envoieroit. Il commanda en même tems au Pere Kilian Stumpt, Preſident des Mathematiques, d'en faire un modele de bois qu'on envoya par un Mandarin. Avant ſon départ, je lui fis preſent de quelques peaux de Zibellines pour l'engager à faire les choſes plus volontiers, & de meilleure grace; & il me promit qu'il feroit ſes efforts pour être de retour à *Pekin* au mois d'Août de l'année ſuivante. Le 15 l'Empereur me fit dire par l'autre Mandarin, dont j'ai déja parlé, & qui eſt auſſi Gouverneur de la Tartarie Occidentale, qu'il avoit réſolu d'envoyer une Ambaſſade à Sa Majeſté Czarienne, dont il vouloit que je fuſſe le conducteur, qu'ainſi je me tinſſe prêt à partir. Auſſitôt après il nomma pour cette Ambaſſade deux Chinois, & pluſieurs Gentils-hommes Tartares, ſe reſervant de nommer encore une autre perſonne, qu'il ne vouloit declarer que quand elle ſeroit prête à partir.

L'Empereur alla enſuite prendre le divertiſſement de la chaſſe: pour nous nous demeurâmes à *Pekin*. Le 20 Janvier il retourna à *Tchantchienne*, où il demeura quelques jours, après leſquels il revint à *Pekin* pour celebrer le premier jour de l'an, qui arrive chés les Chinois le deuxiéme de Février.

Tous

(*a*) Il ſe fait de la Porcelaine dans les Provinces de Fon-Kien, & de Canton. Mais la meilleure & la plus belle ſe fait à Kim tel-Kim.

Tous les chefs, & autres Mandarins le rendirent à la Cour, au nombre de dix mille, pour faire à l'Empereur les complimens accoutumés en cette occasion. Il faut remarquer ici qu'il y a à la Chine cinq differentes classes de Mandarins. Ceux du premier rang ont le privilege d'entrer dans la cour interieure du Palais, où ils peuvent voir, par la porte de la salle qui est ouverte, l'Empereur assis sur son trône, & lui faire leurs complimens à genoux avec les mêmes ceremonies que nous fûmes obligés d'observer à notre Audience. Ceux du second rang étoient dans la seconde cour, & ainsi des autres jusques aux derniers qui attendoient dans la cinquiéme. Le reste des Officiers qui n'étoient pas Mandarins, étoient en grand nombre dans la rue, & rendoient leurs respects de la même maniere. Ils étoient tous, depuis le premier jusqu'au dernier, en habits de satin magnifiques, richement ornés de diverses figures d'or, comme de dragons, de serpens, de lions, & même de payſages. Ils avoient, sur le devant & le derriere de leurs habits, de petits quarrés gravés, dans lesquels étoient brodés differens animaux, & oiseaux qui sont les marques qui servent à distinguer les divers emplois de ceux qui les portent. Les Officiers de guerre avoient des Lions, des Leopards, & des Tigres. Les Lettrés, ou Docteurs ès loix portoient des Paons Il y avoit dans la premiere cour dix Elephans magnifiqnement enharnachés. On nous permitd'y entrer, aussibien qu'aux Jesuites, comme aux Mandarins du premier rang, & d'y feliciter l'Empereur. Parmi les Mandarins du troisiéme rang il y

en

en avoit un qui étoit précisément entré ce jour-là dans sa centiéme année, & qui possedoit cette dignité depuis que les Tartares avoient conquis la Chine. L'Empereur lui fit dire par son premier Gentilhomme de la Chambre, qu'il auroit l'honneur d'être admis dans la salle d'Audience, pour y faire son compliment, qu'à son entrée il lui feroit la grace de se lever de son trône, mais qu'il se souvînt que ce n'étoit pas à sa personne qu'il rendoit cet honneur, mais à son grand âge. Cette ceremonie finie, l'Empereur reçut plusieurs presens considerables, après quoi il retourna à *Tchantchienne*, où l'on tira le 15 un feu d'artifice, auquel on nous invita, avec tous les autres Européens. Il parut d'abord plusieurs figures de bois qui representoient des hommes. Elles étoient partagées en deux bandes, qui escarmouchoient l'une contre l'autre, avec des fusées, au lieu de fléches. L'une des deux ayant plié, & étant disparue ensuite, les vainqueurs attaquerent une Ville qui fut battue, & défendue pendant une demie-heure, après laquelle un des bastions, qui étoit rempli de deux ou trois mille fusées, sauta en l'air avec un bruit épouvantable. On vit alors paroître sur le rampart quantité de personne qui en faisoient le tour en remuant leurs épées, pendant que d'autres, qui étoient en bas, tiroient sur eux. Il parut ensuite deux dragons de papier, éclairés d'un grand nombre de chandelles qui étoient dans leurs corps. Ils avoient près de trois brasses de long, & portoient chacun une lanterne à leur gueule. Ils se promenerent de côté & d'autre dans la place; mais

mais ils disparurent bientôt, aussi-bien que ceux qui défendoient la Ville, que les assiegeans continuerent de battre, jusqu'à ce qu'un second bastion sauta aussi en l'air. Les assiegés & les assiegeans ayant été remplacés par des troupes fraiches, on poussa vigoureusement l'attaque. Les deux Dragons réparurent aussi, & firent le même manege qu'auparavant; mais enfin les assiegés furent obligés de se rendre. Ils disparurent donc, & le feu se termina de cette maniere. L'endroit où on le tira étoit éclairé de tous côtés par plusieurs milliers de lanternes, qui étant peintes de diverses couleurs, ne contribuoient pas peu à la beauté du spectacle. Pendant qu'on tiroit le feu, l'Empereur nous envoya demander plusieurs fois comment nous le trouvions. Les Jesuites nous dirent qu'on en avoit tiré un semblable en presence des Empereurs régnans, il y avoit environ deux mille ans, sans le moindre changement.

L'Empereur qui est aujourd'hui sur le trône s'apelle *Kambi*. *Xunchi* son pere (qui signifie regne fortuné) fut proclamé Empereur de la Chine en 1644, n'ayant encore que 6 ans. Il étoit fils de *Tsunte* Roi des Tartares, qui mourut dans l'expedition glorieuse qu'il avoit entreprise pour délivrer la Chine des divisions, & des dissentions intestines qui la ravageoient. *Tsunte* avant de mourir nomma son frere tuteur du jeune Prince, & il remplit cette charge avec tant d'applaudissement, qu'on le nomma *Amahan* ou *Amarang*, qui signifie Pere Royal. *Xunchi* gouverna ensuite par lui-même fort sagement, & rendit la paix & la tranquilité à la

la Nation. Il fut le chef de la race Tartare qui regne aujourd'hui dans la Chine, & que les Choinois appellent *Taycin* ou *Tayoi* (grande pureté,) parce que les Tartares furent envoyés, à ce qu'ils disent, par le ciel, comme un déluge, pour laver le sang innocent qui avoit été repandu, & pour éteindre le feu des discordes intestines. *Xunch* ayant été attaqué dans la vingt-neuviéme anneé de son âge, d'une maladie qu'il sentit lui devoir être mortelle, fit venir ses enfans & après leur avoit dit que sa fin étoit proche, il leur demanda lequel d'entr'eux se croyoit assés de force pour soutenir le poids du nouvel Empire qu'il avoit conquis. L'aîné s'excusa sur sa jeunesse, & pria son Pere de disposer de sa Couronne comme il le jugeroit à propos ; mais *Kambi* qui étoit le plus jeune, n'ayant encore que 9 ans, se jetta au pied du lit de son Pere, & lui dit avec beaucoup de fermeté, & de resolu-
„ tion : Mon Pere je me crois les épaules
„ assés fortes pour porter le fardeau du
„ gouvernement, au cas que nous ayons le
„ malheur de vous perdre. J'aurai conti-
„ nuellement devant les yeux les exemples
„ de mes ancêtres, & predecesseurs, & je
„ tacherai avec soin de gouverner la Na-
„ tion de maniere qu'elle ait tout sujet de
„ se louer de moi. „. Ces paroles firent tant d'impression sur l'esprit de l'Empereur qu'il declara ce Prince son successeur, à l'exclusion de son frere aîné, lui donnant pour tuteurs quatre personnes, sur l'avis desquels il devoit gouverner. La premiere année du Regne de *Kambi* revient à l'an

1662

1662 de Jesus-Christ, & à une partie de la precedente. Il commença en 1666 à gouverner par lui-même, & donna dès ses plus tendres années des preuves d'une force extraordinaire de corps & d'esprit. Il s'abstint de vin & de femmes, & eut grand soin de fuïr l'oisiveté, & quoiqu'il ait pris plusieurs femmes, suivant la coutume du pays, à peine l'a-t-on jamais vû avec elles pendant le jour. Il emploie la matinée, depuis quatre heures jusqu'à midi, à lire les placets, & à expedier les affaires d'Etat, & consacre le reste du jour aux exercices militaires, & aux arts liberaux. Il donne néanmoins la meilleure partie de son tems à ces derniers. Il a fait de grands progrès dans l'Arithmetique, l'Astronomie, la Geometrie, la Musique & les autres sciences par le moyen des instructions des Peres Ferdinand Verbiest, Thomas Pereira, & Antoine Thomas Jesuites; ensorte qu'il est en état d'examiner les Chinois sur leurs livres, les Tartares sur les exercices militaires, & les Europeens sur les Mathematiques. Il a eu dès sa jeunesse beaucoup d'inclination pour la chasse; mais dans le commencement de son Regne, il n'avoit pas le loisir de sortir de *Pekin*, l'Empire n'étant pas encore alors dans une parfaite tranquillité: mais après qu'il eut assoupi trois ou quatre rebellions il marcha en 1682 avec un équipage de guerre nombreux, où plutôt avec une armée, dans la Tartarie, pour y chasser, coutume qu'il a toujours observée depuis tous les ans, non pas tant pour se divertir que pour accoutumer ses Tartares à la fatigue du cheval, à tirer, à camper, & aux autres exercices mi-

li-

litaires ; & pour les empêcher de devenir éfeminés, comme les Chinois. Son bonheur, la penetration & ſon courage ont paru dans tout leur luſtre dans les plus grandes & les plus dangereuſes conſpirations qu'il a étouffées avant qu'elles euſſent pû cauſer aucun trouble dans l'Empire. On n'a jamais vû de Gouverneur accuſé juſtement, qui ait échappé à la punition qu'il meritoit. Il eſt fort humain par rapport au peuple. Il a ſouvent remis les taxes à des Provinces entieres dans des tems de diſette, & a fait diſtribuer de l'argent & du ris, pour la valeur de pluſieurs millions, aux plus indigens. Il eſt également ſevere & liberal envers les ſoldats. Sa ſeverité conſiſte à les employer continuellement à voyager, ou à chaſſer ; ſa liberalité à payer leurs dettes, lorſque leurs appointemens ne ſuffiſent pas, & à leur faire ſouvent preſent d'habits pour l'hiver, outre leur habillement ordinaire. Les Marchands ſurtout, qui commercent avec les Moſcovites, reçoivent de frequentes marques de ſa bonté, car ſi quelquefois ils ne ſont pas en état de faire leurs paiemens aux tems marqués, il leur fait des avances de ſes propres derniers, afin que les Moſcovites n'aient pas ſujet de ſe plaindre du retardement, & que le commerce n'en ſouffre point. Comme il étoit très languiſſant à *Pekin* en 1717, & que les Marchands Moſcovites ne trouvoient point à debiter leurs marchandiſes, il remit à ceux de ſes ſujets qui commercoient avec eux, les droits qu'on avoit coutume de lever, ce qui diminua cette année-là ſes revenus de dix mille onces d'argent.

Il

Il eſtime beaucoup les gens de lettres, il a ſoin néanmoins qu'ils ne ſoient point à charge au peuple. Tout cela rend ſon Regne ſi glorieux, que les Chinois, pour le diſtinguer des précedens, lui donnent le nom de *Teiping*, qui ſignifie grande tranquillité. L'Empereur regnant, autant que nous l'avons pû ſavoir à la Cour, a 19 fils & 12 filles tous mariés, excepté deux fils, dont l'un a 13 ans, & l'autre 12. Il lui eſt mort trois fils, & pluſieurs filles. Il a marié pluſieurs de ſes filles en Tartarie, & entr'autres moyens, il s'eſt ſervi de celui-là pour attirer les Rois & les Princes Tartares dans ſes interêts, & la plupart ſont effectivement aujourd'hui ſes Vaſſaux. Il eſt ſurprenant de voir combien il en arrive tous les ans à Pekin au mois de Janvier & de Février, pour complimenter l'Empereur au ſujet de la nouvelle année; d'autant plus qu'il y en a qui ſont obligés de faire pour cela 50 ou 60 jours de marche. Il les reçoit tous avec beaucoup de politeſſe, les défraie pendant tout le tems qu'ils demeurent à Pekin, & leur fait preſent de veſtes, de robes, & d'autres habits.

Pour ce qui regarde la religion, on peut le louer avec juſtice de n'avoir pas été fort attaché à l'idolâtrie pendant ſa jeuneſſe. Il a ſouvent dit aux Jeſuites: " Ce n'eſt pas le „ firmament ni les étoiles que j'adore, mais „ le Dieu vivant du ciel, & de la terre. " Il a lû grand nombre de livres des Chrétiens, il a toleré leur religion dans ſon Empire, & il leur donna même, il y a quelques années, quinze mille onces d'argent pour bâtir une Egliſe. Mais maintenant qu'il eſt plus

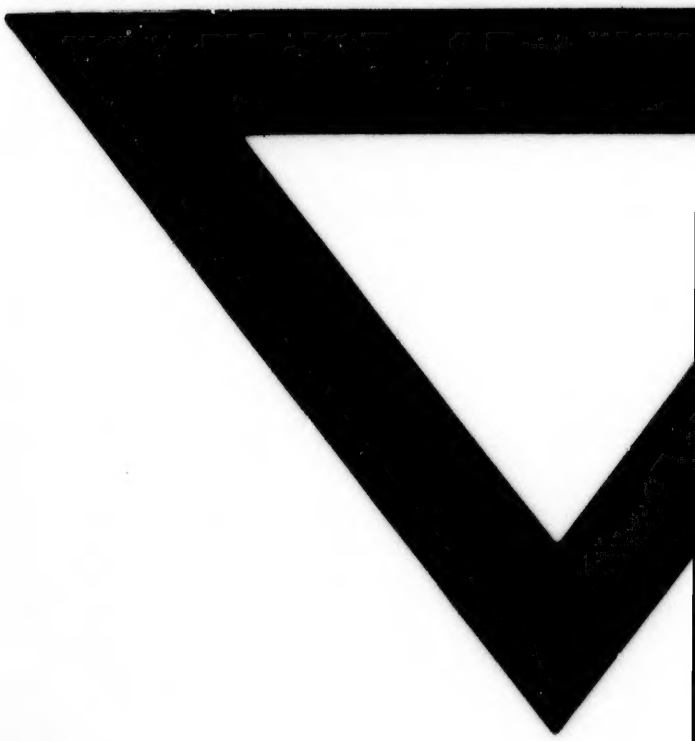
avancé en âge, ſes femmes l'ont engagé à s'attacher au culte des idoles, pour en obtenir une longue vie. (*a*) Il paroit cependant l'avoir plutôt fait par complaiſance pour elles, que par aucune confiance qu'il ait dans leurs Dieux. Les Chrétiens n'ont pourtant pas ſujet de ſe plaindre d'aucun mauvais traitement de ſa part, quoiqu'ils ſouffrent beaucoup de peines & de perſecutions de celle des principaux du Royaume, qui tâchent de détruire la Religion Chrétienne dans tout l'Empire.

En 1712, il s'éleva une furieuſe tempête contre les Chrétiens, & l'on forma contre eux une terrible accuſation. L'Empereur renvoya l'affaire à ſon conſeil qui rendit l'arrêt ſuivant: *Nous ne trouvons point dans cette accuſation de matiere ſuffiſante pour former un jugement.* Cette ſentence ayant été preſentée à l'Empereur, il la confirma, & arrêta par là toutes les procedures qu'on auroit pu faire, & mit fin à la perſecution, qui après tout, a tourné à l'avantage des Chrétiens.

(*a*) La Gazette du 24 Juin 1724 nous aprend qu'il eſt mort à Pekin le 20 Decembre 1722, âge de 69 ans 7 mois 22 jours après avoir regné prés de 62 ans, & que ſon quatriéme fils Von-Tchim âge de 40 ans lui a ſuccedé.

Fin du Journal du Voyage de Laurent Lange.

t engagé à
our en obte-
cependant
e pour elles,
t dans leurs
ant pas ſujet
aitement de
coup de pei-
s principaux
uire la Reli-
oire.
uſe tempête
orma contre
L'Empereur
i rendit l'ar-
nt dans cette
former un
té preſentée
z arrêta par
roit pu faire,
près tout, a
.

prend qu'il eſt
9 ans 7 mois 22
ne ſon quatriè-
.

rent Lange.